

NEOPHILOLOGICA

27



WYDAWNICTWO
UNIwersYTETU ŚLĄSKIEGO
KATOWICE 2015

NEOPHILOLOGICA

volume 27

La perception en langue et en discours

textes réunis par
Elżbieta Biardzka, Katarzyna Kwapisz-Osadnik,
Fabrice Marsac, Ewa Pilecka et Rudolph Sock

et autres études

sous la rédaction de
Wiesław Banyś

RÉDACTEUR EN CHEF

WIESŁAW BANYŚ

Université de Silésie, Katowice

COMITÉ SCIENTIFIQUE

DENIS APOTHÉLOZ

LAURA CALABRESE

GASTON GROSS

KATARZYNA KWAPISZ-OSADNIK

FABRICE MARSAC

SALAH MEJRI

EWA MICZKA

TERESA MURYN

MICHELE PRANDI

MARCELA ŚWIĄTKOWSKA

DAN VAN RAEMDONCK

JOANNA WILK-RACIĘSKA

Université Nancy 2, FR

Université Libre de Bruxelles, BEL

Université Paris 13, FR

Université de Silésie, Katowice, PL

Université d'Opole, PL

Université Paris 13, FR

Université de Silésie, Katowice, PL

Université Pédagogique, Cracovie, PL

Université de Bologne, IT

Université Jagellone, Cracovie, PL

Université Libre de Bruxelles, BEL

Université de Silésie, Katowice, PL

RAPPORTEURS

XAVIER BLANCO

B. KRZYSZTOF BOGACKI

PIERRE-ANDRÉ BUVET

JEAN-PIERRE DESCLÉS

BARBARA HLIBOWICKA-WĘGLARZ

ALICJA KACPRZAK

GEORGES KLEIBER

GRAŻYNA VETULANI

Université Autonome de Barcelone, ESP

Université de Varsovie, PL

Université Paris 13, FR

Université Paris-Sorbonne, FR

Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, PL

Université de Łódź, PL

Université de Strasbourg, FR

Université Adam Mickiewicz, Poznań, PL

CORRECTEUR DE L'ANGLAIS

Anna Drzazga

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Anna Czekaj aniagrigowicz@interia.pl

Beata Śmigielska bsmigielska@wp.pl

Institut des Langues Romanes et de la Traduction

Université de Silésie

ul. Grota-Roweckiego 5

PL — 41-205 Sosnowiec

Publikacja jest dostępna także w wersji elektronicznej / Accessible aussi sous forme électronique :

Central and Eastern European Online Library

www.cceol.com

Śląska Biblioteka Cyfrowa

www.sbc.org.pl

TABLE DES MATIÈRES

Joanna CHOLEWA : De la perception du mouvement dans le sémantisme du verbe <i>tomber</i> et de ses correspondants polonais	9
Ewa CISZEWSKA-JANKOWSKA: L'aspect accompli et la traduction du futur antérieur en polonais	18
Anna CZEKAJ : <i>Cette table part demain</i> — la faute du traducteur ou l'intention de l'auteur ? — à propos de la métonymie dans la traduction automatique	33
Anna DUTKA-MAŃKOWSKA : Perceptions et problèmes de traduction — le cas de <i>Madame Bovary</i> en polonais	45
Jolanta DYONIZIAK : Mots en conflit. Le rôle de l'oxymore dans le discours médiatique	60
Marco FASCIOLO, Aude GREZKA : Questions de philosophie de la perception sous la loupe de la linguistique : regards croisés	74
Camille FAUTH, Béatrice VAXELAIRE, Jean-François RODIER, Pierre Philippe VOLKMAR, Rudolph SOCK : Paralysies récurrentielles et perturbation de l'intelligibilité de la parole et de la classification homme / femme	90
Katarzyna GABRYSIAK : Désambiguïstation lexicale du verbe français <i>produire</i>	103
Alicja HAJOK : La constitution de ressources numériques en polonais — les unités simples	123
Dominique HAMM : L'interlangue à l'aune de la perception / production de l'oral : le cas d'apprenants hongrois en FLE	135
Jan LAZAR : Perception de la néographie phonétisante dans le DEM : retour sur la néographie <i>qu / k</i>	156
Agnieszka PASTUCHA-BLIN : Il metadiscorso nei testi persuasivi	164
Magdalena PERZ : La sémantique des adjectifs et les questions d'équivalence linguistique entre le français et le polonais	174
Izabela POZIERAK-TRYBISZ : Prédicats de communication — prédicats d'interprétation des données	186
Dorota PUDO : Perception de la perception : comment les apprenants du FLE perçoivent les contenus linguistiques liés à la perception	204
Claudio SALMERI : Le particolarità culturali e linguistiche nella traduzione. Analisi del contesto italo-polacco	219
Sonia SZRAMEK-KARCZ : L'héritage sémantique multiple dans l'approche orientée objets	230

Beata ŚMIGIELSKA: Traduction automatique des mots sémantiquement proches dans l'ap-proche orientée objets	241
Saskia VAN AMERONGEN, Mónica SANAPHRE VILLANUEVA, Eduardo P. VELÁZQUEZ PATIÑO: Perception des voyelles françaises [e], [e] et [ə] par des univer-sitaires mexicains	253
Xuelu ZHANG, Rudolph SOCK: Indices acoustiques des tons du chinois mandarin en voix normale et en voix chuchotée	266
Lichao ZHU: Unité de défigement	286
Aleksandra ŻŁOBIŃSKA-NOWAK: Quelques réflexions sur la perception de l'espace à l'exemple du mot <i>passage / pasaje</i>	295

CONTENTS

Joanna CHOLEWA: The perception of motion in the meaning of the verb <i>tomber</i> and its Polish equivalents	9
Ewa CISZEWSKA-JANKOWSKA: The <i>accompli</i> aspect and the translation of the tense <i>futur antérieur</i> into Polish	18
Anna CZEKAJ: <i>This table is leaving tomorrow</i> — Mistake in translation or the author's intention? — the issue of metonymy in automatic translation	33
Anna DUTKA-MANĀKOWSKA: Perceptions and translation problems — the case of <i>Madame Bovary</i> in Polish	45
Jolanta DYONIZIAK: Words in conflict. The role of the oxymoron in media discourse	60
Marco FASCIOLO, Aude GREZKA: The questions of the philosophy of perception under the microscope of linguistics: contrasting perspectives	74
Camille FAUTH, Béatrice VAXELAIRE, Jean-François RODIER, Pierre Philippe VOLKMAR, Rudolph SOCK: Recurrent nerve paralysis: speech intelligibility and gender identification perturbations	90
Katarzyna GABRYSIAK: The disambiguation of the French verb <i>produire</i>	103
Alicja HAJOK: The creation of digital resources of the Polish language — simple units	123
Dominique HAMM: Interlanguage in terms of oral perception / production: the case of Hungarian learners in French as foreign language	135
Jan LAZAR: The perception of phoneticizing neography in CMO: a return to the neography <i>qu / k</i>	156
Agnieszka PASTUCHA-BLIN: Metatext in persuasive writing	164
Magdalena PERZ: The semantics of adjectives and the issue of linguistic equivalence between the French and Polish language	174
Izabela POZIERAK-TRYBISZ: Predicates of communication — predicates of interpreting data	186
Dorota PUDO: The perception of perception: how the French language learners see linguistic content related to perception	204
Claudio SALMERI: Cultural and linguistic peculiarities in translation. The analysis of the Italian and Polish contexts	219
Sonia SZRAMEK-KARCZ: Multiple semantic inheritance in Object Oriented Approach	230
Beata ŚMIGIELSKA: Automated translation of near synonyms in the Object Oriented Method	241

Saskia VAN AMERONGEN, Mónica SANAPHRE VILLANUEVA, Eduardo P. VELÁZQUEZ PATIÑO: Mexican undergraduate students' perception of the French vowels [e], [ɛ] and [ə]	253
Xuelu ZHANG, Rudolph SOCK: Acoustic cues of Mandarin Chinese tones in normal and whispered voice	266
Lichao ZHU: Unit of lexical decrystallization	286
Aleksandra ŻŁOBIŃSKA-NOWAK: Some reflections on the perception of the space based on the exemple of the word <i>passage / pasaje</i>	295

Joanna Cholewa
Université de Białystok
Pologne

De la perception du mouvement dans le sémantisme du verbe *tomber* et de ses correspondants polonais

Abstract

The French verb *tomber* can be translated into Polish as *paść / padać* and its derivatives formed with various prefixes, which denote the path of motion (semantic features of vertical orientation and downward direction are included in the base *paść / padać*).

In this paper, we discuss four meanings of the verb *tomber* extracted from the dictionary *Les Verbes Français* (01: 'choir, chuter', 05: 'se détacher', 06: 'se défaire', 28: 'survenir sur') and their Polish equivalents. We provide a comparison which shows differences of the perception of motion by the French and Polish language users.

Keywords

Vertical orientation, downward direction, prefixes, motion, verb.

La perception, « opération psychologique complexe par laquelle l'esprit, en organisant les données sensorielles, se forme une représentation des objets extérieurs et prend connaissance du réel » (TLFi) est forcément partielle et limitée. Elle nous permet d'avoir une vision globale de la réalité que nous pensons connaître, vision dont le reflet nous pouvons trouver dans les formes linguistiques.

Dans le présent article, nous voulons mettre l'accent sur quelques différences dans la perception du mouvement par les locuteurs du français et du polonais, qui apparaissent dans le sémantisme du verbe français *tomber* et de ses correspondants polonais. De nombreux emplois de ce verbe se traduisent en polonais par *paść / padać* et ses dérivés, formés avec des préfixes différents. *Tomber* est de ce point de vue spécifique parmi d'autres verbes de mouvement, qui se caractérisent comme lui par l'orientation verticale et la direction négative mais à qui correspond en polonais toute une variété de verbes (par exemple pour *descendre*, à côté de quelques

dérivés de *paść / padać*, il y a aussi : *łądować, obniżyć się / obniżyć się, opuścić się/opuszczać się, wnikać / wnikać, zagłębić się / zagłębiać się, zdjąć / zdejmować, zejść / schodzić, zjechać / zjeżdżać, znieść / znosić, zniżyć się / zniżyć się, zsiąść / zsiadać* et plusieurs autres).

Nous utilisons les notions d'*orientation verticale* et de *direction négative* dans le sens que leur ont donné Claude Vandeloise (1986) et Andrée Borillo (1998). Ainsi, il est question d'orientation verticale quand le verbe décrit le déplacement de la cible selon l'axe vertical, que l'on peut voir comme une droite parallèle à la direction qu'indiquent les arbres les murs etc. (Borillo, 1998). La direction positive est donnée par le ciel et la direction négative par la terre. « Un homme se lève, un arbre grandit, une pierre tombe selon une même direction appelée verticale » (Vandeloise, 1986 : 24). Dans le cas des verbes qui n'expriment pas de mouvement au sens spatial, la direction négative est liée à une propriété de la cible à laquelle il est possible d'associer une mesure qui diminue, et l'orientation à la présence d'un axe vertical, dont la conceptualisation varie selon les propriétés de la cible (Emirka-nian, 2008).

Nous allons utiliser la notion de *mouvement abstrait* quand la conceptualisation du mouvement est appliquée à des domaines non spatiaux. Ronald Wayne Langacker (1987), pour qui le mouvement physique dans l'espace est seulement un cas particulier (bien que prototypique) du concept de mouvement, donne comme exemple le verbe *aller*, dont les emplois suivants présentent ce type de conceptualisation : *Roger alla de la lettre 'a' à la lettre 'z' en 7 secondes, Jean va vers la ruine, Le concert alla de minuit à quatre heures du matin* (Langacker, 1987 : 67). Ainsi, tout changement peut être considéré comme mouvement abstrait car « il n'est pas du tout évident que changement et mouvement soient tellement différents dans notre monde conceptuel » (Langacker, 1987 : 69).

Nous nous servons aussi des termes de *cible* et de *site* proposés par Vandeloise (1986) et Borillo (1998), qui sont des éléments du cotexte : la cible est un objet à localiser, subissant un mouvement ou un changement et le site — le point de repère par rapport auquel est fixée la situation de la cible.

Notre analyse sera basée sur le dictionnaire *Les verbes français* (LVF), qui contient 25 610 entrées verbales correspondant à 12 310 verbes différents, ce qui signifie que beaucoup de verbes sont représentés par plusieurs entrées (290 ont 10 entrées ou plus), chacune correspondant à un emploi particulier du verbe. Ainsi *passer* donne lieu à 61 entrées, *porter* a 37 entrées, *dormir* a 6 entrées et *crisser* présente une seule entrée. Chaque verbe est associé à l'une de 14 classes génériques, conceptuelles, parmi lesquelles il y a entre autres 'communication', 'mouvement', 'transformation', 'état physique et comportement', 'verbes psychologiques'. Elles sont établies selon les types d'opérateurs, décomposables en une chaîne de primitives sémantiques comme *sent* [sentiment], *d* [devenir], *mut* [changer], *ex* [sortir]. L'ensemble du système du dictionnaire repose sur les opérateurs, qui interprètent sémantiquement les schèmes syntaxiques. Les verbes sont ensuite rangés

dans 54 classes sémantico-syntaxiques, en fonction des oppositions ‘être vivant / non animé’ et ‘propre / figuré’, qui se répartissent enfin en 248 sous-classes syntaxiques (selon le schème syntaxique et le paradigme lexical).

Le verbe *tomber* figure sous 33 entrées, différant d’abord par les classes génériques : 12 appartiennent à la classe générique M : ‘verbes de mouvement’, 8 à la classe E : ‘verbes de mouvement d’entrée / sortie’, 3 dans chacune des classes C : ‘verbes de communication’, L : ‘verbes locatifs’ et F : ‘verbes de type *frapper* ou *toucher*’, 2 à la classe H : ‘verbes d’état physique ou de comportement’ et 1 à chacune des classes S : ‘verbes de saisie ou de possession’ et P : ‘verbes psychologiques’.

Ensuite, les entrées diffèrent par les schèmes sémantico-syntaxiques qui — selon l’intention des auteurs — «représentent une adéquation entre les schèmes syntaxiques de la langue et l’interprétation sémantique qu’en font les locuteurs de cette langue» (Dubois, Dubois-Charlier, 1997 : 32). Ainsi, l’entrée *tomber* 01 appartient à la classe générique M (verbes de mouvement), à la classe sémantico-syntaxique M1 (‘être vivant’, ‘propre’), et à la sous-classe syntaxique M1a (‘faire un ou des mouvements’).

Dans ce qui suit, nous allons choisir quatre entrées de *tomber* (n° 01, 05, 06 et 28 dans LVF). Ainsi, *tomber* 01, appartenant à la classe de verbes de mouvement, est utilisé dans le domaine de la physiologie au sens propre, avec le sujet humain. Le sens de ce verbe est paraphrasé par ‘choir, chuter’, et figure avec l’exemple *On tombe par terre, sur la tête*, ‘on’ réalisant le sujet humain le plus général. À cet emploi intransitif correspondent en polonais deux formes morphologiquement distinctes à l’aspect perfectif (l’imperfectif gardant la forme unique *padać*). La première est une forme sans préfixe *paść* et la deuxième — forme préfixale *upaść*. La première s’utilise avec un SP et peut être substituée par la forme préfixale sans changement de sens. Ainsi, on traduira, en utilisant l’une ou l’autre forme :

- (1) *il était soudain tombé sur les genoux*, F (nagle padł / upadł na kolana¹)
Viviane est tombée sur son lit avec moi, F (Viviane padła / upadła razem ze mną na łóżko)
Bernadette tomba, le visage dans l’herbe et éclata en sanglots, F (Bernadette padła / upadła twarzą w trawę i wybuchła płaczem)
Bernadette avait couru d’une traite de la sapinière à la maison. Elle était tombée sur le seuil, F (Bernadette przybiegła nie zatrzymując się z lasu do domu. Padła / upadła na progu).

La deuxième forme s’emploie pour traduire les phrases avec *tomber* sans SP. La substitution par *paść* n’est pas dans ces cas possible :

¹ Les exemples puisés dans Frantext ont été traduits par l’auteure de l’article.

- (2) *Un troisième coup de feu claqua, puis un quatrième. L'Allemand tomba,* F (Rozległ się trzeci strzał, potem czwarty. Niemiec upadł / *padł)
Il tomba et se cogna le front sur son prie-Dieu, F (Upadł / *padł i uderzył się głową o klęcznik)
Il fit un pas, puis deux, tomba, la regarda, et se mit à genoux pour se relever, F (Zrobił krok, potem drugi, upadł / *padł, spojrział na nią i podniósł się na kolana, żeby wstać)
Pour reprendre sa respiration, il ouvrit la bouche et ce fut pis encore. Il chancela, tomba en lâchant les skis: le vent ne voulait pas qu'il avance, F (Otworzył usta, żeby nabrać tchu, ale było jeszcze gorzej. Zachwiał się i upadł / *padł, upuszczając narty. Wiatr nie pozwalał mu iść).

Le fait que la forme préfixale et celle sans préfixe ne sont pas interchangeables à l'aspect perfectif dans tous les contextes permet de supposer que le préfixe *u-* véhicule un sens particulier. Renata Przybylska (2006), qui distingue pour ce préfixe une trentaine de nuances de sens, les rassemble sous l'invariant ('super-schemat' en polonais) suivant: dans la situation 1 (avant le changement), il existe un site constituant un ensemble séparé du reste de l'espace. Le préfixe *u-* impose de focaliser l'attention sur une partie périphérique de cet ensemble. La cible, qui soit est un objet séparé du site, soit en constitue une partie périphérique, se déplace par rapport à cette partie périphérique du site.

Il nous semble que dans les phrases avec le SP, il est possible d'utiliser la forme sans préfixe parce que la préposition qui l'introduit focalise l'attention sur l'endroit vers lequel s'effectue le mouvement, sur sa partie périphérique. Là où le SP manque, le préfixe *u-* se charge entièrement de cette fonction sémantique. En plus, utiliser la forme sans préfixe *paść* rapprocherait dans certains contextes l'emploi envisagé, spatial, d'un autre, où *paść* est utilisé au sens de 'mourir, succomber' (*tomber* 13 dans LVF). Ainsi, si l'on traduisait *tomber* par *paść* dans l'exemple *Un troisième coup de feu claqua, puis un quatrième. L'Allemand tomba* (Rozległ się trzeci strzał, potem czwarty. Niemiec padł), l'interprétation de cette phrase serait 'l'Allemand a été tué'.

Tomber 01 dans LVF prévoit des emplois avec le sujet humain mais il existe aussi des emplois analogues avec le sujet non animé, concret. Dans ce cas, *tomber* ne s'utilise qu'avec un SP, et se traduit en polonais par la forme préfixale *upaść*:

- (3) *Le verre tomba sur la moquette sans se briser,* F (Szkłanka upadła na wykładzinę, ale się nie stłukła)
Le chapeau de Babé tomba sur le sol, F (Kapelusz Babé upadł na ziemię)
Hubert lâcha l'écriteau, qui tomba dans le sable, et ramassa sa bicyclette, F (Hubert puścił tabliczkę, która upadła na piasek, i podniósł rower)
Le torchon glissé sous son bras tomba par terre, F (Ścierka, którą trzymała pod ręką, upadła na ziemię)

Edmondsson, surprise, bougea la main et la boîte tomba sur la nappe, F (Zaskoczona Edmondsson poruszyła ręką i pudełko upadło na obrus)
Le sac brun se renversa et un paquet oblong tomba par terre, F (Brazowa torba przewróciła się i podłużny pakunek upadł na ziemię).

La forme sans préfixe *paść* s'utilise dans deux cas spécifiques : avec le sujet *drzewo* (arbre), sans SP, mais *paść* se rapproche alors du sens 'mourir, périr', comme dans le cas du sujet humain : *można powiedzieć, że drzewo padło dziś z powodu silnego wiatru*² (on peut dire que l'arbre est tombé aujourd'hui à cause du vent violent), et dans le contexte religieux, avec le sujet *ziarno* (grain) : *Siewca wyszedł siać ziarno. A gdy siał, jedno padło na drogę...*³ (Voici que le semeur est sorti pour semer. Comme il semait, il est arrivé que du grain est tombé au bord du chemin...).

Aussi bien *tomber* (n° 01 du LVF) que *paść* et *upaść* décrivent le mouvement de la cible vers le bas. Là où le SP est présent, c'est lui qui indique, dans les deux langues, la partie périphérique du site vers laquelle s'effectue le mouvement (*sur les genoux / na kolana, sur son lit / na łóżko, le visage dans l'herbe / twarzą w trawę, sur le seuil / na progu*). En polonais, dans les emplois sans SP, le préfixe *u-* signale qu'il s'agit de la focalisation de l'attention sur une partie périphérique d'un site, ce site étant inféré par le contexte (dans les exemples de (2) c'est 'le sol' ou 'le plancher'). En français, cette information, est véhiculée seulement par le contexte du verbe *tomber*. La différence entre le français et le polonais est donc au niveau de la forme linguistique, et non au niveau de la perception, au niveau de la méthode d'accès au contenu et non dans le contenu conceptuel lui-même (Langacker, 1987 : 70).

Deux autres entrées, *tomber 05* et *tomber 06* du LVF sont très rapprochés : les deux appartiennent à la classe générique E : Verbes de mouvement d'entrée / sortie, à la même classe sémantico-syntaxique (sujet non-animé, sens propre), même sous-classe syntaxique et même sous-type (E3a.1). Leurs sens sont pourtant différents : *tomber 05* est paraphrasé par le verbe 'se détacher' : *Les feuilles tombent des arbres. Les cheveux tombent, ils sont malades*, et *tomber 06* par 'se défaire' : *Un carreau est tombé du mur. Le plombage d'une dent est tombé*.

Or, deux phrases qui exemplifient *tomber 05* se traduiront en polonais par deux verbes différents (*spaść / spadać* et *wypaść / wypadać*), formés avec deux préfixes distincts : *Les feuilles tombent des arbres* (Liście spadają z drzew) et *Les cheveux tombent, ils sont malades* (Włosy wypadają, są chore). L'un et l'autre des préfixes ont chacun son sens : *z(s)-* l'éloignement d'un lieu ou de la surface d'un lieu et la perte de contact avec un lieu (Janowska, 1999 : 44), et *wy-* le mouvement de l'intérieur vers l'extérieur d'un lieu (Janowska, 1999 : 53). La nature du mouvement

² http://wyborcza.pl/1,76842,16540858,Bo_tak_zaklada_plan___LIST_O_WYCINANIU_DRZEW_.html (accessible : 29.08.2014).

³ <http://biblia.deon.pl/rozdzial.php?id=323&werset=18#W18> (accessible : 30.08.2014).

des *cheveux* qui tombent serait pour le français la même que celle des *feuilles* qui tombent des arbres : les deux se détachent d'un lieu, de la surface avec laquelle ils étaient en contact au début du mouvement. En polonais, *liście* (feuilles) subissent le même type de mouvement (éloignement et perte de contact), alors que pour *włosy* (cheveux) la nature du mouvement est différente : le préfixe utilisé indique qu'ils sont au début du mouvement à l'intérieur d'un endroit qu'ils quittent à la fin du mouvement pour se trouver à l'extérieur.

Nous retrouvons le préfixe (*wy-*) dans le correspondant de l'un des exemples fournis pour l'entrée *tomber 06*, lesquels se traduisent aussi par deux verbes différents en polonais (*wypaść / wypadać* et *odpaść / odpadać*). *Wy-*, utilisé dans la formation traduisant la phrase *le plombage d'une dent est tombé* (plomba wypadła z zęba) suggère qu'une dent constitue un lieu dans lequel le plombage se trouve au début du mouvement et qu'il quitte, dont il se sépare à la fin de celui-ci. Dans la phrase du français par contre, *le plombage* semble constituer un tout avec une dent au début du mouvement, et subir une sorte de désagrégation à la fin, tout comme *un carreau* dans la phrase *un carreau est tombé du mur*. Ce dernier exemple se traduira en polonais par la formation préfixale *odpaść / odpadać* : *plytka odpadła od ściany*, où le préfixe *od-* signifie l'éloignement d'un point limite ou de la surface du site, dans la direction déterminée par la base du verbe (Janowska, 1999 ; Przybylska, 2006).

D'autre part, il faut signaler qu'il existe des emplois de *tomber* avec le sujet humain, qui se traduisent en polonais par les mêmes formations, construites avec l'un de trois préfixes : *wy-*, *z(s)-*, *od-*. Ainsi, on dira :

- (4) *Le Président tombe du train près de Montargis*, F (Prezydent wypada z pociągu koło Montargis)
La vieille dame tombe de son fauteuil sur le tapis, son ouvrage à la main, F (Starsza pani spada z robótką w rękę z fotela na dywan)
Il manqua tomber de sa chaise, F (o mało nie spadł z krzesła)
*un jeune qui était tombé d'une paroi rocheuse très élevée*⁴, F (młody człowiek, który odpadł od wysokiej skalnej ściany).

Le cas suivant que nous voudrions discuter est l'entrée *tomber 28* du LVF. Ce verbe appartient à la classe générique L (verbes locatifs), à la sous-classe 'être quelque part, dans, vers un lieu', et s'utilise avec le sujet non-animé. Le dictionnaire définit son sens par 'survenir sur' et donne comme exemple *Le jour, la nuit, le soir tombe sur la campagne*. Les trois phrases, avec toujours le même verbe *tomber* s'utilisent pour décrire le moment de la journée entre lumière et obscurité, quand le jour se termine et la nuit prend sa place :

⁴ <http://www.cssr.com/francais/saintsblessed/stmajella.shtml> (accessible : 30.08.2014).

- (5) *Le jour tombait peu à peu. Le crépuscule déjà troublait les lointains* (TLFi)
La nuit tombait ; le ciel, couvert depuis le matin, avait d'étranges reflets jaunes
qui éclairaient la ville d'une clarté louche (TLFi)
Le soir tombait bleuisseant la nappe de neige (TLFi)

Or, si nous pouvons dire en polonais, en prenant comme sujets *la nuit* ou *le soir* : *noc zapada / zapadła, wieczór zapada / zapadł* (le verbe *zapaść / zapadać* pourrait se substituer par *nadchodzić* ou *nastawać* : *noc nadchodzi / nadeszła, nastaje / nastala, wieczór nadchodzi / nadszedł, nastaje / nastal*), il s'avère impossible d'utiliser le même verbe polonais avec le sujet *dzień* (le jour). *Le jour tombe* se traduira en polonais par 'dzień się kończy' ou 'dzień się chyli'. *Chylić się* est dans ce cas utilisé au sens figuré et signifie, d'après SJP Dor 'kończyć się, marnieć, zbliżać się do końca' (finir, décliner, s'approcher de la fin), et il a le même sens dans les phrases suivantes (puisées dans SJP Dor) : *lato chyliło się już ku końcowi* (l'été tirait à sa fin), *życie moje do grobu się chyli* (ma vie court vers sa fin), *budynek... chylił się ku upadkowi* (le bâtiment... penchait vers sa ruine).

Dans *le soir tombe, la nuit tombe* il s'agit de l'obscurité qui descend sur la terre (le soir, la nuit survient), et dans *le jour tombe* de la lumière dont l'intensité diminue (la cible : *jour* est synonyme de 'lumière'). Il s'agit donc de la même réalité mais perçue de deux points de vue différents. Serait-ce le hasard ou l'erreur que les trois exemples figurent dans le dictionnaire ensemble, sous la même entrée ? Ou s'agirait-il plutôt de l'incompréhension d'un locuteur polonais face à la réalité qu'il perçoit différemment ? En polonais, la forme préfixale *zapaść / zapadać* suggère, grâce au préverbe utilisé (*za-*) qu'il s'agit d'une action complète, considérée dans sa totalité et informe sur un rapprochement d'un objectif du mouvement (même si c'est un mouvement abstrait), sur la réalisation de cet objectif (selon Janowska, 1999 : 44—45). L'objectif du mouvement serait dans ce cas l'obscurité, inférée par les mots *noc* (nuit) ou *wieczór* (soir). Et puisque le verbe *zapaść / zapadać* ne s'utilise pas pour parler de l'intensité décroissante, il n'est pas possible de l'associer avec le sujet *dzień* (jour). Pour *le jour tombe* on choisira en polonais les verbes *chylić się, kończyć się*.

En ce qui concerne *tomber* 01 ('choir, chuter') et ses correspondants polonais *paść / padać*, la différence de perception du mouvement décrit par ces verbes n'est qu'apparente. En fait, il s'agit plutôt de la façon d'exprimer certains éléments de sens, notamment 'focalisation de l'attention sur la partie périphérique du site', qui apparaît en polonais à deux niveaux dans le cas de *upaść* sans SP : dans le verbe même (fonction sémantique du préfixe *u-*) et dans le contexte, où cet élément est inféré. En français, dans ce type d'emplois sans SP avec le sujet humain, cet élément de sens est également inféré par le contexte mais n'apparaît pas ailleurs : *Elle le tenait par la main. Elle hésita, sourit, puis le lâcha. Il fit un pas, puis deux, tomba, la regarda, et se mit à genoux pour se relever. Elle l'aida de la main. Il venait de faire ses premiers pas. Pour elle, elle seule, devant elle, au pied du lit*. Dans l'exemple cité le site inféré par le contexte est 'le plancher'.

La différence de perception du mouvement entre les locuteurs français et polonais apparaît dans le cas de *tomber 05* ('se détacher') et *tomber 06* ('se défaire'), auxquels correspondent en polonais trois formations verbales, toutes avec la base *paść / padać* : *wypaść / wypadać*, *spaść / spadać* et *odpaść / odpadać*. Chacun de trois préfixes possède un sens spécifique, *wy-* : mouvement de l'intérieur vers l'extérieur d'un lieu, *s-* : éloignement d'un lieu ou de la surface d'un lieu et perte de contact avec un lieu, *od-* : éloignement d'un point limite ou de la surface du site. En français, les cheveux 'se détachent' (*Les cheveux tombent, ils sont malades*). Ce sens correspond à celui du préfixe polonais *s-*, mais en polonais on ne dit pas **włosy spadają* mais *włosy wypadają*, donc les cheveux subissent un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur d'un lieu. Un carreau ou un plombage 'se défait' (*Un carreau est tombé du mur. Le plombage d'une dent est tombé*), alors qu'en polonais *plytka* (un carreau) subit l'éloignement de la surface du site (*plytka odpadła od ściany*) et *plomba* (un plombage) — un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur d'un lieu (*plomba wypadła z zęba*), comme *włosy* (les cheveux). Pour 'se défaire', le polonais sélectionnerait un préfixe différent, *roz-* : *rozpaść się na kawalki* (tomber en morceaux), *rozpaść się ze starości* (tomber en poussière).

Quant à *tomber 28* ('survenir sur'), le dictionnaire LVF suggère qu'il s'agit du même type d'emploi dans le cas de *le soir, la nuit tombe que le jour tombe*. Or, certes, l'un et l'autre décrivent le même phénomène mais vu d'une perspective différente. La langue polonaise reflète ces deux perspectives en utilisant dans ces deux cas des verbes différents : *wieczór, noc zapada* (le soir, la nuit tombe) et *dzień się chyli* (le jour tombe).

Références

- Borillo Andrée, 1998 : *L'espace et son expression en français*. Paris : Ophrys.
- Dubois Jean, Dubois-Charlier Françoise, 1997 : « Synonymie syntaxique et classification des verbes français ». *Langages*, **128**, 51—71, DOI : 10.3406/lgge.1997.2133.
- Emirkanian Louissette, 2008 : « Sémantique du verbe *monter*. Proposition d'un noyau de sens ». In : Jacques Durand, Benoît Habert, Bernard Laks, eds. : *Congrès Mondial de Linguistique Française — CMLF'08, Paris, 2009—2020*, DOI : 10.1051/cmlf08016.
- Janowska Aleksandra, 1999 : *Funkcje przestrzenne przedrostków czasownikowych w polszczyźnie*. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Langacker Ronald Wayne, 1987 : « Mouvement abstrait ». *Langue française*, **76**, 59—76.
- Przybylska Renata, 2006 : *Schematy wyobrazeniowe a semantyka polskich prefiksów czasownikowych do-, od-, prze-, roz-, u-*. Kraków : Universitas.
- Vandeloise Claude, 1986 : *L'espace en français*. Paris : Éditions du Seuil.

Dictionnaires et bases textuelles utilisés

LVF — *Les verbes français* de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier, <http://rali.iro.umontreal.ca/Dubois/>.

SJPDor : <http://sjpd.pwn.pl/>.

F — Base textuelle FRANTEXT, www.frantext.fr/.

TLFi — *Trésor de la langue française*, atilf.atilf.fr.

Ewa Ciszewska-Jankowska

Université de Silésie
Katowice, Pologne

L'aspect accompli et la traduction du futur antérieur en polonais

Abstract

The purpose of this article is to describe the means of translating the grammatical tense *futur antérieur* in the *accompli* aspect from French into Polish. The *accompli* aspect constitutes a trait which is characteristic for French compound tenses, but absent from Polish in any form which would indicate the completion of the process and the state resulting from it. The perfective aspect of the future tense does not allow to underscore the resulting state, therefore, the translator tries to express it by using other structures.

Keywords

Future tense, *futur antérieur*, *accompli*, aspect, resultativity.

1. Introduction

Au niveau morphologique, le système temporel du français se caractérise par deux séries de formes parallèles : formes simples et formes composées. Quel que soit le mode, à chaque forme simple correspond une forme composée. Ainsi à l'indicatif, ce sont les paires : présent — passé composé, imparfait — plus-que-parfait, futur simple — futur antérieur, passé simple — passé antérieur. Les formes simples présentent les procès sous l'aspect inaccompli, c'est-à-dire en cours de déroulement (Riegel, Pellat, Rioul, 1994 : 292), sans prendre en compte les bornes initiale et finale (Gosselin, 2005 : 36). Les formes composées présentent les procès sous l'aspect accompli, c'est-à-dire comme antérieurs à la période dont on parle, en signalant en même temps l'état résultant de ces procès dans la période en question. Avec les formes composées, on peut insister tantôt sur la phase processuelle, l'ac-

tion même, tantôt sur le résultat (l'état résultatif). Cette double interprétation des formes composées a fait l'objet de nombreux travaux concernant surtout le passé composé (désormais PC) et le plus-que-parfait (désormais PQP). On distingue d'un côté le PC (le PQP) perfectif (de l'antériorité, aoristique), et de l'autre, le PC (le PQP) parfait (de l'accompli).

- (1) *Hier, Marie est sortie toute la journée.* (PC aoristique)
 (2) *En ce moment, Marie n'est pas là ; elle est sortie.* (PC accompli)

La distinction accompli / aoristique dépend du contexte, par exemple de la présence de circonstanciels de temps. Ainsi *maintenant (que), en ce moment, depuis x temps* entraînent la lecture d'accompli, et les circonstanciels de localisation à valeur de passé (*hier*) ou les circonstanciels de durée (*pendant x temps, en x temps*) (cf. Gosselin, 1996), la lecture aoristique. Mais la frontière entre les deux valeurs n'est pas toujours nette et si le contexte favorise l'une des interprétations, il n'en exclut pas pour autant l'autre (cf. Veters, 1996 ; Waugt, 1987). Selon l'approche compositionnelle holiste adoptée, Laurent Gosselin (1996 : 2006) propose de ne pas considérer les circonstanciels comme « indices pour reconnaître tel ou tel effet de sens (à la manière de tests de compatibilité) » parce que ce sont les circonstanciels mêmes qui contribuent à créer tel effet de sens. Parfois le choix entre l'une ou l'autre valeur est quasi impossible et ne semble pas pertinent, car il n'y a pas de réelle ambiguïté. Il en est ainsi lorsque le circonstanciel est absent et que le procès est un accomplissement ou un achèvement comme dans l'exemple :

- (3) *Pierre est fatigué. Il a terminé son roman.* (Gosselin, 1996 : 206)

Nous estimons que le futur antérieur (désormais FA) présente la même ambiguïté que le PC et le PQP : il peut exprimer soit l'état résultant à un moment déterminé de l'avenir (valeur d'accompli), soit le procès lui-même (valeur d'aoriste), comme le prouvent les exemples suivants :

- (4) *Dans huit kilomètres, on sera sorti de la zone dangereuse.* (R. Antelme, *L'Espèce humaine*, p. 277)
 (5) *Tout le temps que sa mère aura dormi, Martine aura gardé le petit Jean.* (Osi-pov, 1974 : 22)

Cependant, certains linguistes refusent l'interprétation aoristique au FA ; tel est le cas de Co Vet (2010), qui oppose le PC et le PQP au FA. Selon lui, le FA ne peut exprimer que l'aspect résultatif (accompli) parce qu'il n'a pas suivi la même évolution sémantique : depuis le XVI^e s., en dehors de son sens originel d'un présent résultatif, le PC peut avoir le sens d'« un antérieur au présent » et le PQP peut ex-

primer l'état résultatif (il est alors la variante résultative de l'imparfait) ou indiquer le procès qui a lieu avant le point référentiel qui est antérieur à S.

On peut néanmoins constater que le FA peut s'employer fréquemment à la place du PC pour exprimer la probabilité (FA épistémique) ou pour faire un bilan, marquer l'intensité ou attirer l'attention sur un trait particulier du procès décrit (FA rétrospectif ou de bilan). Dans ces emplois, il est accompagné de circonstanciels qui entraînent la lecture aoristique ou il fait partie d'une suite de procès :

- (6) [*Lleyton Hewitt*] a gagné cette saison 79 matchs en simple et n'en a perdu que 17. Outre le Masters, il a remporté cinq tournois, dont l'US Open (son premier titre en Grand Chelem). Et, avec son titre au Masters, il **aura empoché en une saison un peu plus de 3 millions de dollars (460 000 euros)**, ce qui fait de lui le joueur ayant engrangé le plus d'argent sur les terrains cette année. (Libération, le 19.11.2001)
- (7) Ouais, évidemment, on a trouvé son sac rue Gorki et elle a été écrasée boulevard Jaurès où elle passait jamais, a dit le commissaire, mais vous savez, les filles !... Un voleur en mobylette lui **aura arraché son sac**, elle **aura pris peur**... et, comme il n'y avait pas d'argent, il a abandonné le sac... (V. Thérame, Bastienne, p. 141)

L'indétermination de la valeur accompli / aoristique avec certaines classes verbales (avec des accomplissements et des achèvements) caractéristique du PC et PQP, concerne également le FA, quoique, sans circonstanciel, l'interprétation glisse plus facilement vers l'accompli :

- (8) J'ai aussi un peu travaillé le roman mais je ne me presse pas puisque de toute façon j'**aurai terminé** ce que je peux en faire bien avant d'avoir reçu le manuscrit tapé. (J.-P. Sartre, *Lettres au Castor et à quelques autres*, vol. 2, p. 121)

En analysant les classes verbales qui admettent l'interprétation de l'accompli, Norbert Dupont (1986) attire l'attention sur le fait qu'elle est possible même avec des verbes d'état ou statifs, des verbes dynamiques cursifs ou des actions de type *réfléchir*, *regarder*, mais seulement dans un contexte référant explicitement au temps T₀ de l'énonciation (1986 : 79). Par conséquent, le FA est accompli dans :

- (9) *À ce moment-là, j'aurai mangé.*
et il peut être paraphrasé par : *je serai dans l'état de quelqu'un qui aura mangé, je serai rassasié, je ne serai plus à jeun* (cf. 78).

De leur côté, Denis Apothéloz et Małgorzata Nowakowska (Apothéloz, 2009 ; Apothéloz, Nowakowska : 2010) remarquent que les verbes transitionnels comme *sortir* et *s'endormir* permettent d'inférer l'état résultant plus facilement

que les verbes non-transitionnels comme *courir* ou *heurter*, et ils proposent de faire la distinction entre la résultativité sémantique et la résultativité pragmatique. On a affaire à la première lorsque l'état résultant découle directement du sens du verbe, alors que la deuxième est liée aux informations présentes dans le contexte.

Le polonais ne dispose pas de formes morphologiques équivalentes pour exprimer l'aspect accompli. Lorsqu'on veut insister sur l'état résultant, il faut avoir recours à d'autres moyens lexicaux et syntaxiques dans la traduction du FA. Dans cet article, nous allons analyser de quelle façon est traduit en polonais le FA à valeur d'accompli et nous allons vérifier quelle forme du verbe polonais, perfective ou imperfective, a été choisie par le traducteur. Nous nous basons sur un corpus de traductions polonaises de textes littéraires sélectionnés à partir de Frantext. Le corpus n'est pas aussi vaste qu'on l'aurait souhaité étant donné que de nombreux exemples intéressants viennent des œuvres qui n'ont pas été traduites en polonais.

2. Le FA temporel

Analysons d'abord la traduction du FA temporel ; dans cet emploi, il indique un fait futur, antérieur par rapport à un autre fait futur ou par rapport à un moment dans l'avenir. Quand il est employé dans les subordinées temporelles ou avec des circonstanciels temporels, il est traduit principalement à l'aide d'un verbe correspondant perfectif au futur :

- (10) *Quand tu **auras trouvé** un truc qui t'intéresse, je suis sûre que tu le feras très bien ; et tu trouveras.* (S. de Beauvoir, *Les Mandarins*, p. 201)
*Przekonana jestem, że kiedy **znajdziesz** coś, co cię zainteresuje, potrafisz to doskonale robić. A znajdziesz na pewno.* (p. 269¹)
- (11) *Je ne reviendrai que quand vous **aurez arrêté** l'assassin de Malaussène. Pas avant.* (D. Pennac, *La Petite marchande de prose*, p. 195)
*Wrócę dopiero wtedy, gdy **zaaresztujecie** mordercę Malaussène'a. Nie wcześniej.* (p. 138)
- (12) *C'est pour votre bien. Quand vous **aurez beaucoup vécu**, vous comprendrez. Mais il faut vivre.* (G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, p. 1085)
*To dla dobra księdza. Gdy ksiądz dłużej **pożyje**, zrozumie. Ale trzeba żyć.* (p. 59)

¹ Pour des raisons d'économie de place et de lisibilité, les références bibliographiques des traductions polonaises se trouvent à la fin de l'article.

- (13) *Demain j'aurai quitté cette ville qui s'étend à mes pieds, où j'ai si longtemps vécu.* (J.-P. Sartre, *La Nausée*, p. 197)
Jutro opuszczę to miasto rozciągające się u moich stóp, miasto, gdzie żyłem tak długo. (p. 180)
- (14) *Dans cinq minutes les postes de T.S.F. auront alerté les escales. Sur quinze mille kilomètres le frémissement de la vie aura résolu tous les problèmes.* (A. de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*, p. 136)
Za pięć minut stacje radiowe obudzą czujność portów lotniczych. Na przestrzeni piętnastu tysięcy kilometrów dreszcz życia rozstrzygnie wszystkie kwestie. (p. 72)
- (15) *Dans un an ou deux, des lotissements provençaux auront remplacé la casse. Pour la grande joie de tous.* (J.-C. Izzo, *Chourmo*, p. 244)
Za rok, dwa na miejscu cmentarzyska wyrosną całe osiedla prowansalskich domków jednorodzinnych. (p. 193)

Dans les phrases avec la subordonnée temporelle, la succession des procès est marquée par la conjonction (locution conjonctive) appropriée et le procès exprimé dans cette subordonnée doit nécessairement être borné à droite pour que puisse avoir lieu le procès de la proposition principale. La nature de cette borne n'est pas toujours la même. Les verbes employés dans (10) et (11) sont transitionnels. La forme perfective en polonais signifie que la borne interne du procès a été atteinte, que le changement d'état a eu lieu et elle permet d'inférer un état résultant. Il s'agit ici de la résultativité sémantique, liée étroitement au sens du verbe (cf. Nowakowska, 2008; Apothéloz, Nowakowska, 2010). Dans (12), le verbe est non-transitionnel et son sémantisme n'implique aucun changement d'état. La forme perfective (formée avec le préfixe délimitatif *po-*)² indique toujours que la borne a été atteinte, mais cette fois-ci, cette borne a le caractère limitatif et indique l'interruption d'un état de chose continu³. Cela n'empêche pas que soit inféré un état résultant, cependant, il ne découle pas du sens du verbe, mais des facteurs contextuels (en l'occurrence de notre connaissance du monde). Il s'agit donc de la résultativité pragmatique. Par conséquent :

- (10a) *kiedy znajdziesz coś (quand tu auras trouvé un truc) = kiedy coś będziesz miała (quand tu auras quelque chose)*

² Les verbes avec le préfixe délimitatif *po-* font l'objet d'une polémique quant à leur statut aspectuel. Certains linguistes comme Francesco Antinucci et Lucyna Gebert (1977 : 39) considèrent qu'ils sont perfectifs en apparence et qu'ils ressemblent aux verbes perfectifs seulement au niveau morphophonologique.

³ Nous nous appuyons sur la conception de Stanisław Karolak exposée dans différents travaux (notamment dans Karolak, 2007 et 2008), qui distingue l'aspect continuatif (durée d'un état de chose dans le temps) et l'aspect non-continuatif (momentanéité, absence de durée).

- (11a) *gdy zaaresztujecie mordercę Malaussene'a (quand vous aurez arrêté l'assassin de Malaussène) = gdy morderca Malaussene'a będzie za kratkami (quand l'assassin de Malaussène sera en prison)*
- (12a) *gdy ksiądz dłużej pożyje (quand vous aurez beaucoup vécu) = gdy będzie ksiądz miał więcej doświadczeń / więcej lat życia za sobą*

La situation est un peu plus délicate lorsque le verbe étudié est employé avec un circonstanciel temporel. Comme les verbes perfectifs des exemples (13)—(15) sont transitionnels : *opuszczę, obudzą, wyrosną*, ils permettent d'inférer des états résultats correspondants, mais ces états ne coïncident pas avec le moment indiqué par les circonstanciers. Les circonstanciers situent dans le temps l'action même, et l'état résultant y est forcément postérieur. Il y a donc un décalage par rapport à l'original, et les verbes perfectifs employés constituent plutôt l'équivalent des formes au futur simple :

- (13a) *Demain, je quitterai cette ville.*
- (14a) *Dans cinq minutes, les postes de T.S.F. alerteront les escales.*
- (15a) *Dans un an ou deux, des lotissements provençaux remplaceront la casse.*

Pour éviter un tel glissement de sens, certains traducteurs emploient des circonstanciers de type : *do jutra, na siódmą*, qui indiquent de façon explicite la borne finale du procès, le moment où il doit nécessairement terminer pour donner lieu à un état résultant :

- (16) — *Il en reste beaucoup ?*
 — *Pas tant, j'aurai déjà fini sur les sept heures.* (M. Aymé, *La Jument verte*, p. 44)
 — *Dużo jeszcze zostało?*
 — *Nie tak wiele, skończę na siódmą.* (p. 37)
- (17) « *Elle a tort, observa Vendredi avec calme, demain les crabes l'auront mangée.* » *Cependant il frottait avec du sable l'intérieur de la carapace aplatie.* (M. Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, p. 170)
 — *Żle zrobił — stwierdził ze spokojem Piętaszek — do jutra zjedzą go kraby.*
 — *I dalej szorował piaskiem wewnątrz rozplaszczonej skorupy.* (p. 127)

Pour souligner que le procès a bien été effectué, les traducteurs ajoutent parfois l'adverbe *już (déjà)* à valeur occurrence-factuelle (Apothélos, Nowakowska, 2013 : 361) qui indique « qu'une certaine étape, dans un scénario en comportant plusieurs, a été réalisée (et donc n'a plus à être réalisée) » :

- (18) *Mais, quand tu te seras trouvé toi-même, alors, rejette vite tous les vêtements d'emprunt.* (R. Martin du Gard, *Les Thibault : Épilogue*, p. 951)
Ale kiedy już odnajdziesz siebie, zrzuc pośpiesznie pożyczane szaty. (p. 380)

Parfois, on met en relief la complétude du procès en introduisant le pronom *wszystko* (*tout*) absent de l'original :

- (19) *Avant qu'ils aient dit un mot, j'aurai compris, et tu seras fier de ma victoire.* (J. Genet, *Le Balcon*, p. 98)
Zanim powiedzą jedno słowo, wszystko zrozumiem, będziesz dumny z mojego zwycięstwa. (p. 215)

La construction qui rend de façon explicite la valeur d'accompli en polonais est celle avec le verbe *być* (*être*) combiné avec des compléments de différente nature. Elle peut être employée indépendamment de la position du FA (avec un circonstancier temporel, dans la subordonnée temporelle, dans la principale, etc.). Elle est particulièrement fréquente dans la traduction des verbes de mouvement (conjugués aussi bien avec l'auxiliaire *être* qu'avec *avoir*) et des verbes à la voix passive.

- (20) *Demande à ta tante que je lui fais... Tu seras rentrée avant minuit...* (L.-F. Céline, *Mort à crédit*, p. 532)
 — *Powiedz ciotce — mówię do niej — że **będziesz** w domu przed północą...* (p. 21)
- (21) *Enfin baisse la trappe ! Quand je serai complètement descendu ! Tout à fait en bas, tu m'entends ?* (L.-F. Céline, *Mort à crédit*, p. 866)
*Spuść już raz klapę! Ale kiedy **będę** całkiem **na dole**. Całkiem na dole, rozumiesz?* (p. 236)
- (22) *Si, quand vous aurez atteint le passage, je ne suis pas apparu, barre-toi.* (R. Vailland, *Drôle de jeu*, p. 23)
*Jeżeli w chwili, gdy **będziecie koło pasażu**, ja się nie pojawię, zwiewaj.* (p. 46)
- (23) *Quand tu liras ces mots, j'aurai quitté Murcie pour Almeria où je compte vivre quelque temps auprès de mes parents, en attendant de prendre une décision.* (M. del Castillo, *La Nuit du décret*, p. 313)
*Kiedy przeczytasz te słowa, **będę** już **w drodze** z Murcji do Almerii, gdzie zamierzam mieszkać jakiś czas z rodzicami, zanim coś postanowię.* (p. 247)
- (24) — *Et après les élections, demanda-t-il, vous serez d'accord pour parler ?*
 — *À ce moment-là, l'affaire **aura été ébruitée**, de toutes façons, dit Dubreuilh.*
 — *Oui ; Peltov **aura été** porter ses informations au Figaro, dit Henri ; ça revient à dire que le sort des élections n'est pas en jeu, mais seulement notre propre attitude.* (S. de Beauvoir, *Les Mandarins*, p. 375)
 — *A po wyborach — spytał — zgodzisz się mówić?*
 — *Wtedy, tak czy inaczej, sprawa **będzie** już **głośna**.*
 — *Jasne. Peltov **pójdzie** ze swoimi wiadomościami do „Figaro” — powiedział Henri. — Innymi słowy, nie wchodzi tu w grę wyniki wyborów, tylko nasza postawa.* (p. 506)

- (25) *Mon Lucien, je n'ai pas une heure à vivre. À onze heures je serai morte, et je mourrai sans aucune douleur.* (H. de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, p. 757—759)
Mój Lucjanie, mam już tylko godzinę przed sobą. O jedenastej będę martwa, umrę bez bólu. (p. 280)

Dans (24), l'état décrit par le verbe *ébruiter* à la voix passive coïncide avec le moment après les élections désigné par le circonstanciel. La construction avec *być* suivie de l'adjectif *głośna* et renforcée par l'adverbe *już* correspond parfaitement à la valeur d'accompli du FA. Par contre, le deuxième verbe au FA est traduit par le verbe perfectif *pójdzie*, ce qui entraîne une certaine confusion dans la succession des procès dans la version polonaise : on peut avoir l'impression que Peltov ira au Figaro seulement après que l'affaire aura été ébruitée, alors que c'est l'inverse, car ce dernier procès constitue la conséquence de la démarche de Peltov.

La traduction de l'exemple (25) permet de voir l'opposition aspectuelle entre *je mourrai* et *je serai morte*. *Umrę* indique ici le passage de la frontière entre la vie et la mort, le moment même de la mort, alors que *będę martwa* marque l'état qui en est la conséquence.

Bien que le verbe *mourir* se conjugue avec l'auxiliaire *être*, il n'est pas traduit systématiquement par la construction avec *być*. Il nous semble que la signification des adjectifs polonais *martwy* et *nieżywy*, les seuls qui puissent être employés dans ce cas-là avec *być*, fait référence trop directement à l'aspect physique après la mort. C'est pourquoi les traducteurs choisissent le verbe perfectif *umrzeć*, même si parfois les relations temporelles dans la version polonaise ne correspondent pas tout à fait à l'original.

- (26) *Avant que le jour paraisse, il faudra que je parte. Si la Section du quartier Nord a réussi, dans une heure la Reine sera morte.* (J. Genet, *Le Balcon*, p. 96)
Muszę odejść, nim dzień zaświta. Jeżeli sekcja dzielniczy północnej wykona zadanie, Królowa za godzinę umrze. (p. 213)

Dans la traduction de (26), une fois de plus, le circonstanciel temporel coïncide avec le procès, le moment même de la mort et non, comme à l'original, avec l'état qui en résulte. Pour mettre en relief l'état résultant, on peut aussi employer le verbe *żyć* (*vivre*) à la forme négative (ou affirmative si *mourir* est nié) :

- (27) *Je serai morte bientôt, c'est la seule chose qui soit sûre.* (M. Yourcenar, *Denier du rêve*, p. 185)
Wkrótce nie będę już żyła, to jedyne, co jest pewne. (p. 38)
- (28) *On ne sait plus comment on vit, si on sera pas mort demain, ou non.* (J.-L. Bory, *Mon village à l'heure allemande*, p. 270)
Nie wiadomo, czego się spodziewać, czy jutro będzie się żyć, czy nie. (p. 298)

La construction avec le verbe *być* apparaît également (mais beaucoup plus rarement) comme équivalent des verbes conjugués avec *avoir* et cela démontre la volonté du traducteur de rendre le plus fidèlement possible la valeur aspectuelle d'accompli du FA.

- (29) *Et celle-là, quand elle **aura vieilli**, son chagrin sera chagrin du départ de l'amant, [...].* (A. de Saint-Exupéry, *Citadelle*, p. 533)
*A ona, kiedy **będzie starsza**, będzie się smucić odejściem kochanka, [...].*
 (p. 33)

L'état résultant est parfois exprimé par un verbe imperfectif (non nécessairement l'équivalent direct du verbe français) ou par l'antonyme du verbe français à la forme négative (voir aussi les exemples 27 et 28). Avec un verbe imperfectif, il est même possible de mettre en relief l'état résultant d'un verbe non transitionnel (32).

- (30) *Quand tu liras ce mot, j'**aurai pris** la libre disposition de moi-même.* (R. Martin du Gard, *Jean Barois*, p. 431)
*Kiedy będziesz czytać te słowa, **będę** już sobą swobodnie **dysponować**.*
 (p. 333)
- (31) *Lorsqu'elle s'arrêtera pour toujours, qu'elle s'installera dans la Loire, sa chambre sera la redite de celle de Sadec, terrible. Elle **aura oublié**.* (M. Duras, *L'Amant*, p. 116)
*Gdy zatrzyma się na zawsze, gdy się urządzi nad Loarą, jej pokój będzie kopia tego straszego pokoju w Sadek. Już **nie będzie pamiętać**.* (p. 104)
- (32) — *Quand tu **auras beaucoup joué**, que tu seras sûre de ton talent, alors tout te semblera différent.* (S. de Beauvoir, *Les Mandarins*, p. 395)
 — *Kiedy **będziesz** już za sobą **miała** niejedną rolę, kiedy będziesz pewna swego talentu, wtedy wszystko wyda ci się inne.* (p. 533)

Parfois, pour alléger la phrase et éviter la subordonnée temporelle en polonais, on se sert du syntagme nominal précédé de la préposition *po* (*après*), qui indique l'achèvement du procès et, de ce fait, permet d'inférer un état résultant.

- (33) *Mais lorsque nous **serons revenus**, si nous n'avons pas débarrassé l'île de ces gredins-là, il sera prudent de ramener notre bateau à Granite-House jusqu'au moment où il n'aura plus à craindre aucune méchante visite.* (J. Verne, *L'Île mystérieuse*, p. 601)
*Ale **po powrocie**, jeżeli nie uda się nam pozbyć tych łajdaków, bezpieczniej będzie przyprrowadzić statek pod Granitowy Pałac i trzymać go tam dopóty, dopóki nie minie obawa jakiejś niepożądaney wizyty.* (p. 406)

3. Le FA épistémique

Le FA épistémique est généralement décrit comme une forme qui permet d'exprimer une hypothèse ou d'apporter une explication concernant la situation dont on parle. On constate un certain état de chose et on essaie de remonter à l'origine de la situation décrite. Le processus inférentiel va ici dans le sens de l'effet à la cause, il a donc le caractère abductif. L'abduction « s'appuie sur un fait observé pour remonter vers l'hypothèse simplement plausible » (Desclés, Guentchéva, 2001 : 106) : parmi plusieurs hypothèses possibles, on en choisit une en fonction des prémisses, qui sont toutes vraies. Avec le FA épistémique, il y a toujours au départ un certain état résultatif, mais il ne découle pas directement du sens du verbe, par conséquent, la résultativité est pragmatique.

(34) *Marguerite souleva le globe de verre et chercha la clé derrière le dos de l'agriculture.*

— *Elle est peut-être perdue, dit Haudouin, laisse donc.*

— *On l'aura mise plutôt là-dessous.*

Elle glissa la main sous la pendule et tira une enveloppe. (M. Aymé, *La Jument verte*, p. 260)

Małgorzata uniosła szklany kloz i za plecami Przemysłu zaczęła szukać klucza.

— *Pewnie się zawieruszył — rzekł Haudouin — daj już spokój.*

— *Może go włożyli pod spód.*

Wsunęła rękę pod zegar i wyciągnęła list. (p. 227—228)

Dans (34), on constate que la clé n'est pas à sa place et on avance deux hypothèses pour expliquer ce qui s'est passé, l'une au présent avec un adverbe de modalité et l'autre au FA. Le verbe employé au FA est transitionnel, on peut en inférer directement l'état résultant : *la clé est posée là-dessous*. De cette façon, dans l'exemple (34), il y a deux résultativités liées au verbe *mettre* : l'une est d'ordre sémantique, et l'autre d'ordre pragmatique. Le verbe *mettre* au FA indique une action antérieure et en même temps l'état qui en est le résultat. Les deux (l'action et l'état résultant) constituent la cause plausible de l'état de chose constaté (*la clé n'est pas à sa place*). La forme perfective du verbe polonais permet d'exprimer la résultativité sémantique. Le verbe est forcément au passé vu qu'en polonais, le futur épistémique peut s'appliquer uniquement aux verbes *mieć* et *być* (il marque la conjecture concernant le présent). La modalité épistémique est alors exprimée par les moyens lexicaux (*pewnie, może, chyba*, etc.).

Prenons un autre exemple :

(35) — *Il dort peut-être, dit Robert.*

- *Tu parles ! Sûrement pas. Il a la gueule presque dans l'eau. Il **aura voulu** boire. Et il est mort comme ça, à ce moment-là.* (B. Clavel, *Malataverne*, p. 143)
- *Może śpi — mruknął Robert.*
- *Gadanie! Na pewno nie. Ma pysk prawie w wodzie. **Chciał** się napić i właśnie w tej chwili zdechł.* (p. 117)

Les garçons constatent que le chien est étendu bizarrement près de l'eau. Avec la forme du FA, l'un d'eux essaie d'expliquer la cause de cette position particulière. Le verbe employé *vouloir* est non-transitionnel et son sémantisme n'implique pas d'état résultant. Pourtant le processus inférentiel abductif permet d'instaurer une relation logique entre les deux situations. La résultativité est d'ordre pragmatique et le verbe est traduit en polonais par une forme imparfective, d'autant plus qu'il s'agit d'un imperfectivum tantum.

On peut même inférer un état résultatif à partir d'un procès limité dans le temps. Comme on l'a vu plus haut, les circonstanciels de type *pendant x temps* entraînent l'interprétation aoristique. Cependant, dans des circonstances bien particulières, un tel procès borné peut constituer la cause d'un certain état de chose :

- (36) *Une réprimande un peu forte, une bonne gifle, et les voilà qui se détruisent rien que pour embêter le patron, par vice. Ou bien le courant l'**aura traîné** toute la nuit hors du lit de la rivière, dans les buissons, et le collet d'un braco l'a croché en passant...* (G. Bernanos, *Monsieur Ouine*, p. 1399)
- Złąq go trochę ostrzej, wytną policzek, a już taki odbiera sobie życie, tylko żeby dokuczyć chlebobdawcy, ze złości. A może prąd go **włókł** całą noc, wyrzucił na brzeg w krzaki, a po drodze zaczepił o sidła kłusownika...* (p. 72)

Dans (36), on est en présence d'un mort étranglé, mais le maire ne veut pas accepter que ce soit un crime, il cherche donc à tout prix à prouver qu'il s'agit d'un suicide et il essaie d'expliquer pourquoi le mort porte les traces d'une corde sur le cou. Le verbe *traîner* est traduit en polonais par une forme imparfective non seulement en raison du caractère pragmatique de la résultativité. Cette forme s'impose lorsqu'un état de chose continu est limité par une borne extérieure (cf. Karolak, 2008 : 131). L'exemple (36) fait voir que la présence de tel ou tel circonstanciel ne peut pas constituer le seul critère pour distinguer la valeur d'accompli de la valeur aoristique et que les indices contextuels peuvent être déterminants dans certains cas.

4. Le FA rétrospectif

Le FA rétrospectif (de bilan) est employé pour souligner un trait particulier du procès décrit, par exemple sa durée, sa répétition, son intensité, ses conséquences, pour dresser un bilan ou pour évoquer un résultat définitif. La valeur d'accompli permet de mieux faire ressortir ce caractère résultatif :

- (37) *“En tout cas j’aurai au moins **appris** quelque chose à la guerre. Comme ça je ne l’aurai pas faite pour rien. J’aurai au moins **appris** à jouer au poker...” Car il jouait maintenant, [...]. (C. Simon, *La Route des Flandres*, p. 235)*
*“A więc jak się okazuje **nauczyłem się** jednak czegoś na wojnie. A więc **przydała mi się** na coś wojaczka. **Nauczyłem się** przynajmniej grać w pokera...” Grał bowiem teraz w karty [...]. (p. 237)*

Les verbes transitionnels sont traduits en général par un verbe perfectif au passé qui implique un état résultant correspondant : *nauczyłem się grać w pokera* (j’ai appris à jouer au poker) = *umiem grać w pokera* (je sais jouer au poker). Mais le FA rétrospectif est fréquemment employé avec des verbes non-transitionnels ; dans ces cas-là, les traducteurs choisissent soit un autre verbe à la forme perfective, soit l’équivalent direct à la forme imperfective :

- (38) *Autour de moi les gens souriaient, leurs yeux brillaient, chacun reconnaissait sur le visage de ses voisins sa propre certitude. Non, cette guerre n’aura pas été vaine ; les hommes ont compris ce que ça coûte, la résignation et l’égoïsme, [...]. (S. de Beauvoir, *Les Mandarins*, p. 204)*
*Wokół mnie twarze się uśmiechały, oczy błyszczały. Każdy czytał w twarzach sąsiadów własną pewność. Nie, nie na darmo **przeżyliśmy** tę wojnę: ludzie zrozumieli, jak drogo trzeba płacić za egoizm i obojętność, [...]. (p. 275)*
- (39) *Ma vie a été bien remplie. Ma mission est accomplie. Je n’aurai pas vécu en vain, puisque mon message sera révélé au monde... (E. Ionesco, *Les Chaises*, p. 82)*
*Życie moje było pracowite. Moje zadanie jest spełnione. Nie **żyłem** na próżno, skoro moje posłannictwo zostanie obwieszczone światu... (p. 212)*

Dans (38), le verbe *przeżyliśmy* (*nous avons vécu*) est non-transitionnel et la forme perfective indique que la durée du procès est limitée par une borne extérieure. On peut désigner l’état résultant *il y a des résultats positifs dans cette guerre* à partir des informations contenues dans le contexte. Il en est de même dans (39), où malgré la forme imperfective du verbe *żyć* (*vivre*), l’état résultant peut être inféré du contexte. Dans les deux cas, la résultativité est pragmatique.

Avec le FA rétrospectif, on attire l'attention sur le caractère exceptionnel du procès : il peut être rare, unique ou arriver juste une seule fois. Comme d'autres formes composées, le FA a dans ce cas-là la valeur de parfait d'expérience, comme le prouve la possibilité de lui appliquer la paraphrase *il est (sera) arrivé de / que* (cf. Apothéloz, 2009; Apothéloz, Nowakowska, 2010). Le procès décrit donne comme conséquence certaines «traces psychologiques ou d'expérience» (Apothéloz, 2009 : 109). Ainsi, *tu n'auras jamais eu d'aussi bon thé* équivaut à *il ne t'est jamais arrivé d'avoir d'aussi bon thé* dans l'exemple suivant :

(40) *Mokkhi apporta le plateau rituel.*

— *Tu n'auras jamais eu d'aussi bon thé ! cria-t-il à Ouroz.* (J. Kessel, *Les Cavaliers*, p. 443)

Mokkchi wniósł rytualne danie.

— *Nigdy dotąd nie piteś tak dobrej herbaty! — zawołał do Uroza.* (p. 460)

Quel que soit le verbe employé (transitionnel ou non), la résultativité est ici pragmatique et le verbe polonais est régulièrement à la forme imparfective (cf. Nowakowska, 2008 : 165).

5. Conclusion

Le FA à valeur d'accompli est traduit en polonais avant tout par la forme perfective correspondante (du futur ou du passé). Si le verbe est transitionnel, l'état résultant découle directement de son sens, sinon il est inféré à partir des informations contextuelles. Bien que la forme perfective permette d'indiquer l'état résultant, dans la traduction du FA temporel, on l'exprime aussi de façon explicite en utilisant la construction avec le verbe *być*. Cela permet de mettre en relief l'état résultant et d'éviter un certain décalage temporel qui a lieu lorsque le FA est employé avec un circonstanciel temporel.

La forme imparfective est possible dans la traduction du FA temporel : le verbe, antonyme du verbe français, est alors à la forme négative. Dans la traduction du FA épistémique et rétrospectif, le verbe polonais doit être toujours imparfectif quand il s'agit d'un imperfectivum tantum, quand le procès qu'il décrit est limité dans le temps ou quand il exprime le parfait d'expérience.

Références

- Antinucci Francesco, Gebert Lucyna, 1977: „Semantyka aspektu czasownikowego”. W: *Studia gramatyczne*. T. 1. Warszawa: PAN, Ossolineum, 7—43.
- Apothéloz Denis, 2009: «La quasi-synonymie du passé composé et du passé surcomposé dit “régional”». *Pratiques*, **141/142**, 98—120.
- Apothéloz Denis, Nowakowska Małgorzata, 2010: «La résultativité et la valeur de parfait en français et en polonais». In: Estelle Moline et Carl Vetters, éd.: *Temps, aspect et modalité en français*. Amsterdam, New York: Rodopi, 1—23.
- Apothéloz Denis, Nowakowska Małgorzata, 2013: «“Déjà” et le sens des énoncés». *Cahiers Chronos*, **26**, 355—386.
- Desclés Jean-Pierre, Guentchéva Zlatka, 2001: «La notion d’abduction et le verbe devoir “épistémique”». *Cahiers Chronos*, **8**, 103—122.
- Dupont Norbert, 1986: «Les valeurs aspectuo-temporelles du passé composé en français dans le système de l’indicatif». In: Sylvianne Rémi-Giraud et Michel Le Guern, éd.: *Sur le verbe*. Presses Universitaires de Lyon, 61—89.
- Gosselin Laurent, 1996: *Sémantique de la temporalité en français. Un modèle calculatoire et cognitif du temps et de l’aspect*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Gosselin Laurent, 2005: *Temporalité et modalité*. Bruxelles: De Boeck-Duculot.
- Karolak Stanisław, 2007: *Składnia francuska o podstawach semantycznych*. T. 1. Kraków: Collegium Columbinum.
- Karolak Stanisław, 2008: «Remarques sur l’équivalence du passé imperfectif polonais et des temps passés en français». *Verbum*, **30**, 125—146.
- Nowakowska Małgorzata, 2008: «L’emploi dit «paradoxal» de l’imperfectif passé polonais et ses correspondants en français». *Verbum*, **30**, 147—180.
- Osipov Vladimir, 1974: «Grammaticalité au futur antérieur». *Le Français Moderne*, **42**, 20—33.
- Riegel Martin, Pellat Jean-Christophe, Rioul René, 1994: *Grammaire méthodique du français*. Paris: PUF.
- Vet Co, 2010: «L’interprétation des formes composées». In: Nelly Flaux, Dejan Stosic et Co Vet, éd.: *Interpréter les temps verbaux*. Berne: Peter Lang, 11—31.
- Vetters Carl, 1996: *Temps, aspect, narration*. Amsterdam: Rodopi.
- Waugh Linda R., 1987: “Marking Time with the Passé Composé: Toward a Theory of the Perfect”. *Linguisticae Investigationes*, **11**, 1—47.

Sources d'exemples

- Frantext : <http://www.frantext.fr> (accessible : 31.03.2015).
- Aymé Marcel: *Zielona Kobyla*. Tłum. Krystyna Byczewska. Warszawa: Czytelnik 1960.
- Balzac Honoré de: *Blaski i nędze życia kurtyzany*. Tłum. Tadeusz Boy-Żeleński. Kraków: Wydawnictwo Zielona Sowa 2002.
- Beauvoir Simone de: *Mandaryni*. Tłum. Aleksandra Frybesowa i Ewa Krasnowolska. Warszawa: Wydawnictwo Czarna Owca 2009.
- Bernanos Georges: *Monsieur Ouine*. Tłum. Beata Hłasko. Warszawa: Instytut Wydawniczy Pax 1961.

- Bernanos Georges: *Pamiętnik wiejskiego proboszcza*. Tłum. Waclaw Rogowicz. Warszawa: Instytut Wydawniczy Pax 1991.
- Bory Jean-Louis: *Moja wieś w godzinie klęski*. Tłum. Ludmiła Duninowska. Warszawa: Wydawnictwa Ministerstwa Obrony Narodowej 1960.
- Castillo Michel del: *Noc ostatniego objawienia*. Tłum. Marian Leon Kalinowski. Warszawa: Czytelnik 1988.
- Céline Louis-Ferdinand: *Śmierć na kredyt*. Tłum. Julian Strykowski. Kraków: Wydawnictwo Zielona Sowa 2004.
- Clavel Bernard: *Skok*. Tłum. Hanna Olędzka. Warszawa: Instytut Wydawniczy Pax 1975.
- Duras Marguerite: *Kochanek*. Tłum. Loda Kałuska. Warszawa: Wydawnictwo W.A.B. 1993.
- Genet Jean: *Balkon*. Tłum. Maria Skibniewska i Jerzy Lisowski. W: Jean Genet: *Teatr*. Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy 1970.
- Ionesco Eugène: *Krzesła*. Tłum. Jan Kosiński. W: Eugène Ionesco: *Teatr*. Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy 1967.
- Izzo Jean-Claude: *Szurmo*. Tłum. Maryna Ochab. Warszawa: Wydawnictwo W.A.B. 2006.
- Kessel Joseph: *Jeźdźcy*. Tłum. Danuta Knysz-Rudzka i Konrad Eberhardt. Warszawa: Książka i Wiedza 1971.
- Martin du Gard Roger: *Jan Barois*. Tłum. Zofia Jaremko-Pytowska. Warszawa: Czytelnik 1959.
- Martin du Gard Roger: *Rodzina Thibault. Epilog*. Tłum. Ewa Fiszer. Warszawa: Czytelnik 1987.
- Pennac Daniel: *Mała handlarka prozą*. Tłum. Małgorzata Cebo-Fonik. Warszawa: Wyd. Amber 1992.
- Saint-Exupéry Antoine de: *Nocny lot*. Tłum. Maria Czapska i Stanisław Stempowski. Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy 1970.
- Saint-Exupéry Antoine de: *Twierdza*. Tłum. Aleksandra Olędzka-Frybesowa. Warszawa: Instytut Wydawniczy Pax 1998.
- Sartre Jean-Paul: *Mdłości*. Tłum. Jacek Trznadel. Kraków: Wydawnictwo Zielona Sowa 2005.
- Simon Claude: *Droga przez Flandrię*. Tłum. Wiera Bieńkowska. Warszawa: Czytelnik 1982.
- Tournier Michel: *Piętaszek czyli otchłanie Pacyfiku*. Tłum. Maria i Cezary Gawrysiowie. Warszawa: Państwowy Instytut Wydawniczy 1977.
- Vailland Roger: *Dziwna zabawa*. Tłum. Stanisław Brucz. Warszawa: Czytelnik 1966.
- Verne Jules: *Tajemnicza wyspa*. Tłum. Janina Karczmarewicz-Fedrowska. Warszawa: Nasza Księgarnia 1955.

Anna Czekał
Université de Silésie
Katowice, Pologne

Cette table part demain — la faute du traducteur ou l'intention de l'auteur ? — à propos de la métonymie dans la traduction automatique

Abstract

The paper constitutes the analysis of the question of metonymy in automated translation. An average language user is not familiar with the notion, which does not preclude them from using metonymic structures on a daily basis. By being natural mental shortcuts they guarantee faster communication and, hence, contribute to economy in language. Similarly, an automated translator “does not know” that an expression which it is to translate is called metonymy. But this particular knowledge would not be useful in the process since the computer’s task is to translate the given expression correctly in the target language, not to define or classify it. Therefore, the following paper does not touch upon the question of definition, categorization or criteria of distinguishing metonymy among other structures. Instead, by analyzing examples translated into French the author presents the solution for translating metonymic structures in automated translation, which is based on the Object Oriented Approach formulated by Wiesław Banyś.

Key words

Automated translation, Object Oriented Approach, attributes, operators, metonymy, frame, object class.

De toute évidence, la phrase citée dans le titre ne se caractérise pas d’une très grande fréquence d’emploi et au premier coup d’œil semble incorrecte ou au moins peu claire. Certainement, ce qui surprend et choque le plus l’utilisateur moyen de la langue est le rapprochement du substantif *table* avec le verbe *partir*, dont la signification demanderait ici l’emploi d’un substantif animé en position de sujet. Toutefois, dans nos discours quotidiens, on trouve quantité de constructions semblables, qui pourraient aussi susciter certains doutes quant à la correction linguistique mais qui sont pourtant beaucoup plus acceptables et répandues dans la langue. Il suffit de parcourir différents articles de presse ou forums Internet pour s’en convaincre.

Aussi bien sur des pages de journaux que sur des sites Web, on peut rencontrer les constructions comme, p.ex :

- (1) *Ile zarabiają białe kołnierzyki? Wynagrodzenia na stanowiskach administracyjnych i biurowych.*
<http://forsal.pl/galerie/773834,duze-zdjecie,1,ile-zarabiaja-biale-kołnierzyki-wynagrodzenia-na-stanowiskach-administracyjnych-i-biurowych.html> (accessible : 22.09.2014)
- (2) *Kanapkowy biznes. Kto karmi „białe kołnierzyki”?*
http://warszawa.gazeta.pl/warszawa/1,34889,9957153,Kanapkowy_biznes__Kto_karmi__biale_kolnierzyki__.html (accessible : 22.09.2014)
- (3) *Białe fartuchy protestują.*
http://www.archiwum.wyborcza.pl/Archiwum/1,0,217738,19960617RP-DGW,Biale_fartuchy_protestuja,.html (accessible : 24.09.2014)
- (4) *Moherowe berety walczą z Rockiem.*
<http://junior.info.pl/pl/video/NOKzclqVRPo/Moherowe-berety-walcz%C4%85-z-Rockiem> (accessible : 24.09.2014)

Tous les exemples cités ci-dessus se caractérisent par l'emploi des substantifs inanimés là où l'on s'attendrait à la présence des noms désignant des êtres vivants, ce qui ne trouble pourtant guère la communication. Le destinataire de l'énoncé le comprend parfaitement, conscient du fait que les substantifs utilisés *białe kołnierzyki* (cols blancs), *białe fartuchy* (uniformes des infirmiers) ou *moherowe berety* (bêrets de mohair) se rapportent aux personnes qui les portent et qui représentent différents groupes sociaux. Il s'agit respectivement des catégories : de travailleurs de bureau, en particulier les cadres, les personnes faisant partie du monde des affaires, de l'entreprise, parfois aussi de la politique, des infirmiers et enfin de personnes (souvent âgées) s'identifiant avec les idées sociales et politiques proclamées par les conservateurs du catholicisme polonais. Ce phénomène de remplacement d'un mot par un autre qui entretient avec le premier mot l'une des relations du type, p.ex. :

- le vêtement pour la personne, p.ex. : *Combien gagnent les cols blancs ?*
- l'auteur pour l'oeuvre, p.ex. : *Je lis souvent du Balzac.*
- le contenant pour le contenu, p.ex. : *Il a bu toute la bouteille.*
- le lieu pour les habitants, p.ex. : *Toute la Pologne rend hommage aux victimes du crash.*
- une partie pour le tout, p.ex. : *J'ai trouvé un nouveau toit.*

est connu en linguistique sous le nom de métonymie, constituant une façon populaire et bien répandue de représenter la réalité. La métonymie est sans doute une notion ignorée d'un simple citoyen, ce qui ne l'empêche pas d'employer au quotidien et de bien comprendre de nombreuses constructions métonymiques. Personne n'aurait sûrement aucun problème à interpréter correctement la phrase, p.ex : *On mi zjadł pół lodówki* (Il a mangé la moitié de mon frigo) en rapportant, de façon tout à fait automatique, le substantif *lodówka* (frigo) à son contenu et non pas à l'ap-

pareil lui-même. On voit donc que les constructions métonymiques forment des « raccourcis de pensée » naturels et spontanés qui concourent considérablement à l'économie de la langue, permettant de transmettre certaines informations de manière implicite.

N'oublions pas néanmoins que de nos jours, l'informatisation de la vie est devenue omniprésente et que les fonctions de transmettre et de traiter les informations sont de plus en plus souvent accomplies par les machines, qui ne sont pas capables de « deviner » ce qui n'est pas explicité. Chacun a certainement déjà eu l'occasion de se servir d'un traducteur automatique dans le but de traduire un texte. De telles pratiques font voir qu'en fonction de la langue cible, le degré de correction des versions traduites obtenues est différent et que, de façon générale, la qualité de traduction laisse encore à désirer. On pourrait dire que le traducteur automatique se trouve dans la même situation qu'un utilisateur moyen de la langue — il ne sait pas non plus (et il ne doit pas le « savoir ») que l'expression qu'il aura à traduire s'appelle p.ex. métonymie. En effet, sa tâche est de traduire correctement l'expression donnée et non pas de la définir ou classifier.

Ainsi, notre analyse ne se concentrera pas sur les questions de définitions, typologies ou critères distinctifs de la métonymie, notre objectif étant de présenter, à l'exemple de différentes constructions métonymiques polonaises, comment on peut les traduire correctement en français grâce à la méthode orientée objets de Wiesław Banyś.

Il est indiscutable que la qualité de traduction dépend directement de l'organisation de la base des données dont dispose l'ordinateur. Autrement dit, plus les unités lexicales introduites dans la base des données sont mieux structurées plus la traduction est correcte. Par conséquent, l'organisation efficace se réduirait à la description convenable des unités linguistiques garantissant leur traduction correcte indépendamment du contexte dans lequel elles sont utilisées. L'approche orientée objets met avant tout l'accent sur la description du niveau sémantique de la langue car il pose le plus de problèmes de traduction, étant donné le caractère polysémique de la plupart des mots de chaque langue naturelle.

La base de la description est un inventaire de tous les traits caractéristiques d'un objet (d'une unité lexicale) ainsi que de toutes les opérations possibles qu'il « peut effectuer » ou qui peuvent « être effectuées sur lui » (Banyś, 2002a :17). Les informations de ce type se trouvent d'habitude dans le contexte d'emploi de l'objet en question en tant qu'adjectifs (ou d'autres expressions en fonction d'adjectif) ou verbes, appelés respectivement dans la conception mentionnée, attributs et opérateurs. Ces éléments constituent le plus souvent le contexte immédiat de l'objet décrit, indiquant celle de toutes ses significations possibles, dans laquelle il est employé dans la situation donnée. On pourrait l'illustrer à l'aide de l'objet p.ex. : *kołnierz (col.)* qui a dans la langue polonaise au moins trois significations (sjp.pwn.pl, accessible : 06.10.2014) :

1) 'wykończenie ubrania przy szyi' (*partie du vêtement qui entoure le cou*)

- 2) ‘występ na powierzchni elementu konstrukcyjnego otaczający go na całym obwodzie, służący do połączenia elementów konstrukcyjnych’ (*lien métallique, le plus souvent en forme de collier ou de demi-collier avec lequel on consolide ou unit deux pièces*)
- 3) ‘u niektórych zwierząt: otaczający szyję pas sierści lub piór odmiennej barwy’ (*en parlant des animaux : une marque naturelle en forme de cercle, qui se voit autour du cou des animaux ou des oiseaux et qui est différente du reste de leur poil ou de leur plumage*)

Par conséquent, si en occurrence de l’objet mentionné apparaissent les attributs tels que p.ex. :

<i>futrzaný kołnierz</i>	—	<i>col de fourrure</i>
<i>koronkowy kołnierz</i>	—	<i>col de dentelle</i>
<i>szydełkowy kołnierz</i>	—	<i>col au crochet</i>
<i>ciepły kołnierz</i>	—	<i>col chaud</i>
<i>brudny kołnierz</i>	—	<i>col sale</i>
<i>okrągły kołnierz</i>	—	<i>col rond</i>
<i>prosty kołnierz</i>	—	<i>col droit</i>
<i>szalowy kołnierz</i>	—	<i>col châle</i>
<i>wykładany kołnierz</i>	—	<i>col rabattu</i>
<i>marynarski kołnierz</i>	—	<i>col marin</i>
<i>kołnierz z lisa</i>	—	<i>col de renard</i>
<i>kołnierz koszuli</i>	—	<i>col de chemise</i>
<i>kołnierz sukienki</i>	—	<i>col de robe</i>
<i>kołnierz bluzki</i>	—	<i>col de chemisier</i>

ou les opérateurs du type p.ex. :

<i>wyprasować kołnierz</i>	—	<i>repasser le col</i>
<i>wyprać kołnierz</i>	—	<i>laver le col</i>
<i>postawić kołnierz</i>	—	<i>relever le col</i>
<i>opuścić kołnierz</i>	—	<i>baisser le col</i>
<i>zapiąć kołnierz</i>	—	<i>boutonner le col</i>
<i>rozluźnić kołnierz</i>	—	<i>desserrer le col</i>
<i>kupić kołnierz</i>	—	<i>acheter le col</i>
<i>zamówić kołnierz</i>	—	<i>commander le col</i>
<i>kołnierz marszczy się</i>	—	<i>col gode</i>
<i>kołnierz rozchyła się</i>	—	<i>col bâille</i>

ils indiqueront le sens (1) *partie du vêtement qui entoure le cou* exigeant l’équivalent français *col*.

Si par contre, l’entourage du substantif en question était constitué par les attributs et opérateurs comme p.ex. :

<i>kołnierz hydrauliczny</i>	—	<i>bride hydraulique</i>
<i>kołnierz stalowy</i>	—	<i>bride en acier</i>
<i>kołnierz płaski</i>	—	<i>bride plate</i>
<i>kołnierz szyjkowy</i>	—	<i>bride (à) collerette</i>
<i>kołnierz zaślepiający</i>	—	<i>bride bouchon</i>
<i>kołnierz gwintowany</i>	—	<i>bride taraudée</i>
<i>kołnierz złączny</i>	—	<i>bride de raccordement</i>
<i>kołnierz niestandardowy</i>	—	<i>bride non standard</i>
<i>kołnierz kwasoodporny</i>	—	<i>bride résistant à l'acide</i>
<i>kołnierz nierdzewny</i>	—	<i>bride inoxydable</i>
<i>przyspawać kołnierz</i>	—	<i>souder la bride</i>
<i>zamocować kołnierz</i>	—	<i>fixer la bride</i>
<i>produkować kołnierze</i>	—	<i>fabriquer les brides</i>
<i>zamówić kołnierze</i>	—	<i>commander les brides</i>
<i>kupić kołnierze</i>	—	<i>acheter les brides</i>

ils orienteraient la machine vers la signification (2) *lien métallique, le plus souvent en forme de collier ou de demi-collier avec lequel on consolide ou unit deux pièces*, signalant la traduction française *bride*.

Généralement parlant, pour que l'ordinateur puisse choisir le sens dont il est question dans le contexte donné, il doit tenir compte premièrement de l'entourage dans lequel l'unité lexicale analysée apparaît, c'est-à-dire de la classe d'objets à laquelle elle appartient. La classe d'objets est l'une des notions-clés de l'approche orientée objets, définie comme « un ensemble d'objets qui partagent un certain nombre d'opérations et d'attributs » (Banyś, 2002a : 22 ; cf. Banyś, 2002b, 2005 ; Czekaj, 2014). Il faut souligner en même temps que tous les attributs et opérateurs qui caractérisent une classe d'objets donnée ne lui sont propres que dans les limites d'un cadre correspondant qui, dans le cas de l'objet analysé *kołnierz*, peut être du type, p.ex : [mode], [installation de distribution d'eau et de canalisation des eaux usées] ou encore [zoologie]. Le cadre (*frame*) constitue un autre élément fondamental de la conception présentée. C'est une notion empruntée à la psychologie cognitive et introduite par le psychologue britannique Frederic Charles Bartlett (1932). À la base de ses recherches sur le fonctionnement de la mémoire, Bartlett a remarqué notamment que tout homme garde dans sa mémoire certains modèles de représentation d'expériences passées, des scénarios typiques de différentes situations grâce auxquels il peut se retrouver dans une situation nouvelle et comprendre un nouvel état de chose. Cette notion, appelée *schéma* en psychologie, a été ensuite reprise par le terme de *frame* en intelligence artificielle (Minsky, 1975, 1985/88 ; Schank, Abelson, 1977) et développée aussi au sein d'autres sciences comme p.ex. sociologie (Goffman, 1974, 2010), anthropologie (Bateson, 1972, 1996), ou linguistique (Fillmore, 1982 ; Taylor, 2001 ; Langacker, 2009 ; Lakoff,

Johnson, 1988). Il faut toutefois remarquer que dans différents textes sources traitant de l'idée des schémas, cette notion est désignée à l'aide de différents noms, comme p.ex. *scénario*, *modèle cognitif idéalisé*, *domaine*, *script*, *gestalt* etc. Néanmoins, ce qui permet d'unir les notions mentionnées c'est l'idée essentielle qu'elles partagent toutes et qui révèle l'organisation commune de l'expérience humaine (cf. Kövesces, 2011).

L'approche orientée objets emploie dans ce cas-là la notion de cadre, qu'elle définit comme « un ensemble de concepts typiquement liés, un prototype décrivant une situation » (Czekał, 2011 : 142 ; cf. Minsky, 1975, 1985/1988 ; Schank, Abelson, 1977 ; Śmigielska, 2007, 2011, 2012). Si le cadre représente l'image statique de la situation donnée, *le script* la décrit de façon dynamique, indiquant la séquence d'activités typiques qu'elle admet. À titre d'exemple, le cadre de la notion *restaurant* se composerait de concepts tels que p.ex. : *table*, *serveur*, *client*, *carte*, *plat*, *addition* etc. et *le script* engloberait les situations du type, p.ex. : *réserver la table*, *s'installer*, *demander la carte*, *choisir un plat*, *manger*, *payer l'addition* etc.

En tant qu'immenses amas d'informations stockées dans la mémoire et évoquées dans des situations nouvelles, les cadres se manifestent aussi dans la langue de tous les jours. D'habitude, on les met en oeuvre de manière inconsciente mais c'est grâce à eux qu'on arrive à comprendre la signification des mots dans un contexte donné. Le recours à un cadre concret aide non seulement les hommes à bien interpréter un énoncé mais s'avère également extrêmement utile dans la traduction automatique. L'analyse du cadre permettra décidément à l'ordinateur de trouver un bon équivalent français du mot polonais *kolnierz*, si dans son contexte immédiat se trouvent dans le texte les opérateurs généraux du type p.ex. : *kupić* (*acheter*) ou *zamówić* (*commander*), qui, d'un côté, peuvent caractériser ce substantif comme partie d'un vêtement, et, de l'autre côté, comme élément de l'installation de canalisation et, de ce fait, ils n'indiqueront pas de façon univoque la signification dont il s'agit.

Cette digression sur le cadre résulte du fait qu'il est fortement lié à la métonymie. En effet, seul le recours au cadre de l'énoncé assure la compréhension convenable des expressions métonymiques suivantes :

- (5) *Kanapka z szynką czeka na rachunek.* (Lakoff, Johnson, 1988 : 58)
Le sandwich au jambon attend l'addition.
- (6) *Saksofon ma dziś grype.* (Lakoff, Johnson, 1988 : 61)
Le saxophone a la grippe aujourd'hui.
- (7) *Długie nosy wygrywiają.*
<http://blindspot.blox.pl/2010/05/Dlugie-nosy-wygrywaja.html> (accessible : 06.10.2014)
Les nez longs gagnent.
- (8) *Ten stolik jutro wyjeżdża.*
Cette table part demain.

Les phrases citées ci-dessus, apparemment bizarres et incompréhensibles quand elles sont dépourvues du contexte d'emploi, deviennent tout à fait claires et acceptables placées dans les cadres correspondants qui sont respectivement : (5) [restaurant], (6) [groupe de musique], (7) [photographie de portrait], ou bien (8) [restaurant d'hôtel]. Ainsi, en tenant compte du contexte situationnel, on peut facilement deviner que les termes *sandwich au jambon*, *saxophone*, *nez longs* ou *table* se rapportent aux objets tels que : *client du restaurant qui a mangé (commandé) le sandwich en question*, *musicien qui joue du saxophone*, *photos de personnes aux nez longs* et *clients d'hôtel occupant une table donnée pendant les repas*. La question qui se pose en ce lieu est de savoir si la machine le « devinera » aussi facilement ?

Comme nous l'avons déjà signalé plus haut, l'ordinateur « découvre » le sens d'une expression selon les attributs et les opérateurs qui l'accompagnent et qui caractérisent sa signification dans un cadre donné. Cependant, le problème auquel il pourrait se heurter est l'absence d'attributs ou d'opérateurs recherchés dans la fiche de description de l'expression donnée. Si parmi les caractéristiques de l'objet p.ex.: *saksofon (saxophone)* défini comme « instrument à vent, de la famille des cuivres, à anche simple, muni d'un bec de clarinette et d'un système de clefs semblable à celui du hautbois » (cnrtl.fr, accessible : 30.09.2014) et situé dans la cadre [instruments de musique], on pourra trouver les attributs et les opérateurs du type :

<i>saksofon sopranowy</i>	—	<i>saxophone soprano</i>
<i>saksofon altowy</i>	—	<i>saxophone alto</i>
<i>saksofon tenorowy</i>	—	<i>saxophone ténor</i>
<i>grać na saksofonie</i>	—	<i>jouer du saxophone</i>
<i>kupić saksofon</i>	—	<i>acheter un saxophone</i>
<i>saksofon kosztuje x zł</i>	—	<i>saxophone coûte x zlotys</i>
<i>saksofon wydaje dźwięk</i>	—	<i>saxophone produit un son etc.,</i>

il serait difficile d'y repérer l'opérateur *saksofon ma grypę (saxophone a la grippe)* car celui-ci n'est pas approprié à l'objet (classe d'objets) mentionné(e) et ne peut aucunement décider de sa définition. Dans une telle situation, si l'ordinateur n'arrive pas à localiser une expression donnée dans la liste des opérations spécifiques à une classe d'objets, l'approche orientée objets propose de la traduire à la lettre, ce qui dans le cas des constructions métonymiques, résultera d'une traduction tout à fait correcte. Ainsi, l'ordinateur ne doit pas du tout « deviner » dans quel sens sont employées ni à quoi se rapportent les expressions citées plus haut parce que leurs traductions littérales, ici en français :

<i>Le saxophone a la grippe aujourd'hui.</i>	—	<i>Saksofon ma dziś grypę.</i>
<i>Le sandwich au jambon attend l'addition.</i>	—	<i>Kanapka z szynką czeka na rachunek.</i>

*Les nez longs gagnent.
Cette table part demain.*

— *Długie nosy wygrywają.
— Ten stolik jutro wyjeżdża.*

seront absolument correctes et compréhensibles pour les destinataires, à condition qu'elles fassent partie d'un cadre concret, bien évidemment.

La traduction littérale résout le problème de la traduction automatique de nombreuses constructions métonymiques — aussi bien de celles qui sont déjà très « ancrées » dans la langue, c'est-à-dire très souvent utilisées et qu'on pourrait appeler à la Lakoff « métonymies mortes » (Lakoff, Johnson, 1988), comme p.ex. : *pić alkohol* (boire de l'alcool) au lieu de *pić napoje z zawartością alkoholu* (boire des boissons qui contiennent de l'alcool) que des innovations linguistiques, qui, créées spontanément pour les besoins du moment permettent d'exprimer un sens donné de manière beaucoup plus courte et simple, comme p.ex. : *Ten stolik jutro wyjeżdża* (Cette table part demain) à la place de *Goście jedzący przy tym stoiku jutro wyjeżdżają* (Les clients mangeant d'habitude à cette table partent demain).

Malheureusement, toutes les constructions métonymiques ne se laissent pas traduire de cette façon-là. Il y a des cas de métonymies qui tirent leurs sources de l'histoire, de la culture ou de la religion d'une communauté linguistique et qui, par conséquent, ne se laissent pas souvent traiter au pied de la lettre. Il est naturel que chaque nation crée certaines expressions métonymiques spécifiques qui ne sont justifiées ni intelligibles qu'au sein de cette nation. Comme exemple, on peut évoquer les phrases citées au début du présent article :

*Białe fartuchy protestują.
Moherowe berety walczą z Rockiem.*

Dans ces cas, la traduction littérale n'aboutira pas à un résultat satisfaisant car même si les traductions obtenues seront correctes du point de vue syntaxique, leur sens restera énigmatique pour tout récepteur francophone. L'expression *béret de mohair* (pour *moherowy beret*) renverra un Francophone à une toque en laine angora pour femmes, alors que *tabliers blancs* (pour *białe fartuchy*) feront référence aux vêtements de protection, portés le plus souvent par les cuisiniers.

Pour les constructions métonymiques de ce type, l'approche orientée objet prévoit une rubrique à part dans la fiche de description. Il s'agit de la catégorie des extensions, où sont rangées toutes les expressions dont la signification ne se renferme pas dans le cadre admis, ce qui fait que leurs traductions littérales sont incompréhensibles pour les récepteurs. Dans le cas de l'exemple polonais mentionné *kolnierz*, on y trouverait certainement l'expression *Nie wylewać za kolnierz*, dont le sens de 'boire volontiers de l'alcool', n'a rien de commun avec les significations énumérées plus haut et, de ce fait, ne se réfère ni au cadre de [mode], ni d'[installation de distribution d'eau et de canalisation des eaux usées], ni à celui de

[zoologie]. Étant donné que la signification de l'expression en question n'est pas une simple somme des sens de ses éléments constitutifs on aurait beau la traduire mot à mot, parce que la construction ainsi obtenue **Ne pas verser derrière le col* serait complètement illisible pour le récepteur francophone, qui s'attendrait en ce lieu à l'une des expressions phraséologiques : *boire sec* ou *aimer la bouteille*.

La catégorie présentée (des extensions) engloberait également les expressions du type : *moherowe berety*, *biale fartuchy* ou d'autres constructions métonymiques caractéristiques pour une culture donnée car même si elles n'ont pas d'équivalents phraséologiques en langue cible, leurs traductions littérales ne feraient pas connaître au récepteur l'intention de l'auteur de l'énoncé, ne produisant rien que des bizarreries linguistiques inutiles. Toutes les expressions semblables devraient être accompagnées tout simplement de tels équivalents dans la langue d'arrivée qui transmettraient, de manière courte et précise (naturellement, dans la mesure du possible), le contenu qu'elles véhiculent, comme p.ex. : *catholiques traditionalistes* dans le cas de *moherowe berety*, ou bien *infirmiers* pour *biale fartuchy*. La correspondance de ce type ne concerne bien sûr que ces expressions dont la traduction textuelle n'existe pas dans la langue cible. En effet, dans la plupart des cas, les constructions françaises littérales équivalent à la signification polonaise, ce que l'on peut observer sur l'exemple de l'expression *biale kołnierzyki*, qui, traduite en français à la lettre, comme *cols blancs* indiquera la même classe sociale et la même catégorie des employés.

Il arrive pourtant que la traduction littérale d'une expression donnée existe dans la langue cible, apportant tout de même des connotations tout à fait différentes que celles dans la langue de départ. Il en est ainsi avec l'expression p.ex. : *okragły stół*, qui, pour un Polonais, représente l'un des événements les plus importants dans l'histoire contemporaine de la Pologne, le symbole des changements de régime dans notre pays et, à un Français par contre, fait penser à la table légendaire autour de laquelle se réunissaient le roi Arthur et ses chevaliers. Dans cette situation-là, si la traduction littérale existe dans la langue cible et communique le même sens général de 'réunion ou d'assemblée pendant laquelle les participants débattent d'un sujet sur un pied d'égalité', la machine n'aura qu'à traduire l'expression analysée justement à la lettre. À ce moment-là, un éventuel problème de compréhension serait le résultat d'ignorance du récepteur du message plutôt, que d'un logiciel fautif (cf. Czekaj, 2015).

Les faibles connaissances peuvent entraîner également l'incompréhension de certains noms propres employés métonymiquement. Les noms propres appartiennent à la catégorie des expressions qui, n'ayant pas de sens, semblent ne représenter aucune difficulté pour le traducteur automatique. Il suffit simplement d'introduire dans la base des données de l'ordinateur la liste des noms propres les plus fréquents avec leurs équivalents en langue cible. Cependant, au cas où l'ordinateur ne trouverait pas d'équivalent convenable dans sa base des données, il laissera l'expression à traduire en version originale (non traduite), ce qui pourrait empêcher la

compréhension du message par le destinataire. Certes, ce ne serait pas le cas des expressions suivantes :

- (9) *On kupił citroëna.* — *Il a acheté une citroën.*
 (10) *Czytam Balzaka.* — *Je lis du Balzac.*
 (11) *Słucham Chopina.* — *J'écoute du Chopin.*

car les noms propres y employés sont universellement connus. Le problème apparaît au moment où un nom propre donné ne fonctionne que sur un territoire géographique déterminé, dans une nation ou dans un milieu limité. Dans cette situation, les énoncés du type p.ex :

- (12) *Wprost nie pojawiło się na konferencji prasowej.*
 (13) *E. Wedel proponuje nowy smak czekolady na gorąco.*

traduits en français comme :

Wprost n'est pas apparu à la conférence de presse.
E. Wedel propose un nouveau goût du chocolat chaud.

peuvent surprendre et dérouter le récepteur francophone, vu qu'il n'est pas obligé de savoir que *Wprost*, est le titre d'un hebdomadaire polonais et *E. Wedel* — le nom de l'un des plus connus chocolatiers en Pologne. Dans les cas comme ceux-ci, l'approche orientée objets propose de lister les noms propres souvent employés et inconnus pour les Français avec leurs significations métonymiques correspondantes pour que l'ordinateur puisse, si le besoin se manifeste, trouver dans sa base des données l'équivalent adéquat d'un nom propre donné et proposer la traduction convenable (cf. Czekaj, 2015).

Les exemples présentés dans ce qui précède ne constituent qu'une modeste partie de toutes les constructions métonymiques possibles que le traducteur automatique aurait à traduire car il est indéniable que les phrases que l'on construit sont pleines de « raccourcis » et, ce qui en résulte, ne semblent pas logiques. Dans les conversations quotidiennes, on suit les règles d'économie de la langue et de communication qui font que, si l'on peut dire quelque chose d'une façon plus courte et plus simple, la langue ne « s'y oppose » pas.

Par conséquent, étant donné cette quantité extraordinaire d'expressions métonymiques dans différents textes linguistiques, il est nécessaire d'équiper les ordinateurs d'outils efficaces, assurant une haute qualité de traduction. En vue de cet objectif, nous n'avons présenté que quelques moyens de résoudre le problème de la traduction de telles expressions, proposés par l'approche orientée objets. Avec les quelques exemples qui pourraient paraître trop compliqués pour la machine, nous voudrions souligner en même temps, le rôle capital de l'organisation convenable

de la base des données de l'ordinateur, qui, à l'heure de l'automatisation de plus en plus grande du processus de traduction, devrait l'aider à choisir les équivalents adéquats de toutes les unités lexicales analysées.

Références

- Banyś Wiesław, 2002a: « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I: Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7—28.
- Banyś Wiesław, 2002b: « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie II: Questions de description ». *Neophilologica*, **15**, 206—248.
- Banyś Wiesław, 2005: « Désambiguïsation des sens des mots et représentation lexicale du monde ». *Neophilologica*, **17**, 57—76.
- Bartlett Frederic Charles, 1932: *Remembering: A Study in Experimental and Social Psychology*. New York and London: Cambridge University Press.
- Bateson Gregory, 1972: *Steps to an Ecology of Mind*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Bateson Gregory, 1996: *Umysł i przyroda. Jedność konieczna*. Tłum. Anna Tanańska-Dulęba. Warszawa: PIW.
- Czekaj Anna, 2011: « Question de métonymie dans la traduction automatique ». *Neophilologica*, **23**, 136—149.
- Czekaj Anna, 2014: « Comment comprendre la classe d'objets ? ». *Neophilologica*, **26**, 232—244.
- Czekaj Anna, 2015: „Konstrukcje metonimiczne w tłumaczeniu automatycznym”. *Rocznik Przekładoznawczy*, **10** [Toruń], 61—74.
- Fillmore Charles, 1982: “The Frames semantics”. In: *The Linguistic Society of Korea*, eds.: *Linguistics in the Morning Calm*. Seoul: Hanshin, 111—137.
- Goffman Erving, 1974: *Frame Analysis: An Essay on the Organization of Experience*. New York, NY et al.: Harper & Row.
- Goffman Erving, 2010: *Analiza ramowa. Esej z organizacji doświadczenia*. Tłum. Stanisław Burdziej. Kraków: Nomos.
- Kövecses Zoltán, 2011: *Język, umysł, kultura*. Kraków: Universitas.
- Kubiszyn-Mędrala Zofia: *Polskie bezprzedrostkowe czasowniki ruchu w perspektywie semantyki kognitywnej*, <http://www.celta.paris-sorbonne.fr/anasem/papers/Motion/CzasRuch.pdf> (accessible : 02.10.2014).
- Lakoff George, Johnson Mark, 1988: *Metafory w naszym życiu*. Tłum. Tomasz Krzeszowski. Warszawa: PIW.
- Langacker Ronald, 2009: *Gramatyka kognitywna. Wprowadzenie*. Tłum. Elżbieta Tabakowska i in. Kraków: Universitas.
- Minsky Marvin, 1975: “A Framework for Representing Knowledge”. In: P.H. Winston, C. Brown, eds.: *The Psychology of Computer Vision*. New York: Mc.Graw-Hill.
- Schank Roger, Abelson Robert, 1977: *Scripts, Plans, Goals, and Understanding*. Hillsdale, NJ: Earlbaum Assoc.

- Śmigielska Beata, 2007: «Remarques sur la traduction automatique et le contexte». *Neophilologica*, **19**, 253—267.
- Śmigielska Beata, 2011: «Rôle et description du contexte dans la traduction automatique des textes — approche orientée objets». *Romanica Cracoviensia*, **11** [Kraków], 422—432.
- Śmigielska Beata, 2012: „Ujęcie zorientowane obiektowo, klasy obiektowe, kadry i skrypty w tłumaczeniu automatycznym”. *Rocznik Przekładoznawczy*, **7** [Toruń], 121—143.
- Tylor John, 2001: *Kategoryzacja w języku. Prototyp w teorii językoznawczej*. Tłum. Anna Skucińska. Kraków: Universitas.

Dictionnaires

- SJP PWN — *Słownik języka polskiego PWN*, <http://sjp.pwn.pl/> (accessible : 24.09.2014).
- CNRTL — Centre National de Ressources Textuels et Lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition/portail> (accessible : 24.09.2014).

Anna Dutka-Mańkowska

Université de Varsovie

Pologne

Perceptions et problèmes de traduction — le cas de *Madame Bovary* en polonais

Abstract

This analysis is concerned with the description of sensory perceptions connected with feelings, thoughts and stereotypes in two Polish versions of *Madame Bovary*. Perception is situated at the implicit level, the point of view or apparently reported speech in embryonic form, and is connected with vocabulary, with the subjectivity introduced by the connector *mais*, with demonstratives (*ce X*) as well as stylisation as a spoken text. This affects the coherence of the text. In the translation, one may observe the appearance of both creative (in the lexical domain) and deformative (in the structure of the text) modification. Because of this, it is the reader of the translated text who invests more effort to construct the interpretation based on the instructions that the text gives.

Keywords

Point of view, implicit perception, building of references, translation, creative modifications, deformative modifications.

Madame Bovary est un livre hypersensuel.

A. Bodegard, traducteur de *Madame Bovary* en suédois, 2012

1. Introduction

Nous nous intéressons aux perceptions sous-entendues, qui sont exprimées par la référénciation et non par des jugements explicites, par des paroles ou pensées. Il s'agit des perceptions qui sont données autrement que par une conscience réflexive, sans expressions qui renvoient à une énonciation personnelle. Les énoncés ne son pas embrayés et on est dans les repères *il-alors-là-bas*. La littérature permet la présentation d'un phénomène à l'état brut, sans qu'il soit donné par un locuteur,

p.ex. *Tout s'oubliait*. Selon Gilles Philippe (2007), la grande nouveauté de l'écriture de Flaubert consiste dans l'attention qu'il porte au phénomène et non pas au sujet percevant. Nous allons examiner comment les perceptions sous-entendues dans *Madame Bovary* sont rendues dans deux traductions de ce roman en polonais : la traduction d'Aniela Micińska de 1955 (abréviation M dans l'identification des exemples), est rééditée jusqu'à présent, nous avons dépouillé l'édition de 2008, la traduction de Ryszard Engelking (abréviation E) est de 2005. Les perceptions font partie des rêveries, des idées confuses. L'analyse des perceptions s'inspire de la notion de point de vue développée par Alain Rabatel ainsi que des recherches de Catherine S. Ravn Jørgensen fondées sur la notion de polyphonie linguistique dans l'approche scandinave. Nous allons montrer par quels moyens le lecteur du texte d'arrivée peut accéder aux perceptions sous-entendues, dans le cas de quelques marqueurs choisis. Flaubert a rédigé son texte de manière à minimaliser la manifestation de la subjectivité, et les traducteurs ont souvent donné plus de poids à ce facteur (Chevalier, Delport, 1995 : 85).

2. La notion de point de vue représenté, raconté et du discours indirect libre embryonnaire

Alain Rabatel a théorisé la notion de point de vue (désormais : PDV) pour proposer une analyse interactionnelle de la narration, qui abandonne la conception de Genette, centrée sur la notion de focalisation. Dans une mouvance de l'analyse du discours littéraire renouvelée, Rabatel considère que les relations énonciatives indiquent au lecteur comment s'approprier le texte. L'unité du récit est ainsi construite par l'énonciation et la coénonciation du lecteur. Le PDV dépend de la manière dont un sujet envisage un objet : il peut exprimer son PDV par des commentaires explicites (directement) ou bien par la référénciation, par la sélection, la combinaison et l'actualisation du matériau linguistique (indirectement). Rabatel, à l'instar de Ducrot, distingue le locuteur, qui réalise un énoncé selon un repérage déictique ou anaphorique, et l'énonciateur (cf. Rabatel, 2003 : 136), qui, comme le sujet modal de Bally, assume l'énoncé en fonction des évaluations, des qualifications, des modalisations et des jugements qu'il valide. Le PDV est ce qui révèle une source énonciative particulière et indique, explicitement ou implicitement, ses représentations et éventuellement ses jugements sur les référents (Rabatel, 2008 : 109). Le PDV mêle perceptions et pensées. Les perceptions, comme paroles et pensées, peuvent être représentées selon les mêmes schémas syntaxiques et énonciatifs. Plus de subjectivèmes saturent la référénciation, plus le PDV est évident. Nous nous intéressons à deux types de PDV :

- l’embryonnaire ou raconté, qui se manifeste dans le premier plan comme des traces de perception (avec le passé simple) ; c’est un compte rendu narrativisé de perception ;
- le représenté, un compte rendu de perception donné dans le second plan, un fragment descriptif (l’imparfait donne des détails de la perception) ; il y a effacement de l’énonciateur citant, donc objectivisation du discours ; dans la description on trouve des marques de subjectivité qui attirent notre attention, parce qu’on peut considérer qu’elles témoignent du travail cognitif de l’énonciateur.

Une autre source, aussi d’inspiration ducrotienne, sont les recherches de Ravn Jørgensen, qui a analysé comment Flaubert a effacé la frontière entre la parole du personnage et celle du narrateur. Elle a montré qu’il a transformé le discours indirect libre très marqué linguistiquement en discours indirect libre embryonnaire (désormais DILE), moins marqué linguistiquement (Ravn Jørgensen, 2002a : 531, 540). Les indices sont p.ex. des connecteurs, des traits de l’oralité et des adverbes. Ravn Jørgensen a retravaillé la notion de Rabatel, en empruntant à Ann Banfield la distinction réflexif — préréflexif. Les pensées sont spontanées (ou préréflexives). C’est le domaine des perceptions liées à des visions fantasmées, à des pensées et des rêveries, fondées souvent sur des stéréotypes. D’après Ravn Jørgensen (2002a : 532), elles sont signalées par des verbes de procès mental que Weinrich regroupe en 4 classes : verbes de perception extérieure (*entendre, voir, s’apercevoir...*), de perception intérieure (*penser, rêver, imaginer, se représenter...*), les verbes qui expriment une volonté sur une situation (*vouloir, désirer, envier, souhaiter...*), un jugement sur une situation (*approuver, connaître, reconnaître*). Elle y ajoute les verbes d’attitude propositionnelle qui s’apparentent aux verbes de perception intérieure (*lui sembler, lui paraître, sembler, paraître, trouver, figurer*). L’opposition entre le premier et le second plan instaurée en français par l’opposition des temps (passé simple—imparfait) n’est pas cruciale pour notre propos, parce qu’en polonais domine l’aspect, qui se prête mal à distinguer les plans narratifs. Ce qui compte, ce sont les moyens lexicaux, le sémantisme des verbes et du macro-contexte (Tomaszkiewicz, 1988). Nous voulons décrire des divergences dans la reconstruction du compte rendu de perception et mettre en valeur la créativité des traducteurs.

3. Les marques de la subjectivité

Plusieurs types de marques de la subjectivité nous guident dans l’identification des perceptions sous-entendues et assignables à un énonciateur.

3.1. Le lexique

C'est un facteur fondamental de la construction de la référence, surtout dans le cas d'une expérience intérieure. Dans le texte d'arrivée, il facilite l'identification du point de vue du personnage ou du narrateur, il sélectionne le sens (la vue, l'ouïe, le toucher) à l'origine de telle perception, et construit la scène d'énonciation du point de vue spatial. Passons en revue ces trois cas.

3.1.1. Point de vue du personnage ou du narrateur ?

Prenons la scène du miroir, qui présente des perceptions fantasmées.

- (1) *Elle entrait dans quelque chose de merveilleux* (Fl 241)
- (1') *Wkraczała oto w coś cudownego* (M 120)
- (1'') *Wchodziła w cudowną **krainę*** [dans une contrée merveilleuse] (E 159)

La traduction (1') conserve le pronom, alors que (1'') introduit un mot livresque *kraina*, qui peut s'expliquer par le langage recherché d'Emma, nourri par ses lectures. Cette caractéristique réapparaît dans le passage en polonais dans la traduction E. Les mots livresques, qui font allusion aux idées romantiques sont un indice fort du PDV d'Emma.

- (2) *une immensité bleuâtre l'entourait* (Fl 241)
- (2') *spowijał ją błękitnawy bezkres* (M 120)
- (2'') *otaczał ją **lazurowy** bezkres* [bleu lapis] (E 159)

Dans (2'') apparaît *lazurowy*, un mot livresque qui désigne la couleur bleu pâle, plus intense que *błękitnawy* 'bleuâtre' dans (2').

- (3) *Elle allait posséder donc ces joies de l'amour, cette fièvre du bonheur dont elle avait désespéré.* (Fl 241)
- (3') *Posiądzie więc wreszcie owe rozkosze miłości, gorączkę szczęścia, w które **zwałpila**.* (M 120) [littéralement — perdre l'espoir]
- (3'') *A więc nareszcie miała zaznać rozkoszy miłości, dreszczy szczęścia, których nadzieję już **pogrzebała**.* (E 159) [littéralement — enterrer l'espoir]

L'exemple (3'') introduit *pogrzebać* 'enterrer', un mot doté d'une plus grande intensité, qui fait allusion à la métaphore de la mort, courante dans les idées romantiques.

- (4) *l'existence ordinaire n'apparaissait qu'au loin, tout en bas, dans l'ombre, entre les intervalles de ces hauteurs.* (Fl 241)

- (4') *a życie codzienne jawiło się gdzieś daleko, na samym dole, w cieniu pomiędzy szczytami.* (M 120) [dans l'ombre entre les sommets]
 (4'') *a życie powszednie prześwitywało gdzieś daleko i nisko, w mrocznych dolinach u stóp tych wyżyn.* (E 159) [dans les vallées ténébreuses]

Dans (4''), *dans l'ombre* est traduit par l'adjectif livresque *mroczny*, qui signifie 'peu éclairé, sombre', mais aussi 'tragique, plein de souffrance ou d'épouvante' (sjp.pwn.pl). On peut y voir une allusion aux idées d'Emma pour qui la vie sans passion était un échec et une souffrance.

À cause des mots recherchés et de l'intensification des caractéristiques des objets, la perception intérieure d'Emma dans (4'') devient d'autant plus exagérée. La distance du narrateur est plus évidente dans ce cas.

Dans (5) et (6) ci-dessous, c'est Charles Bovary qui observe Emma et il ne s'agit pas de visions fantasmées. On note pourtant l'emploi des mots recherchés dans (5'') et (6''), qui ne peuvent pas être attribués à lui, et qui indiquent plutôt le point de vue du narrateur :

- (5) *L'ombrelle, de soie de gorge-de-pigeon, que traversait le soleil, éclairait de reflets mobiles la peau blanche de sa figure.* (F1 73)
 (5') *Słońce, przenikając przez szaroblękitny, mieniący się jedwab, rzuciło rucho-
me plamy na jej blade policzki.* (M 15)
 (5'') *Promienie słońca, przenikając iryzującą morę, rzuciły na jej białą twarz
zmienną barwy i odbłaski.* (E 22)

Dans (5''), le mot courant *gorge-de-pigeon* est traduit par un mot recherché, *iryzujący*, qui est utilisé surtout dans des contextes techniques (à propos des nua-
ges, du verre, etc.) et qui est absent de plusieurs dictionnaires du polonais. Dans le sous-corpus du polonais PELCRA, on en trouve seulement 6 occurrences. Ce n'est donc pas le point de vue de Charles, qui s'exprime d'une manière simple, mais du narrateur.

Une modification semblable est attestée dans la reconstruction de la descrip-
tion d'Emma morte :

- (6) *Le coin de sa bouche, qui se tenait ouverte, faisait comme un trou noir au bas
de son visage.* (F1 431)
 (6') *Jeden kąt jej otwartych ust tworzył jakby czarną dziurę w dole twarzy.*
(M 241)
 (6'') *Kąt półotwartych ust czarną dziurą ział u dołu twarzy.* (E 318)

La version (6'') propose un verbe livresque *ziać*, et l'ordre des mots n'est pas courant, ce qui exclut le point de vue de Charles. Cette solution est aussi incohé-
rente avec l'idée d'un narrateur effacé, et nous pouvons la considérer comme une déformation du texte.

3.1.2. La sélection du sens responsable pour la perception

Par le choix lexical les traducteurs précisent le sens qui fonde la perception, ou au moins la dominante qui forme un souvenir. Emma a un souvenir indélébile de Léon :

- (7) *Elle le trouvait charmant ; elle ne pouvait s'en détacher ;* (F 172)
 (7') *Wydawał jej się uroczy. Nie mogła odeń **myśli** oderwać.* (M 76) [elle ne pouvait arrêter de penser à lui]
 (7'') *Był piękny; nie mogła odeń oderwać **oczu**, [...]* (E 102) [elle ne pouvait pas détourner les yeux]

L'admiration pour Léon est plutôt mentale dans (7') et plutôt visuelle dans (7''), comme dans le TD¹.

Après la mort d'Emma, Charles se souvient du passé, et entre autres de la robe d'Emma :

- (8) *sa robe lui frissonnait dans les bras avec un bruit d'étincelles* (F1 435)
 (8') *a suknia **szeleściła** mu w ramionach z trzaskiem iskierek* (M 244) [la robe froufroulait dans ses bras]
 (8'') *suknia **drżała** w jego objęciach, trzaskały iskierki.* (E 321) [la robe frémissait dans ses bras]

Dans (8') est donné le bruit, donc c'est l'ouïe qui perçoit, dans (8'') c'est le toucher, comme dans le TD.

3.1.3. Les relations spatiales

C'est aussi par le lexique que les textes traduits instaurent les relations spatiales, surtout lorsque les images sont intérieures, dominées par les émotions qui permettent diverses configurations des éléments concernés. Dans la scène du miroir, lorsque les images sont floues,

- (9) *quelque chose de subtil épandu sur sa personne la transfigurait.* (F1 241)
 (9') *Coś nieuchwytnego **powlekle** i przemieniło jej postać.* (M 119) [quelque chose de subtil a couvert et a transfiguré sa personne]
 (9'') ***Przepajało ją** coś subtelnego, przemieniając całą jej postać.* (E 159) [quelque chose de subtil l'a imprégnée et a transfiguré sa personne]

On a deux perceptions intérieures de la transformation de l'héroïne : soit l'élément qui déclenche le changement agit en surface, au niveau de la peau (comme dans le TD), ou bien cet élément a été intériorisé et il agit de l'intérieur.

¹ TD — texte de départ, TA — texte d'arrivée.

On l'observe aussi dans le cas des directions. Emma remarque Léon (il y a donc une perception extérieure), mais la perception de son déplacement dépend dans (10'') de l'émotion qui anime Emma. Les TA diffèrent :

- (10) *Léon s'avança d'un pas.* (F1 171)
 (10') [Leon] *wysunął się o krok naprzód.* (M 76) [Léon a fait un pas en avant, droit devant lui]
 (10'') *Leon przybliżył się o krok.* (E 101) [Léon s'est **approché** d'un pas, donc vers Emma].

Ce principe de la structuration de l'espace se produit aussi avec des images métaphoriques et elle est construite par des prépositions. Les analyses cognitives donnent dans ce domaine des descriptions détaillées auxquelles nous nous référons.

- (11) *les sommets du sentiment étincelaient sous sa pensée,* (F1 241)
 (11') *wyżyny uczucia **lśniły w jej myśli,*** (M 120) [étincelaient dans sa pensée]
 (11'') *myśl **wzlatywała nad** roziskrzzone szczyty uczuć,* (E 159) [sa pensée s'envolait au-dessus des sommets étincelants des sentiments]

Dans (11'), la préposition *w* 'dans' donne une conceptualisation fermée (comme dans le TD) et présente la pensée comme un contenant qui comprend des sentiments (Przybylska, 2002 : 235). Par contre, dans (11''), une conceptualisation ouverte situe les éléments d'une manière inverse : la pensée se déplace vers le haut, au-dessus des sommets des sentiments, '*nad roziskrzzone szczyty uczuć*'. C'est donc la pensée qui n'a pas de limites et 'vers le haut' est une direction dotée de la valeur métaphorique 'plus'.

3.2. Le connecteur *mais* subjectivisant la description

Nous nous référons à la description classique d'Oswald Ducrot (1980 : 18) d'un *mais* « contrariant un désir », parce que de nombreux chercheurs l'ont reprise, comme p.ex. Anne Herschberg Pierrot qui parle d'un *mais* « d'interruption d'un mouvement de désir » (2007 : 720). Introduit par *mais*, le texte doit être lu comme exprimant la perception, les constatations, le discours intérieur des personnages qui y sont représentés (Ducrot, 1980 : 20), il produit donc une intériorisation de la description. Nous nous limiterons à un exemple de la traduction de ce type de *mais*.

- (12) *Emma, qui lui donnait le bras [à Homais], s'appuyait un peu sur son épaule, et elle regardait le disque du soleil irradiant au loin, dans la brume, sa pâleur éblouissante ; mais elle tourna la tête : Charles était là. Il avait sa casquette enfoncée sur ses sourcils [...]* (F1 171)

- (12') *Emma wsparta na jego ramieniu wpatrywała się w tarczę słoneczną, która w dali, we mgle, płonęła blada i olśniewająca. **Lecz** odwróciła głowę: Karol stał przy niej. Czapkę miał nasuniętą aż na brwi [...]* (M 76)
- (12'') *Emma, którą trzymał pod rękę, wsparta lekko na jego ramieniu, patrzyła w tarczę słońca, płonącą daleko we mgle oślepiającą bladością; **aż w końcu** odwróciła głowę: obok był Karol. Kaszkiet miał nasunięty na brwi [...]* (E 101) [et finalement]

L'interprétation de la suite 'p mais q' est la suivante : Emma contemple le paysage dans lequel elle se complaît (p). Il présente des éléments typiques pour la poésie romantique du soleil dans la brume. Une conclusion possible (r) que p accrédite : prolonger le rêve. Elle se fonde sur les normes en vigueur dans l'œuvre : selon Ravn Jørgensen (2002b), pour Emma il s'agit d'un code romantique, pour Homais du positiviste, pour Rodolphe de celui d'un séducteur, etc. Le connecteur *mais* introduit la perception qu'Emma a de Charles (q), qui est pour elle un obstacle à la réalisation du rêve romantique (conclusion non-r). En ce sens on peut considérer que *mais* subjectivise la description et « contrarie un désir ». Le mouvement qu'effectue Emma est à la fois physique et mental. Les traducteurs ont adopté deux solutions différentes.

La traduction (12') conserve l'opposition caractéristique pour *mais*, avec en plus la mise en évidence de l'opposition du type intellectuel (*lecz* est peu apte à servir dans l'interaction lorsque les relations intersubjectives sont fortement présentes, il apparaît dans des pièces de théâtre, des textes littéraires qui datent ou qui sont stylisés à un récit sans lien avec le présent). Par contre, (12'') situe l'événement sur l'axe du temps, la contemplation d'Emma se prolonge et enfin elle tourne la tête. L'effet du discours intériorisé est absent, c'est plutôt le narrateur qui décrit ce qu'il observe.

L'enjeu de la traduction de *mais* est de maintenir la polyphonie et de laisser à l'interprétant la possibilité de restituer les pensées et les perceptions du personnage. Construire le discours avec un enchaînement causal (*a że* 'comme'), temporel (*aż w końcu* 'finalement') ou de manière (*naraz* 'soudain') gomme l'attribution des perceptions au personnage et vise celles du narrateur. Le lecteur est moins sollicité de construire un enchaînement complexe et la lecture est plus facile.

3.3. Les démonstratifs

La perception des objets est conditionnée dans une large mesure par des stéréotypes et des idées toutes faites, qui résultent des goûts et des lectures des personnages, ainsi que de leurs conversations antérieures. Les démonstratifs, qui sont des désignateurs sémantiquement incomplets (Gary-Prieur, Léonard, 1998 : 18), dans des textes littéraires sont des instructions en fonction desquelles le lecteur doit reconstruire une situation fictive (De Mulder, 1998 : 21), c'est-à-dire identi-

fier le référent en prenant en compte des éléments du contexte. Parfois le référent n'a pas encore été introduit, parfois la distance est grande entre le démonstratif et la mention antérieure. Dans le passage vers le polonais, les démonstratifs sont souvent effacés, ce qui modifie aussi bien l'appel à l'interprétation de la part du lecteur que la découverte des éléments du sens, souvent stéréotypés. Nous donnerons deux exemples.

- (13) *et son grand œil bleu, levé vers les nuages, parut à Emma plus limpide et plus beau que ces lacs des montagnes où le ciel se mire.* (F1 171)
- (13') *a wielkie błękitne oczy, wzniesione w obłoki, wydawały jej się piękniejsze i bardziej przejrzyste od górskich jezior, w których przegląda się niebo.* (M 76)
- (13'') *a duże błękitne oczy, zapatrzone w obłoki, zdawały się Emmie piękniejsze i przejrzystsze od górskich jezior, w których odbija się niebo.* (E 101—102)

L'adjectif démonstratif *ces* renvoie, au-delà de la séquence dans laquelle il figure, à deux types de discours sur les lacs : à la vision romantique des montagnes et à la conversation d'Emma avec Léon dans l'auberge du Lion d'or. Les deux traductions ont effacé cette marque qui force à percevoir les lacs à la montagne comme un élément de la vision romantique de la nature.

Il y a des cas où l'identification de la saisie du référent est sujette à controverse, parce que la perception de l'objet peut ne pas être claire. En voici un exemple : dans le chapitre IX, II partie, Emma et Rodolphe se trouvent sur une colline lors d'une promenade à cheval. Emma regarde son village, les yeux mi-fermés, il y a du brouillard, Yonville est loin — on a encore une fois une rêverie, une vision qui est ancrée dans les idées de l'héroïne sur son village.

- (14) *Emma fermait à demi les paupières pour reconnaître sa maison, et jamais ce pauvre village où elle vivait ne lui avait semblé si petit.* (F1 236)
- (14') *Emma mrużyła powieki, żeby rozpoznać swój dom, i nigdy to **pocziwe miasteczko**, w którym mieszkała, nie wydało jej się tak małe!* (M 117)
[ce bon petit village]
- (14'') *Emma mrużyła oczy, by odszukać swój dom, jej **małe miasteczko** jakby się jeszcze skurczyło.* (E 155) [son petit village]

Contrairement aux deux traductions, nous pensons que *pauvre* marque la condescendance ou le mépris, le rejet de la médiocrité de Yonville (cf. p.ex. dictionnaire Littré : *par mépris, chétif, mauvais dans son genre* ; Médiadico : *minable* ; Larousse : *peu important, sans grande valeur*, Trésor : *de peu d'importance*). Pourtant ni (14') ni (14'') ne donnent l'idée des sentiments négatifs d'Emma pour le village qui lui procure une frustration constante et qu'elle méprise. Ici, c'est la perception du village par Emma qui n'est pas appropriée à la situation du discours

dans le roman. Nous pensons qu'il faudrait traduire 'ce pauvre village' par *dziura* 'bled' (fam) — petite localité sans vie et sans animation (cf. *sjp.pwn.pl*). Nous abondons ici dans le sens de Ravn Jørgensen (2002a).

Pour comprendre les syntagmes du type *ce X*, le lecteur, comme le traducteur, doit fixer la perception intérieure en fonction des autres fragments du roman qui précisent l'éducation ou les expériences du personnage, et en fonction des principes esthétiques. Il s'avère que les perceptions sous-entendues sont un facteur de la cohérence du texte.

3.4. Le style oralisé et les modalisations

Les perceptions du personnage peuvent être inférées du style supposé rendre certains traits de la langue orale. Par exemple, la phrase segmentée, la répétition, la dislocation passent pour des manifestations de la langue orale, même si les corpus montrent que toutes les structures de ce type se trouvent aussi à l'écrit (Rey-Debove citée par Béguelin, 1998 : 231). C'est donc à cause d'une convention que certains traits sont considérés comme renvoyant à un énonciateur.

- (15) *Bientôt pourtant il lui sembla que l'on marchait sur le trottoir. C'était lui, sans doute ; elle descendit l'escalier, traversa la cour. Il était là, dehors. Elle se jeta dans ses bras.* (F1 276)
- (15') *Po chwili jednak wydało jej się, że słyszy jakieś kroki na chodniku. To on na pewno. Zbiegła ze schodów, minęła podwórze. Był już tutaj. Rzuciła mu się na szyję.* (M 141) [c'est lui sûrement] [il était déjà ici]
- (15'') *Ale po chwili wydało jej się, że słyszy kroki na chodniku. To musiał być on; zbiegła ze schodów, przebiegła podwórze. Czekal na nią. Padła mu w ramiona.* (E 188) [ça devait être lui] [il l'attendait]

Le verbe impersonnel *sembler* est un verbe mental qui ouvre une séquence qui parle d'une sensation vague. La phrase segmentée *C'était lui, sans doute* comporte un jugement épistémique sur la présence de Rodolphe, en polonais dans les deux cas le pronom est mis en relief par l'expression *to* et par l'accent. Dans (15'), le modalisateur est renforcé : *na pewno* 'sans aucun doute', ce qui s'explique par l'émotion d'Emma. Il y a une phrase averbale, avec un ordre des mots non canonique. La traduction (15'') donne le verbe épistémique *musieć* 'devoir' et le fragment n'est pas marqué par l'oral. Le fragment oralisé suivant, *il était là, dehors* dans la version (15'), met en avant la subjectivité d'Emma plus que l'original, à cause de l'adverbe de lieu déictique *tutaj* 'ici', par contre dans la version (15'') il y a une description qui n'a rien d'oral, sans aucun actualisateur, elle peut être prise en charge par le narrateur. La présence de l'énonciateur et de ses PDV est manifeste à un autre degré.

La répétition est un trait qui se maintient dans les traductions, parfois on y voit une contrainte de langue — la série de trois adjectifs intensifiés en polonais résulte d'une transposition *profondeur* (n.f.) — *głęboki* (adj.) et la coordination par *i* 'et' rend la répétition d'autant plus manifeste.

- (16) *Jamais elle n'avait eu les yeux si grands, si noirs, ni d'une telle profondeur.* (F1 241)
 (16') *Nigdy oczy jej nie były tak wielkie, tak czarne i tak głębokie.* (M 119)
 (16'') *Nigdy przedtem nie miała tak wielkich oczu, tak czarnych i tak głębokich.* (E 159)

Mais la répétition et la modalisation ajoutées peuvent être aussi un procédé du traducteur (ici dans 17'') pour rendre l'expérience intérieure plus manifeste et intense :

- (17) *D'abord, ce fut comme un étourdissement ; elle voyait les arbres, les chemins, les fossés, Rodolphe, et elle sentait encore l'étreinte de ses bras tandis que le feuillage frémissait et que les joncs sifflaient.* (F1 241)
 (17') *Z początku była jak oszolomiona; widziała drzewa, drogi, rowy, Rudolfa. **Czuła jeszcze uścisk jego ramion** wśród szelestu liści i poświstu trzciny.* (M 119) [elle sentait encore l'étreinte de ses bras]
 (17'') *Z początku dostała jakby zawrotu głowy; widziała drzewa, drogi, rowy, Rudolfa i **wciąż jeszcze czuła jego uścisk, wciąż drżały liście, świszczwały trzciny.*** (E 159) [et elle sentait encore toujours son étreinte, les feuilles frémissaient toujours, les joncs sifflaient]

La sensation est donc rendue par un discours intérieur proche de la langue orale en polonais dans (17''), avec une intensification de la durée (*wciąż jeszcze*). En même temps, la répétition concerne ici des adverbes qui introduisent une modalisation propre au point de vue d'Emma, qui rendent la sensation plus vive et présente. La tendance à modaliser le discours intérieur des personnages explique aussi des ajouts que nous avons relevés :

- (18) [les souvenirs de M. Rouault] *Leur fils, à présent, aurait trente ans ! Alors il regarda derrière lui, il n'aperçut rien sur la route.* (F1 88)
 (18') *Syn ich miałby dziś trzydzieści lat! Odwrócił się raz jeszcze, **ale** nic **już** na drodze nie dojrzał.* (M 24) [il se retourna encore une fois, mais il n'aperçut plus rien sur la route]
 (18'') *Syn miałby teraz trzydzieści lat! Obejrzał się, **ale** droga była **już** pusta.* (E 34) [il se retourna, mais la route était déjà vide]

Dans les deux cas le connecteur conclusif est effacé, par contre le connecteur polyphonique *ale* 'mais' ajouté crée l'effet d'une attente déçue (cf. 3.2 ci-dessus).

r : espoir, non-r : déception. Dans (18'), l'ajout *raz jeszcze* 'encore une fois' renforce l'espoir de revoir la femme morte depuis longtemps. Dans les deux cas apparaît l'adverbe *już*. Ce marqueur discursif signale qu'un état de choses n'existe plus au moment donné (Bańko, 2007, t. 2 : 180), ce qui renforce la déception.

Nous expliquons ces modifications par le principe d'orthonymie (Chevalier, Delport, 1995 : 74) : les traducteurs ont tendance à donner l'expression qui semble la plus naturelle, usuelle, traditionnelle. Comme le regret et la douleur de Rouault sont forts, ils renforcent le sentiment de déception qu'il est censé éprouver. De cette manière, ils introduisent un élément que Flaubert avait éliminé dans le manuscrit : il avait supprimé le mot *plus* (Centre Flaubert, brouillons accessibles à l'adresse : <http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/trans.php?corpus=bovary&id=976>, accessible : 18.09.2014). La perception de la route dans la traduction est beaucoup plus influencée par les émotions du personnage que Flaubert l'avait souhaité, conformément à ses principes esthétiques, qui allaient à l'encontre des usages courants de la langue.

4. Les perceptions et la pratique de la traduction

Nous avons analysé deux traductions de *Madame Bovary* en polonais en nous interrogeant sur la manière dont certaines marques de la perception avaient été reconstruites. Nous avons examiné les perceptions préreflexives liées surtout aux états de rêverie et des visions fantasmées, en nous appuyant sur la notion de PDV et du DILE. Après avoir montré des cas où la manifestation des perceptions sous-entendues d'un sujet de conscience est intensifiée, réduite ou annulée, et aussi des cas où elle est proche de l'original, nous voudrions commenter des stratégies que les traducteurs ont utilisées, dans une optique empruntée à Jerzy Brzozowski (2011). Cet auteur propose d'envisager les TA en mettant l'accent sur les réalisations réussies des traducteurs et sur leur créativité. Les figures de traduction, dans sa conception, sont une manifestation de cette créativité et elles possèdent des marques formelles et fonctionnelles (Brzozowski, 2008 : 771 ; 2011 : 80). Nous avons observé les modifications du TD par rapport au TA. Souvent, celui de Micińska est plus proche de l'original, même si ce n'est pas toujours le cas.

La traduction résulte des décisions conscientes au niveau stratégique, mais il y a aussi des facteurs qui ne sont pas pleinement contrôlés par le traducteur (écriture idéologique passive de Meschonnic, cité par Brzozowski, 2011 : 58). Nous avons discuté p.ex. l'orthonymie qui, ancrée dans l'inconscient collectif, est responsable de l'intensification de la perception de la route vide (ex. 18' et 18'').

Quant aux techniques du traduire, nous avons relevé des modifications ('shifts') qui sont déformantes. L'exagération des caractéristiques stylistiques de l'original,

qui consiste à employer des mots plus nobles ou rares, comme *złac* ‘être bien visible, à propos de quelque chose de profond’ ou *iryzujący* ‘gorge-de-pigeon’, exclut le personnage comme source du PDV. La cohérence du texte est parfois altérée : ainsi l’introduction d’un connecteur non polyphonique au lieu de *ale/lecz* ‘mais’ dans (12’), l’annulation des traits d’oralité dans (15’’) et la gestion des démonstratifs *ce X* (dans 13’, 13’’ et 14’, 14’’). Cela facilite la lecture au détriment des caractéristiques du TD qui exige un lecteur averti et actif. Une partie des effets de sens peuvent être perdus sans que le lecteur s’en rende compte.

Mais il y a aussi bien des preuves de la créativité du traducteur. La créativité se manifeste surtout dans l’amplification qui influe sur la fonction référentielle. Elle consiste à introduire des connotations supplémentaires (Brzozowski, 2011 : 101). C’est le cas dans (1’), (2’), (3’), (4’), (10’), (11’), (11’), (17’’). On a soit l’intensification de la perception, soit une orientation spatiale ou la durée modifiée par le sentiment.

L’amplification de la fonction poétique est présente dans la métaphore (11’), lorsque le trajet de la pensée est exprimé par une conceptualisation ouverte, c’est aussi le cas dans (9’), où le corps entier d’Emma, en profondeur, est affecté par la transfiguration.

5. Conclusion

Nous avons analysé la perception mêlée avec les sentiments et les pensées des personnages qu’on trouve dans *Madame Bovary* à titre du PDV dans des descriptions subjectivisées. Nous avons observé comment les traducteurs polonais chevronnés reconstruisent les perceptions au niveau du lexique, dans des structures telles que *mais* subjectivisant la description, les démonstratifs et le style oralisé. La perception change souvent d’intensité, les sens engagés ne sont pas les mêmes, les dimensions spatiales reconstruites divergent. L’intériorisation de la description et la saisie stéréotypée des objets par le personnage dans le TA disparaissent au profit du PDV du narrateur ou bien elles demandent un travail interprétatif important de la part d’un lecteur averti. Les modifications déformantes dans notre cas se situent surtout au niveau de la cohérence du texte. Nous avons rencontré ce problème à propos de la traduction du discours direct libre, donc aussi un cas où le contrôle du narrateur est apparemment absent (Dutka-Mańkowska, 2013). Par contre, la créativité du traducteur se manifeste surtout par ses choix lexicaux.

Textes analysés

- Fl — Flaubert G., (1857) 2014 : *Madame Bovary*. Paris : Flammarion.
- M — Flaubert G., (1955) 2008: *Pani Bovary*. Przełożyła Aniela Micińska. Kraków: Wydawnictwo Zielona Sowa.
- E — Flaubert G., 2005: *Pani Bovary. Z obyczajów prowincji*. Przełożył i posłowiem opatrzył Ryszard Engelking. Gdańsk: słowo/ obraz terytoria.

Références

- Adam Jean-Michel, 2008 : *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : Armand Colin.
- Béguelin Marie-José, 1998 : « Le rapport écrit—oral. Tendances assimilatrices, tendances dissimilatrices ». *Cahiers de linguistique française*, **20**, 229—253.
- Brzozowski Jerzy, 2008 : « Le problème des stratégies du traduire ». *Meta*, **53**(4), 765—781. DOI : 10.7202/019646ar.
- Brzozowski Jerzy, 2011: *Stanąć po stronie tłumacza. Zarys poetyki opisowej przekładu*. Kraków: Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- Centre Flaubert, Madame Bovary autographe définitif, folio 62. http://www.bovary.fr/folio_visu.php?folio=976&mode=sequence&mot=route (accessible : 01.09.2014).
- Chevalier Jean-Claude, Delport Marie-France, 1995 : *L'horlogerie de Saint Jérôme*. Paris : L'Harmattan.
- De Mulder Walter, 1998 : « Du sens des démonstratifs à la construction d'univers ». *Langue française*, **120**, 21—32.
- Ducrot Oswald, 1980 : « Analyses pragmatiques ». *Communications*, **32**, 11—60. DOI : <http://dx.doi.org/10.3406/comm.1980.1481>.
- Dutka-Mańkowska Anna, 2012 : « Le discours autre dans la retraduction de *Madame Bovary* en polonais ». In: Alicja Kacprzak, Mirosław Gajos, eds. : *Pluralité des cultures : chances ou menace ?* Łask : Oficyna Wydawnicza Leksem, 117—127.
- Dutka-Mańkowska Anna, 2013 : « Le discours direct libre en français et en polonais — approches et problèmes de traduction ». *Romanica Wratislaviensia*, **60**, 13—23.
- Gary-Prieur Marie-Noelle, Léonard Martine, 1998 : « Le démonstratif dans les textes et dans la langue ». *Langue française*, **120**, 5—20.
- Herschberg Pierrot Anne, 2007 : « Effets de voix dans *Madame Bovary* ». *Modern Language Notes*, **22**(4), 713—734. doi : <http://dx.doi.org/10.1353/mln.2008.0019>.
- Philippe Gilles, 2007 : « La modernité linguistique de *Madame Bovary* ». *Modern Language Notes*, **22**(4), 735—745. DOI : <http://dx.doi.org/10.1353/mln.2008.0016>.
- Przybylska Renata, 2002: *Polisemia przyimków polskich w świetle semantyki kognitywnej*. Kraków: Universitas.
- Rabatel Alain, 2003 : « Le dialogisme du point de vue dans les comptes rendus de perception ». *Cahiers de praxématique*, **41**, 131—156.

- Rabatel Alain, 2008 : « Points de vue et narration dans *La Mère Sauvage* de Maupassant : regard froid, passions chaudes ». *Synergies Pays Riverains de la Baltique*, **5**, 105—128.
- Ravn Jørgensen Kathrine Sørensen, 2002a : « Les verbes de perception, de pensée et de parole, le DIL embryonnaire et le DIL ». *Romansk Forum*, **16**, 529—542.
- Ravn Jørgensen Kathrine Sørensen, 2002b : « Le connecteur *mais* et le discours indirect libre ». In : Michel Olsen, éd. : *Les polyphonistes scandinaves IV*. Roskilde : Samfundslitteratur, 57—76.
- Tomaszkiewicz Teresa, 1988 : *Étude comparative de quelques indices du concept d'énonciation en français et en polonais. Aspect — temps — modalité*. Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM.

Dictionnaires

- Bańko Mieczysław, red., 2007: *Słownik języka polskiego*. T. 1—6. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN. Biblioteka Gazety Wyborczej.
- Le Petit Robert électronique, 2008.
www.larousse.fr/dictionnaires/français
www.littre.org
www.sensagent.com
www.sjp.pwn.pl

Corpus pour le polonais

- Narodowy Korpus Języka Polskiego (Corpus National de la Langue Polonaise), www.nkjp.pl

Jolanta Dyoniziak

*Université Adam Mickiewicz
Poznań, Pologne*

Mots en conflit Le rôle de l'oxymore dans le discours médiatique

Abstract

The article is situated in the area of communication research and is related to the phenomenon of media coverage. The author analyses the pragmatic potential of press-based denominative units containing oxymorons. The language material derives from French and Polish political press available electronically according to chosen titles. The discussed problem seems essential for research on media strategy, which is responsible for creating information in contemporary societies. It influences cognitive processes by the paradox of comparing contrasting concepts, enables realization of several crucial ranges of media strategy, which are discussed in the article.

Keywords

Oxymoron, denomination, information media coverage, communicative strategy, media discourse.

1. Préliminaires

La présente analyse se situe dans le cadre des études sur la communication, notamment celles qui visent à mettre en lumière la stratégie de la médiatisation de l'information.

Nous nous intéressons au processus dénominatif que les médias entreprennent afin de créer un événement social. Vu la complexité du phénomène évoqué, nous avons décidé de porter notre attention sur le fonctionnement pragmatique des unités dénominatives contenant un oxymore au sein d'un discours que les médias proposent aux citoyens. La création consciente de l'événement contribue à un espace public médiatisé, celui-ci étant un prétexte au discours social. Nous nous posons les questions suivantes :

1. Pourquoi l'oxymore, ce type de tension sémantique inhérent à la poésie (Wołowska, 2011), est-il fréquent dans le discours médiatique, par exemple celui de la presse d'information ?
2. Son exploitation au niveau de la création de l'information contribue-t-elle à l'augmentation du potentiel pragmatique du discours médiatique ?

1.1. Positionnement théorique

L'étude se situe dans le cadre proposé par les théoriciens du discours médiatique ; en particulier, nous nous inspirons des principes liés à l'organisation de ce type de discours donnés par Patrick Charaudeau (1997, 2003, 2006, 2011).

1.2. Corpus et méthode

Le travail analytique est effectué sur un corpus constitué de titres d'articles de presse mobilisés au cours de la recherche. Notre attention porte sur certains titres de la presse d'information française ainsi que polonaise, consultés dans leur version électronique. Parmi les titres français, il y a les quotidiens, *Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, *L'Humanité*, et les hebdomadaires, comme : *Le Point*, *L'Express*. Du côté du corpus polonais, on peut énumérer les titres suivants : *Gazeta Wyborcza*, *Rzeczpospolita*, *Nasz Dziennik*, constituant la première catégorie évoquée, et d'autres comme : *Newsweek*, *Polityka*, *Wprost*, appartenant à la seconde. Tous les titres retenus relèvent de la « presse politique » bien que tous ne partagent pas les mêmes formes d'engagement politico-social. Notre attention se porte sur les titres récents à partir de l'année 2000.

2. Oxymore : champ définitionnel

L'approche générale du phénomène figural explicité peut contribuer à une définition selon laquelle l'oxymore réside dans l'accord qui s'établit en contexte entre les mots d'ordinaire opposés. La définition proposée n'est en aucun cas exhaustive, elle ne détermine pas la nature de l'accord établi entre les mots, elle ne parle même pas de l'identité linguistique de ces mots. Moliné propose un traitement définitionnel plus avancé, selon lequel l'oxymore est un « rapprochement au sein d'une même structure syntaxique de deux termes de sens opposé » (Moliné, 1992). Il en ressort un double fondement du phénomène : syntaxique et sémantique.

2.1. Propriétés syntaxiques

Il s'agit d'un ensemble de syntagmes dont les lexèmes constitutifs entrent en relation d'antonymie à l'intérieur de leurs composantes sémantiques respectives. Le phénomène atteint surtout le syntagme nominal, le schéma à noyau substantival contenant un élément lexical de nature adjectivale subordonné constitue un exemple canonique de l'oxymore (Monte, 2008, § 1):

- Substantif + Adjectif
- ex. *obscur clarté*

La construction d'habitude bisegmentale admet pourtant plus de variétés syntaxiques, elle peut fonctionner sous forme développée, comme celle de la phrase :

Donc la vérité ment et la raison a tort (Hugo) (Monte, 2008, § 1)
Cet homme est à la fois présent et absent. (Wołowska, 2011)

Pourtant, il arrive souvent que les énoncés développés, notamment les phrases, subissent dans le discours médiatique un procédé syntaxique de raccourcissement, ce qui contribue à l'emploi préféré de leur formes elliptiques, dépourvues de V, ou de GNS :

- A est B → A[]B
- X est à la fois A et B → [] A et B
- V + GCompl → [] GCompl

2.2. Propriétés sémantiques

Dans la perspective de l'analyse sémique (Pottier, 1974), l'oxymore peut être défini de la façon suivante : un trait sémique A, actualisé dans le sémème X se trouve mis en cause par la présence du sème opposé B du sémème Y (Wołowska, 2011). On y parle du processus cognitif qui procède à une transformation de configurations sémiques puisque les éléments opposés sont de nature micro-sémantiques (il s'agit notamment des sèmes). La transformation s'effectue sur un sémantème-type par l'intermédiaire d'un sémantème-occurrence. « Le sémème-type n'est pas en effet un lexème, mais il constitue une configuration sémique reflétant une norme d'usage du lexème, c'est-à-dire son état actuel, réel, et non pas seulement potentiel (en système) » (Wołowska, 2011). Ainsi, on est hors de l'usage normatif, le modèle exploité de configuration sémique du sémème-occurrence n'est pas sans doute conventionnel. Selon Wołowska (2011) le mécanisme sémantico-discursif explicité se situe au niveau de la virtualisation sémique « qui consiste à faire disparaître, sous l'effet du contexte, certains traits d'une configuration sémique » en tant que cas marginal.

Le cas canonique de la virtualisation, la détection, admet l'annulation d'un sème tandis que l'oxymore contribue à une sorte de suspension sémique. « Le sème suspendu, présent dans le sémème-type, s'actualise dans le sémème-occurrence dans un premier mouvement de l'interprétation qui se fonde sur certaines prémisses contextuelles (p.ex. de nature grammaticale), mais, face à des obstacles de nature sémantique, forçant à abandonner cette première version de l'interprétation et à la rectifier de sorte qu'elle devienne contextuellement correcte, il se trouve supprimé de la configuration définitive du sémème-occurrence. Cette suppression ne saurait pourtant être totale » (Wołowska, 2011).

3. Approche cognitive de l'oxymore

L'oxymore trouve son fondement dans la catégorisation humaine, Moliné (1992) en fait une sous-classe de la catégorisation non pertinente (Monte, 2007) qui aboutit à une relation asémantique au niveau des concepts que les mots véhiculent. Ainsi se produit-il un effet d'incongruité conceptuelle qui provoque un sentiment de déviance cognitive chez le locuteur. L'oxymore joue sur l'espace sémantique commun et répétitif au niveau de l'usage social. Il actualise des processus cognitifs liés à la violation des contraintes conceptuelles et permet de mettre en œuvre une stratégie médiatique à plusieurs visées pragmatiques.

Cette figure joue sur la contradiction qui apparaît entre la doxa¹ et le sens actualisé en contexte par l'énonciateur, le second contredisant le premier par métonymie (Reboul, 1991). Dans le processus inhibant un jugement de contradiction que le récepteur pourrait être amené à porter comme effet de l'interprétation du texte proposé, ce qui est important, c'est le «co(n)texte», car «grâce à lui une expression qui serait une absurdité irrecevable apparaît dans des circonstances précises comme parfaitement appropriée» (Monte, 2007). Ainsi les énoncés : *rzeczywistość wirtualna*, *slow fast food*, *bezmyślność polskiej myśli politycznej*, réfèrent à un contexte précis de même que *guerre humanitaire*, *jeux sérieux*. C'est uniquement dans ce contexte qu'ils deviennent vrais.

La saisie de contradiction ou l'interprétation paradoxale est moins saillante avec les exemples comme : *życie prywatne gwiazd*, *polskie innowacje*. Ici, le paradoxe ne relève pas de l'opposition sémantique des éléments composant cette unité puisque les emplois explicites sont tout à fait normatifs. Pourtant, ils s'actualisent en tant que paradoxes dans un contexte socio-politique précis. Les vedettes sont généralement dépourvues de vie privée puisque les médias en font de longs comp-

¹ La doxa est définie en tant qu'ensemble des opinions courantes, contenu conceptuel consensuel au sein d'une communauté (Schapira, 1999 ; Corminboeuf, 2014).

tes-rendus au public qui s'y intéresse. La catégorie d'innovation en Pologne s'avère particulièrement faible par rapport aux exploits des puissances économiques européennes. Ainsi, dans les deux cas, ce n'est plus la configuration sémique proposée qui annule le bien fondé du second sémème, mais c'est uniquement le contexte qui implique le jugement de contradiction dans les unités proposées. Il en relève deux réalisations linguistiques différentes des unités véhiculant une contradiction au sein de la structure de l'oxymore. La première apparaît quand l'antonymie est explicitée au niveau de la langue et vérifiée comme pertinente dans un contexte précis². La seconde, par contre, n'est pas donnée au niveau de la langue, pourtant elle se réalise contextuellement comme effet d'une référence à une situation extralinguistique.

3.1. Oxymore : du récit littéraire vers le récit médiatique

La tradition rhétorique situe l'oxymore dans le récit littéraire en tant que phénomène figural contribuant à sa valeur esthétique. Il permet aux auteurs de dépasser avec une finesse artistique les limites des mots et de créer une fiction littéraire qui se manifeste dans un grand nombre de prédications parmi lesquelles il y a celles qui se sont lexicalisées comme : *obscur clarté* (Corneille), *se hâter avec lenteur* (La Fontaine), *un jeune vieillard* (Molière), *un silence assourdissant* (Camus), *une sublime horreur* (Balzac), et d'autres. Pourtant, comme le remarque Marc Lits (1997 : 44), « la récitation du monde passe moins, quantitativement aujourd'hui, par les mythes et légendes ou la littérature que par les messages médiatiques, qui sont devenus les principaux constructeurs de notre rapport aux autres et au monde ». Ainsi peut-on parler de deux logiques narratives. La première contribue à une fabulation littéraire du monde, tandis que la seconde mène conséquemment à une fiction médiatique (Charaudeau, 2003). Dans le dernier cas explicité, la refiguration narrative passe par les médias, source de la *faction*³. Selon Roland Labragère : « Aucune catégorie de discours n'échappe aujourd'hui au choix de l'oxymore pour singulariser la pensée » (2013). Ainsi les usagers de la langue, sensibles à la narrativité médiatique, signalent-ils plusieurs emplois oxymoriques, parmi lesquels on trouve : « [...] la culture d'entreprise, l'investissement éthique, la discrimination positive, la croissance zéro, la TVA sociale, une révolution douce, la consommation citoyenne [...] » (<http://pikereplik.unblog.fr/2008/07/09/manipules-par-les-oxymores/> [accessible : 10.04.2014]). Du côté du polonais, on peut citer entre autres les exemples suivants : *życie prywatne gwiazd*, *slow fast food*, *rzeczywistość wirtualna*, *narodowa tożsamość iracka*, *bezmyślność polskiej myśli politycznej*, *polskie innowacje*, *konserwatywny liberalizm*. À part ceux qui se lexicalisent, il y en

² Le cas canonique dont Reboul parle (1991).

³ Selon Lits (1997 : 45) *faction* est en américain un mot-valise sur *facts* et *fiction*.

a d'autres de nature occasionnelle, comme ceux explicités par René Kaës : « *La présence absence de l'autre, l'intimité publique des blogs, la rencontre déconnexion unilatérale, l'aléatoire structuré par le réseau des interactions, la trace immatérielle de l'information, l'être ensemble séparé* » (2007). Les deux types évoqués ont leur place dans le discours médiatique.

3.2. Potentiel pragmatique dans la stratégie discursive de la médiatisation de l'information

Le recours à l'oxymore est une stratégie dénominative fréquemment exploitée au cours de la médiatisation de l'information. À part sa fonction primaire qui consiste à nommer les événements sociaux, les unités dénominatives basées sur l'oxymore sont particulièrement efficaces quant à leur potentiel pragmatique. Dans la présente étude qui vise à étudier le potentiel explicité, les questions porteront sur la réalisation des principes textuels liés :

- au rituel socio-langagier du discours médiatique,
- à l'interprétation de la réalité (valorisation),
- à la création du spectacle (dramatisation),
- à la clarté interprétative,
- à la création du « nous collectif »,
- à l'activité ludique,
- à la force provocante.

3.2.1. Principe textuel lié au rituel socio-langagier du discours médiatique

Il y est question de la minimalité du discours à laquelle contribue le recours à l'oxymore dans la dénomination des faits. La réalisation textuelle privilégie le recours au syntagme, forme syntaxique minimale (voir § 2.1). L'énoncé prend le plus souvent la forme du syntagme nominal :

N + Adj

- (1) « Fatima Bhutto, douce guerrière » (*Le Point*, le 20.03.2014)

N + N

- (2) „Demokracja okupacja”⁴ (*Newsweek*, le 28.11.2005)

⁴ Version fr. « Démocratie et occupation » (notre traduction). L'article parle de l'établissement de la démocratie en Irak par une intervention militaire des alliés, où la place prépondérante appartient aux États-Unis, et par un contrôle politique du pays.

3.2.2. Principe lié à l'interprétation de la réalité (valorisation). L'éthos du locuteur

La création du spectacle médiatique (Charaudeau, 2003) est directement lié à la question de l'éthos du locuteur dont le rôle social peut être bien varié mais estimé. Selon Michèle Monte, dans l'axe des réalisations possibles, on va « du polémiste au quêteur de consensus en passant par le révélateur de vérités cachées » (2008, § 40). Ainsi le journaliste-locuteur est-il dans une relation d'autorité par rapport aux récepteurs, son rôle étant socialement reconnu⁵.

La création du spectacle s'effectue par le biais de techniques narratives ainsi que visuelles variées, parmi lesquelles l'oxymore a sa place. Selon Marc Bonhomme, « l'énonciation des figures concerne le positionnement locutoire (adhésion/distanciation, investissements axiologiques, force énonciative...) de leur producteur et le cadrage référentiel opéré par celui-ci » (2002 : 15). L'oxymore rend possible aussi bien la valorisation que la dévalorisation, c'est un moyen d'interprétation de la réalité particulièrement efficace. Grâce à lui, le journaliste-locuteur peut facilement disqualifier un événement (2) ou le parer de toutes les vertus (1) (Monte, 2008). Admettons que le premier procédé est beaucoup plus fréquent dans les médias, vu la tendance de ceux-ci à dramatiser la réalité sociale (Charaudeau, 2003). Les exemples ci-dessus illustrent les deux procédés explicités :

(3) « La France au bord de la croissance zéro » (*L'Humanité*, le 12.04.1996)

(4) „Magda Gessler: Ziemniaki, czyli bogata bieda przedwiośnia”⁶ (*Newsweek*, le 15.02.2014)

L'exemple (3) est dévalorisant à la lumière du cotexte, car il s'agit des prévisions économiques pour l'an 1990 présentées par l'OFCE⁷. Celles-ci ne sont pas du tout optimistes : croissance du PIB en baisse plafonnée à 1%, remontée du taux de chômage porté à 12%, perte de 50.000 emplois dans l'industrie, pouvoir d'achat des ménages en recul, aggravation des déficits publics estimés en moyenne à 4,8% du PIB. Par contre, l'exemple (4) est valorisant puisque l'opposition sémantique relevant des mots employés véhicule une nouvelle configuration sémique où le sème *manque de nourriture* est suspendu.

3.2.3. Principe lié à la création du spectacle (dramatisation)

La valorisation de la réalité dont l'oxymore est porteur contribue à l'effet de dramatisation de la représentation sociale proposée. Des locuteurs-journalistes dé-

⁵ Selon Halina Grzmil-Tylutki, « L'énoncé impose une institution, une norme, une loi qui autorise à prendre la parole, à parler de telle manière et non d'une autre » (2011 : 249).

⁶ Version fr. « Magda Gessler : Pommes de terre, une pauvreté riche au début du printemps » (notre traduction).

⁷ Observatoire français des conjonctures économiques.

noncent des méfaits, des affaires de corruption, des drames collectifs, ils raillent des absurdités ou, tout au contraire, ils procèdent à un embellissement de l'espace public. Les procédés de disqualification ou de valorisation (louanges) marquent fortement le processus de la médiatisation de l'information puisqu' « il n'est pas de société sans rumeurs, sans imaginaires, sans représentation du drame et du tragique, sans désir de capter et d'être captée, sans aspiration à jouer la scène de l'illusion perdue de la vérité » (Charaudeau, 2003). Jean-François Tétu parle du phénomène du sensationnalisme lié au surgissement de l'émotion au moment du choix de la thématique ainsi que de la mise en scène discursive du sujet. Selon lui « la dramatisation est une constante de la médiatisation de l'émotion, sous des formes propres à chaque support » (Tétu, 2004, § 18). Voici quelques exemples illustrant le phénomène décrit :

- (5) „Ciemność pod latarnią”⁸ (*Newsweek*, le 20.03.2006)
- (6) „Osobno, ale razem”⁹ (*Polityka*, le 22.02.2006)
- (7) „Wolni na uwieźi”¹⁰ (*Polityka*, le 11.01.2006)
- (8) „Niebo na Ziemi”¹¹ (*Newsweek*, le 06.03.2006)
- (9) « Guerre du Golfe, la sale guerre propre » (*Le Monde diplomatique*, février 2001)

Le titre 5, „Ciemność pod latarnią”, dénonce la criminalité financière en Pologne, il parle de la pratique néfaste du blanchiment d'argent. Le ton est fortement railleur, le paradoxe relève de la situation décrite : une entreprise soupçonnée de blanchiment d'argent loue son bureau à un établissement public responsable de la lutte contre ce crime. Le titre suivant, (6), annonce un problème lié à la présence de l'Internet dans la société moderne. Plus exactement, il s'agit de l'apparition d'une nouvelle forme de liens sociaux et de son impact sur la vie communautaire. Le titre (7) dénonce le manque de places pour les détenus dans les prisons polonaises, tandis que le titre suivant (8), fait l'éloge d'une ville en Amérique. Celle-ci est vue plus catholique que le Vatican, ce qui permet d'admettre la thèse selon laquelle le Paradis existe sur Terre. Le dernier titre, (9), évoque l'absurdité de la guerre du Golfe. Tous les titres évoqués contribuent à la création du spectacle dont nous sommes témoins. Il se réalise en fonction de quelques principes parmi lesquels la narration, l'interprétation et la dramatisation sont essentielles.

⁸ Version fr. « Obscurité sous un lampadaire » (notre traduction).

⁹ Version fr. « Séparément, mais ensemble » (notre traduction).

¹⁰ Version fr. « Libres mais captifs » (notre traduction).

¹¹ Version fr. « Le Paradis sur Terre » (notre traduction).

3.2.4. Principe lié à la clarté interprétative

Conformément aux mécanismes sémantico-discursifs mis en œuvre au moment de l'actualisation d'une unité oxymorique, l'effet du paradoxe sera acquis lors d'une suspension d'un trait sémantique véhiculé par un élément lexical (voir § 2.2). Selon Katarzyna Wołowska (2011), « cette présence implicite, "virtuelle", du sème suspendu n'est pas superflue ou aléatoire, mais elle fait partie intégrante de l'interprétation, l'effet de son actualisation-suspension étant prévu, en quelque sorte "programmé" ». S'il en est ainsi, l'interprétation programmée, dont l'oxymore est porteur, réduit chez le public la possibilité de construire ses propres interprétations. Le blocage des interprétations et la contribution à une clarté au niveau de la lecture constituent une technique particulièrement efficace au niveau de la communication médiatique. Elle réduit manifestement le rôle du récepteur, mais elle permet au journaliste-locuteur de garantir l'efficacité admise préalablement de l'information médiatisée. Ainsi reçoit-on une information « structurée » qui organise notre perception de la réalité sociale, au moins pour ceux qui acceptent le jugement de valeur véhiculé.

Bonhomme (2005) insiste sur le potentiel argumentatif de l'oxymore mis dans le titre de presse. Il y « apparaît [...] comme la préfiguration sous forme d'une énigme du trajet argumentatif proposé par l'article. Ainsi, qu'il fonctionne comme énigme anticipatrice ou comme bouclage textuel, l'oxymore constitue, plus souvent qu'on ne pense, non pas une provocation ponctuelle mais un outil de la cohésion textuelle, facilitant la mémorisation par le lecteur de l'orientation argumentative du texte » (Monte, 2008, § 52).

3.2.5. Principe lié à la création du « nous collectif » (Charaudeau, 2003)

La mise en scène d'un événement social à l'aide d'un oxymore admet une réévaluation des normes régissant un espace conceptuel commun. Il s'agit d'une « réévaluation » d'un point de vue qui contribue à « un réajustement de notre univers cognitif » (Monte, 2008, § 12). Ainsi le rôle énonciatif réside-t-il dans le fait qu'il nous révèle la vérité à laquelle nous n'avons pas accès (Monte, 2008). L'« énonciateur a généralement les contours d'un nous qui englobe le locuteur en tant qu'être-du-monde et son lecteur potentiel [...] » (Monte, 2008, § 14). « [...] il oriente notre jugement ou renouvelle notre perception du réel » (Monte, 2008, § 62). Le fait de conférer à un espace conceptuel commun afin de le reformuler, le mettre en doute, crée une sorte de complicité entre le locuteur et son destinataire, peu importe son caractère collectif. L'oxymore joue sur l'espace communautaire et le modélise d'après les principes propres à la logique du locuteur, représentant d'une société. Ainsi lance-t-il des formulations qui exigent un travail intellectuel de la part des récepteurs, membres d'une communauté. *Révolution douce, guerre propre, cen-*

trisme révolutionnaire, démocratie représentative, toutes ces réalisations oxymoriques bloquent l'interprétation standard, elles activent le savoir extralinguistique des sujets parlants afin de trouver le contexte social adéquat et de saisir l'interprétation véhiculée.

3.2.6. Principe lié à l'activité ludique

La dénomination à l'aide d'un oxymore garde généralement un caractère idiolectal¹². «[...] certaines expressions ou formulations, [...] font l'objet d'un usage plutôt inhabituel, ou tout au moins remarquable, qui doit être relevé par l'interprète et imputé à une intention communicative particulière du locuteur [...]» (Perrin, 2002 : 3)¹³. L'intention communicative particulière du locuteur est pourtant assumée. «Érigeant l'anti-sens en règle [...] la séquence oxymorique est toujours posée comme telle ou comme allant de soi. En effet, l'oxymore se présente invariablement comme du donné contradictoire assumé [ce que j'appelle du présupposé] ou comme une vérité antonymique assénée à laquelle le locuteur adhère fortement» (Bonhomme, 1989, cité par Monte, 2008, § 2). Ainsi assiste-t-on à une création personnelle faite par un sujet parlant, ici par un journaliste-locuteur, dont la dimension pragmatique va jusqu'à ce que Bonhomme appelle une «provocation assertive» (1989). L'interprétation fournie par l'oxymore conduit à l'effet du paradoxe, ainsi tout énoncé mène-t-il le locutaire à une surprise, à un pathos, à une provocation cognitive. Celle-ci peut être imprégnée d'effets ludiques¹⁴. L'exemple (10) illustre bien le potentiel explicité.

(10) „Zezowaty nadzór”¹⁵ (*Polityka*, le 31.03.2006)

L'article raille l'idée que le gouvernement polonais a mis en place une supervision financière. La dimension ludique implique ici l'emploi de l'adjectif *zezowaty* (fr. aux yeux louches) de par son caractère familier ainsi que par la mise en relation avec l'élément nominal *nadzór*. Celui-ci implique un contexte social lié aux situations officielles, souvent de nature administrative.

¹² La thèse n'est plus pertinente pour les énoncés oxymoriques lexicalisés.

¹³ La pratique évoquée est liée au phénomène de l'individualisation des références dont parle Marc Augé (1992). Celle-ci est définie comme la volonté de chacun d'interpréter par lui-même la réalité qui l'entoure.

¹⁴ Le jeu sur ce qu'on appelle norme, convention, constitue une caractéristique de la culture postmoderne (Łuc, Bortliczek, 2011).

¹⁵ Version fr. «Supervision aux yeux louches» (notre traduction).

3.2.7. Principe lié à la force provocante

La mise en couple syntaxique de concepts conventionnellement opposés afin de réévaluer notre univers cognitif constitue certainement un mécanisme dénommatif non-standard qui témoigne de la créativité discursive du locuteur. En tant que procédé de mise en scène de l'information, il a un potentiel afin de réaliser une logique commerciale, celle de captation (Charaudeau, 2003). L'énoncé ainsi créé est sans doute original et attire le lecteur plus que l'énoncé où la provocation assertive n'est pas du tout réalisée (Skowronek, Rutkowski, 2004). Originaux et provocants, les titres contenant un oxymore comme ceux qui suivent le sont certainement :

- (11) „Myśl bez głowy”¹⁶ (*Polityka*, le 19.04.2006)
- (12) „Gorzki cukier”¹⁷ (*Polityka*, le 05.04.2006)
- (13) « Croissance “zéro” des dépenses de l'État » (*L'Humanité*, le 17.12.2003)
- (14) « Journée de la femme : peut-on être féministe et voilée ? » (*Le Point. fr*, le 08.03.2013)
- (15) « 492 années-lumière, et pourtant si proche » (*Libération*, le 21.04.2014)
- (16) « centrisme révolutionnaire » (*Libération*, le 05.12.2007)
- (17) « charbon propre » (*Le Point. fr*, le 07.10.2010)

Le titre (11) incite à la lecture d'un article présentant une thèse posée par les psychologues américains selon laquelle le temps nécessaire à prendre une décision est régi en fonction de son importance : plus une décision est difficile moins elle requiert de temps à prendre. Le titre suivant, (12), incite à vérifier la vérité établie : le sucre est amer quand on parle du diabète, maladie grave qui atteint toute l'Europe contemporaine, surtout quand on constate le manque d'argent pour son traitement. Les titres suivants incitent à la lecture de par la force provocante qu'ils véhiculent. Le (13) annonce la réduction des dépenses liées à l'organisation publique que Paris propose à ses habitants en 2005¹⁸, le (14) joue sur l'image stéréotypée de la femme adhérente de l'islam, le (15) veut choquer par un sujet lié aux découvertes scientifiques, puisque l'auteur y ravive le vieux rêve d'une planète habitable¹⁹. Les deux derniers sont de même provocants puisqu'ils contestent des assertions conventionnellement admises : les partis du centre ne sont pas révolutionnaires, de même que le charbon, matière dominée par le carbone, n'est ni propre pour ses utilisateurs ni écologique pour la nature.

¹⁶ Version fr. « Pensée sans penser, pensée sans queue ni tête, réfléchir sans trop y penser » (notre traduction).

¹⁷ Version fr. « Sucre amer » (notre traduction).

¹⁸ L'article porte sur Paris qui veut revenir sous les 3% de déficits publics en 2005.

¹⁹ Il s'agit de la découverte de Kepler-186f.

4. Oxymore : emploi occasionnel et lexicalisation

Certaines dénominations oxymoriques témoignent d'une certaine sensibilité à la lexicalisation. Elles entrent dans la mémoire discursive des sujets parlants, ce qui leur permet de les reproduire à un moment communicationnel approprié. Il en est ainsi car « Le rôle de la mémoire ne se limite pas au simple recensement des mots de la langue et de leurs différents effets polysémiques. [...] la mémoire parcourt sans discontinuité et contrôle tout le champ de l'expérience des sujets parlants, des unités lexicales à certaines pratiques rhétoriques et configurations discursives » (Perrin, 2002, § 2). Monte signale que « Comme beaucoup de métaphores ou de métonymies, certains oxymores sont entrés dans l'usage et au lieu de demeurer des lieux où les calculs interprétatifs du récepteur se densifient pour construire une signification riche et ouverte, ils peuvent se figer et leur interprétation devenir quasi automatique » (Monte, 2008, § 35). Ainsi la lexicalisation peut-elle mener à la réduction, à tout le moins à l'affaiblissement, du potentiel discursif dont dispose une unité oxymorique réalisée occasionnellement, ce que confirme Monte : « [...] l'oxymore peut aussi se lexicaliser, tomber dans le domaine des expressions communes et perdre sa force paradoxale » (2008, § 39). Cela le positionne parmi les réalisations marquant l'intensité (20) ou dont le sens est transparent (18, 19) puisque les lexèmes constitutifs contribuent à un concept socialement reconnu.

(18) « Discrimination positive : encore ! » (*Libération*, le 11.11.2013)

(19) *doux-amer*

(20) *cri muet*

5. Conclusions

La présente étude avait pour but d'analyser le potentiel pragmatique des unités dénominatives contenant un oxymore, réalisées au sein du discours d'information dans la presse en ligne française et polonaise. Une telle approche s'inscrit dans les études sur la dénomination que les médias entreprennent afin de créer un événement social. Nous avons démontré que le recours à l'oxymore est fréquent dans le discours d'information médiatique et qu'il contribue à l'augmentation de son potentiel pragmatique. L'étude, quoique préliminaire, nous a permis d'accéder à quelques conclusions importantes.

L'oxymore est un procédé dénomiatif efficace en dehors du texte littéraire. Il constitue un élément de la stratégie discursive mise en œuvre afin de médiatiser une information concernant un événement social. Il contribue à plusieurs effets

pragmatiques. En tant que forme de langue courte, il s'inscrit dans le rituel formel du discours médiatique. Pourtant, il est riche en contenu, il peut véhiculer une interprétation de la réalité extralinguistique, valorisante ou bien dévalorisante. Celle-ci peut mener à une dramatisation du contenu présenté. L'oxymore, de par sa force de paradoxe, attire le lecteur plus que l'énoncé non-déviant. Il joue sur l'espace sémantique commun aux membres d'une société. Ainsi crée-t-il l'illusion d'un « nous » collectif, d'un lien entre le locuteur-journaliste et son public. Enfin, il peut mener aux effets ludiques, ce qui n'est pas sans importance vu la logique du marché et l'intérêt des médias à vendre l'information.

Cette étude sur l'oxymore dans le contexte explicité laisse encore place à d'autres questions liées, entre autres, à la relation entre l'oxymore et la subjectivité, entre l'oxymore et le phénomène du dialogisme ainsi que de la doxa.

Références

- Augé Marc, 1992 : *Non-Lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Le Seuil.
- Bonhomme Marc, 1989 : «Le calcul sémantico-pragmatique en rhétorique : le cas de l'oxymore». In : Christian Rubattel, éd. : *Modèles du discours*. Berne : Peter Lang, 279—302.
- Bonhomme Marc, 2002 : «De l'ambiguïté figurale». Collection Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, Presses Universitaires de Franche-Comté, 11—23. En ligne : http://pdf.aminer.org/000/267/325/ambiguite_forte.pdf (accessible : 17.04.2014).
- Bonhomme Marc, 2005 : *Pragmatique des figures du discours*. Paris : Champion.
- Charaudeau Patrick, 1997 : *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*. Paris : Nathan.
- Charaudeau Patrick, 2003 : «Les médias, un manipulateur manipulé». In : *La manipulation à la française*. Paris : Ed. Economica. En ligne : <http://www.patrick-charaudeau.com/Les-medias-un-manipulateur.html> (accessible : 17.04.2014).
- Charaudeau Patrick, 2006 : «Discours journalistique et positionnements énonciatifs. Frontières et dérives». *Semen*, 22. En ligne : <http://semen.revues.org/2793> (accessible : 30.09.2013).
- Charaudeau Patrick, 2011 : *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*. Bruxelles : De Boeck-Ina.
- Corminboeuf Gilles, 2014 : «Le paradoxe comme stratégie raisonnable». In : *Figures du discours et contextualisation. Actes du colloque, "Le paradoxe comme stratégie raisonnable"*. En ligne : <http://revel.unice.fr/symposia/figuresetcontextualisation/index.html?id=1193> (accessible : 02.09.2014).
- Grzmil-Tylutki Halina, 2011 : «L'axiologie discursive : entre l'implicite et l'explicite». *Synergies Pologne*, 8, 247—253.

- Kaës René, 2007 : « L'Internet et l'émergence des nouvelles formes de subjectivité ». *Le Carnet/PSY*, **120**, 1—1. En ligne : www.cairn.info/revue-le-carnet-psy-2007-7-page-1.htm (accessible : 03.03.2014).
- Labragère Roland, 2013 : *La tentation des paradoxes ou le triomphe de l'oxymore*. En ligne : <http://rolandlabregere.blog.lemonde.fr/2013/06/06/la-tentation-des-paradoxes-ou-le-triomphe-de-loxymore/> (accessible : 10.04.2014).
- Lits Marc, 1997 : « Le récit médiatique : un oxymore programmatique? ». *Recherches en communication*, **7**, 36—59. En ligne : sitesest.uclouvain.be/rec/index.php/rec/article/viewFile/1431/1281 (accessible : 10.04.2014).
- Łuc Izabela, Bortliczek Małgorzata, 2011: *Język uwikłany w ponowoczesność*. Katowice: Wydawnictwo UŚ.
- Moliné Georges, 1992 : *Dictionnaire de rhétorique*. Paris : Le Livre de poche.
- Monte Michèle, 2007 : « L'oxymore : figure syntactico-sémantique ou élément d'une stratégie para-doxique? ». *Fabula*. En ligne : http://www.fabula.org/atelier.php?L%27oxymore%3A_%26acute%3B!%26acute%3Bment_d%27une_strat%26acute%3Bgie_para-doxique%3F (accessible : 15.04.2014).
- Monte Michèle, 2008 : « Le jeu des points de vue dans l'oxymore : polémique ou reformulation? ». *Langue Française*, **160**, 37—53. En ligne : http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=LF_160_0037 (accessible : 25.03.2014).
- Pottier Bernard, 1974 : *Linguistique générale. Théorie et description*. Paris : Klincksieck.
- Perrin Laurent, 2002 : « Figures et dénominations ». *Semen*, **15**. En ligne : <http://semen.revues.org/2410> (accessible : 08.04.2014).
- Reboul Olivier, 1991 : *Introduction à la rhétorique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Schapiro Charlotte, 1999 : *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*. Paris : Éditions Ophrys.
- Skowronek Katarzyna, Rutkowski Mariusz, 2004: *Media i nazwy. Z zagadnień onomastyki medialnej*. Kraków: Lexis.
- Tétu Jean-François, 2004 : « L'émotion dans les médias : Dispositifs, formes et figures ». *Mots*, **75**, 9—20. En ligne : <http://mots.revues.org/2843> (accessible : 12.04.2014).
- Wołowska Katarzyna, 2011 : « La virtualisation contextuelle de traits sémantiques : non-actualisation, déletion ou suspension? ». *Texto !*, **16** (2). En ligne : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=2848> (accessible : 13.04.2014).

Marco Fasciolo

*LDI — Université Paris 13 Sorbonne
Paris Cité & Université de Strasbourg,
Institut d'Études Avancées (USIAS)*

Aude Grezka

*LDI — Université Paris 13 Sorbonne
Paris Cité & CNRS*

Questions de philosophie de la perception sous la loupe de la linguistique : regards croisés*

Abstract

As part of Strawson's descriptive metaphysics (1959 [1964]; 1992), we propose to explore the French lexicon (in synchrony) to clarify some aspects of our conceptual schemes concerning perception and sensation. Our goal is to identify the margins in which lexical semantics can provide a contribution to the philosophy of knowledge and perception. We will try to answer linguistically general theories of philosophy of perception.

Keywords

Philosophy of perception, lexicon, sensation, philosophical question, philosophic lexicology, syntax and semantics.

1. Introduction

Percevons-nous directement la réalité « extérieure » ou seulement des « images » qui nous rendent victimes d'une hallucination prolongée ?

Cette question sera sans doute qualifiée de « philosophique ». Face à une telle question, le problème majeur est de savoir où trouver les évidences sur lesquelles fonder ses réponses. Nous pensons que ces évidences sont offertes par la langue elle-même. Cette idée n'est pas nouvelle. Elle se situe dans le sillage de la philosophie analytique du langage ordinaire, qui remonte à Edmund Husserl (1913), Ludwig J.J. Wittgenstein (1969), John L. Austin (1962), Peter F. Strawson (1959 ;

* Un grand merci à Georges Kleiber : parfois cela vaut la peine de sculpter du marbre qui a déjà une forme.

1979 ; 1992), Gilbert Ryle (1949) et Fred Sommers (1957). Plus récemment, on mentionnera les travaux de John R. Searle (2004) et le mouvement dit « contextualiste », illustré, par exemple, par David K. Lewis (1996)¹. Par rapport à cette tradition, nous voudrions proposer un tournant véritablement linguistique.

Ainsi, dans cet article, nous essaierons de répondre linguistiquement à des thèses générales de la philosophie de la perception, notamment à *l'argument de l'illusion* évoqué par la question en *incipit*. Nous le ferons en examinant les conditions de cohérence des énoncés réels et des emplois de mots en discours pour vérifier s'ils présupposent des réponses positives ou négatives à des questions philosophiques comme celle susmentionnée. D'un côté, nous nous placerons dans le cadre d'une *lexicologie philosophique* (esquissée dans Fasciolo, 2011, 2013). De l'autre côté, nous profiterons (entre autres) des travaux en syntaxe et sémantique d'Aude Grezka (2009), Gaston Gross (2012) et Gaston Gross & Michele Prandi (2004).

L'argument dit « de l'illusion » (ou plutôt il faudrait dire « de l'hallucination »), au-dessous de notre question de départ, a été exposé par Alfred J. Ayer (1953) et critiqué par John L. Austin (1962) et John R. Searle (2004)². Voici une synthèse de la version offerte par Searle (2004 : 262) :

« Supposons que nous tenions un poignard dans notre main et que nous le regardions. Dans une hallucination, nous aurions exactement la même perception visuelle. Dans ce cas précis, nous ne verrions pas un objet matériel, mais nous verrions quand même quelque chose : *i.e.* l'apparence ou l'image d'un poignard. Cette "apparence" ou "image" est le contenu ou la donnée de la perception ».

L'expérience véridique et l'hallucination ou l'illusion paraissent donc se différencier en ceci : dans le cas de l'expérience véridique, l'image perceptive correspond à une réalité externe ; dans le cas de l'hallucination ou de l'illusion, en revanche, non. La citation précédente permet de dégager les thèses philosophiques suivantes :

- a) Dans une hallucination ou illusion, nous percevons quelque chose : une 'image', qui ne correspond à rien (§ 2).
- b) Les 'images' constituant le « contenu perceptif » fonctionnent comme des médiums entre nous et une réalité à laquelle elles correspondent ou pas (§ 3).
- c) Cette réalité externe est censée causer, en nous, des 'images' qui lui correspondent (§ 4).

Plaçons (a), (b) et (c) sous la loupe de la linguistique.

¹ Pour une vision complète du sujet, nous renvoyons également à Jacques Bouveresse et Jean-Jacques Rosat (2003).

² Cet argument est dit « de l'illusion » car il vise à montrer l'existence de données (images, apparences, etc.) sensorielles séparées de la réalité à travers les illusions (ou plus précisément les hallucinations). L'idée de base est la suivante. Dans un cas d'illusion (ou d'hallucination), nous percevons quelque chose qui ne correspond pas à la réalité. Il y a donc, d'un côté, un contenu perceptif (sous forme d'image, apparence, etc.) et, de l'autre côté, une réalité à laquelle ce contenu peut correspondre ou pas. Cf. l'exposition de Searle ci-dessous.

2. Thèse (a) : dans le cas d'une hallucination, percevons-nous quelque chose ?

2.1. 'Vrais' poignards et imitations

Commençons par observer les énoncés suivants :

(1a) *Paul a brandi [acheté, cassé...] un poignard en or.*

(1b) *?Paul a brandi [acheté, cassé...] un poignard irréal / imaginaire.*

L'énoncé (1a) implique que Paul a brandi (acheté, etc.) un objet. L'énoncé (1b), en revanche, implique que Paul n'a rien brandi (acheté, etc.).

Contrastons ce cas avec le suivant :

(1c) *Paul a brandi [acheté, cassé...] un faux poignard.*

L'énoncé (1c) implique qu'il y a bien quelque chose qu'il a brandi ou acheté. Tout simplement cette chose-là n'est pas un poignard authentique mais une *imitation*. Or, l'imitation d'un objet présuppose la réalité de cet objet ; le poignard d'une hallucination, en revanche, n'est pas *l'imitation d'un poignard*. Nous rejoignons par là la position de Searle (2004 : 271—272), à savoir qu'un *poignard en or* est (un type de) poignard, alors qu'un *poignard irréal* n'est ni un poignard, ni un objet. Les conditions de cohérence des énoncés (1) présupposent donc que, dans le cas d'une hallucination, nous ne percevons pas quelque chose.

Par ailleurs, comparons (2a) avec (2b) :

(2a) *?Il a vu [brandi, cassé] un poignard réel.*

(2b) *Il a "vu" ["brandi", "cassé"...] un poignard irréal / imaginaire.*

Dans (2a), la qualification *réel* rend l'énoncé redondant, alors que, dans (2b), l'ajout de la qualification *irréal / imaginaire* remet en cause, au niveau métalinguistique, l'application du prédicat (*voir, brandir*, etc.).

2.2. Hallucination vs. illusion

Comme Austin (1962) le remarque, l'argument de l'illusion mélange hallucination et illusion. Observons les énoncés (3) :

(3a) *Paul s'est trompé : il a acheté un faux poignard, en croyant que c'était un vrai.*

(3b) *?Paul s'est trompé : il a acheté un poignard irréal / imaginaire, en croyant que c'était réel.*

L'énoncé (3a) présente un cas d'illusion et il est cohérent. L'énoncé (3b), en revanche, présente un cas d'hallucination et il est incohérent. En effet, nous pouvons nous tromper pour les objets réels, mais non pour les hallucinations. La distinction entre *illusion* et *hallucination* peut être ultérieurement illustrée à travers trois observations qui soulignent que la première présuppose la réalité, alors que la seconde non.

Imaginons une personne victime d'hallucinations liées à la prise de drogue, qui *voit des éléphants roses dans un placard*. Dans cette situation, il sera complètement hors de propos de lui dire, d'une façon sérieuse :

(4a) (?) *Regarde mieux ! Regarde plus attentivement ! Il n'y a pas d'éléphants roses dans ce placard. Tu t'es laissé induire en erreur*³.

Comparons ce cas avec la situation où l'on est spectateur d'un jeu de prestige. Cette fois, il sera tout à fait censé de dire :

(4b) *Regarde mieux ! Regarde plus attentivement et tu verras que la femme n'est pas coupée en deux. Tu t'es laissé induire en erreur.*

Les conditions de pertinence des assertions à peine envisagées présupposent qu'une illusion est publique ou partagée. Par conséquent, elle est corrigible en explorant la réalité grâce aux mêmes sens qui nous ont trompés. Les hallucinations, en revanche, ne sont pas corrigibles car elles sont tout à fait privées et non publiques. En (4a) et (4b), nous avons imaginé deux scènes différentes, mais nous aurions pu utiliser la même. Dans le cas de l'illusion, il aurait été pertinent de chercher un truc, mais pas dans le cas de l'hallucination.

Si nous plongeons partiellement un bâton dans l'eau (selon un vieil argument des sceptiques⁴), il apparaîtra plié sous nos yeux. Quand il est immergé et que nous le voyons plié, nous pouvons sans doute affirmer :

(5a) *Il paraît plié.*

Mais sortons-le de l'eau. Cette fois, nous ne pourrions plus affirmer :

(5b) (?) *Il paraît droit. / Maintenant, il paraît droit.*

³ Certes, nous *pouvons* lui dire (3a). Mais, ce faisant, nous simulons une situation non-hallucinatoire, comme celle décrite dans l'exemple (3b) suivant. Le signe (?) antéposé indique que l'énoncé en question est pragmatiquement malvenu. Bien entendu, aucune malformation sémantique ne l'affecte.

⁴ L'idée la plus simple est que notre connaissance nous vient des sens : je vois qu'il pleut, donc je sais qu'il pleut. Or, disent les sceptiques, les sens ne sont pas une garantie de vérité, car ils sont trompeurs.

Plutôt qu'un verbe de précaution oratoire employé pour atténuer une phrase, nous utiliserions un verbe d'état comme *être*. Nous dirions :

(5c) *Il est droit.*

Si cela est vrai, nos emplois de *paraître* présupposent non pas que nous pouvons toujours percevoir des apparences, mais bien que nous percevons des apparences sur un sol stable de réalité. Autrement dit, les conditions d'emploi du prédicat *paraître* impliquent que les choses ne paraissent pas toujours, mais que, finalement, *elles sont*. Peut-être voudrait-on objecter que l'argument ci-dessus est circulaire car, au niveau de (5a), nous savions déjà que le bâton, en réalité, était droit. Une telle objection, cependant, est hors de propos. Certes, en principe, nous pourrions découvrir sans cesse que nous sommes en train de nous tromper et, ainsi, nous pourrions continuer à nous corriger en passant d'une illusion à une autre. Mais cela est sensé, justement, à partir du présupposé que les choses ne paraissent pas toujours. Autrement dit, si l'objection susmentionnée était vraie, le verbe *paraître* n'aurait aucun sens. Mais il en a.

Focalisons-nous sur l'objet direct de *voir*. Imaginons que Paul est victime d'une hallucination. Dans ce cas, nous pouvons affirmer :

(6a) *Paul voit sa femme embrasser son chef.*

La complétive objective en (6a) décrit un fait irréel et privé : *i.e.* ce que Paul 'voit' dans son hallucination⁵. Maintenant, imaginons que la femme de Paul ait une sœur jumelle : Anna. Anna est en train d'embrasser le chef de Paul. Paul la voit, mais il croit qu'il s'agit de sa femme (illusion). Cette fois-ci, nous ne pouvons plus affirmer (6a) mais nous devons dire (6b) :

(6b) *Paul voit Anna embrasser son chef (mais il croit qu'il s'agit de sa femme)*

Encore une fois, l'illusion et l'hallucination se révèlent distinctes. Dans le cas de l'hallucination en (6a), le locuteur peut dénommer le référent de l'objet direct de *voir* comme Paul l'aurait dénommé dans son hallucination. Dans le cas de l'illusion en (6b), en revanche, le locuteur dénommera le référent de l'objet direct de *voir* selon ce que ce référent est réellement.

⁵ Dans ce contexte, il semble que nous ne pouvons pas affirmer : (?) *Paul voit **que** sa femme embrasse son chef*. La version explicite non infinitive paraît impliquer la réalité de la complétive. Cette intuition, cependant, n'est pas partagée par tous les locuteurs.

2.3. Rêve et réalité

Nous concluons cette partie de l'article (§ 2) en soulignant une 'priorité' logique de la réalité par rapport à tout hallucination ou rêve.

Considérons un prédicat comme *manger*. Son objet est nécessaire à la définition de l'action de manger, mais la description de cette action ne se réduit pas à la description de son objet. Décrire un gueuleton à base de pommes, par exemple, est bien plus que décrire un ensemble de pommes. Considérons maintenant des prédicats dotés d'un contenu intentionnel, tels que : *l'hallucination de...*, *le rêve de...* Pour Gross (2012), ce sont des « prédicats complexes » ; pour Prandi (2004), ce sont des « procès intrinsèquement complexes ». Le point crucial, pour nous, est que décrire une hallucination ou un rêve se réduit à décrire son objet. En effet, qu'est-ce que signifie imaginer *avoir l'hallucination d'un poignard, la pensée d'un poignard ou le rêve d'un poignard* ? Rien d'autre qu'imaginer... *un poignard*. Nous comprenons, par là, pourquoi ces prédicats n'ont pas de restrictions de sélection sur leurs objets. Ce constat est le signe que le niveau de l'hallucination (ou du rêve) est logiquement subordonné à un niveau plus fondamental, celui de la réalité. Ce point a été saisi par Strawson (1979).

Pour renforcer cet argument, imaginons quelqu'un qui affirme :

(7a) (?) *J'ai rêvé que la Tour Eiffel était à Paris.*

(7b) (?) *J'ai rêvé que la terre était ronde.*

Les exemples (7) ne sont pas conceptuellement mal formés, mais ils ne peuvent que paraître étranges⁶. Imaginons maintenant que quelqu'un dise :

(8a) *J'ai rêvé que la Tour Eiffel était à Rome.*

(8b) *J'ai rêvé que la terre était carrée.*

Les énoncés (8) sont parfaitement corrects. La différence entre (7) et (8) suggère que l'on ne peut pas rêver de faits que l'on sait être réels : ces derniers ne peuvent pas être le topic du rêve⁷. Le rêve (ou l'hallucination) se construit donc par rapport à la réalité.

⁶ À ce propos, ouvrons une parenthèse. On pourrait être tenté de qualifier l'étrangeté de (7) de « malformation pragmatique ». La question n'est pas aussi simple. D'un côté, le fait que la terre est ronde, par exemple, est un fait extralinguistique : en ce sens, il est donc « pragmatique ». De l'autre côté, il n'est pas du tout un fait contingent, mais bien une vérité scientifique : en ce sens, il est donc loin d'être « pragmatique ». En effet, l'adjectif « pragmatique » est ambigu, entre le sens de *extralinguistique* et de *contingent*. Ce qui est clair, en revanche, c'est que tout ce qui est extralinguistique n'est pas forcément contingent.

⁷ Certes, ce constat n'est guère surprenant car, comme Robert Martin (1986) l'explique bien, tout monde possible suppose évidemment le monde actuel ou réel. Cependant, soulignons deux points. Premièrement, les exemples (7) nous paraissent intéressants dans la mesure où rien n'em-

3. Thèse (b) : y-a-t-il un médium (i.e. des « représentations ») entre la réalité et nous ?

3.1. Aspect et objet

Selon la thèse (b), les perceptions seraient un médium entre la réalité ‘externe’ et nous. Commençons par une observation très simple. Imaginons que, pendant un safari, face à un éléphant, quelqu’un s’exclame :

(9) (?)*Regardez... l’image d’un éléphant !*

Cette exclamation paraîtra sans doute étrange car elle présuppose que l’éléphant n’est pas présent. Face à un objet en présence, nous ne percevons pas son image, mais bien l’objet lui-même. En effet, puisque une image d’un objet est une représentation (de cet objet), percevoir l’image d’un objet implique ne pas percevoir cet objet (mais, justement, sa représentation).

Considérons cet autre couple d’énoncés (emprunté à Searle) :

(10a) *?J’ai vu le rouge étincelant du rubis, mais je n’ai pas vu le rubis.*

(10b) *?J’ai admiré l’élégance de Marie, mais je n’ai pas vu Marie.*

Comme Searle (2004 : 272) le remarque, l’incohérence d’énoncés tels que (10) montre que *voir l’aspect d’un objet* implique de *voir l’objet*. Ainsi, percevoir l’apparence d’un objet implique de percevoir l’objet. Cette conclusion a des conséquences concernant le rapport entre inférence et perception.

3.2. Perception vs. inférence : abduction

Considérons un bruit. Sans doute, un bruit peut déclencher une inférence abductive, exemplifiée par (11) :

(11) *J’entends un bruit... Ça doit être... une voiture qui arrive / qui part..., etc.*

pêche de visualiser, dans nos rêves, la Tour Eiffel à Paris (et donc de la rêver), mais nous ne conceptualiserons pas ce fait comme l’objet ou le thème du rêve (ce dont nous avons rêvé). La seconde remarque est que *rêve* a au moins deux sens : le rêve que l’on fait en dormant et un désir, un projet ou un but (*le rêve de Martin Luther King*, par exemple). Or, le premier ne peut pas être considéré comme un « monde possible » car il n’est pas conçu comme une véritable alternative au monde réel : il ne se situe pas dans un futur possible de *ce* monde. Le second, en revanche, oui.

Dans (11), le bruit est envisagé, lui-même, en tant que phénomène perçu. En tant que phénomène, il a des causes : il peut donc fonctionner comme prémisses pour inférer ces causes. La question du rapport entre perception et inférence, cependant, n'est pas là. La question est plutôt : la perception est-elle *intrinsèquement inférentielle* ? D'une part, quand nous voyons de la fumée, nous pouvons dire : *il y a du feu* ! Cela est une inférence (*i.e.* une abduction). D'autre part, quand nous entendons le bruit d'une voiture, nous pouvons également dire : *j'entends une voiture*. Est-ce une inférence au même titre que la précédente ? Se demander si la perception est intrinsèquement inférentielle revient à répondre à cette question.

En nous appuyant sur les remarques du § 3.1, observons les énoncés (12) :

(12a) *J'ai vu la fumée, mais je n'ai pas vu le feu.*

(12b) *?J'ai entendu le bruit de la voiture, mais je n'ai pas entendu la voiture*⁸.

Il nous semble que, spontanément, (12a) apparaît cohérent, mais non (12b). Nous ne voulons pas nier la possibilité d'envisager un contexte où (12b) devient cohérent. Par exemple, l'on pourrait imaginer un contexte dans lequel on entend le bruit d'une voiture par l'intermédiaire d'un enregistreur. Ce contexte, cependant, est construit *ad hoc* pour séparer « le bruit de la voiture » de « la voiture » afin de rendre (12b) interprétable. Or, une telle stratégie reconnaît implicitement l'unité de ce qu'elle sépare. Ainsi, la cohérence de (12a) suggère que quand on dit *il y a du feu* à partir de la fumée, la fumée et le feu sont des entités distinctes, liées par un rapport causal. Entre elles il peut donc y avoir une abduction. L'incohérence spontanée de (12b), en revanche, suggère que quand on dit *j'entends une voiture* à partir de son bruit, le bruit et la voiture ne sont pas envisagés comme deux entités distinctes, mais bien comme une seule, de même qu'une personne et son aspect (*cf.* § 3.1). Or, s'il n'y a pas deux entités distinctes, *a fortiori*, aucune inférence ne peut avoir lieu entre elles.

La particularité du bruit de quelque chose, par rapport à l'aspect de quelque chose, est que le premier (on l'a vu) peut être aisément envisagé en tant que phénomène autonome pour lequel on peut chercher des causes. C'est précisément ce fait qui induit à croire (à tort, à notre avis) qu'une perception contient une inférence⁹.

⁸ Bien évidemment, il est tout à fait sensé de dire : *j'ai entendu le bruit d'une voiture* [ou *j'ai entendu une voiture*], *mais je n'ai pas vu la voiture*.

⁹ On retrouve la même ambiguïté avec les noms de couleurs. Comme Georges Kleiber (2009) le souligne, une couleur peut être appréhendée en tant que phénomène autonome (*j'adore le rouge, il y a du rouge sur ce mur, ce rouge là* [en indiquant un mur peint en rouge]), ou bien en tant que propriété liée à un objet (*un manteau rouge*). Van de Velde (communication personnelle) ne partagerait pas cet avis et elle analyserait *il y a du rouge sur ce mur* comme *il y a une tâche de rouge sur ce mur*. Le débat reste ouvert.

3.3. Perception vs. inférence : métonymie

La question du rapport entre inférence et perception peut être aussi abordée en comparant deux énoncés comme (13) :

(13a) *Paul est garé sur le trottoir.*

(13b) *J'entends la voiture de Paul.*

En (13a), comme il est bien connu, il y a une métonymie entre *Paul* et *sa voiture*. Y-a-t-il une métonymie aussi en (13b) entre *la voiture* et *son bruit*? Si la réponse est positive, alors la perception est intrinsèquement inférentielle ; dans le cas contraire, non.

Tout d'abord, considérons (14a) :

(14a) *La voiture conduite par Paul est garée sur le trottoir, mais non Paul lui-même car ce sont les voitures que l'on "gare" et non les personnes.*

L'énoncé (14a) exprime une platitude, qui est à la base de la métonymie en (13a). L'énoncé (14a), en particulier, souligne comme un prédicat tel que *garer* est « approprié » (au sens technique de Gross, 2012) aux voitures et non aux personnes : d'où l'intérêt de la métonymie (13a), qui opère une synthèse. Ensuite, considérons (14b) :

(14b) *?J'entends le bruit de la voiture de Paul, mais je n'entends pas la voiture de Paul car ce sont les bruits que l'on "entend" et non les voitures.*

L'énoncé (14b) nous paraît une façon de parler très peu naturelle : cet énoncé n'exprime pas une vérité banale comme (14a), mais il est absurde. Il est absurde d'affirmer qu'un prédicat tel que *entendre* est approprié exclusivement aux sons ou aux bruits et non aux objets qui les produisent comme une voiture ou des oiseaux. Ici, la synthèse opérée par la métonymie ne semble avoir aucun intérêt.

Avec les termes de Kleiber (1999 : ch. V), on pourrait soutenir que (13b) contient un type particulier de métonymie : une « métonymie intégrée », interne au sens de *voiture*. Cependant, reste une différence cruciale entre une telle métonymie et celle, standard, à l'œuvre dans (13a)¹⁰. La métonymie standard de (13a) contourne un conflit : comme (14a) le suggère, à proprement parler, ce sont les voitures que l'on *gare* et non les personnes. Puisqu'il y a un conflit potentiel, on peut transfor-

¹⁰ Soulignons une contrainte inhérente à la métonymie de (13a). Si la voiture de Paul est dans le garage de sa maison, on ne dira pas *Paul est garé dans le garage*. Par ailleurs, le fait que le conducteur soit ou pas dans la voiture n'est pas crucial : pendant une fête, je peux bien dire *il faut que j'aille déplacer ma voiture car je suis garé sur le trottoir*.

mer la métonymie de (13a) en métaphore (on peut très bien interpréter cette phrase de façon métaphorique avec un peu d'imagination). La métonymie intégrée (non standard) de (13b), en revanche, ne contient aucun conflit : comme l'absurdité de (14b) le suggère, voitures, oiseaux, personnes, etc. sont précisément des choses que l'on entend à proprement parler ! Puisqu'il n'y a pas de conflit potentiel, on ne peut pas interpréter (13b) comme une métaphore. Cela jette un bémol sur l'idée que (13a) et (13b) peuvent être réunis sous le même chapeau de « métonymie ».

Avec les termes de James Pustejovsky (1995), on pourrait également soutenir qu'en (13b) il y a un phénomène de « coercition ». La coercition, à la différence d'une métonymie standard, n'implique pas de changement de référent. Or, dans (13a), le référent du sujet de *être garé* bouge d'une personne (*Paul*) à une voiture (*la voiture de Paul*), alors que dans (13b), le référent de l'objet direct de *entendre* reste une voiture. Cela est justement la cause de la différence d'acceptabilité de (14a) et (14b). Si cela est vrai, l'absence d'un changement référentiel (et donc de conflit potentiel) oppose la coercition de Pustejovsky (ainsi que la métonymie intégrée de Kleiber), d'un côté, à la métonymie standard, de l'autre côté.

Nous en tirerons la conclusion suivante. La cohérence de (14a) suggère que *La voiture de Paul est garée sur le trottoir* est logiquement prioritaire par rapport à *Paul est garé sur le trottoir*. Autrement dit : *Paul est garé sur le trottoir* est obtenu à partir de *La voiture de Paul est garée sur le trottoir* (grâce à l'effacement' de *la voiture*). L'incohérence de (14b), en revanche, suggère que *J'entends le bruit de la voiture* est logiquement secondaire par rapport à *J'entends la voiture*. Autrement dit : *J'entends le bruit de la voiture de Paul* est obtenu à partir de *J'entends la voiture de Paul* (grâce à une sorte d'analyse conceptuelle qui 'ajoute' *bruit*) et non vice-versa. Dans le premier cas, il y a une véritable métonymie, mais non dans le second.

3.4. Perception vs. inférence : prédicat et argument

La question du rapport entre inférence et perception peut également être abordée en réfléchissant à la structure argumentale des noms de phénomènes sensoriels¹¹ comme *bruit*. *Bruit* implique un argument : quelque chose ou quelqu'un qui *fait le bruit*. Cependant, ce nom peut rentrer dans deux constructions différentes :

(15a) *La voiture émet un bruit très fort.*

(15b) *La voiture fait un bruit très fort.*

Dans (15a), *émettre* n'est pas un verbe support de *bruit* : le bruit est ici envisagé comme un effet dont la cause est la voiture. Autrement dit, en (15a), *la voiture* n'est pas un argument de *bruit* et la structure argumentale est *émettre (voiture, bruit)*.

¹¹ Cette dénomination est de Huyghe (2012).

Dans (15b), en revanche, *faire* est un verbe support de *bruit* : cette fois, *la voiture* est bien un argument de *bruit*, selon la structure *bruit (voiture)*. D'un côté, en (15a), le bruit est envisagé en tant que phénomène perçu (une sorte d'événement) avec sa propre cause. De l'autre côté, en (15b), le bruit est envisagé en tant que perception de quelque chose : cela, par ailleurs, est l'interprétation spontanée de *le bruit de la voiture*.

Or, dans ce dernier cas, puisque *la voiture* est un argument de *bruit*, parler d'abduction est absurde car l'occurrence d'un bruit de voiture implique analytiquement la voiture (*qui fait le bruit*) tout comme un saut implique analytiquement quelqu'un qui *fait le saut*. Autrement dit, s'il est vrai que j'entends *le bruit de quelque chose*, il est analytiquement vrai que j'entends *ce quelque chose*. L'abduction peut concerner la référence du pronom *quelque chose*, mais non le rapport entre le bruit et ce quelque chose.

En synthèse, notre discussion concernant le rapport entre perception et inférence suggère ce qui suit. Les perceptions fournissent des prémisses pour tirer des inférences, mais elles-mêmes ne sont pas des résultats d'inférences. Un bruit peut être utilisé comme la prémisse d'une inférence quand il est envisagé en tant que phénomène perçu lui-même et non en tant que perception d'un événement ou d'un objet. On utilise un bruit en tant que prémisse pour tirer des inférences seulement quand on ne connaît pas l'objet que l'on perçoit à travers ce bruit, ou bien *a posteriori* pour corriger nos impressions.

4. Thèse (c) : y-a-t-il un rapport de cause entre la réalité et nos perceptions ?

4.1. Un 'cadre' pour *parfum* et un 'siège' pour *douleur*

Il se peut que physiquement les objets externes causent des impressions sur nos organes sensoriels. Ce rapport de causalité est à la base, par exemple, de la distinction de John Locke (2001 : 219—222) entre *qualités primaires* (originelles ou réelles), comme la forme et le poids, et *qualités secondaires*, comme le goût, la température ou l'intensité du son. Un tel rapport de causalité a-t-il une réalité d'un point de vue phénoménologique ? La réponse nous paraît négative.

Commençons par un constat. Il serait évidemment hors de propos de paraphraser des expressions telles que *un risotto trop salé* ou *une soupe trop chaude* par *un risotto qui suscite en nous une forte sensation de salé* ou *une soupe qui suscite en nous une forte sensation de chaleur*. Certes, en buvant une soupe, nous pouvons bien ressentir une sensation de chaleur ou un coup de chaleur, mais cela n'a rien à voir avec la chaleur de la soupe dans l'expression *une soupe chaude*.

Considérons des exemples comme (16) :

(16a) ?*Le coucher de soleil suscite en moi la couleur rouge.*

(16b) ?*La rose dégage en moi son parfum.*

(16c) ?*La perceuse produit en moi un très fort bruit.*

L'anomalie sémantique des exemples (16) suggère que le *rouge*, le *parfum* et le *bruit* ne sont pas conceptualisés comme des « produits en nous », mais bien comme des propriétés externes.

Remarquons que (16b) et (16c) redeviennent cohérents précisément grâce à la suppression de *en moi* :

(16b') *La rose dégage son parfum.*

(16c') *La perceuse produit un très fort bruit.*

Les énoncés (16b') et (16c') supposent implicitement non pas un « siège » du parfum ou du bruit, mais bien un « milieu » ou un « cadre » où le parfum et le bruit se répandent. Par là, nous trouvons une opposition entre les bruits ou les parfums et la douleur :

(17a) *Les griffes du chat m'ont fait mal / m'ont procuré de la douleur.*

(17b) *Le plat brûlant m'a causé de la peine / m'a procuré une forte douleur.*

Dans (17), il y a bien le rapport « causal » absent en (16). Le référent de *moi* est envisagé non pas comme le « milieu » ou le « cadre » de la douleur, mais comme son « siège » ou sa « cible »¹².

4.2. Les arguments des adjectifs

Considérons des adjectifs qualificatifs décrivant des perceptions sensorielles, par exemple : *rouge*, *froid*, *chaud*, *rugueux*, *dur*, etc. Leur contenu implique un argument (et un seul). Cet argument n'est pas un « expérient » ou un « patient », mais bien le support d'une propriété. Ce fait est cohérent non pas avec la thèse que rouge, froid, chaud, etc. sont des qualités secondaires (comme Locke le soutient), mais bien avec la thèse selon laquelle elles sont des qualités primaires. Après tout, si le chaud était produit « dans un sujet », pourquoi la structure conceptuelle de

¹² Une couleur, à la différence d'un bruit ou d'un parfum, n'est pas dynamique, mais bien statique, *i.e.* n'est pas *produite*, mais *possédée*. Par conséquent, elle n'est pas une bonne candidate pour la comparaison avec la douleur, qui, en revanche, est dynamique. Puisqu'une couleur est statique, elle paraît avoir un « siège » (*le vert de l'herbe*). Cependant, pour cette même raison, un tel siège n'est pas envisagé comme « cible » de la couleur. Pour la problématique des odeurs ou des parfums, nous renvoyons à Kleiber, Vuillaume (2011).

l'adjectif *chaud* n'est pas à deux arguments, *i.e.* *chaud* (support, patient), mais seulement à un argument, *i.e.* *chaud* (support) ?

Comparons la perception que nous avons d'une *gifle* à celle d'un *courant d'air froid* ou d'une *table rugueuse*. Si nous recevons une *gifle*, nous faisons partie du procès contenu dans le nom *gifle* : nous sommes comme un argument de *gifle*. En revanche, même si nous touchons la table ou nous sommes touchés par le courant d'air et nous ressentons le rugueux ou le froid, nous ne faisons pas partie ni du courant d'air ou de la table, ni du froid du courant d'air ou du rugueux de la table. La raison est que, dans un cas, il n'y a aucun schéma d'arguments et, dans l'autre, le schéma d'arguments de *froid* ou de *rugueux* est déjà complètement saturé par *le courant d'air et la table*. Dans l'exemple de l'air ou de la table, il y a une séparation : d'un côté, il y a une entité saturée (l'air froid, la table rugueuse) ; de l'autre côté, il y a un sujet, détaché, qui perçoit cette entité. Ainsi, notre expérience d'un air froid comme d'une table rugueuse est 'détachée'. Dans l'exemple de la *gifle* reçue, en revanche, il n'y a pas cette séparation et le sujet percevant fait partie de l'événement perçu. Ainsi, notre expérience d'une *gifle* est « engagée ». Cette distinction, par ailleurs, est confirmée par le fait que l'on *perçoit un air froid* mais on *ne perçoit pas une gifle douloureuse* : *on la reçoit* (*on la subit*). Or, si la chaleur ou la sensation de rugueux étaient causées en nous, notre expérience d'elles devrait être de type « engagé », comme par exemple celle d'une *gifle* ou de sa douleur. Mais elle ne l'est pas¹³.

4.3. Inférence de cause sous-codée

Comme Gross et Prandi (2004) le montrent, une relation transphrastique comme la causalité fait l'objet de plusieurs degrés de codage (ponctuel) :

- (18a) *Les trottoirs sont mouillés car, hier, ils ont lavé les rues.*
- (18b) *Les trottoirs sont mouillés après que, hier, ils ont lavé les rues.*
- (18c) *Hier, ils ont lavé les rues et aujourd'hui, les trottoirs sont mouillés.*
- (18d) *Hier, ils ont lavé les rues. Aujourd'hui, les trottoirs sont mouillés.*

Les exemples (18) expriment la même relation causale à différents degrés de codage selon la règle suivante : moins une relation est codée (par exemple par un

¹³ Considérons encore les expressions suivantes : *un orage bruyant, effrayant* ; *un tableau reposant*. Dans le cas d'un événement tel qu'un orage, un adjectif comme *bruyant* se comporte exactement comme *froid* : il n'implique pas un patient qui écoute. L'orage est bruyant même si personne ne l'entend. Un adjectif tel qu'*effrayant*, en revanche, ajoute un argument, un patient (qui n'est pas saturé). Dans le cas d'un *tableau reposant*, pareillement, l'adjectif *reposant* ajoute l'idée virtuelle d'un patient. Cela montre comme les deux modalités d'expérience susmentionnées (détachée vs engagée) peuvent se combiner.

connecteur), majeur est l'enrichissement inférentiel nécessaire à son expression, et vice versa. Les exemples (18a) et (18d) sont les cas limites d'un *continuum*¹⁴ : dans le premier, la cause est complètement codée (par *car*) et aucune inférence n'a lieu ; dans le second, la cause est totalement inférée en l'absence de toute forme de codage. Le point crucial, pour nous, est que si une relation conceptuelle peut être inférée sans avoir besoin d'être codée, alors elle est cognitivement saillante.

Sur cette prémisse, observons les exemples (19) :

(19a) *Il y a un livre sur la table et je le vois.*

(19b) *Il y a un livre sur la table. Je le vois.*

(19c) *Un rossignol chante et je l'entends.*

(19d) *Un rossignol chante. Je l'entends.*

Face à (19), inférons-nous une relation de cause entre le livre sur la table ou le rossignol qui chante et nos perceptions de ces choses ? La réponse est évidemment négative : nous voyons deux procès séparés. Cette relation de causalité ne paraît donc pas être pertinente pour nous.

Considérons maintenant les exemples (20) :

(20a) *?Je vois un livre sur la table car il y a un livre sur la table.*

(20b) *?J'entends un rossignol chanter car il y a un rossignol qui chante.*

Les énoncés (20) codent complètement une relation causale, mais elle est intuitivement perçue comme hors de propos. Cela signifie que le connecteur *car* a imposé une lecture causale là où cette lecture n'est pas du tout pertinente.

Nous en concluons que la perception d'un objet implique l'objet, mais non un rapport causal entre l'objet et sa perception.

5. Une conclusion et une morale

Les observations que nous avons conduites se prêtent à une conclusion méthodologique. Deux choses émergent de notre discussion. D'un côté, il y a des faits sémantiques, lexicaux ou pragmatiques ; de l'autre, il y a des thèses que l'on qualifierait de philosophiques. Or, il y a deux façons de regarder ces choses. La première s'intéresse aux faits linguistiques : de ce point de vue, on s'aperçoit qu'il faut invoquer des thèses philosophiques pour expliquer certains faits de langue. C'est

¹⁴ Nous laissons de côté le cas du surcodage.

la voie de la linguistique. La seconde s'intéresse aux thèses philosophiques : de ce point de vue, tous ces faits de langue deviennent l'évidence sur laquelle évaluer des positions philosophiques spécifiques. C'est la direction de la philosophie. En ce sens, comme a soutenu dans Marco Fasciolo (2011), linguistique et philosophie sont deux directions contraires dans lesquelles l'on parcourt la même rue. D'où le sous-titre (*regards croisés*) de notre article.

Mais les observations que nous avons conduites suggèrent également une morale. Revenons, à titre d'exemple, au § 4.3 et précisément à l'absence d'une cause sous-codée en (19)¹⁵. Ce fait linguistique ne prouve pas qu'une relation de cause entre monde et perception n'est pas saillante *en langue*, mais bien qu'elle ne l'est pas dans l'« ontologie de la vie quotidienne ». La morale, en somme, est qu'il n'y a pas de *vérités en langue* opposées à des vérités en dehors de la langue tout comme, par exemple, il n'y a pas des vérités *en chimie* opposées à des vérités *en dehors de la chimie*. Le fait qu'entre les énoncés sous (19) nous n'inférons pas une cause est un fait linguistique. Le fait qu'entre le monde et la perception il n'y a pas un rapport de causalité n'est pas un fait linguistique, mais un présupposé de notre vie. Le premier fait nous donne un accès au second. De même, le fait de dire *le soleil se couche* ou *le soleil se lève* est un fait linguistique ; le fait que quand nous regardons le ciel nous voyons le soleil se coucher ou se lever n'est pas un fait linguistique, mais une donnée de notre vie quotidienne. Le premier fait reflète le second¹⁶.

Références

- Austin John Langshaw, 1971 [1962] : *Le langage de la perception*. Paris : Armand-Colin.
- Ayer Alfred Jules, 1953 : *The Foundations of Empirical Knowledge*. London: Macmillan.
- Bouveresse Jacques, Rosat Jean-Jacques, eds., 2003 : *Philosophies de la perception, phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*. Paris : Odile Jacob.
- Fasciolo Marco, 2011 : « Philosophical lexicology ». *Cahiers de lexicologie*, 99/2, 19—34.
- Fasciolo Marco, 2013 : « Pour une lexicologie philosophique de l'environnement ». *Le discours et la langue*, 5.1, 157—172.
- Grezka Aude, 2006 : *Les prédicats de perception. Traitement de la polysémie. (Les sens des sens)*. Thèse de doctorat en Sciences du Langage, Université Paris 13, 24 novembre, 834 pages (vol. 1 et 2).
- Grezka Aude, 2009 : *La polysémie des verbes de perception visuelle*. Paris : L'Harmattan.

¹⁵ Les mêmes remarques, bien entendu, peuvent être conduites pour tous les autres arguments présentés dans cet article.

¹⁶ Nous remercions Georges Kleiber pour cette image.

- Gross Gaston, 2012 : *Manuel d'analyse linguistique*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- Gross Gaston, Prandi Michèle, 2004 : *La finalité. Fondements conceptuels et genèse linguistique*. Bruxelles : de.boeck.duculot.
- Huyghe Richard, 2012 : « Noms d'objets et noms d'événements : quelles frontières linguistiques ? ». *Scolia*, **26**, 81—104.
- Husserl Edmund, 1963 [1913] : *Recherches Logiques I—IV*. Paris : PUF.
- Kleiber Georges, 1999 : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve-d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- Kleiber Georges, 2009 : « Couleurs et espace ». *Analele Universitatii « Stefan cel Mare » Suceava, Seria Filologie, A. Linguistica*, T. 15, n° 1, 143—158.
- Kleiber Georges, Vuillaume Marcel, éd., 2011 : *Langages 181 — Pour une linguistique des odeurs*.
- Lewis David Kellogg, 1996 [2005] : « Insaisissable connaissance ». In : Julien & Engel Dutant, éd. : *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance, justification*. Paris : Vrin, 353—390.
- Locke John, 1690 [1975, 2001] : *Essai sur l'entendement humain. Livres I et II*. Paris : Vrin.
- Martin Robert, 1986 : *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémiotique*. Bruxelles : Mardaga.
- Prandi Michèle, 2004 : *The building blocks of meaning. Ideas for a philosophical grammar*. Amsterdam—Philadelphia : John Benjamins.
- Pustejovsky James, 1995 : *The generative lexicon*. Cambridge MA : MIT Press.
- Ryle Gilbert, 1949 : *The concept of mind*. London : University of Chicago Press.
- Searle John Rogers, 2004 : *Mind. A brief introduction*. Oxford : Oxford University Press.
- Sommers Fred, 1957 : « Types and Ontology ». In : Peter Frederick Strawson, ed. : *Philosophical logic*. Oxford : Oxford University Press, 139—169.
- Strawson Peter Frederick, 1959 [1964] : *Individuals. An essay in Descriptive Metaphysics*. London : Methuen & Co.
- Strawson Peter Frederick, 1979 [1988] : *Perception and its objects*. In : Jonathan Dancy, ed. : *Perceptual knowledge*. Oxford : Oxford University Press, 92—112.
- Strawson Peter Frederick, 1992 : *Analysis and Metaphysics*. Oxford : Oxford University Press.
- Wittgenstein Ludwig Josef Johann, 1969 : *On Certainty*. Oxford : Basil Blackwell.

Camille Fauth, Béatrice Vaxelaire

Institut de Phonétique de Strasbourg — IPS & U.R. 1339

Linguistique, Langues et Parole — LiLPa,

E.R. Parole et Cognition, Université de Strasbourg

Jean-François Rodier, Pierre Philippe Volkmar

Groupe Hospitalier Saint Vincent —

Clinique Sainte Anne, Strasbourg

Rudolph Sock

Institut de Phonétique de Strasbourg — IPS & U.R. 1339

Linguistique, Langues et Parole — LiLPa,

E.R. Parole et Cognition, Université de Strasbourg,

Faculté des Lettres, Université Pavol Jozef Šafárik,

Košice, Slovaquie

Paralysies récurrentielles et perturbation de l'intelligibilité de la parole et de la classification homme / femme

Abstract

The objective of this work is to evaluate the voice quality of patients who underwent thyroid surgery and to find out if listeners succeed in distinguishing between a man's voice and a woman's voice. The aim is also to evaluate the intelligibility of their voice.

To answer these questions, 14 speakers (7 patients and 7 control subjects) were recorded while producing [iCa] sequences and sustained vowels. The recordings of patients took place in different phases: 15 days after surgery (post-op1), 1 month after (post-op2), etc.

Two perceptual tests were then proposed to a jury consisting of 27 naïve listeners. They had (1) to identify the sex of the speaker and to assign a confidence score of 1 to 5 for three vowel productions of the vowel [a], by various speakers and at different recording phases (84 stimuli). Listeners also had to (2) identify the uttered nonsense word and assign to their response a confidence score going from 1 to 5. The chosen distinguishing criterion will be that of consonantal voicing, for 168 stimuli.

The results of the sex identification of the speaker indicate that pathological speakers were correctly categorized. Confidence scores did not prove significant.

Concerning the intelligibility of pathological speakers, an effect of recording phase has been shown for the identification of nonsense words, since nonsense words are best perceived by naïve listeners in the late recording stages. Confidence scores were not significant.

Keywords

Clinical phonetics, perception, dysphonia, intelligibility, gender, quality of life.

Her voice was ever soft, gentle and low, an excellent thing in woman.

Shakespeare, *King Lear*, Viii

1. Introduction

Ce travail s'insère dans le cadre général des *perturbations* et des *réajustements* en production et en perception de la *parole*, et dans celui du cadre spécifique des problématiques liées aux chirurgies de la glande thyroïde. Lors de son ablation, le chirurgien prend soin de préserver les nerfs récurrents responsables de la mobilité des plis vocaux. Toutefois, après une opération au niveau du larynx, une paralysie unilatérale récurrentielle peut apparaître, paralysie qui aura pour conséquence une altération de la voix.

La paralysie unilatérale post-thyroidectomie peut être attribuée soit au geste chirurgical lui-même, soit à l'intubation trachéale, même si cette cause est relativement rare (Friedrich *et al.*, 2000). L'incidence de la paralysie laryngée unilatérale post-thyroidectomie reste heureusement relativement faible. Selon les études publiées ces dernières années (voir p.ex. Benninger *et al.*, 1998) prenant en compte au minimum 500 patients, le taux de paralysies laryngées en postopératoire immédiat (soit un mois après l'opération), suivant une opération de la glande thyroïde, est compris entre 0,5% et 8,3%. Si la littérature ne s'accorde pas à dire que la paralysie laryngée unilatérale consécutive à une opération de la glande thyroïde est passagère ou définitive, l'étude de Wagner et Seiler (1994) avance 60% de récupération de la mobilité suite à une paralysie laryngée unilatérale. Un des signes cliniques de la paralysie récurrentielle est la dysphonie, et elle constitue généralement la plainte principale du patient. C'est pourquoi la voix de patients souffrant de paralysie récurrentielle intéresse la recherche en phonétique clinique, notamment dans des études longitudinales visant à évaluer la possible amélioration de la qualité vocale et de la qualité de vie du patient (Hartl *et al.*, 2005).

L'objectif de ce travail sera ainsi d'évaluer les conséquences d'une chirurgie thyroïdienne sur la voix des patients, afin de déceler les différentes perturbations qu'entraîne cette opération chirurgicale. Une attention particulière sera accordée au niveau de la *perception* de la parole, où l'on procèdera à l'évaluation de la *qualité vocale*, de l'*intelligibilité* de la parole et à la classification homme / femme des stimuli présentés, à l'aide de tests perceptifs.

2. Background

Un de nos précédents travaux (Fauth *et al.*, 2011a) a montré une modification significative des valeurs de la fréquence fondamentale (F0) pour les locuteurs

souffrant de paralysies récurrentielles unilatérale entre les différentes phases d'enregistrement (post-op1, post-op2, post-op3 et post-op4), avec une tendance à l'amélioration au cours du temps.

Notons que de nombreux auteurs (Klatt, 1990; Kreiman *et al.*, 2003 p.ex.) définissent la fréquence fondamentale comme un indice majeur pour la différenciation homme / femme. Ces auteurs mesurent la fréquence fondamentale des hommes entre 90 Hz et 140 Hz, alors que celle des femmes est mesurée autour de 170 Hz et 210 Hz. Selon Jacqueline Vaissière (2006), une zone de confusion existe aux environs de 160 Hz, c'est-à-dire que la catégorisation du locuteur, ou l'identification du sexe du locuteur, pourrait se révéler difficile pour un locuteur naïf si les valeurs fréquentielles obtenues pour une voix se situent entre 140 Hz et 170 Hz. Nos mesures acoustiques indiquent que, dans les phases d'enregistrement post-opératoire précoces, les productions de certaines de nos locutrices se situent dans cette zone de confusion, ce qui rendrait intéressant le fait de conduire des tests perceptifs sur un jury d'auditeurs naïfs afin de déterminer si l'altération de la voix des patients perturbe la reconnaissance du sexe des locuteurs.

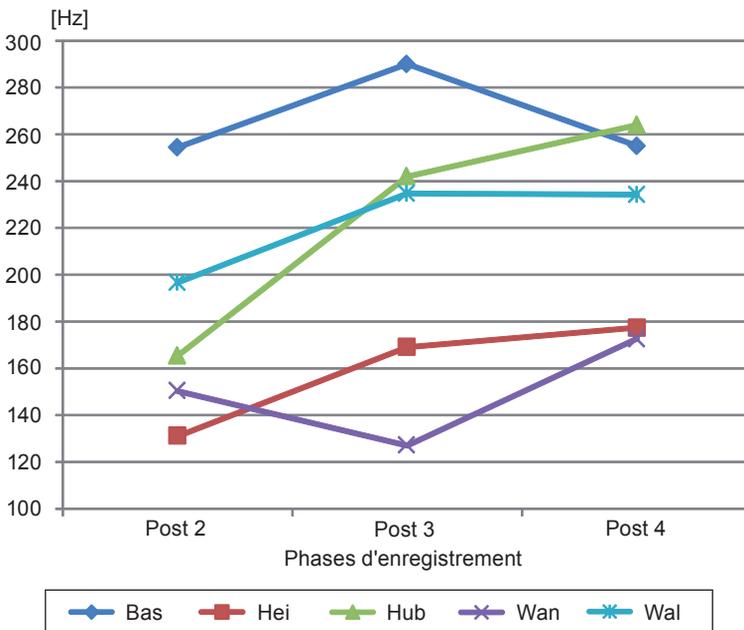


Figure 1. Valeurs moyennes de F0 pour les locuteurs féminins pour la voyelle [a]

Dennis Klatt (1975) décrit la *Voice Onset Time* (V.O.T.) comme l'intervalle allant du relâchement consonantique jusqu'à l'établissement de la structure formantique stable de la voyelle. Quant au *Voice Termination Time* (V.T.T.), il est défini par Agnello (1975) comme l'intervalle allant de la disparition de la structure formantique clairement définie (provoquée par la clision consonantique) jusqu'à la

dernière impulsion glottique. Ces paramètres nous renseignent donc sur le timing oro-laryngé.

Une étude temporelle (Fauth *et al.*, 2011b) que nous avons conduite à partir de logatomes produits par des locuteurs souffrant de paralysies récurrentielles a révélé que les valeurs de V.O.T. et de V.T.T. avaient tendance à être plus grandes en phases post-opératoires, et qu'elles montraient une grande variabilité inter-locuteur. La durée des voyelles a également été un paramètre pertinent, ce qui laisse supposer que les difficultés de contrôle de vibrations des cordes vocales ont une incidence sur la longueur des segments vocaliques. Dans la mesure où ces paramètres sont des indices de la sonorité liée à la vibration des cordes vocales notamment, il pourrait se révéler intéressant de conduire des tests d'identification de nos logatomes afin d'observer si la reconnaissance et la classification de ces derniers ne sont pas perturbées par la paralysie unilatérale.

3. Méthode

3.1. Patients et corpus

Le protocole expérimental a consisté à enregistrer 7 patients (5 femmes et 2 hommes) lors de différentes phases post-opératoires (post-opératoire + 15 jours, + 1 mois, + 2 mois) et 7 sujets contrôles (appariés en genre et en âge), à l'aide d'un corpus composé de voyelles soutenues et de logatomes VCV. Les phases d'enregistrement seront appelées Post 2 (15 jours après l'intervention), Post 3 (1 mois après l'intervention) et Post 4 (2 mois après l'intervention) dans la suite de ce travail. Les voyelles soutenues sont les 3 voyelles extrêmes /i, a, u/. Quant aux logatomes, ils étaient introduits par une phrase porteuse du type « C'est VCV ça ». À l'intérieur du logatome, la voyelle V1 était [i] alors que V2 était le [a] ; les voyelles [i] vs [a] sont volontairement choisies car leur réalisation permet d'observer la traversée du larynx d'une position basse pour le [i] à haute pour le [a] et *vice versa*, dans ce contexte VCV (Vaxelaire, Sock, 1997 Eurospeech ; Vaxelaire, 2007 HDR). Ces voyelles permettent en outre d'observer la dynamique maximale en terme de déplacements mandibulaire et lingual. Les consonnes étaient l'une des suivantes : /p, t, k, b, d, g/. Ces 6 consonnes ont été choisies car elles offrent la possibilité d'observer l'effet du recul du lieu d'articulation (de l'avant vers l'arrière de la cavité buccale) sur la pression intra-orale en liaison avec l'activité laryngienne (*i.e.* la mesure du V.O.T.). Elles permettent aussi l'alternance de séquences entièrement sonores V1 [b d g] V2 et de séquences mixtes V1 [p t k] V2, où les plis vocaux ne seront donc pas sollicités de façon continue. Les résultats présentés dans cet

article portent sur des séquences /iCa/. Le choix de cette séquence s'explique par le fait qu'elle permet de vérifier les conséquences éventuelles d'un problème de mobilité du larynx, ce dernier réalisant un mouvement vers le bas pour produire la voyelle /i/ et un mouvement vers le haut pour la voyelle /a/ en parole non-pathologique (Vaxelaire, Sock, 1997). En outre, seules les séquences se terminant par la voyelle de grande ouverture ont été utilisées dans la mesure où certaines études ont montré qu'il était parfois difficile de distinguer des frontières claires entre le bruit généré par une occlusive et une voyelle de petite ouverture.

3.2. Mesures

Les voix enregistrées ont été évaluées par un jury composé de 5 experts qui avaient à les classer comme normales (ou G0) pour nos locuteurs contrôle, légèrement (G1), moyennement (G2) ou sévèrement (G3) altérées pour les sujets pathologiques, selon l'échelle GRBAS (Hirano, 1981).

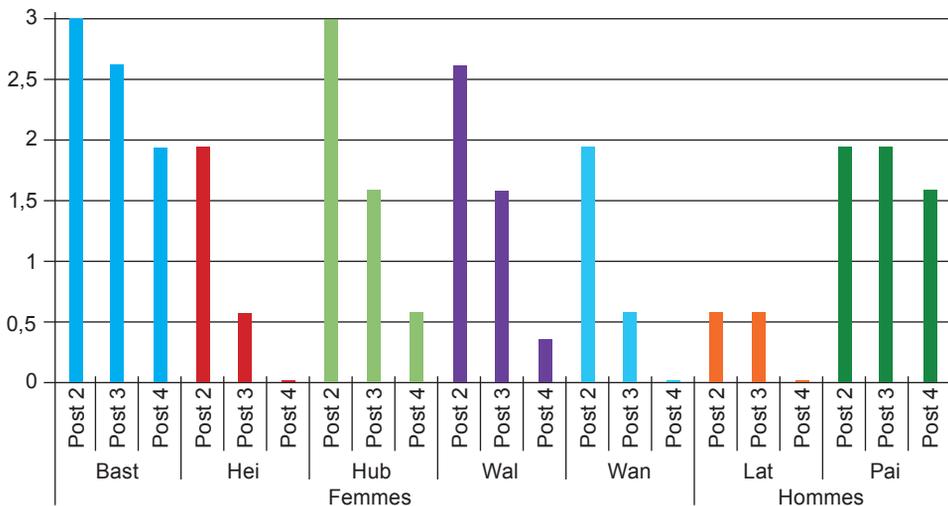


Figure 2. Évaluation perceptuelle par le jury expert, scores moyens pour le paramètre G de l'échelle GRBAS (Hirano, 1981)

Le présent travail consistera à conduire des tests perceptifs à l'aide d'un jury naïf dans le but d'évaluer l'intelligibilité du locuteur et de préciser son sexe.

Pour répondre aux questions posées *supra* et relatives à l'identification du sexe du locuteur et à l'évaluation de l'intelligibilité, deux tests perceptifs ont été proposés, à l'aide de la plateforme d'évaluation PERCEVAL (Ghio *et al.*, 2003), à un jury naïf composé de 27 personnes. Le premier de ces tests consistait à faire écouter 3 productions vocaliques de la voyelle [a], par locuteur et par phase d'en-

enregistrement (soit 84 stimuli), aux 27 auditeurs qui avaient alors pour tâche d'identifier le sexe du locuteur et d'attribuer une note de confiance allant de 1 à 5. Le second test consistait à faire écouter différents logatomes, les auditeurs ayant alors à identifier la production sonore perçue et à attribuer une note de confiance allant de 1 à 5 à ce choix. Le critère distinctif retenu était celui de la sonorité consonantique, soit 168 stimuli. Les deux tests étaient construits selon un modèle à choix forcé. Pour la seconde expérience, il s'agissait d'identifier la réponse correcte parmi deux propositions, opposées selon le critère de la sonorité de la consonne (fig. 3).

Ex. : « c'est ida ça »

GRILLE D'ÉVALUATION		
Vous avez entendu : <input type="radio"/> c'est ida ça <input type="radio"/> c'est ita ça		
Évaluez votre réponse : <input type="radio"/> 1 <input type="radio"/> 2 <input type="radio"/> 3 <input type="radio"/> 4 <input type="radio"/> 5		
<table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <tr> <td style="padding: 2px 10px;">Valider</td> <td style="padding: 2px 10px;">Effacer</td> </tr> </table>	Valider	Effacer
Valider	Effacer	

Figure 3. Exemple de trial proposé au jury d'écoute à partir de la plateforme PERCEVAL (in Ghio *et al.*, 2003)

4. Hypothèses

Nos hypothèses sont les suivantes : (1) Plus la fréquence fondamentale de nos locutrices est basse, et s'approche de 160 Hz, plus l'identification du sexe du locuteur devrait être difficile. Cela devrait se traduire par des notes de confiance plus basses, avec toutefois une identification correcte dans la mesure où les voix ne sont pas rauques. L'amélioration de la qualité vocale, notamment à l'aide de la rééducation vocale et du temps, devrait permettre une identification plus facile, donc une augmentation des notes de confiance. Une attention particulière sera donc accordée aux locutrices pour lesquelles la fréquence fondamentale est mesurée autour de 160 Hz. L'identification des voix masculines ne devrait pas poser de problème particulier. En effet, les voix masculines étant plus graves, une baisse de fréquence fondamentale ne devrait donc pas perturber l'identification. (2) Dans les phases d'enregistrements précoces, les modifications du timing de vibrations des cordes vocales devraient rendre l'identification des logatomes difficiles avec des notes de confiance plus basses, ainsi que des erreurs de classification. Ces problèmes devraient diminuer avec l'amélioration de la qualité vocale. L'identification des logatomes produits par nos locuteurs de contrôle devrait toujours être correcte (réponses correctes et scores élevés).

5. Résultats

5.1. Identification du sexe du locuteur

5.1.1. Catégorisation du locuteur

L'identification du sexe du locuteur n'a pas posé de problème particulier à notre jury d'écoute, même lorsque la fréquence fondamentale de la locutrice était mesurée autour de 160 Hz. La catégorisation du sexe du locuteur a été correcte dans 98% des cas, aussi bien pour les locuteurs pathologiques que pour les sujets de contrôle. Les résultats, non significatifs toutefois, indiquent que l'identification du locuteur a été plus difficile dans les phases d'enregistrement tardives. En effet, si l'on considère uniquement les erreurs de classification, 22% proviennent d'enregistrement effectués en Post 2, 37% en Post 3 et 41% en Post 4. L'expérience n'a donc pas permis de mettre en évidence un effet de phase d'enregistrement. La fréquence fondamentale de nos locuteurs n'est probablement pas assez dégradée pour donner des résultats significatifs. Il est également possible que d'autres facteurs entrent en considération.

En revanche, il convient d'observer qu'une de nos locutrices (Hei) comptabilise à elle seule 86% des erreurs de classification, toutes phases d'enregistrement confondues. Ce résultat est à rapprocher des mesures de fréquence fondamentale. Pour cette locutrice, elle était mesurée à 130 Hz en Post 2, c'est-à-dire non seulement en deçà de la zone de confusion mais il s'agissait également de la plus basse de toutes nos locutrices, ce qui a pu influencer notre jury (fig. 4).

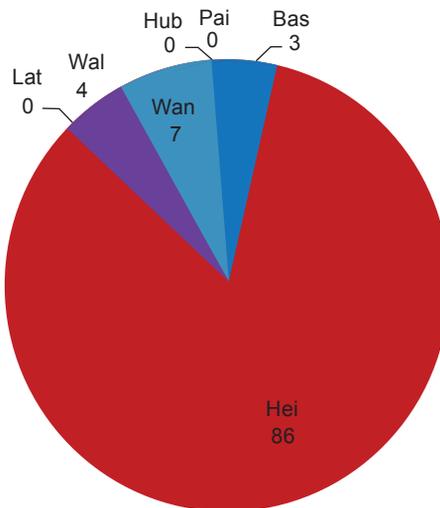


Figure 4. Pourcentage de réponses erronées en fonction du locuteur

5.1.2. Notes de confiance

Les notes de confiance ne nous ont pas permis de mettre en évidence les doutes du jury d'écoute. En effet, dans le cas où le sexe du locuteur était correctement identifié, les notes de confiance étaient hautes. La moyenne des notes de confiance est de 4,47/5 (écart-type 0,92).

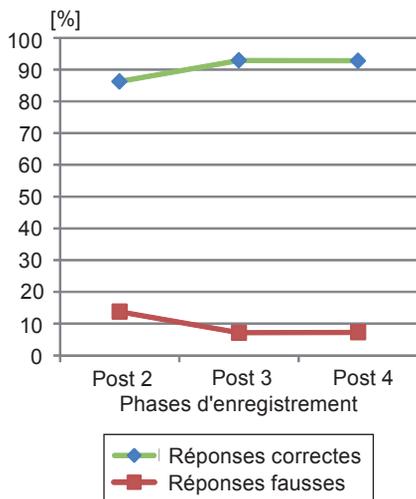
En ce qui concerne les notes de confiance pour les réponses fausses, elles se sont révélées légèrement plus basses (moyenne : 3,10/5 ; écart-type : 1,20). Ces résultats attestent toutefois de la confiance des auditeurs en leur jugement.

5.2. Intelligibilité

5.2.1. Identification du logatome produit

Les logatomes produits par les sujets contrôles ont été correctement identifiés dans 99,2% des cas avec une note de confiance de 4,66. Ces résultats correspondent à ceux que nous attendions. Nous nous focaliserons dorénavant sur l'identification des logatomes produits par les sujets pathologiques.

Toutes phases d'enregistrement confondues, les logatomes ont été identifiés correctement dans 90,5% des cas. En ce qui concerne les logatomes mal perçus, 49% sont issus de la première phase d'enregistrement (Post 2), 25,5% sont issus des phases d'enregistrement suivantes. Ces résultats étaient attendus et indiquent que les locuteurs pathologiques sont moins intelligibles après l'opération et avant le début de la rééducation orthophonique.

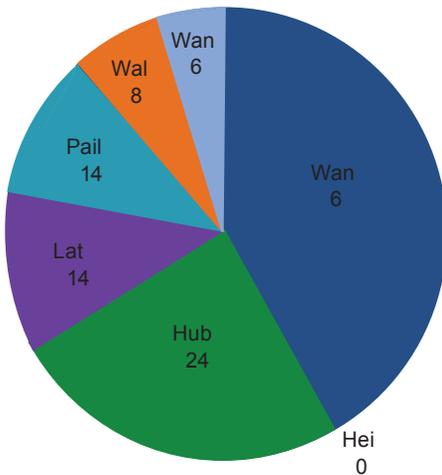


Pourcentage	R correctes	R fausses
Post 2	86,24	13,76
Post 3	92,86	7,14
Post 4	92,77	7,23

Figure 5. Pourcentages de réponses correctes et erronées en fonction des phases d'enregistrement

Si l'on observe plus en détails les résultats en fonction du temps, on remarque que le taux d'erreurs le plus important est relevé lors de la première phase d'enregistrement (Post 2), puisque 13,76% des logatomes ont été mal identifiés. Les phases d'enregistrement suivantes (Post 3 et 4) sont caractérisées par un taux d'erreurs moins important (environ 7%) et stable (voir fig. 5). Ces résultats sont à mettre en regard avec l'évaluation perceptive effectuée par le jury expert qui avait noté les voix de nos sujets comme plus dégradées (selon le paramètre G) dans la première phase d'enregistrement.

Notons que nos résultats indiquent également une très grande variabilité interlocuteurs. En effet, certains locuteurs ont posé plus de difficultés d'identification. La figure 6 présente le pourcentage de mauvaises réponses en fonction du locuteur, et permet d'observer que, si la locutrice Hei n'a par exemple posé aucun problème d'identification, le sujet féminin Bas regroupe à elle-seule 34% des mauvaises réponses. Ces résultats peuvent s'expliquer puisque la qualité vocale de la locutrice Bas s'améliorant plus graduellement, les erreurs de classification persistent en conséquence dans le temps. Notons toutefois qu'il n'existe pas de corrélation directe entre la note obtenue sur l'échelle GRBAS et les problèmes de classification. Pour exemple, la voix de la locutrice Hei avait été classée G2 en Post 2 mais n'a posé aucun problème de classification, alors que le locuteur Lat dont la voix avait été notée moins dégradée (notée G0, 5 en moyenne) comptabilise 14% des erreurs de classification toutes phases confondues.



Locuteur	N de mauvaise réponse
Bas	110
Hei	0
Hub	76
Lat	45
Pail	44
Wal	26
Wan	18

Figure 6. Pourcentage de mauvaises réponses en fonction des locuteurs

5.2.2. Scores de confiance

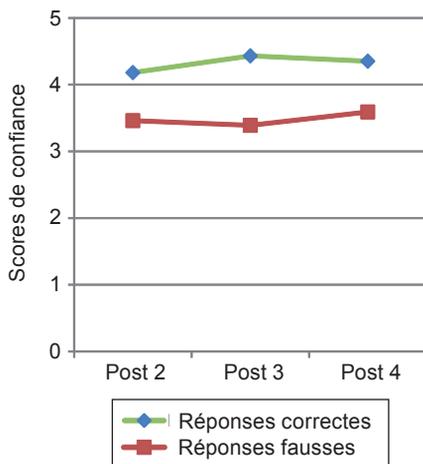
De façon générale, les scores de confiance sont plus élevés dans les phases d'enregistrement tardives. Cette observation est toutefois à prendre avec précau-

tion, puisque les différences restent non significatives, notamment si l'on prend en considération les écarts types. Notons que les scores de confiance sont élevés quelle que soit la phase d'enregistrement étudiée, ce qui indique que les auditeurs identifient correctement les logatomes (voir précédemment) et sont confiants dans leur choix.

Scores de confiance attribués en fonction des phases d'enregistrement :

Scores de confiance	Moyennes	Ecarts-Types
Post 2	4,08	1,19
Post 3	4,35	0,99
Post 4	4,29	1,09

Observons maintenant plus en détails les scores de confiance attribués en fonction du type de réponses (réponse correcte ou réponse erronée) et des phases d'enregistrement (fig. 7). On remarque alors que les notes de confiance sont légèrement plus élevées (environ 4/5) pour les logatomes correctement perçus que pour les logatomes mal catégorisés (3/5). Ces résultats, sans être significatifs, indiquent néanmoins qu'en cas de mauvaise réponse, les auditeurs sont moins confiants dans leur choix.



Pourcentage	R correctes	R fausses
Post 2	4,18	3,46
Post 3	4,43	3,39
Post 4	4,35	3,59

Figure 7. Scores de confiance attribués en fonction du type de réponse et des phases d'enregistrement

6. Conclusions

Il convient à présent de vérifier si nos hypothèses initiales ont été confirmées ou infirmées.

(1) Nous supposons que plus la fréquence fondamentale de nos locutrices était basse, et s'approchait de 160 Hz, plus l'identification du sexe du locuteur devait être difficile. Cela devait se traduire par des notes de confiance plus basses couplées toutefois avec une identification correcte. La tâche d'identification du sexe du locuteur n'a pas posé de problème au jury d'écoute. Les notes de confiance ne nous ont pas apporté de renseignements pertinents. Même lorsque la fréquence fondamentale est abaissée, la classification du sexe reste possible. Il est toutefois fort probable que si la fréquence fondamentale de nos locutrices était plus diminuée, la classification se révélerait alors plus difficile comme le laissent suggérer nos résultats pour une de nos locutrices. Il est à noter également que c'est la locutrice pour laquelle nous avons noté une augmentation de la fréquence fondamentale qui a obtenu les plus mauvais scores d'identification des logatomes.

(2) L'identification des logatomes produits par nos locuteurs de contrôle est correcte (réponses exactes et scores élevés). Dans les phases d'enregistrements faisant immédiatement suite à l'opération, les modifications du timing des vibrations des cordes vocales rendent l'identification des logatomes plus difficile. Les notes de confiance sont plus basses pour les logatomes mal catégorisés, sans l'être significativement toutefois. Les notes de confiance des logatomes correctement perçus restent élevées. Les erreurs de classification sont plus fréquentes pour les stimuli issus de la première phase d'enregistrement. De façon générale, et bien que les voix soient dégradées, l'intelligibilité des logatomes est conservée. Ces problèmes diminuent avec l'amélioration de la qualité vocale au cours du temps. Une grande variabilité inter-locuteur a également été mise au jour, variabilité qui peut s'expliquer par les différents niveaux de dégradation des voix, mais également par des stratégies individuelles de compensation et d'amélioration de la qualité vocale. Nous avons donc pu observer un effet de phase d'enregistrement et un effet de locuteur pour cette expérience.

7. Perspectives

Notre travail pourra être poursuivi en augmentant le nombre de locuteurs. Il pourrait être intéressant d'utiliser des échantillons de voix plus dégradées, notamment en ce qui concerne le paramètre R (Raucité) de l'échelle GRBAS (Hirano, 1981). Une aggravation plus marquée de ce paramètre pour les voix de femmes

devrait rendre l'identification du sexe du locuteur plus difficile. Inversement, nous souhaitons également étudier la voix de locuteurs masculins pour lesquels la paralysie récurrentielle augmente la fréquence fondamentale.

Ces voix plus dégradées devraient également rendre l'identification des logatomes plus difficile.

Enfin, de récentes études se sont intéressées aux représentations associées aux voix pathologiques, et notamment à l'image sociale qu'elles véhiculent (Revis, 2004 ; Louvet, 2010 ; Raymond, 2010). Ainsi, alors que les voix « lisses et sans aspérités » sont associées à des locuteurs jeunes, fertiles (*sic*) et en bonne santé (Bruckert *et al.*, 2010), les locuteurs dysphoniques sont décrits comme plus âgés, plus fatigués, plus déprimés et moins compétents que les sujets sains (en termes de niveau d'éducation et de compétence professionnelle), et ce dès les stades légers de la pathologie (Privat, 2009). De plus, il a été montré que plus la dysphonie était sévère, plus l'évaluation était négative (Altenberg, Ferrand, 2006). Il pourrait donc être intéressant de conduire des tests perceptifs, où la tâche du jury consisterait à évaluer les voix de nos locuteurs selon des critères esthétiques, cela pour confronter données empiriques et considérations purement subjectives.

Remerciements

Ce travail a été financé par un programme de la Maison Interuniversitaire des Sciences de l'Homme Alsace (MISHA), 2008—2012 *Perturbations et Réajustements : parole normale vs parole pathologique*, par une ANR “DOCVACIM” attribuée à l'Institut de Phonétique de Strasbourg / U.R. LiLPa, E.R. Parole et Cognition et par le projet du CS de Uds Gutenberg—Strasbourg, 2009—2011.

Les tests perceptifs ont été rendus possibles grâce à l'aide précieuse du Laboratoire Parole et Langage (LPL) d'Aix en Provence et plus particulièrement grâce à la disponibilité de Madame Carine André, Assistante Ingénieur.

Références

- Agnello J., 1975: “Voice onset and voice termination features of stutterers”. In: *Vocal Tract Dynamics and Dysfluency: The Proceedings of the First Annual Hayes Martin Conference on Vocal Tract Dynamics*. Speech and Hearing Institute.
- Altenberg Evelyn P., Ferrand Carole T., 2006: “Perception of Individuals With Voice Disorders by Monolingual English, Bilingual Cantonese-English, and Bilingual Russian-English Women”. *J Speech Lang Hear Res*, **49**, 879—887.

- Benninger Michael S., Gillen John B., Altaian Jerald S., 1998: "Changing etiology of vocal fold immobility". *The Laryngoscope*, **108**, 1346—1350.
- Bruckert Laeticia, Bestelmeyer Patricia E.G., Latinus Marianne, Rouger Julien, Charest Ian, Rousselet Guillaume A., Kawahara Hideki, Belin Pascal, 2010: "Vocal Attractiveness Increases by Averaging". *Current Biology*, **20**, 116—120.
- Fauth Camille, Vaxelaire Béatrice, Rodier Jean-François, Volkmar Pierre-Philippe, Bouarourou Fayssal, Hirsch Fabrice, Sock Rudolph, 2011a: *Etude spectrale de la production de voyelles soutenues chez des locuteurs souffrant de paralysies récurrentielles après une opération de la thyroïde*. Presented at the LXVII Congrès de la Société Française de Phoniatrie et des Pathologies de la Communication, Paris.
- Fauth Camille, Vaxelaire Béatrice, Rodier Jean-François, Volkmar Pierre-Philippe, Bouarourou Fayssal, Hirsch Fabrice, Sock Rudolph, 2011b: *A spatio-temporal prospective study of speech in patients with or without recurrent laryngeal nerve paralysis after thyroid surgery*. Presented at the ISSP'2011: "La production de la parole": du cerveau au comportement, Montréal, 57—64.
- Friedrich T., Hänsch U., Eichfeld U., Steinert M., Staemmler A., Schönfelder M., 2000: "Recurrent laryngeal nerve paralysis as intubation injury?" *Chirurg*, **71**, 539—544.
- Ghio Alain, Teston Bernard, André Carine, Cavé Christian, 2003: «PERCEVAL: une station automatisée de tests de PERCEPTION et d'EVALUATION auditive et visuelle». *Travaux Interdisciplinaires du Laboratoire Parole et Langage d'Aix-en-Provence (TIPA)*, **22**, 115—133.
- Hartl Dana M., Crevier-Buchman Lise, Vaissière Jacqueline, Brasnu Daniel F., 2005: "Phonetic effects of paralytic dysphonia". *The Annals of otology, rhinology & laryngology*, **114**, 792—798.
- Hirano Minoru, 1981: *Clinical examination of voice*. New York, Springer Verlag, 81—84.
- Klatt Dennis, 1975: "Voice Onset Time, Frication, and Aspiration in Word-Initial Consonant Clusters". *J Speech Hear Res*, **18**, 686—706.
- Klatt Dennis, 1990: "Analysis, synthesis, and perception of voice quality variations among female and male talkers". *The Journal of the Acoustical Society of America*, **87**, 820.
- Kreiman Jody, Vanlancker-Sidtis Diana, Gerratt Bruce R., 2003: "Defining and measuring voice quality". In: *VOQUAL'03*. Genève, 115—120.
- Louvet R., 2010: *Traitement des cancers débutants de la corde vocale : étude comparative des conséquences vocales et sociales*. [Mémoire de fin d'Études en Orthophonie].
- Privat N., 2009: *Dysphonie et image sociale*. [Mémoire de fin d'Études en Orthophonie].
- Revis J., 2004: *L'analyse perceptive des dysphonies*. [Thèse de doctorat Nouveau régime en Sciences du Langage].
- Vaissière Jacqueline, 2006: *La phonétique*. Paris: Presses Universitaires de France — PUF.
- Vaxelaire Béatrice, Sock Rudolph, 1997: "The Larynx and Speech Rate — An X-Ray Investigation of its Vertical Movement". *Larynx*, 135—138.
- Wagner H.E., Seiler C., 1994: "Recurrent laryngeal nerve palsy after thyroid gland surgery". *British Journal of Surgery*, **81**, 226—228.

Katarzyna Gabrysiak
Université Pédagogique de Cracovie
Pologne

Désambiguïisation lexicale du verbe français *produire**

Abstract

The present study analyzes the use of the French verb *produire* with the aim of disambiguating its meanings. The process consists in finding every possible meaning of the word by analyzing contexts in which it might appear. This stage constitutes an integral part of creating a Polish-French and French-Polish electronic dictionary and exemplifies the methodology of object-oriented approach proposed by Professor Wiesław Banyś. The analysis is based on the information taken from *Le Grand Robert de la Langue Française, Le Trésor de la Langue Française*.

After analyzing all contexts in which the verb has appeared and after specifying the object classes for each use of the verb, the author gives its Polish equivalents. Seventeen Polish equivalents of the French verb *produire* are presented.

Keywords

Electronic dictionary, object classes, object-oriented approach, disambiguating.

1. Introduction

Nous allons présenter ci-dessous l'analyse du verbe *produire* ayant pour but la désambiguïisation lexicale. Vu le phénomène de polysémie, la désambiguïisation constitue l'un des étapes indispensable au cours de la création des dictionnaires électroniques. Notre analyse se base sur l'Approche Orientée Objets de Wiesław Banyś. Comme son nom l'indique, c'est l'objet qui est au centre de la description.

* Le présent article a été publié *in extenso* dans : Katarzyna Gabrysiak : *Analyse lexicale des verbes français exprimant la cause. À partir de l'exemple de "déterminer" et "produire"*. Peter Lang 2015.

Voici sa définition tirée d'un article d'Aleksandra Żłobińska-Nowak : « [...] objet — un élément identifiable du monde réel qui peut se présenter comme concret ou abstrait, ce qui atteste de sa réalité c'est sa création ou sa disparition » (2004 :152). Il est distinct grâce aux attributs constituant sa structure ainsi qu'aux opérateurs déterminant ses fonctions. On caractérise donc l'objet en lui affectant les attributs et les opérations. On inverse l'ordre du cheminement descriptif dans la théorie structure prédicat-arguments qui est le suivant : on prend comme le point de départ le prédicat (la fonction propositionnelle) afin de trouver les arguments pouvant saturer les positions ouvertes par ce premier. En analysant les unités lexicales dans l'Approche Orientée-Objets, il est nécessaire de partir de l'objet donné et chercher les prédicats qui lui sont propres. Parmi ces prédicats appelés par Banyś *prédicateurs*, nous pouvons distinguer :

- les prédicateurs-constructeurs composant la classe d'objets donnée ou la situation présentant le manque de classe d'objets, p.ex. : *coudre un pantalon* ;
- les prédicateurs-accesseurs pouvant faire partie de la classe d'objets donnée afin d'apporter les informations concernant son comportement et sa structure, p.ex. : *le pantalon se déchire, se salit* ;
- les prédicateurs-manipulateurs représentant toutes les opérations possibles à exercer sur la classe d'objets donnée ou celles que la classe donnée peut exercer, p.ex. : *mettre, porter, laver un pantalon* (Banyś, 2002b : 206—249).

Tous les objets possédant les mêmes traits, c'est-à-dire un certain nombre d'attributs et d'opérateurs forment une classe d'objets.

Afin de dégager les classes d'objets, chaque analyse doit se dérouler selon les étapes suivantes : la réunion du corpus, la vérification de la concordance des emplois du mot en question dans ce corpus, la classification de ces emplois en ensembles dont les éléments ont le plus de traits en commun, l'analyse de chaque contexte où le mot donné apparaît pour dégager les classes d'objets qui déterminent le choix des équivalents dans la langue cible (le polonais dans notre cas).

2. Analyse du verbe *produire*

Avant de passer à l'analyse elle-même, nous présentons une courte caractéristique du verbe en question. Le verbe *produire* est un verbe exprimant la cause. Selon la classification de Gaston Gross, il l'exprime d'une façon explicite c'est-à-dire à l'aide des moyens syntaxiques ou lexicaux. Il peut représenter une cause interne qui opère sur le prédicat de premier ordre, p.ex. : *produire du thé, produire du vin* (Pauna, 2007 : 91). Mais aussi, il constitue une cause externe se basant sur le prédicat d'ordre supérieur, p.ex. : *produire un mouvement, un accident*. En plus, il exprime la cause événementielle étant un fait autonome, ce qui veut dire qu'il ne

dépend pas de la position de l'interlocuteur (Pauna, 2007 : 18). Pauna établit une liste d'arguments : <bruits>, <accidents>, <catastrophes>, <chocs>, <changements d'état>, <dégâts-destruction>, <catastrophes naturelles>, <effets>, <phénomènes économiques>, <états conflictuels>, <états environnementaux>, <états situationnels-absence>, <réactions-comportements>, <mouvements sociaux>, <dire>. Selon la classification d'Igor Mel'čuk qui analyse la causation comme un sens langagier, donc « un élément du signifié des verbes français exprimant une causation » (cf. Mel'čuk, 2006 : 250), *produire* est un verbe de causation c'est-à-dire, il ne comprend aucune spécification de l'effet contrairement aux verbes causatifs incluant une configuration sémantique montrant l'effet de la causation en question, p.ex. : *construire*, *tuer*, *réfléter* (cf. ibidem).

2.1. Configurations schématiques dégagées des analyses des emplois

Toutes les configurations schématiques ainsi que les classes d'objets ont été dégagées après avoir étudié le corpus constitué des entrées lexicales du verbe *produire* se trouvant dans le *Trésor de la Langue Française* et dans le *Grand Robert de la Langue Française*. Nous commençons par le schéma qui présente la signification principale du verbe *produire* en tant que prédicat de premier ordre :

1. X — [HUM] — produire — Y — [CONC INM] — produkować

Le pays qui donna au monde la poudre à canon ne peut renoncer à produire du plutonium comme défi à l'isolement où le maintiennent les puissances occidentales.

Quand la position du sujet est occupée par la classe [HUM] et la position du COD par la classe [CONC INM], nous traduisons le verbe *produire* par *produkować*. Mais, il y a des noms concrets inanimés qui ne réalisent pas ce schéma ce qui entraîne le changement d'équivalent polonais du verbe en question.

2. X — [HUM] — produire — Y — [<plantes>] uprawiać

Les agriculteurs ont produit le colza HOLL en évitant tout mélange avec les variétés classiques.

Dans le schéma suivant, la position du sujet est occupée par la classe [HUM] pendant que la position du COD est saturée par la classe [<plantes>]. Dans presque tous les cas, l'équivalent *uprawiać* est le plus convenable. Mais, nous avons observé quelques exceptions, à savoir le mot *fleur* qui admet l'équivalent *hodować*. Cela résulte du fait que l'on traite les fleurs comme les animés, et dans ce contexte comme les animaux.

La floriculture, qui est une branche de l'horticulture, permet de produire les fleurs durant toute l'année.

L'exemple suivant montre qu'en position de sujet peuvent se trouver des noms collectifs qui en représentant les humains appartiennent à la classe correspondante : [HUM].

Seulement une usine a survécu au voyage, mais a produit des fleurs rouges spectaculaires avec des pétales aigus.

3. X — [HUM] — produire — Y — [<art> : <oeuvre>] tworzyć

Je range les tragédies de Voltaire parmi les œuvres les plus informées que l'esprit humain ait jamais produites.

Cette configuration contient la classe [HUM] en position de sujet et la classe [<art> : <oeuvre>] en position de COD ce qui nous permet de traduire *produire* par *tworzyć*.

Dans le contexte cinématographique, *film* est considéré en tant que produit de consommation. D'où la traduction *produkować*.

4. X — [HUM] — produire — Y — [<film>] produkować

Jusqu'à 1914, le cinéma français fut le premier du monde et produisit 90% des films projetés.

5. X — [HUM] — produire — Y — [<produit de musique>] wydawać

Chromeo produit l'album le plus court et le plus petit au monde.

Cette configuration s'inscrit dans le domaine de l'industrie de la musique. *Produire* est traduit par *wydawać*. La classe d'objets [<produit de musique>] est très vaste parce que grâce au phénomène de métonymie, nous pouvons omettre certains éléments. Au lieu de dire *l'album Exciter*, il est possible d'employer seulement le titre. Nous présenterons aussi ce problème dans les commentaires finaux.

6. X — [HUM] — produire — Y — [<document>] przedstawić

L'engagé est tenu, pour justifier des conditions prescrites ci-dessus, de produire un extrait de son casier judiciaire.

Ce schéma ainsi que les exemples nous renvoient au domaine du droit et de l'administration. La classe en position de COD rassemble tous les objets qui sont une sorte de document le plus souvent en version papier. Cependant, on peut observer que grâce à la métonymie il est possible de dire :

À chaque fin de mois, l'entreprise produit une situation de travaux mensuelle comportant le montant du marché.

Grâce à nos connaissances et nos expériences, nous supposons que cette situation est produite sous forme de document en version soit papier soit numérique. En effet, c'est la façon de présenter des données par une entreprise la plus fréquente et la plus répandue. La même chose a lieu dans la phrase suivante :

Sur la demande du Tribunal, la partie défenderesse a produit la décision procédant à la nomination de M.A. au service juridique.

7. X — [CONC : <machine>] — produire — Y — [CONC INANM] produkować

Cette machine produit continuellement et automatiquement des glaçons.

Cette configuration se caractérise par la classe [CONC : <machine>] ce qui ne change pas de traduction, on peut employer l'équivalent *produkować*. Nous avons dégagé cette classe étant donné que ce sont des machines qui remplacent l'homme de plus en plus souvent dans beaucoup de branches de l'industrie.

8. X — [HUM / ANM : <parent : mâle>] — produire — Y — [HUM / ANM : <enfant>] — splodzić

Comme son père, Sangamaditya a épousé et a produit un fils.

9. X-[HUM / ANM : <parent : femelle>] — produire — Y — [HUM/ANM : <enfant>] — począć

Une femme avait donné naissance à onze garçons, et enfin elle a produit une fille.

Ces configurations sont intéressantes du point de vue de la relation qui doit exister entre les objets de la classe occupant la position du sujet et ceux de la classe se trouvant en position de COD pour que l'on puisse traduire *produire* par *splodzić* ou *począć*. À savoir, c'est le premier degré de parenté. On remarque que l'on emploie plus souvent l'équivalent *splodzić* au cas où en position de sujet se trouve un mâle. *Począć* est utilisé lorsque cette position est occupée par une femelle.

10. X — [<union : homme—femme>] — produire — Y — [HUM / ANM : <enfant>] — z X — [<union : homme—femme>] zrodzić się Y — [HUM / ANM : <enfant>]

Son deuxième mariage a produit un fils en 1975.

Le schéma suivant présente aussi le premier degré de parenté entre le sujet et le COD, mais cette relation n'est pas exprimée d'une façon directe comme dans les

schémas précédents où nous avons affaire à la relation père—fils, mère—enfant, etc. Ici, en position de sujet, nous distinguons la classe [<union : homme-femme>] contenant les prédicats tels que : *mariage, couple, union*, etc. qui expriment à leur tour une relation homme—femme. Nous voyons donc que la relation entre le sujet et le COD n'est pas directe ce qui influe sur la traduction parce que dans ce cas-là, on ne dit pas en polonais *małżeństwo zrodziło dziecko*. Le polonais emploie une autre structure, à savoir que le COD en français devient le sujet en polonais, le sujet en français devient le complément circonstanciel, le verbe prend sa forme pronominale :

Z tego małżeństwa zrodził się syn.

11. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [ANM] — stworzyć

Il est certain que son péché, fort différent d'ailleurs de ce qu'on nomme conduite de débauchée, a produit un homme excellent.

Cette configuration renvoie aussi au processus de création, mais on observe le manque de relation de parenté entre le sujet et le COD. Par conséquent, il n'est pas possible de dire en polonais *zrodzić* ni *splodzić*. En plus, il ne s'agit pas de processus de conception d'un homme au sens strict dont le but consiste à mettre un enfant au monde, mais il s'agit de la création de sa façon de penser, d'agir, de se comporter, bref de sa personnalité. Nous nous sommes décidés à joindre au même schéma les contextes où en position du COD il y a des animaux. En effet, on les considère en tant qu'humains :

La nature a produit des animaux qui remplissent à peu près ce vide, et qui devront former une classe particulière, s'ils ne peuvent être compris, soit dans les mammifères, soit dans les oiseaux, d'après leur système d'organisation.

L'exemple suivant illustre la situation où l'énoncé réalise le schéma en exigeant à la fois un autre équivalent :

Il est inacceptable que le système éducatif "produise" des élèves (jeunes ou adultes), en totale indifférence et en totale ignorance des besoins en main-d'œuvre.

Il est à remarquer que cet énoncé possède un caractère ironique au niveau du style, au niveau de l'interprétation. Non seulement, la relation de parenté entre le sujet et le COD n'existe pas, mais encore *les élèves* qui appartiennent à la classe [HUM] sont perçus comme des produits, des objets. En conséquence, pour garder le même sens en polonais, il faut traduire *produire* par *produkować*.

12. X — [<société>] — produire — Y — [ANM] — dać

Produire un génie. On vit enfin sous Louis XV se former une société des plus beaux génies que la France ait produits : les Diderot, les d'Alembert, les Voltaire.

Cette configuration diffère des autres par la classe d'objet saturant la position du sujet [<société>] ainsi que par la relation entre le sujet et le COD. Ce n'est pas une relation de parenté, mais elle indique l'endroit, l'environnement social d'où quelqu'un provient. Par conséquent, la traduction *spłodzić* n'est pas possible. Il ne s'agit pas non plus de la création de la personnalité d'un homme, au contraire il est question d'un homme concret, réel. En fait, nous avons choisi l'équivalent *dawać*.

13. X — [HUM] — produire — Y — [HUM] — wprowadzić / wprowadzić na salon

Femme du monde qui produit un jeune écrivain dans son salon.

Nous proposons comme la traduction de *produire* dans ces exemples : *wprowadzić* ou *wprowadzić na salon*. Ce premier équivalent est employé lorsque dans une phrase traduite, il y a un complément circonstanciel de lieu. Au cas où cette position n'est pas saturée, nous considérons *produire quelqu'un* comme une expression figée dont la traduction est : *wprowadzić na salon*. Mais, ces exemples illustrent un emploi vieilli du verbe *produire*. Aujourd'hui, nous rencontrons de telles configurations, mais le contexte est différent. Il est lié à l'industrie musicale. Voyons quelques exemples :

Chacun d'entre nous, les internautes peut produire un artiste !

Toutes ces phrases réalisent le schéma suivant :

14. X — [HUM] — produire — Y — [<artiste de musique>] — być producentem

Remarquons que c'est la première fois que la langue polonaise emploie la forme nominale et non pas la forme verbale du prédicat en question. En effet, celle-ci n'est pas admise dans ce contexte, c'est-à-dire lorsque *produire un artiste* signifie *produire son album, sa chanson*, etc. Les traductions suivantes seraient donc incorrectes :

**Wyprodukować artystę*

**Produkováć piosenkarza*

Certes, elles seraient possibles au cas où *produire* signifierait *créer* et en plus, où tout l'énoncé aurait un caractère ironique et véhiculerait un sens péjoratif.

15. X — [HUM] / [<animaux>] / [<organes>] — **produire** — Y — [<substances physiologiques>] / [<organes et leurs parties>] / [<autres>] — **wytwarzać**
Le cerveau produit deux petits nerfs très-grêles et très-longs qui suivent la longueur de l'œsophage jusqu'au point d'union de la tête avec le thorax, immédiatement au dessus du condyle articulaire.

Comme nous voyons, *produire* est traduit par *wytwarzać* au cas où en position de sujet il y a la classe [HUM] / [<animaux>] / [<organes>] et en position de COD [<substances physiologiques>] / [<organes et leurs parties>] / [<autres>].

16. X — [<plantes>] / [<partie d'une plante>] — **produire** — Y — [<substance végétale>] / [<partie d'une plante>] — **wytwarzać**
Comme tant de créatures du règne animal et du règne végétal, comme la plante qui produirait la vanille.

La classe en position de sujet [<plantes>] / [<partie d'une plante>] détermine la traduction de *produire* par *wytwarzać*. Mais dans le cas d'arbres fruitiers qui produisent leurs fruits, il convient mieux de traduire *produire* par *dawać* :

*Le pommier est un arbre qui produit des pommes.
 Jabłoń to drzewo, które daje jabłka.*

Voyons le schéma décrivant ces exemples :

17. X — [<arbres fruitiers>] — **produire** — Y — [<fruits>] — **dawać**

Il est intéressant de voir ce qui se passe avec cet équivalent dans le cas où la position du COD n'est pas saturée :

Mon poirier produit beaucoup une année sur deux.

Dans ce cas-là, nous avons deux possibilités : soit nous ajoutons à l'équivalent choisi le complément d'objet direct *owoce*, soit nous choisissons un autre verbe, à savoir *owocować*.

Moja grusza daje dużo owoców / obficie owocuje raz na dwa lata.

Les schémas suivants illustrent des situations où il faut se référer au contexte plus large pour choisir un équivalent. Selon que nous avons affaire à un contexte industriel, religieux ou géologique, le verbe *produire* correspond à des équivalents différents tels que : *produkować*, *rodzić*, *wytwarzać*. Passons aux détails.

Contexte industriel, agricole, économique

18. X — [**<terre — sol>**] — **produire** — Y — [**<produit alimentaire>** / **<plantes>**] — **produkować**

La terre produit de la nourriture pour douze milliards de personnes.

Le premier cadre nous renvoie à l'industrie agricole. *Terre* signifie dans ce cas-là : « étendue de sol meuble où poussent les végétaux, utilisée pour les cultures ». Ces végétaux sont exploités dans la production de la nourriture assurée par l'homme. Par conséquent, il faudrait dire :

L'homme produit la nourriture à partir des végétaux qui poussent dans la terre.

Grâce à la capacité de l'homme de déduire, d'inférer le sens d'après le contexte ainsi qu'en profitant de ses connaissances et de ses expériences, cette phrase peut être réduite à la forme qui suit :

La terre produit la nourriture.

En plus, on peut trouver dans le contexte l'occurrence du lexique lié à l'économie, à l'industrie agricole.

Néanmoins, en cas d'absence d'indices contextuels renvoyant aux domaines énumérés au-dessous, on peut traduire le verbe en question par *dawać*. De plus, nous observons la saturation de la position du COI par la classe [HUM] ce qui élimine la traduction *produkować* dans ce cas-là.

19. X — [**<terre — sol>**] — **produire** — Y — [**<produit alimentaire>** / **<plantes>**] — **à** — Z — [HUM] **dawać**

La terre nous produit toujours des fleurs et des herbes de ces graines !

Contexte religieux, biblique, philosophique

20. X — [**<terre — mère>**] — **produire** — Y — [**<plantes>**] — **rodzić**

La terre produit spontanément du fruit, premièrement l'herbe, ensuite l'épi.

Le cadre suivant présente la *terre* en tant que mère. L'archétype de la terre-mère provient de la mythologie et il signifie : « élément primordial, divinisé, conçu comme la mère universelle ». Il apparaît aussi dans la Bible où la Terre est perçue comme une mère qui met au monde des enfants. D'où la traduction *rodzić*.

Contexte géologique, physique, astronomique

21. X — [**<terre — planète>**] — **produire** — Y — [**<phénomènes physiques et chimiques>**] — **wytwarzać**

La terre produit le métal.

Dans le dernier cadre, *terre* est vue en tant que planète du système solaire. Passons aux configurations suivantes.

22. X — [ABSTR] — produire — Y — [<phénomènes physiques et chimiques> / <mouvement>] wytwarzać

Une partie de la chaleur produite par la combustion [du bois humide] est employée à volatiliser l'eau.

Cette configuration se distingue par la présence de la classe [<phénomènes physiques et chimiques>] en position de COD. La position du sujet est occupée par les abstraits. On observe quelques cas rares où la classe [HUM] peut s'y trouver ; ce sont les prédicats tels que : *énergie, électricité, son, lumière* qui saturant la position du COD le rendent possible. Mais, il est à remarquer que les humains peuvent occuper la position du sujet grâce au phénomène de métonymie. Ce n'est pas l'homme lui-même qui produit de l'énergie, par exemple, mais c'est son activité. Cela concerne aussi des noms concrets qui peuvent se trouver en position de sujet.

Aujourd'hui, l'homme produit de l'électricité à partir de différentes sources d'énergie.

23. X — [ABSTR] — produire — Y — [<profit>] przynosić

On voit que si l'impôt produit souvent un bien quant à son emploi, il est toujours un mal quant à sa levée.

Le schéma suivant se caractérise par la classe [<profit>] en position de COD qui rassemblent les objets présentant un profit matériel, c'est le plus souvent un gain financier. Nous avons choisi le verbe *przynosić* en tant que traduction de *produire* dans ce type de contextes. Il est aussi intéressant de voir que si en position de COD apparaît une chiffre indiquant une somme d'argent, le polonais précise très souvent si cette somme constitue un gain ou une perte. Le français ne requiert pas de telles précisions.

La vente a produit 108 211 francs.

W ciągu 12 miesięcy ich sprzedaż przyniosła producentom 283 mln zł przychodu.

Néanmoins, nous avons trouvé quelques exemples qui ne se soumettent pas à cette règle.

W listopadzie 2004 roku, w pierwsze 24 godziny rynkowej obecności poprzedniczki nadchodzącej gry, Halo 2, jej sprzedaż przyniosła 125 mln dolarów.

24. X — [HUM] — produire — Y — [<opinion>] — wydawać

Deuxième principe à partir duquel les gens peuvent produire une opinion.

La classe d'objet [<opinion>] conditionne la saturation de la position du sujet par la classe [HUM] : en effet, nous n'avons pas trouvé d'exemples où les abstraits se trouvent en position de sujet. *Produire* est traduit par *wydawać*.

25. X — [HUM] — produire — Y — [<choix — possibilité>] — przedstawiać

L'usine de Moorcroft a produit un choix étendu d'articles domestiques.

26. X — [ABSTR] — produire — Y — [<choix-possibilité>] — dawać

L'authenticité et la clarté vécues au cœur de cet état, produit une possibilité de guérison.

Les configurations 25 et 26 ne diffèrent que de la classe d'objet occupant la position de sujet. Mais cela entraîne un changement de traduction. En effet, l'abstrait en position de sujet élimine l'équivalent *przedstawić*.

27. X — [HUM] — produire — Y — [<décision>] — wydawać

Le but même de la prise de décision est souvent de produire une décision justifiable aux yeux des autres.

28. X — [ABSTR : <système de règles>] — produire — Y — [<décision>] — generować

Il est temps que certains élus comprennent que c'est la procédure qui a produit la décision qui rend cette décision légitime.

29. X — [ABSTR : <événement>] — produire — Y — [<décision>] — powodować

Une discussion tumultueuse produit une décision tumultueuse.

Les schémas du 27 au 29 ont la classe [<décision>] dans la position de COD. Et c'est la position du sujet qui les distingue et influe sur la traduction. Dans le cas où le sujet est exprimé par la classe [HUM], *wydawać* constitue l'équivalent de *produire*. Mais lorsque ce sont des abstraits qui occupent cette position, la chose se complique. Nous avons rencontré le plus de problèmes en traduisant le verbe en question dans la configuration 28 comprenant la classe [ABSTR : <système de règles>]. Cela résulte du fait que dans la langue polonaise, ce sont les hommes qui prennent une décision et non pas les règles, ni les procédures, etc. Certes, ils peuvent le faire selon une procédure se composant de plusieurs étapes dont le but est de prendre une décision. Bref, la procédure mène à une décision mais elle ne la produit pas. Par conséquent, de tels abstraits ne saturent pas la position du sujet dans les

contextes où il est question de cette opération intellectuelle. Par contre, le français l'admet. Ainsi, les phrases : *la procédure qui a produit la décision, une règle de décision collective produit une décision* sont tout à fait correctes. Après une longue recherche d'un équivalent adéquat, nous avons choisi le verbe *generować* qui d'un côté, exprime le sens du verbe *produire*, et de l'autre, permet de garder la même structure syntaxique de la phrase. La position du sujet peut être aussi occupée par les abstraits appartenant à la classe [ABSTR : <évènement>]. Dans ce cas-là, on traduit *produire* par *powodować*.

Comme la langue polonaise n'offre pas de grand éventail de verbes de cause, nous pouvons choisir entre *powodować* et *wywołać* en tant qu'équivalents de *produire*. Mais, ce premier constitue avant tout l'équivalent du verbe *causer*, par conséquent, dans la plupart des cas c'est *wywołać* qui, d'après nous, correspond au sens de *produire*. Là, où *wywołać* ne convient pas nous choisissons *powodować*.

30. X — [ABSTR] — produire — Y — [<réactions physiologiques de l'organisme> / <maladies>] — wywołać

La rupture d'un ou de plusieurs vaisseaux est incapable de produire une hémorragie.

Ce schéma illustre les exemples liés au contexte médical. En position de COD, il y a des objets rassemblés dans la classe [<réactions physiologiques de l'organisme> / <maladies>]. La position du sujet est saturée par la classe [ABSTR]. Ces abstraits constituent une cause et expriment le plus souvent une activité. Même si un nom concret apparaît dans cette position, une substance par exemple, il est évident qu'il s'agit de l'activité de cette substance et non pas d'elle-même.

31. X — [ABSTR] — produire — Y — [<évènement>] — wywołać

Une erreur ne doit pas suffire à produire un accident.

32. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<phénomènes négatifs> : <conflit>] — wywołać

En Allemagne l'unification de 1990 a produit un conflit de même nature.

33. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<phénomènes négatifs> : <catastrophes>] — wywołać

L'attaque américaine a produit une catastrophe sociale de proportion historique.

34. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<phénomènes négatifs> : <crises>] — wywołać

La crise financière a produit une crise économique.

Ces configurations se caractérisent par la classe d'objet ABSTR ou HUM dans la position du sujet ainsi que <phénomènes négatifs> dans la position du COD. Nous remarquons que les sous-classes telles que : <conflit>, <catastrophes>, <crises> admettent la traduction *wywołać*.

35. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<résultat d'une action> : <destruction>] — wywołać

Cet état de fait a produit une destruction économique.

36. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<résultat d'une action> : <apparition>] — powodować

La projection à un rythme rapide d'images fixes qui diffèrent très légèrement les unes des autres produit l'apparition du mouvement par des fondus enchaînés.

37. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<résultat d'une action> : <changement>] — wywołać

Ce sont des gens ordinaires qui ont produit le changement de politique en Nouvelle-Zélande.

Les schémas 35, 36, 37 ont en position de COD la classe que l'on peut nommer d'une façon générale <résultat d'une action>. À chaque fois, elle est précisée, soit : <résultat d'une action> : <destruction>, <résultat d'une action> : <apparition>, <résultat d'une action> : <changement>. Mais c'est cet élément commun qui permet de traduire *produire* dans ces contextes par *wywołać*. Une seule classe admet la traduction *powodować*, à savoir <résultat d'une action> : <apparition>.

38. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<effet négatif> : <échec>] — wywołać

Comme une réaction en chaîne, la crise fiscale a produit la faillite administrative de l'État.

39. X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<effet positif> : <succès>] — przynosić

Le succès produit le succès.

Les classes d'objets : [<effet négatif> : <échec>] et [<effet positif> : <succès>] contiennent les prédicats polysémiques dont le sens influe sur le choix de l'équivalent. La configuration 39 est très intéressante du point de vue de la classe d'objet se trouvant en position de COD. Jusqu'à présent, la plupart des classes rassemblaient les objets contenant une configuration sémantique véhiculant un sens neutre ou négatif. Ce schéma présente une situation totalement inverse parce que la classe [<effet positif> : <succès>] évoque le sens positif. Tout cela nous permet de traduire *produire* par *przynosić*.

40. X — [HUM] / [ABSTR] — **produire** — Y — [**état — situation**] — **wywołać**

La consommation du haschisch produit un état d'ivresse.

Les contextes réalisant ce schéma sont rares. Cela résulte du fait que les prédicats pouvant saturer la position du COD peuvent appartenir à d'autres classes vu leur polysémie, par exemple le prédicat *paix* qui peut exprimer une situation dans laquelle se trouve un pays, mais il peut être considéré comme la fin d'une guerre, donc comme un effet positif, un succès.

41. X — [HUM] / [ABSTR] — **produire** — Y — [**difficultés**] — **wywołać**
Je pense que cette procédure, malgré quelques précautions, a produit le problème.

La classe d'objet [**difficultés**] admet l'équivalent *wywołać*.

41. X — [HUM] / [ABSTR] — **produire** — Y — [**phénomènes sociaux**] — **wywołać**

C'est bien l'influence des idées démagogiques qui a produit l'insurrection.

Cette configuration se distingue par la classe d'objets [**phénomènes sociaux**] qui permet de traduire *produire* par *wywołać*.

42. X — [HUM] / [ABSTR] — **produire** — Y — [**sentiment / sensation**] — **wywołać**

Il a admis que le rappel de cas datant de 40 ans a produit un sentiment de panique.

Même si dans la plupart des cas, les sentiments et les sensations sont négatifs, nous nous sommes décidés à distinguer cette configuration. En effet, nous avons trouvé quelques contextes comprenant la classe [**sentiment / sensation**] dont les éléments véhiculent un sens positif. Pourtant, la portée émotionnelle n'influe pas sur la traduction. On traduit *produire* par *wywołać*.

43. X — [HUM] / [ABSTR] — **produire** — Y — [**comportement**] — **powodować**

Le divorce produit l'abandon des enfants.

La classe d'objet [**comportement**] dans la position du COD permet de traduire *produire* par *powodować*. On précise que le nom de *comportement* veut dire dans beaucoup de cas une sorte de réaction répondant à une action extérieure.

3. Quelques réflexions et commentaires

3.1. Cause interne vers cause externe

Comme nous l'avons déjà mentionné, *produire* peut fonctionner en tant que prédicat du premier ou du second ordre. Par conséquent, il peut exprimer la cause interne ou la cause externe selon la classification des causes de Gaston Gross. Il exprime la cause interne lors que ses positions argumentatives sont saturées par les arguments-objets. Dans ce cas-là, il est un prédicat de création. Quand les mêmes positions sont occupées par les arguments propositionnels, il constitue une cause externe.

3.2. Le choix de l'équivalent

Nous avons établi dix-sept équivalents polonais rendant possible la traduction de *produire* dans trente-neuf configurations différentes : *spłodzić, począć, zrodzić się, rodić, dać, wydać, przedstawić, przynosić, tworzyć, powodować, wywołać, wprowadzić, wprowadzić na salony, być producentem, wytwarzać, uprawiać, produkować*. En choisissant tous ces équivalents, nous avons pris en considération plusieurs critères. Le sens de *produire* dans un contexte donné était principal et d'après ce critère, nous cherchions dans la langue polonaise un verbe qui ait le même sens ou au moins similaire. En plus, là où cela était possible, nous nous sommes décidés à des verbes ayant la même structure syntaxique. Nous avons dû enfin respecter les restrictions sémantiques des équivalents choisis. Au cas où deux équivalents étaient admis, nous avons vérifié leur fréquence d'emploi. Dans la plupart des cas, le choix a été évident et n'a pas posé de problème. Néanmoins, nous avons beaucoup de problèmes, dans quelques situations, à trouver la bonne traduction du verbe en question, à savoir :

- X — [ABSTR : < système de règles >] — produire — Y — [< décision >]
- X — [HUM] — produire — Y — [< artiste de musique >]
- X — [HUM] — produire — Y — [HUM]

Ces problèmes résultent surtout du fait que ce qui est acceptable dans la langue française, ne l'est pas en polonais. Nous avons déjà expliqué comment nous avons surmonté ces difficultés.

Dans le cas de la configuration X [< union : homme — femme >] — produire — Y [HUM/ANM : < enfant >], non seulement l'équivalent est différent, mais aussi la structure syntaxique. Lorsqu'en position de sujet, nous avons la classe [HUM / ANM], les équivalents choisis *spłodzić* et *począć* gardent la même structure syntaxique S — V — O. Mais au cas où c'est un abstrait appartenant à la classe [< union : homme — femme >] qui sature cette position, ces verbes choisis ne sont

plus admis. Nous avons décidé de traduire *produire* dans ce contexte par *zrodzić się* qui a une structure syntaxique totalement différente. En conséquence, le COD en français devient le sujet de la phrase polonaise et le sujet devient le COI.

3.3. À propos du contexte

Quant à *produire*, nous observons peu de cas où les positions argumentatives ne seraient pas saturées. Néanmoins, quand une telle situation a lieu, elle constitue un obstacle dans la traduction.

Malgré son effort, il revenait quand même à sa gorge, à cette coulée de chair blanche, dont l'éclat maintenant le gênait. Sans doute, elle avait quarante ans et elle était déformée, comme une bonne femelle qui produisait trop; mais beaucoup la désiraient encore...

Le bonhomme avait amendé, fertilisé les trois arpents de terre vendus par Rigou, le jardin attendant à la maison commençait à produire, et il craignait d'être exproprié!

Chacun doit travailler, produire, suivant ses aptitudes.

Le bourgeois [...] ne produit pas: il dirige, administre, répartit, achète et vend.

Afin de bien traduire *produire*, il faut trouver le schéma auquel chaque phrase correspond. La première phrase que l'on peut réduire à: *une bonne femelle produisait trop*, nous renvoie à la première configuration: X — [HUM / ANM: <parent: femelle>] — produire — Y — [HUM / ANM: <enfant>]. Mais la traduction *począć* n'est pas correcte. Il convient de dire en polonais *rodzić*.

L'exemple suivant *le jardin commençait à produire* convient au schéma X — [<terre>] — produire — Y — [<plantes>]. Néanmoins, la phrase *ogród zaczął rodzić* n'est pas correcte du point de vue stylistique. Nous avons choisi donc l'équivalent *obradzać*.

Grâce au contexte, il est évident que l'exemple *le bourgeois ne produit pas* correspond à la configuration X — [HUM] — produire — Y — [CONC INANM]. Nous n'avons pas de doutes quant à la traduction de *produire* par *produkować*.

Le contexte dans l'exemple *chacun doit produire* n'est pas assez précis pour dire de quelle configuration il s'agit. Il nous faut un contexte plus large pour voir si le verbe *produire* ne concerne que le domaine de l'industrie ou s'il est question d'un acte de création lui-même. Nous avons alors deux équivalents possibles: *produkować* et *tworzyć*.

3.4. Classes d'objets

Nous avons remarqué que la polysémie et la métonymie constituent une sorte d'obstacle apparaissant au cours de la création des classes d'objets. Passons directement aux exemples :

- X — [<terre — sol>] — produire — Y — [<produit alimentaire> / <plantes>] — produkować
- X — [<terre — sol>] — produire — Y — [<produit alimentaire> / <plantes>] — à — Z — [HUM] dawać
- X — [<terre — mère>] — produire — Y — [<plantes>] — rodić / zrodzić
- X — [<terre — planète>] — produire — Y — [<phénomènes physiques et chimiques>/<mouvement>] — wytwarzać

Dans les configurations énumérées, *terre* véhicule à chaque fois un autre sens :
 — élément primordial, divinisé, conçu comme la mère universelle,
 — étendue de sol meuble où poussent les végétaux, utilisée pour les cultures,
 — planète du système solaire.

Ces significations différentes entraînent un changement dans la traduction. Mais aussi, il est nécessaire de dégager plusieurs classes correspondant aux significations particulières :

- [<terre — mère>] — *terre* en tant qu'élément primordial, divinisé, conçu comme la mère universelle,
- [<terre — sol>] — *terre* en tant qu'étendue de sol meuble où poussent les végétaux, utilisée pour les cultures,
- [<terre — planète>] — *terre* en tant que planète du système solaire.

La métonymie cause aussi beaucoup de problèmes. Dans le cas de *produire*, ces problèmes compliquent surtout le processus de la création des classes d'objets comme dans la configuration suivante :

X — [HUM] — produire — Y — [<produit de musique>]

La classe [<produit de musique>] devrait contenir des objets qui désignent un support magnétique sur lequel l'information (la musique dans notre cas) est enregistrée, à savoir : *disque, bande, cassette*. Il faudrait alors dire ainsi :

Il a produit un disque avec la musique.

Cette *musique* constitue le plus souvent un ensemble de chansons ou de compositions instrumentales. Cet ensemble s'appelle *album*. Par conséquent, au lieu de dire :

Il a produit un disque avec un ensemble de chansons

on dit :

Il a produit un disque avec un album.

ou même :

Il a produit un album.

Chaque *album* possède un titre et un auteur. En conséquence, il est possible de dire :

Quincy Jones a produit Thriller.

au lieu de :

Quincy Jones a produit l'album Thriller.

on peut aussi dire :

Quincy Jones a produit Michael Jackson.

Mais, dans ce cas-là, les équivalents polonais *wydać* ou *produkować* ne sont plus admis. Ils cèdent la place à la construction *być producentem*.

Pour son premier album, les producteurs sont ceux ayant aussi produit Madonna, Britney Spears et Miley Cyrus.

3.5. Figement

Nous n'avons pas trouvé beaucoup d'expressions figées comportant le verbe *produire*. Nous avons déjà parlé de la configuration X — [HUM] — produire — Y — [HUM] qui possède le plus de traits qui pourraient la classer en tant qu'expression figée et veut dire : *faire connaître une personne dans le monde*. On peut remarquer qu'elle nous paraît plus figée lorsque dans la phrase, l'endroit où on produit quelqu'un n'est pas indiqué :

Pendant quelques années Sapiéha tint son élève en réserve, attendant pour le produire.

Mais cet endroit peut être exprimé dans la phrase. Le plus souvent, c'est le *salon* ou le *monde*.

Ensuite, il est curieux de voir sa mère, M^{me} Gay, autrefois M^{lle} Liottier, femme célèbre, femme d'esprit, femme galante produisant aujourd'hui sa fille dans le monde.

Femme du monde qui produit un jeune écrivain dans son salon.

Il y a encore l'expression *produire un sens*. Le mot *sens* appartient à la classe [<sentiment / sensation>] et réalise le schéma X — [HUM] / [ABSTR] — produire — Y — [<sentiment / sensation>] — *wywolać*. Dans ce cas-là, l'équivalent ne change pas. Mais, *sens* veut dire aussi : 'idée, signification représentée par un signe ou un ensemble de signes ; représentation intelligible évoquée ou manifestée par un signe ou une chose considérée comme un signe'. Dans ce cas-là, *produire un sens* signifie en polonais *nadać sens, znaczenie*. Nous énumérons aussi l'expression *produire un témoin* où *produire* signifie en polonais *przedstawić*. Voilà l'exemple :

Toutes ces dépositions ne se fondaient que sur des on-dit, et personne ne produisait ses témoins.

Cette expression n'existe que dans le cadre juridique.

4. Conclusion

Grâce au processus de désambiguïstation, nous avons établi pour le verbe *produire* dix-sept équivalents polonais rendant possible la traduction dans quarante-quatre configurations différentes. Après cette étude, nous remarquons que le verbe *produire* est très souvent employé par les usagers de la langue française. Il apparaît dans des contextes variés représentant chaque registre de langue. Mais à la fois, il se caractérise par une structure syntaxique fixe. Cela veut dire que presque toutes les configurations ont la même structure : sujet — produire — complément d'objet direct. En plus, le COD ne peut être exprimé que par des substantifs. L'infinitif ainsi qu'une proposition sont inadmissibles. Du point de vue sémantique, nous observons qu'il admet chaque type de substantif : concret animé, humain, concret inanimé, abstrait. *Produire* est un verbe de cause et c'est son seul emploi. En revanche, il peut être un prédicat de premier ordre ainsi que d'ordre supérieur.

Références

- Banyś Wiesław, 2002a : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, 15, 7—29.
- Banyś Wiesław, 2002b : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, 15, 206—249.

- Gross Gaston, 1999: «Une typologie sémantique des connecteurs: l'exemple de la cause». *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, **1**, 153—179.
- Gross Gaston, 2006: «Causalité empirique et causes linguistiques». *Grammatica Festschrift in honour of Michael Herslund*. [Bern: Peter Lang], 115—122.
- Gross Gaston, Nazarenko Adeline, 2004: «Quand la langue cause: contribution de la linguistique à la définition de la causalité». *Intellectica*, **38**, 15—41.
- Le Pesant Denis, Mathieu-Colas Michel, 1998: «Introduction aux classes d'objets». *Langages*, [Paris: Larousse], **131**, 6—33.
- Mel'čuk Igor, Kahane Sylvain, 2006: «Les sémantèmes de causation». *Linx* [Presse Universitaire de Paris X], **54**, 247—292.
- Pauna Ramona, 2007: *Les causes événementielles*. Thèse de doctorat, Université Paris XIII.
- Żłobińska-Nowak Aleksandra, 2004: «L'approche orientée objets dans l'espace». *Neophilologica*, **16**, 149—173.

Dictionnaires

- Bertaud du Chazaud Henri, 2001: *Dictionnaire de Synonymes et Contraires*. Paris: Dictionnaires Le Robert.
- Dobrzyński Jerzy, Frosztęga Bogusława, Kaczuba Irena, 2000: *Grand dictionnaire français-polonais*. Warszawa: Wiedza Powszechna.
- Frosztęga Bogusława, 2005: *Wielki słownik polsko-francuski*. Warszawa: Wiedza Powszechna.
- Markowski Andrzej, 2002: *Nowy słownik poprawnej polszczyzny*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Robert Paul, 1989: *Le Grand Robert de la Langue Française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Montréal: Dictionnaires Le Robert, Canada: S.C.C.
- Sobol Elżbieta, 2002: *Nowy słownik języka polskiego*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Zaręba Leon, 2000: *Słownik idiomatyczny francusko-polski*. Kraków: Universitas.

Source d'Internet

<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm> (accessible: 09.2012).

Alicja Hajok

*Université Pédagogique de Cracovie
Pologne*

La constitution de ressources numériques en polonais — les unités simples

Abstract

This article discusses several problems concerning the automatization of declination of simple units in Polish language. Our analysis is based on the Proteus model. The proposed solution contains a module that enables automatic generation of possible inflected variants of the given lexical units.

Keywords

Declination, dictionary, natural language automatic processing

1. Introduction

Le traitement automatique des langues naturelles constitue un domaine à la frontière de la linguistique, de l'informatique et de l'intelligence artificielle. Cette discipline, relativement récente, connaît un développement plus ou moins rapide qui reste toujours en relation avec les besoins des utilisateurs d'une langue donnée. Ainsi le traitement automatique des langues écrites cherche à répondre aux besoins de la traduction automatique, des résumés automatiques ou de l'apprentissage, etc. Ces applications si diverses trouvent leur point commun dans le chaîne de traitement et ils prennent toujours comme point de départ un caractère — un type de donnée informatique permettant de reconnaître non seulement des lettres, mais aussi des signes de ponctuation, les espaces, etc. (Issac, 2009 : 10). Ainsi la première tâche à effectuer consiste donc à dégager de ce flux de caractères un mot.

2. À titre indicatif : quelques particularités morphologiques les plus significatives de la langue polonaise

Selon la grammaire traditionnelle, le polonais distingue dix parties de discours qui se divisent en deux groupes : celles qui se déclinent ou se conjuguent comme le nom, l'adjectif, le numéral, le pronom, le verbe, et celles qui ne se déclinent pas : l'adverbe, la préposition, la conjonction, l'interjection, la particule.

Quatre des dix parties de discours (nom, adjectif, pronom, numéral) se déclinent selon sept cas : *nominatif, génitif, datif, accusatif, instrumental, locatif, vocatif*. La flexion des substantifs polonais est relativement compliquée, car elle doit prendre en compte les modifications casuelles. Théoriquement, chaque substantif polonais posséderait 14 formes nominales, sept pour le singulier et sept pour le pluriel. Contrairement au français qui n'en a que deux. La déclinaison se caractérise, le plus souvent, par un ajout de terminaisons flexionnelles au radical, mais nous observons souvent un changement du radical : *pies* [chien : subst, sg, nom, m2] / *psa* [chien : subst, sg, gén, m2]. Le polonais possède cinq genres : le masculin (qui est divisé en trois sous-types : masculin personnel, masculin animal et masculin inanimé), le féminin et le neutre. Le genre et le nombre se manifestent lors de la déclinaison. Les substantifs sont répartis en groupes de déclinaison selon le genre. Alors, le genre impose au substantif sa règle flexionnelle, par exemple *rybak* (masculin personnel), *ptak* (masculin animal). Nous notons que ces deux substantifs ont la même terminaison *-ak*. Cependant, leurs déclinaisons, et aussi leurs relations avec les autres éléments de la phrase, varient en fonction du genre du substantif : *rybak* (Nhsn) — *rybacy* (Nhpn) et *ptak* (Nasn) — *ptaki* (Napn). La grammaire traditionnelle généralise la déclinaison des substantifs polonais en proposant un tableau 1 (Nagórko, 2006 : 142). Une description traditionnelle de la flexion polonaise n'est pas applicable au traitement automatique des langues naturelles.

Tableau 1

Les terminaisons des substantifs singuliers

Genre	-∅	-o	-o	-e	-ę	-a	-a	-i
masculin personnel	<i>chłop</i>	<i>Moniuszko</i>	<i>dziadunio</i>		<i>książe</i>	<i>poeta</i>		
masculin animal	<i>kot</i>		<i>piesio</i>					
masculin inanimé	<i>dom</i>	<i>okno</i>						
neutre				<i>morze</i>	<i>imię</i>			
féminin	<i>wieś</i>					<i>mama</i>	<i>ciocia</i>	<i>pani</i>

Les adjectifs qualificatifs se déclinent suivant le cas, le nombre et le genre. Les deux langues donnent la possibilité de graduer les adjectifs qualificatifs, sauf qu'en français, l'expression du degré est analytique (*heureux, plus heureux, le*

plus heureux) et en polonais, elle peut être synthétique (*szczęśliwy, szczęśliwszy, najszczęśliwszy*) ou analytique (*szczęśliwy, bardzo szczęśliwy*). La même remarque concerne la gradation des adverbes en français : *facilement, plus facilement, le plus facilement* et en polonais : *łatwo, łatwiej, najłatwiej*. Par contre, en polonais, très souvent les formes synthétiques ont leurs équivalents sous une forme analytique : *wesoło, bardziej wesoło (weselej), najbardziej wesoło (najweselej)*.

Les verbes en polonais sont variables en fonction du nombre, du temps, de l'aspect, du mode, de la voix et de la personne. Traditionnellement, le polonais distingue l'aspect perfectif et l'aspect imperfectif qui est marqué lexicalement, contrairement au français où l'aspect est grammatical. L'infinitif en polonais indique s'il s'agit d'un verbe perfectif ou imperfectif. Le nombre et les valeurs de temps et de mode dans les deux langues sont très différents : le polonais distingue trois temps : le présent, le futur et le passé. La différence se situe aussi dans le fait que le français exprime la personne à l'aide de pronoms qui précèdent le verbe, tandis qu'en polonais, la personne est marquée par les terminaisons. Le résultat c'est que les pronoms personnels sont régulièrement omis.

3. Les analyseurs morphologiques du polonais

Les travaux sur la description systématique de la morphologie polonaise ont été initiés par Jan Tokarski (1958—1969). Tokarski était un des rédacteurs chef du dictionnaire de la langue polonaise qui compte 11 volumes. Il était responsable de la description morphologique. Ces travaux ont été ensuite repris par Zygmunt Saloni (2007) qui a complété les ressources de Tokarski et qui a finalement informatisé les ressources. Le premier analyseur morphologique basé sur ces ressources informatisées a été proposé par Krzysztof Szafran (1993). À l'époque, l'analyseur SAM-95¹ contenait 120 000 lemmes et il suggérait aussi une description morphologique des lemmes absents dans la base de données. L'analyseur SAM-95 était utilisé dans la création d'analyseur syntaxique du polonais basé sur la grammaire de Marek Świdziński (1992)². L'analyseur Morfeusz³ proposé par Marcin Woliński (2014) est une continuation des recherches dans ce domaine. Morfeusz, tout comme l'analyseur précédent, utilise les ressources linguistiques de Tokarski et de Saloni. La version actuelle de ce programme permet d'analyser seulement les mots qui se trouvent dans la base de données préalablement décrite. L'accès à Morfeusz est libre. Les données linguistiques recueillies par l'Univer-

¹ <ftp://ftp.mimuw.edu.pl/pub/users/polszczyzna/SAM-95/> (accessible : 27.03.2015).

² Pour plus d'informations : <http://www.mimuw.edu.pl/polszczyzna/> (accessible : 27.03.2015).

³ <http://sgjp.pl/demo/morfeusz?querytext=dam> (accessible : 27.03.2015).

sité de Varsovie (Bień, Szafran — <http://www.mimuw.edu.pl/polszczyzna/>) ont été utilisées dans le projet du Corpus IPI PAN et dans le projet du Corpus National.

Nous retenons aussi les travaux initiés dans les années '90 du XX^e siècle par l'Institut de Philologie Romane de l'Université de Varsovie sous l'impulsion des travaux du LADL et du LLI. Selon les données présentées pendant la conférence *NooJ '08* (8—10 juin 2008, Budapest) par Christophe Bogacki⁴, les ressources lexicographiques du POLLEX compte presque 140 000 formes canoniques qui sont converties au format NooJ. La base de lemmes contient 75 140 formes simples dont les adverbes (1 126), les adjectifs (18 301), les substantifs (55 081), les prépositions (104), les verbes (208), les conjonctions (65), les interjections (129), les pronoms (26) et les autres (11)⁵. De plus, POLLEX comporte « un module générateur incorporant, d'un côté, une liste de racines (ou de bases de dérivation) et de l'autre, une grammaire qui utilise des schémas de flexion typique » (Bogacki, 1997 : 55).

4. La flexion des unités simples — modèle Proteus⁶

L'objectif est de proposer un analyseur morphosyntaxique du polonais qui associe le moteur de flexion et un dictionnaire de formes fléchies. Contrairement aux analyseurs précédents, l'étiquetage proposé devrait être compatible avec les étiqueteurs de la langue française. Alors, la description morphosyntaxique repose sur le modèle de description de la langue française appliquée au Morfetik (Mathieu-Colas, 2009). Certaines catégories sont propres à une langue analysée. Pour cela le système d'encodage est préalablement défini pour chaque langue et il se compose des éléments analogues et des éléments propres à une langue donnée. Par exemple, le lexème *okien* décliné au génitif du pluriel et son équivalent français *fenêtres* se caractériseront par encodage suivant : *Okien* — Nnpg et *Fenêtres* — Nfp.

La description des ressources linguistiques doit répondre aux besoins du TAL, alors nous étions amené à proposer une nouvelle répartition des catégories grammaticales. Les modifications concernent la suppression de la catégorie *liczebnik / numéral* qui n'est pas considérée comme une catégorie grammaticale, mais comme une sous catégorie grammaticale de certaines parties du discours. Nous avons

⁴ *Extensions des ressources polonaises*, <http://www.nytud.hu/nooj08/program/bogacki.pdf> (accessible : 27.03.2015).

⁵ Les données viennent du site internet <http://www.nytud.hu/nooj08/program/bogacki.pdf> (accessible : 27.03.2015).

⁶ *Proteus* est un outil constitué par Fabrice Issac, Université Paris 13 (Issac, 2009).

ajouté une catégorie *determinant / déterminant* (Hajok, 2010). Cependant, nous avons retenu deux catégories propres au polonais : *odslownik / substantif déverbal* et *partykula / particule*, nous avons proposé respectivement les codes suivants : G et B.

Les catégories retenues sont présentées dans le tableau 2.

Tableau 2

Les catégories grammaticales

La catégorie en polonais	Le correspondant en français	Code
Czasownik	verbe	V
Determinant	déterminant	D
Odslownik	substantif déverbal	G
Partykula	particule	B
Przyimek	préposition	S
Przymiotnik	adjectif	Q
Przysłówek	adverbe	R
Rzeczownik	substantif	N
Spójnik	conjonction	C
Wykrzyknik	interjection	I
Zaimek	pronom	P
Znak interpunkcyjny	ponctuation	F

Pour rendre les étiquettes de substantifs opérationnelles pour le polonais, nous avons procédé à réaliser les modifications suivantes :

- nous avons ajouté les codes pour le cas : *n, g, d, a, i, l, v* ;
- nous avons ajouté les codes pour le genre⁷ : *h, a, i, f, n*⁸.

Les tableaux 3—5 illustrent les différences dans l'étiquetage des substantifs français (cf. tab. 3) et dans l'étiquetage des substantifs polonais (cf. tab. 4—5). Nous observons une complexité de la description de ces unités en polonais.

⁷ La distinction de trois types de masculin n'entre pas dans le cadre de l'étiquetage morphologique, mais dans le cadre de l'étiquetage syntaxique. Cependant, pour faciliter la description des relations entre les éléments de la phrase, il nous semble indispensable de noter régulièrement cette information qui est pertinente non seulement pour les substantifs, mais aussi pour les adjectifs, les pronoms et les déterminants.

⁸ Pour rendre l'encodage polonais compatible avec l'encodage appliqué aux autres langues, nous avons remplacé les abréviations traditionnelles m1/m2/m3 respectivement par h/a/i.

Tableau 3

Encodage des substantifs français

Attribut	Valeur	Exemple	Code
Catégorie	substantif	<i>garçon</i>	N
Genre	masculin	<i>garçon</i>	m
	féminin	<i>fille</i>	f
Nombre	singulier	<i>garçon</i>	s
	pluriel	<i>garçons</i>	p

Tableau 4

Encodage des substantifs polonais

Attribut	Valeur	Exemple	Code
Catégorie	substantif	<i>chłopiec</i>	N
Genre	masculin personnel	<i>chłopiec</i>	h
	masculin animal	<i>pies</i>	a
	masculin inanimé	<i>zeszyt</i>	i
	féminin	<i>dziewczynka</i>	f
	neutre	<i>dziecko</i>	n
Nombre	singulier	<i>dziecko</i>	s
	pluriel	<i>dzieci</i>	p
Cas	nominatif	<i>dziecko</i>	n
	génitif	<i>dziecka</i>	g
	datif	<i>dziecku</i>	d
	accusatif	<i>dziecko</i>	a
	instrumental	<i>dzieckiem</i>	i
	locatif	<i>dziecku</i>	l
	vocatif	<i>dziecko</i>	v

Tableau 5

Encodage des déterminants polonais

Attribut	Valeur	Exemple	Code
Catégorie	déterminant	<i>determinant</i>	D
Type	démonstratif	<i>ten</i>	d
	possessif	<i>mój</i>	s
	indéfinie	<i>pewien</i>	i
	interrogatif — exclamatif	<i>jaki</i>	t
	relatif	<i>który</i>	r
	numéral	<i>jeden</i>	k
	particule	<i>ale</i>	b
	nominal	<i>tona</i>	n
	adverbial	<i>dużo</i>	r
Personne	première	<i>mój</i>	1
	deuxième	<i>twój</i>	2
	troisième	<i>jej</i>	3
Genre	masculin personnel	<i>mojego</i>	h
	masculin animal	<i>mojego</i>	a
	masculin inanimé	<i>mój</i>	i
	féminin	<i>moją</i>	f
	neutre	<i>moje</i>	n
Nombre	singulier	<i>mój</i>	s
	pluriel	<i>nasz</i>	p
Possesseur	singulier	<i>moi</i>	s
	pluriel	<i>nasze</i>	p
Cas	nominatif	<i>mój</i>	n
	génitif	<i>mojego</i>	g
	datif	<i>mojemu</i>	d
	accusatif	<i>mojego</i>	a
	instrumental	<i>moim</i>	i
	locatif	<i>moim</i>	l

Ce système d'encodage est retenu pour toutes les catégories grammaticales, variables et invariables. Lors du fléchissement, les étiquettes morphologiques s'ajoutent automatiquement.

Tableau 6

Table de lemmes

Lemme	Règle
Klasa	S_001
Sroka	S_002

Chaque unité est dotée de deux types de tables : les tables de lemmes (cf. tab. 6) et les tables de flexion (cf. tab. 7—8). Leurs structures diffèrent selon les catégories morphosyntaxiques. Les formes invariables possèdent seulement les tables de lemmes dans lesquelles nous listons les entrées.

Chaque règle est décrite dans Proteus. La constitution de règles demande trois opérations (cf. tab. 7—9). Par exemple, la génération du génitif singulier du substantif *RZEŚA* s'effectue en plusieurs étapes. À la forme canonique du substantif, nous appliquons un code *1P\A3D/ami/*. Le Proteus met de côté un caractère (*1P\A*), ensuite il ajoute trois caractères (*3D/ami/*).

1. La première opération consiste à enlever la terminaison du lemme (SUBI)⁹.

Tableau 7

SUBI

```
<?xml version="1.0" encoding="UTF-8"?>
<!DOCTYPE proteus SYSTEM «table.dtd»>
  <proteus>
    <flex id="sub1" type="nonterm">
      <name>N</name>
      <info>nom</info>
      <op type="mask" value="sub1term">
        <item value="sub1radical"/>
      </op>
    </flex>
    <mask id="sub1radical">
      <info>enlever terminaison</info>
      <item ervative="R/\A\V/>
    </mask>
  </proteus>
```

2. La deuxième opération consiste à ajouter des terminaisons appropriées au cas en question (SUBITERM). En même temps, nous fournissons les informations sur les étiquettes morphologiques.

⁹ Les tableaux 4—6 renvoient à l'analyseur morphologique Proteus proposé par Fabrice Issac de l'Université Paris 13, mais elles intègrent les données permettant fléchir automatiquement les unités simples de la langue polonaise.

Tableau 8

SUBITERM

```

<?xml version = "1.0" encoding = "UTF-8"?>
<!DOCTYPE proteus SYSTEM "table.dtd">
<proteus>
  <desc>
    conjugaison des noms
  </desc>
  <flex id="sublterm" type="term">
    <name></name>
    <info>substantifs groupe 1</info>
    <flex id="fsn">
      <name>fsn</name>
      <code>/a/</code>
    </flex>
    <flex id="fsg">
      <name>fsg/fpn/fpa/fpv</name>
      <code>/y/</code>
    </flex>
    <flex id="fsa">
      <name>fsa</name>
      <code>/e/</code>
    </flex>
    <flex id="fsd">
      <name>fsd/fsl</name>
      <code>/ie/</code>
    </flex>
    <flex id="fsi">
      <name>fsi</name>
      <code>/a/</code>
    </flex>
    <flex id="fsv">
      <name>fsv</name>
      <code>/o/</code>
    </flex>
    <flex id="fpg">
      <name>fpg</name>
      <code>/ /</code>
    </flex>
    <flex id="fpi">
      <name>fpi</name>
      <code>/ami/</code>
    </flex>
    <flex id="fpl">
      <name>fpl</name>
      <code>/ach/</code>
    </flex>
  </flex>
</proteus>

```

3. La troisième opération met en relation les deux précédentes (SUBTOTAL).

Tableau 9

SUBTOTAL

```

<?xml version="1.0" encoding="UTF-8"?>
<!DOCTYPE proteus SYSTEM "table.dtd">
<proteus>
    <flex id="S_001" type="final">
        <name></name>
        <info>Substantifs type 1</info>
        <op type="add">
            <item value="sub1"/>
        </op>
    </flex>
    <flex id="S_002" type="final">
        <name></name>
        <info>Substantifs type 2</info>
        <op type="add">
            <item value="sub2"/>
        </op>
    </flex>
    <flex id="S_003" type="final">
        <name></name>
        <info>Substantifs type 3</info>
        <op type="add">
            <item value="sub3"/>
        </op>
    </flex>

```

Les résultats obtenus sont au format XML et ils sont présentés sous forme de quatre tableaux : forme fléchie / lemme/ étiquette /code de déclinaison :

rzęsa	rzęsa	Nfsn	S_001
rzęsy	rzęsa	Nfsg/fpn/fpa/fpv	S_001
rzęsę	rzęsa	Nfsa	S_001
rzęsie	rzęsa	Nfsd/fsl	S_001
rzęsę	rzęsa	Nfsa	S_001
rzęso	rzęsa	Nfsv	S_001
rzęs	rzęsa	Nfpg	S_001
rzęsom	rzęsa	Nfpd	S_001
rzęsami	rzęsa	Nfpi	S_001
rzęsach	rzęsa	Nfpl	S_001

5. Conclusion et perspectives

Les travaux présentés sont loin d'être terminés. Nous envisageons de proposer :

(a) le fléchisseur automatique de toutes les unités simples du polonais. Il s'agit avant tout d'avancer dans les travaux sur les verbes. La reconnaissance des verbes dans le texte permettra (i) de vérifier le réel pourcentage des unités reconnues dans le texte, (ii) d'avancer dans la description d'une grammaire locale de cette langue, (iii) de générer automatiquement des phrases.

(b) le fléchisseur automatique des unités complexes. Nous avons déjà procédé à la déclinaison des noms composés (Hajok, à paraître). Cette déclinaison demande d'introduction de codes spécifiques permettant de gérer la flexion interne de ces suites. Les variations flexionnelles dépendent du degré de figement des séquences figées, autrement dit la flexion doit tenir compte d'éventuelle autonomie des éléments constitutifs. Un grand nombre d'unités composées se comportent comme des groupes nominaux libres. Alors les structures syntagmatiques ne devront pas poser de problèmes flexionnels car elles reposent sur le même principe flexionnel du syntagme libre. Autrement dit la combinatoire interne qui régit les formes flexionnelles est la même dans le cas des séquences libres et des séquences figées. Mais, les constructions composées ne sont pas flexionnellement régulières. Il est indispensable de prendre en compte non seulement les variations casuelles, mais aussi les variations du nombre (*chudy rok = chude lata*) et du genre (*mały malutki = mala malutka*). Or, les études sur les noms composés et les constructions N_Modif en polonais ont permis de dégager plusieurs types flexionnels (Hajok, à paraître).

Références

- Bień Janusz, 1991: *Koncepcja słownikowej informacji morfologicznej i jej komputerowej weryfikacji*. Warszawa: Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego.
- Bień Janusz, 2001: «Analyse morphologique du polonais en pratique». *Bulletin de la société polonaise de linguistique*, fasc. LVII, 2001, <http://bc.klf.uw.edu.pl/88/1/JSB-KS-PTJ01.pdf> (accessible : 14.09.2014).
- Bogacki Krzysztof, 1997: «POLLEX — un dictionnaire électronique morphologique du polonais». *Bulletin de Linguistique Appliquée et Générale, Numéro Spécial Actes FRAC-TAL '97*, 55—63.
- Buvet Pierre-André, Cartier Emmanuel, Issac Fabrice, Mejri Salah, 2007: «Dictionnaires électroniques et étiquetage syntactico-sémantique». In : Nabil Hathout, Philippe Muller, eds : *Actes des 14^e journées sur le Traitement Automatique des Langues Naturelles*. Toulouse : IRIT Press., 239—248.

- Hajok Alicja, 2010: *Étude sémantico-syntaxique de la détermination simple et complexe en français et en polonais. Approche contrastive*. Thèse de doctorat, Université Paris 13.
- Hajok Alicja, à paraître: «Structure du dictionnaire électronique des noms composés polonais». In: *EL DICCIONARIO: neología, lenguaje de especialidad, computación*. Congreso Internacional, Ciudad de México (octobre 2013), Université de Puebla, Mexique.
- Issac Fabrice, 2009: «Place des ressources lexicales dans l'étiquetage morpho-syntaxique». *L'Information grammaticale*, **122**, juin.
- Mathieu-Colas Michel, 2009: «Morfetik: une ressource lexicale pour le TAL». *Cahiers de lexicologie*, **1(94)**, 137—146.
- Nagórko Alicja, 2006: *Zarys gramatyki polskiej*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Saloni Zygmunt, 2007: *Czasownik polski*. Warszawa: Wiedza Powszechna.
- Saloni Zygmunt, Gruszczyński Włodzimierz, Woliński Marcin, Wołosz Robert, 2007: *Słownik gramatyczny języka polskiego*. Warszawa: Wiedza Powszechna, version informatisée sur CD-Rom, wersja 1.0.
- Szafran Krzysztof, 1993: *Automatyczna analiza fleksyjna tekstu polskiego (na podstawie Schematycznego indeksu a tergo Jana Tokarskiego)*. [Rozprawa doktorska] Warszawa: Wydział Polonistyki UW.
- Świdziński Marek, 1993: *Gramatyka formalna języka polskiego*. Warszawa: Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.
- Tokarski Jan, 2001: *Schematyczny indeks a tergo polskich form wyrazowych*. Opracowanie i redakcja Zygmunt Saloni. Wydanie drugie. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Woliński Marcin, 2014: “Morfeuszreloaded”. In: Nicoletta Calzolari, Khalid Choukri, Thierry Declerck, Hrafn Loftsson, Bente Maegaard, Joseph Mariani, Asuncion Moreno, Jan Odijk, Stelios Piperidis, eds.: *Proceedings of the Ninth International Conference on Language Resources and Evaluation, LREC 2014*. Reykjavik, Iceland, ELRA, 1106—1111.

Dominique Hamm
Université de Strasbourg
France

L'interlangue à l'aune de la perception / production de l'oral : le cas d'apprenants hongrois en FLE

Abstract

This contrastive study fits in the overall framework of French as a Foreign Language teaching methods and focuses on non-native speech production and perception. Our observation is founded on the premise that: any voice is a result of filtering by the phonological system of a learner's mother tongue coupled with listening to the target language. This study will focus on the pronunciation of "spoken French" by Hungarian learners with special emphasis on their difficulties and the issue of remediation. This will be done by conducting an acoustic study on phonological and phonetic interferences, especially vocalic, from a unidirectional perspective. We will consider articulatory, acoustic and perceptual aspects, with the aim of describing phonological and phonetic characteristics of the "Hungarian accent", determining its special features, thus highlighting repetitive mistakes in oral production. How, therefore, can a Hungarian learner "sound French" bearing in mind interference between the source language and the target language? Secondly, how can he work on his hearing? Teaching techniques as well as tips for remediation will be briefly presented.

Keywords

Contrastive study, comparative phonetics, interlanguage, perception, Hungarian.

Le français parlé avec un accent venu d'ailleurs m'est immédiatement sympathique car j'y décèle à la fois la volonté, l'effort d'une personne pour parler notre langue et son incapacité à abandonner tout le bagage, tous les souvenirs de sa langue d'origine, qui parvient ainsi à maintenir la présence de son fantôme dans la langue et l'identité nouvelle.

A. Fleischer, *L'Accent — Une langue fantôme*.

1. Introduction

La perception des sons d'une langue étrangère, langue cible, est tributaire des représentations phonologiques et des spécifications phonétiques (lois de groupement des phonèmes) relatives à la langue maternelle, langue source. Le traitement en diffère selon les langues connues par l'auditeur. Il s'agit de la découverte de Evgueni Polivanov (1931) reprise par Nicolas S. Troubetzkoy (1949 : 54) et son image du crible phonologique : « L'homme s'approprie le système de sa langue maternelle. Mais s'il entend parler une autre langue, il emploie involontairement pour l'analyse de ce qu'il entend le *crible phonologique* de sa langue maternelle qui lui est familier. Et comme ce crible ne convient pas pour la langue étrangère entendue, il se produit de nombreuses erreurs et incompréhensions ».

Pour Éric H. Lennenberg (1967) une période critique existerait quant à l'apprentissage d'une langue étrangère, la plasticité du cerveau se réduisant avec l'âge, et Thomas Scovel (1988 : 185) limite cette théorie à la prononciation (c'est le seul aspect de la performance linguistique qui repose sur une base neuromusculaire et qui a une réalité physique) : impossible pour un locuteur après ses 12 ans de se « faire passer pour un locuteur natif ». Un adulte ne peut plus discriminer tous les contrastes et un accent étranger résulterait de cette accessibilité aux capacités perceptuelles initiales devenue difficile. Les efforts doivent alors devenir conscients.

James E. Flege (1995) renchérit : l'accent étranger résulterait en effet de la perception. Un enfant apprenant sa langue maternelle se sert de deux modes de perception, les modes continu et catégoriel, lui permettant ainsi d'en stabiliser les catégories phonétiques dès 7 ans. Ces capacités perceptuelles initiales se heurtent ensuite à un système phonologique et phonétique étranger et lorsque deux sons de deux langues se ressemblent, les apprenants ne remarquent plus les différences subtiles.

De même, selon le vieil adage de François Wioland (2005 : 53) : « Je ne peux pas reconnaître quelqu'un que je ne connais pas. Je ne peux pas davantage reconnaître un son que je ne connais pas. Quand j'ai reconnu quelqu'un, je suis persuadé que c'est lui et pourtant j'ai pu me tromper en lui attribuant des traits qui ne sont pas les siens mais néanmoins approchants. Comprendre la confusion, c'est prendre conscience de ce qui distingue la ressemblance ». Une bonne audition génère un redressement de la tendance fautive, du système de fautes.

La prononciation du « français parlé » par des apprenants hongrois, leurs difficultés et la question de la remédiation à travers l'étude acoustique des interférences phonologiques et phonétiques, notamment vocaliques, nous intéresseront plus particulièrement et ce dans une perspective unidirectionnelle. Nous tiendrons compte des aspects articulatoire-acoustiques ainsi que perceptifs, le but étant de faire la description phonologique et phonétique de l'« accent hongrois », accent si particulier, et de déterminer ce à quoi il est dû, puisque toute production orale en langue cible teintée des caractéristiques phonétiques de la langue source est susceptible de « bruit » dans le décodage psycholinguistique et peut pousser l'auditeur à altérer son évaluation de la compétence linguistique de l'apprenant, voire à interrompre l'échange.

Après une étude descriptive et comparative des systèmes phonologique et phonétique, notamment vocaliques, de la langue source et de la langue cible, nous établirons des hypothèses afin de prédire les éléments susceptibles de créer une source d'interférence, d'embarras, dans l'apprentissage de la langue étrangère ou seconde. Des analyses acoustiques (spectrogrammes) de corpus lus et établis en fonction des précédentes hypothèses viendront ensuite confirmer, infirmer ces dernières, ou encore mettre au jour des phénomènes nouveaux. Nous tenterons en dernier lieu d'expliquer les interférences prévues ou non et de proposer quelques astuces de remédiation. Nous nous appuyerons essentiellement sur la superposition des triangles vocaliques (voyelles orales) hongrois et français de 8 locuteurs hungarophones d'un niveau B1 à C1, évidemment natifs, afin d'apercevoir les différences de traitement des voyelles de chaque langue. L'exploitation de la durée vocalique, phonologique en hongrois, sera également mise à l'épreuve.

2. Étude contrastive et hypothèses

2.1. Le système phonologique vocalique du hongrois

Signalons d'emblée que le système vocalique du hongrois est phonologiquement fondé sur l'opposition de durée ; sept paires de voyelles se distinguent : *i—í*, *ü—ű*, *u—ú*, *ö—ő*, *o—ó*, *e—é* et *a—á*. Elles se répartissent en deux groupes selon leur lieu d'articulation, les « claires » qui sont antérieures et les « sombres » qui sont postérieures. Trois degrés d'aperture les caractérisent : la petite, la moyenne et la grande. On distingue les labiales des non-labiales et chaque brève possède une correspondante longue. Ce système vocalique comprend donc trois degrés d'aperture pour trois catégories de voyelles, la troisième étant celle des palatales labialisées du « type Y et Ø », inconnues des voisines slaves et roumaines. *a*, [ɒ], est postérieure alors que *á*, [a:], est centrale, mais les deux voyelles sont considérées comme sombres (harmonie vocalique).

Ces sept couples sont disparates du point de vue phonétique mais forment phonologiquement un système : longues et brèves n'ont un timbre similaire que pour les paires *i—í*, *ü—ű* et *u—ú* (voyelles fermées de chacune des trois séries), et sensiblement identique pour *o/ó* et *ö/ő* (toute brève étant légèrement plus ouverte que la longue). Pour les deux couples *a/á* et *e/é*, la différence de durée est doublée d'une nette différence de timbre. Ces deux paires sont statistiquement les plus fréquentes avec un haut rendement tant dans le système morphologique que dans le lexique.

Le tableau 1 présente le système phonologique des voyelles du hongrois ; on y distingue donc les voyelles de petite, de moyenne et de grande aperture, les voyelles antérieures et les voyelles postérieures, ainsi que les voyelles arrondies (grisées) et les voyelles non-arrondies ; les différences qualitatives entre *e/é* et *a/á* y sont visibles.

Tableau 1

Système phonologique des voyelles du hongrois

Voyelles du hongrois	claires (antérieures)	claires (antérieures)	sombres (postérieures)
petite aperture, longues (fermées)	/i :/ <i>í</i>	/y :/ <i>ű</i>	/u :/ <i>ú</i>
petite aperture, brèves (fermées)	/i/ <i>i</i>	/y/ <i>ü</i>	/u/ <i>u</i>
moyenne aperture, longues (semi-fermées)	/e :/ <i>é</i>	/ø :/ <i>ő</i>	/o :/ <i>ó</i>
moyenne aperture, brèves (semi-fermées)		/ø/ <i>ö</i>	/o/ <i>o</i>
grande aperture, brèves (semi-ouvertes)	/e/ <i>e</i>		/ɔ/ <i>a</i>
(très) grande aperture, longue (ouverte)			/a :/ <i>á</i>

2.2. Hypothèses d'interférences

En comparant les deux systèmes vocaliques, nous constatons que le système vocalique du français se fonde sur des distinctions d'aperture (quatre degrés), de lieu d'articulation, de labialité et de nasalité. Le système vocalique hongrois, quant à lui, se fonde aussi sur l'aperture (trois degrés), le lieu d'articulation (claires / sombres), la labialité et la quantité. En définitive, le matériel phonique vu antérieurement présente peu de différences par rapport à celui du français. Les voyelles de petite aperture hongroises *i/í* (/i/-/i :/), *ü/ű* (/y/-/y :/) et *u/ú* (/u/-/u :/) correspondent aux /i/, /y/ et /u/ français ; les différences concernent les autres voyelles. Il s'ensuit que l'opposition la plus importante du français est celle du timbre (et phonétiquement de la durée) alors qu'en hongrois, c'est la quantité qui est la marque principale du système. C'est là que réside le point nodal des interférences.

Nous nous évertuerons à observer :

- La possible prononciation erronée de certains phonèmes inexistants en hongrois, comme nos voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes, notamment /œ/ et /ɔ/.
- L'écart possible entre /e/ et /ɛ/. Le français possède des voyelles ouvertes et fermées de moyenne aperture, le hongrois ne connaît que le « é ouvert » et le « é fermé » : /ɛ/ (parfois noté /æ/) et /e :/. Correspondent-ils à nos /ɛ/ et /e/ ?
- La prononciation du /a/.
- L'exploitation de la durée (phonologique en hongrois et phonétique en français). Il y a fort à parier que l'aptitude du Hongrois à distinguer la durée vocalique restera inemployée en français. La différence capitale réside dans le fait qu'en hongrois, certains mots s'opposent par la différence de quantité vocalique jouant à qualité égale ou non. Que fait un Hongrois de nos règles de durée sachant que pour lui aucune corrélation n'existe entre l'accent et la longueur des voyelles puisqu'il peut produire une voyelle longue dans une syllabe inaccentuée ?

3. Protocole expérimental

3.1. Les locuteurs

Huit locuteurs (cinq femmes et trois hommes âgés de 20 à 78 ans) ont été sélectionnés pour cette étude et classés en trois groupes selon les niveaux définis par le CECRL, à savoir B1/B2 pour les locuteurs 1 à 3, C1/C2 pour les locuteurs 4 à 6, et C2 pour les locuteurs 7 et 8. Nous n'avons pas opté pour des débutants, puisque les corpus étaient lus et qu'il fallait que le débit soit aussi proche que possible d'un discours oral spontané. Aucun d'entre eux n'a signalé de problème notable susceptible d'altérer la qualité de la voix, aucun ne présentait de trouble du langage ou de trouble auditif.

3.2. Les corpus

Les deux corpus, un par langue, sont entièrement contrôlés et se focalisent sur les points précis que nous voulions étudier, et vérifier ou infirmer, selon nos précédentes hypothèses. Le corpus hongrois a pour but d'établir un espace vocalique pour chaque locuteur et de déterminer le rapport effectif de la durée brève / longue entre les sept paires de voyelles du hongrois. Il se compose d'un poème d'Ady, d'une comptine pour enfants à profusion de *á*, *a*, et *o* (/a :/, /ɒ/ et /o/) et de deux vers de Pilinszky jouant sur l'assonance. Le reste du corpus réside en une série de phrases simples déclaratives, interrogatives, exclamatives ou injonctives, fabriquées en fonction des voyelles visées, de niveau B1/B2 quant aux connaissances phonologi-

que, prosodique, lexicale et morphosyntaxique et pouvant parfaitement se trouver dans un manuel de Hongrois Langue Étrangère. Le corpus français, quant à lui, a pour but d'établir un espace vocalique (10 voyelles de base) pour chaque locuteur. Ce dernier sera superposé à l'espace vocalique du hongrois afin d'observer les différences de localisation des voyelles dans cet espace commun. Les règles de durée seront également mises à l'épreuve. S'y trouve un nombre élevé de vers prélevés dans des textes au programme de Première L des lycées. D'autres phrases simples déclaratives, interrogatives, exclamatives ou injonctives créées en fonction des voyelles visées, de niveau B1 et pouvant figurer dans un manuel de FLE, en font partie. Les connaissances phonologique, prosodique, lexicale et morphosyntaxique d'un apprenant de niveau intermédiaire sont respectées.

3.3. Les enregistrements et les mesures

Les enregistrements sonores des corpus prononcés par les huit locuteurs hongrois ont été réalisés à partir du mois de décembre 2010 dans le studio insonorisé de l'Institut de Phonétique de Strasbourg (IPS, Université de Strasbourg) grâce à un enregistreur numérique Fortex Stéréo FR2 sur carte Compact Flash (réglage de qualité : 44,1 kHz/16 bits). Le microphone directionnel Sennheise e835S était placé à 30 cm de la bouche et nous avons réglé le niveau sonore de l'appareil de façon à éviter toute saturation au cours de l'enregistrement. Des précautions ont été prises : il a fallu obtenir d'eux qu'ils lisent les corpus sans contrainte et sans gêne afin que l'élocution soit aussi naturelle que possible. Ils ont eu connaissance des phrases au dernier moment, sans connaître le but de l'étude, mais ont eu pour consigne de ne pas se presser, de lire d'abord silencieusement une courte phrase avant de l'oraliser comme si elle se trouvait en contexte. S'ils butaient, ils recommençaient toute la phrase afin de ne pas fausser la prosodie. Nous avons insisté pour qu'ils marquent de courtes pauses après chaque phrase, le stress faisait souvent accélérer le débit. Ils ont commencé par le corpus hongrois afin de baigner d'abord dans leur langue maternelle. L'opération était contrôlée par un technicien (casque de contrôle). Le son a ensuite été transféré vers un ordinateur de l'IPS où tous les signaux acoustiques (formants et continuum sonore) apparaissent à l'écran grâce au logiciel d'analyse acoustique *Praat*. Une image du spectre acoustique où les formants se lisent verticalement nous est donnée. Nous avons pu réécouter l'enregistrement autant de fois que nous le souhaitions et délimiter les sons avec précision grâce à la fonction « sel », ce afin de relever les valeurs nécessaires à notre analyse, à savoir, les deux premiers formants (F1 et F2) responsables du timbre des voyelles concernées par l'étude. Les mesures, toutes manuelles, ont été prises au milieu de la structure formantique stable des voyelles. Nous les avons bien évidemment toutes vérifiées grâce à l'onglet « Formant listing » et *Praat* se trompait rarement...

En ce qui concerne le corpus hongrois, 140 voyelles au total ont été mesurées (F1, F2 et la durée). Les voyelles ont été choisies en fonction de leur position : en initiale absolue ou début de mot, place de l'accent tonique. Il nous a semblé judicieux d'agir de la sorte, la voyelle se trouvant ainsi dans un contexte optimal pour sa réalisation. De même, 117 voyelles (F1 et F2) puis 58 voyelles (durée) ont été mesurées pour le corpus français, et ce toujours dans le contexte le plus adéquat : généralement sous l'accent rythmique hypothétique. Les mesures ont été reportées sur des graphiques et ont servi à élaborer des analyses acoustiques permettant d'infirmier ou de confirmer les hypothèses précédentes.

4. Recueil de données

4.1. Étude formantique

Nous avons établi, à partir de l'étude acoustique des corpus, un recueil de données s'organisant de la façon suivante : à chaque locuteur correspondent deux « triangles vocaliques », un pour le corpus hongrois, un pour le corpus français. Ils sont en regard et à chacun correspond un triangle des moyennes. Nos points étant groupés, il n'y a pas de « moyennes d'extrêmes ».

En ce qui concerne le triangle vocalique du hongrois, les voyelles de petite aperture sont en indigo, violet et bleu, les voyelles de moyenne aperture en vert, orange et jaune, /ɛ/ en rouge et celles de grande aperture restantes en noir. Les points pleins correspondent aux voyelles longues, les autres aux voyelles brèves. Pour le graphique des moyennes, nous avons fait la moyenne des *i/i* (/i/-i :/), *ü/ü* (/y/-y :/) et *u/ü* (/u/-u :/) hongrois : /I/, /Y/, /U/, afin d'obtenir une superposition plus claire des triangles vocaliques. Nous avons conservé les mêmes couleurs pour le triangle vocalique du français : voyelles de petite aperture en indigo, violet et bleu, voyelles de moyenne aperture mi-fermées en vert, voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes en rouge, orange, jaune et /a/ en noir. Tous les points sont pleins pour une lecture plus aisée (pas de voyelles phonologiquement longues en français). En ce qui concerne la superposition des triangles, nous avons choisi le rouge pour le hongrois et le vert pour le français. Rappelons que sur ces graphiques, les points correspondent à la position de la langue dans la cavité buccale, de haut en bas et d'avant en arrière. Nous avons choisi de nous focaliser pour ces espaces vocaliques sur les locuteurs extrêmes quant à leur niveau linguistique, à savoir un niveau B1 (locuteur 2) et un niveau C2 (locuteur 7).

Le triangle vocalique hongrois (fig. 1) est conforme à ce qu'on trouve décrit dans la littérature avec des nuages de points bien groupés : trois degrés d'aperture sont clairement identifiables (avec deux trous dans le système, prégnants, entre

/e :/-/ε/ et /ε/-/ɒ/); les voyelles de petite aperture longues sont un peu plus fermées que leurs pendantes brèves, sauf pour les /u/-/u :/ où il y a confusion ; /ε/ se trouve sensiblement au même niveau que /ɒ/, et /a :/ est bien ouvert. En ce qui concerne le graphique des moyennes, il est absolument attendu, sauf en ce qui concerne les voyelles de petite aperture fermée /u/ et /u :/, ce qui reste négligeable.

LOCUTEUR 1 (NIVEAU B1 CECRL)

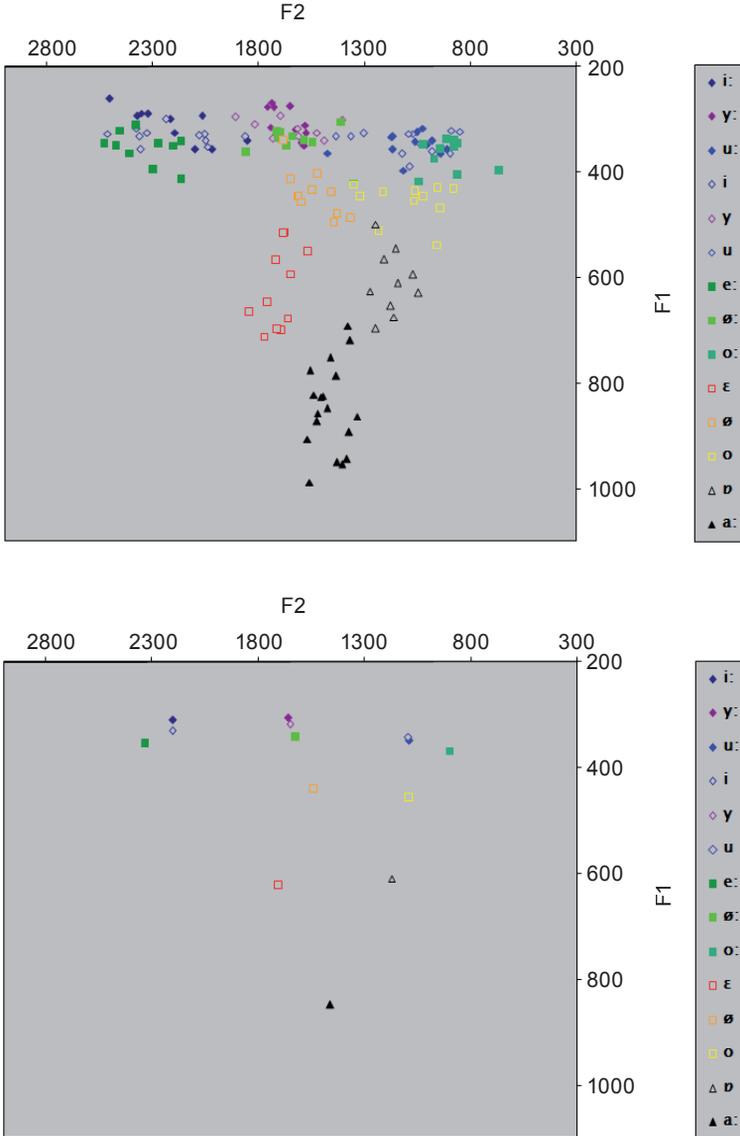


Figure 1. Espaces vocaliques du hongrois, valeurs brutes et moyennes (Hz)

Le triangle vocalique français (fig. 2) est quant à lui sans appel, évasé en ce qui concerne /u/ ; les voyelles de moyenne aperture mi-fermées sont bien placées — sauf pour /e/ qui se confond avec /i/ — tandis que les voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes /œ/ et /ɔ/ ne font pas face au /ɛ/ mi-ouvert — elles tendent clairement vers les voyelles de moyenne aperture mi-fermées. Le /a/ semble correctement placé, ce qui peut être imputé au niveau déjà avancé (intermédiaire) du locuteur. L'écart entre /e/ et /ɛ/ est de ce fait assez conséquent. En ce qui concerne le graphique des moyennes,

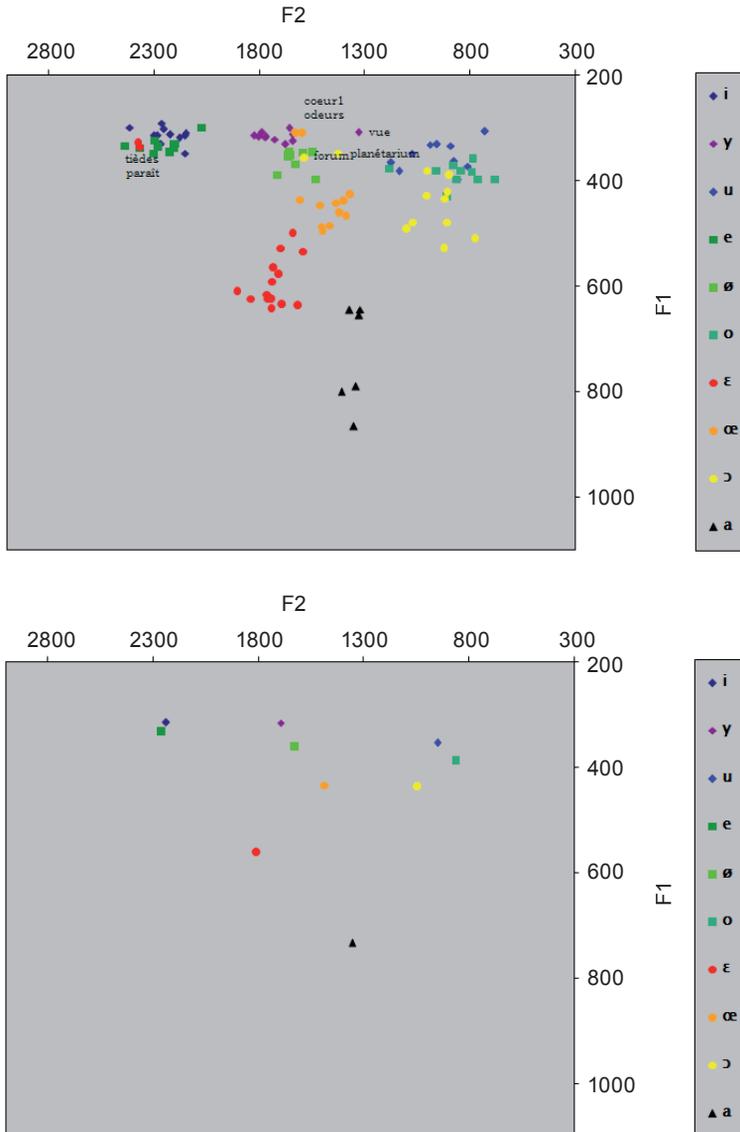


Figure 2. Espaces vocaliques du français, valeurs brutes et moyennes (Hz)

on constate que /i/ et /e/ sont très proches. Les voyelles /œ/ et /ɔ/ ne sont visiblement pas en place et /a/ est bien réalisé. Ce triangle français est globalement plus écrasé et nos voyelles de petite ouverture fermées sont très fermées.

Six erreurs de prononciation flagrantes parasitant la compréhension et correspondant à six points se trouvant dans des zones improbables sont notables : *tièdes* (F1 = 330, F2 = 2 376) et *paraît* (F1 = 337, F2 = 2 362), prononcés avec /e/ au lieu de /ɛ/ (/tiede/ et /pave/), le dernier pouvant être confondu à la perception avec l'adjectif *paré* ; *odeur* (F1 = 311, F2 = 1 594) et *cœur*¹ (F1 = 312, F2 = 1 624) prononcés avec /ø/ très fermé au lieu de /œ/ ; *forum* (F1 = 359, F2 = 1 582) et *planétarium* (F1 = 349, F2 = 1 422) prononcés avec /ø/ au lieu de /ɔ/ ; *haleines* a été prononcé /alene/ puis /aleni/, la voyelle n'est donc plus en position accentuée — comme *tièdes* d'ailleurs — mais nous avons gardé ces mesures. *Vue* a été prononcée avec une voyelle entre /y/ et /u/ mais cela ne nuit pas à la compréhension.

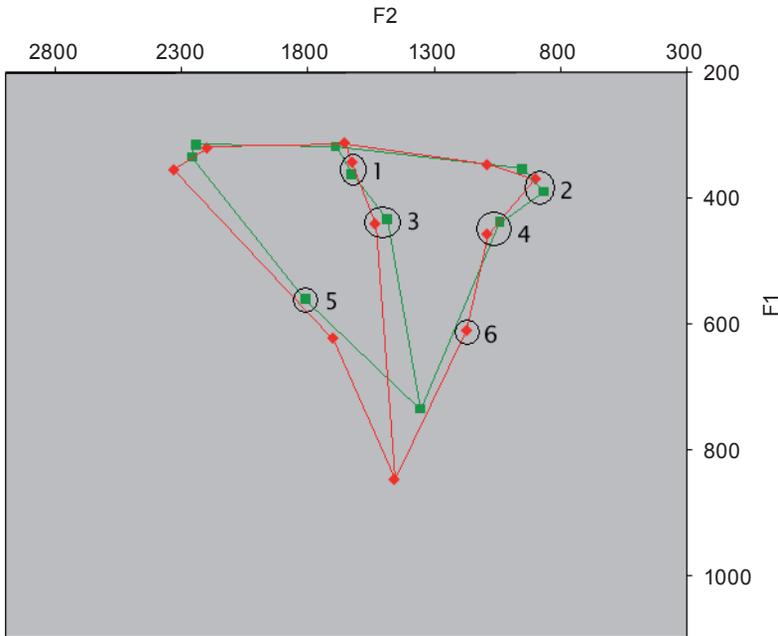


Figure 3. Superposition des espaces vocaliques des deux langues, moyennes formantiques (Hz)

En ce qui concerne la superposition (fig. 3), sont phonétiquement globalement correspondants les /I/, /Y/, /U/ hongrois et les /i/, /y/, /u/ français, voyelles de petite ouverture. C'est surtout pour les zones de moyenne et grande ouverture que les différences sont flagrantes : les voyelles de moyenne ouverture mi-fermées françaises, /ø/ et /o/, correspondent globalement aux /ø:/ et /o:/ hongrois (zones 1 et 2) ; le /e/

¹ La mention *cœur*1 (fig. 3) signifie qu'il s'agit de la première occurrence de ce mot dans le corpus.

français est simplement un peu plus fermé et moins antérieur que le /e:/ hongrois. Cependant, nos /œ/ et /ɔ/ se placent à côté des /ø/ et /o/ hongrois (zones 3 et 4). Notre /ɛ/ se situe entre les /e:/ et /ɛ/ hongrois mais plus proche du second (zone 5). Le /ɒ/ hongrois est bien plus ouvert que le /ɔ/ français (zone 6) et le /a:/ hongrois bien plus ouvert que notre /a/. Cette superposition rend évidente les interférences, prévues, dues à la langue maternelle.

LOCUTEUR 7 (NIVEAU C2 CECRL)

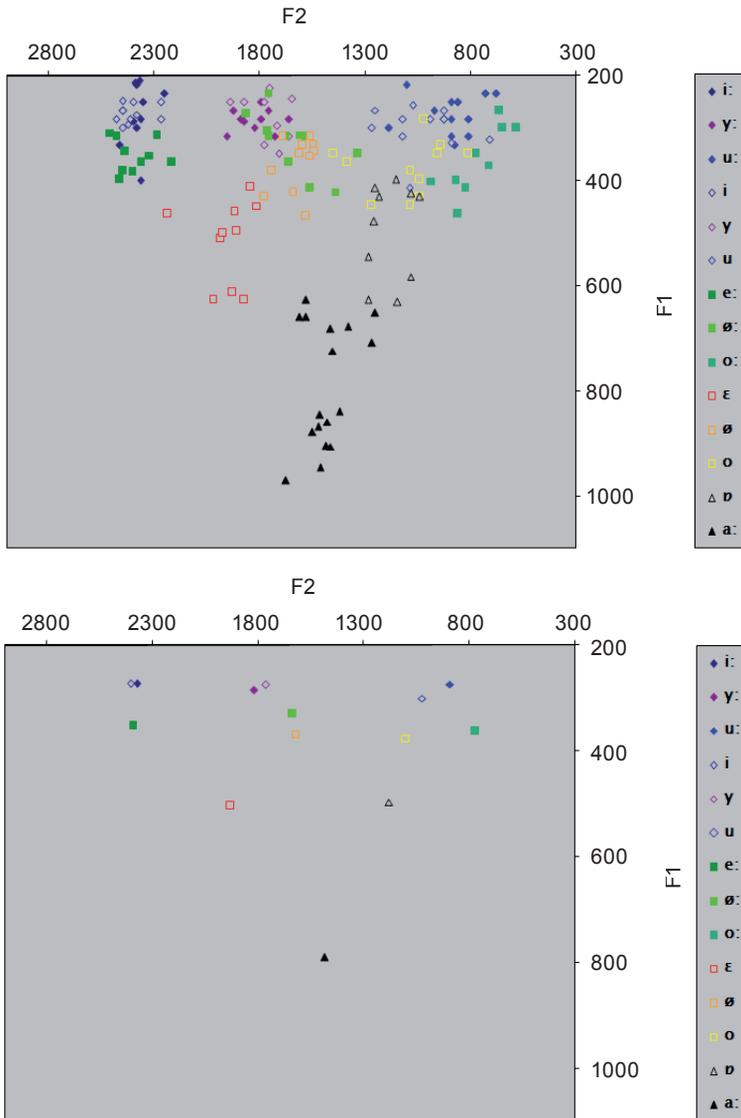


Figure 4. Espaces vocaliques du hongrois, valeurs brutes et moyennes (Hz)

La remédiation préconisée consisterait à tirer d'un degré d'aperture les deux voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes du français, ce qui va être possible pour /ɔ/ puisqu'on sait que /ɒ/ hongrois s'en approche mais va être plus difficile pour /œ/ puisque le système phonologique du hongrois possède un trou à ce niveau-là.

Ce locuteur 7, ayant fui la Hongrie en 1956, présente un triangle vocalique hongrois (fig. 4) toujours conforme à ce qu'on trouve décrit dans la littérature et qui ne déroge en rien par rapport au locuteur 1. Trois degrés d'aperture sont clairement identifiables (avec deux trous dans le système). Les voyelles de petite aperture longues semblent confondues à leurs corollaires brèves ; /ɛ/ est au même niveau que /ɒ/, /a:/ est très ouvert. En ce qui concerne le graphique des moyennes, il est absolument attendu, sauf pour les moyennes de petite aperture fermée /u/ et /u:/, avec un /ɛ/ au même niveau que /ɒ/. La langue maternelle de ce locuteur ne semble pas avoir été altérée, au niveau phonologique du moins.

Pour le triangle vocalique français (fig. 5), les voyelles de moyenne aperture mi-fermées sont bien placées mais se confondent avec les voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes, sauf pour /ɛ/. Un gros flottement subsiste dans la zone du /ɔ/. Le /a/ est bien réalisé. En ce qui concerne le graphique des moyennes, on constate que les voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes sont proches de leurs corollaires mi-fermées — sauf /ɛ/ bien ouvert. Aucune erreur de prononciation susceptible de parasiter la compréhension n'est décelable.

Les deux triangles de ce locuteur de niveau C2 (fig. 6) s'inscrivent presque parfaitement l'un dans l'autre, le /a:/ hongrois est pratiquement équivalent au /a/ français. Mais, encore une fois, nos /œ/ et /ɔ/ sont proches des /ø/ et /o/ hongrois (zones 3 et 4) et sont même un peu plus fermés. Notre /ɛ/ (zone 5) se situe entre les /e:/ et /ɛ/ hongrois mais toujours plus proche du second. Le /ɒ/ hongrois (zone 6) est bien plus ouvert que le /ɔ/ français puisque ce dernier est un peu plus fermé que le /o/ hongrois. Ce qui surprend dans cette superposition, c'est le caractère fermé des /œ/ et /ɔ/ français qui semble persister pour un locuteur bilingue.

La remédiation préconisée consisterait à tirer d'un degré d'aperture les voyelles de moyenne aperture mi-fermées du français.

Si l'on tente une rapide synthèse, on constate une persistance du système de fautes entre nos deux locuteurs extrêmes. On distingue nettement trois degrés d'aperture sur le triangle vocalique hongrois et quatre sur le français. Les voyelles françaises sont toutes plus fermées. Sont phonologiquement correspondants les /I/, /Y/, /U/ (hongrois) et les /i/, /y/ et /u/ (français). Les différences sont notables pour les zones de moyenne et de grande aperture :

- Les /ø:/-/ø/ et /o:/-/o/ hongrois ont une zone d'articulation proche, la longue étant plus fermée. Les deux paires s'opposent bien par la seule quantité à qualité égale. À l'écoute, une tendance à rendre nos /œ/ et /ɔ/ par les équivalents hongrois /ø/ et /o/ fermés persiste. Cela se vérifie sur les triangles vocaliques français : le /œ/ français est fermé et un gros flottement subsiste dans la zone du /ɔ/, fermé également.

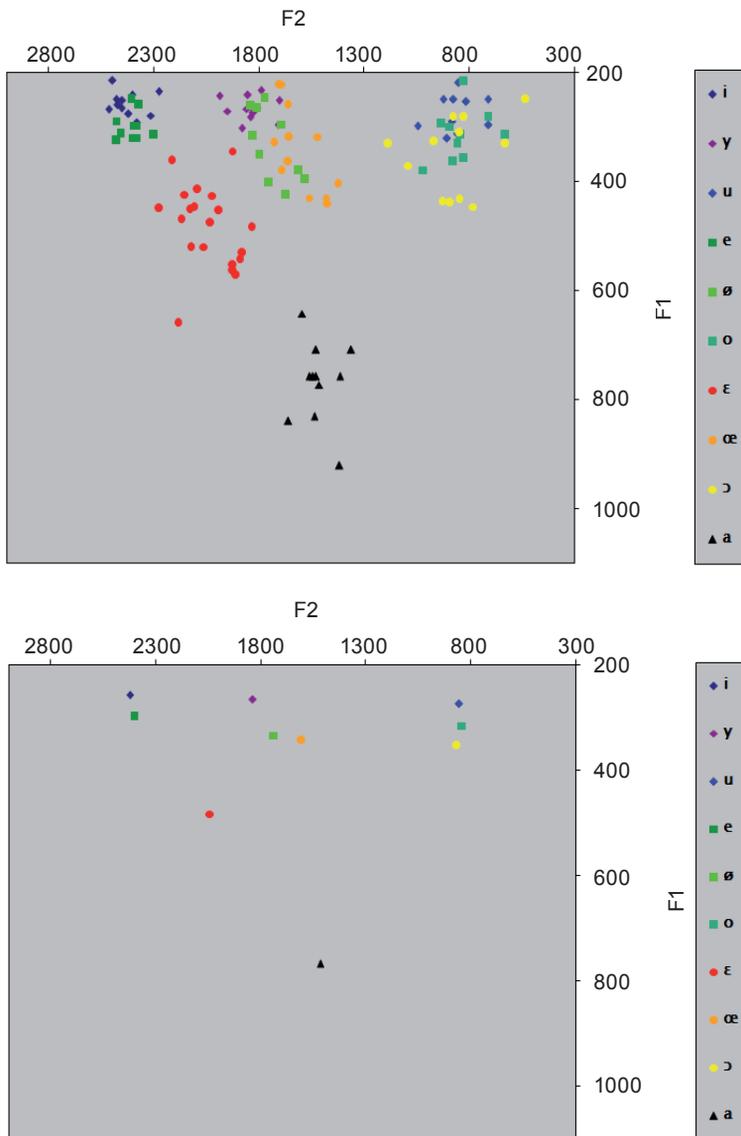


Figure 5. Espaces vocaliques du français, valeurs brutes et moyennes (Hz)

- Si le *é* /e:/ hongrois est sensiblement identique, à la durée près, au /e/ français, le *e* bref /ε/, par contre, est beaucoup plus ouvert que le /ε/ français, même proche de notre /a/ : « Les phonéticiens le noteraient plutôt par /æ/ » (Csécsy, 1996 : 111). En effet, côté palatal, l'écart entre le /e:/ et le /ε/ hongrois est nettement plus grand qu'entre le /e/ et le /ε/ français. Le hongrois connaît bien deux degrés d'aperture des voyelles de type /E/ comme le français mais l'analogie ne semble pas pouvoir être poussée plus loin. Le /ε/ français des locuteurs est prononcé assez ouvert.

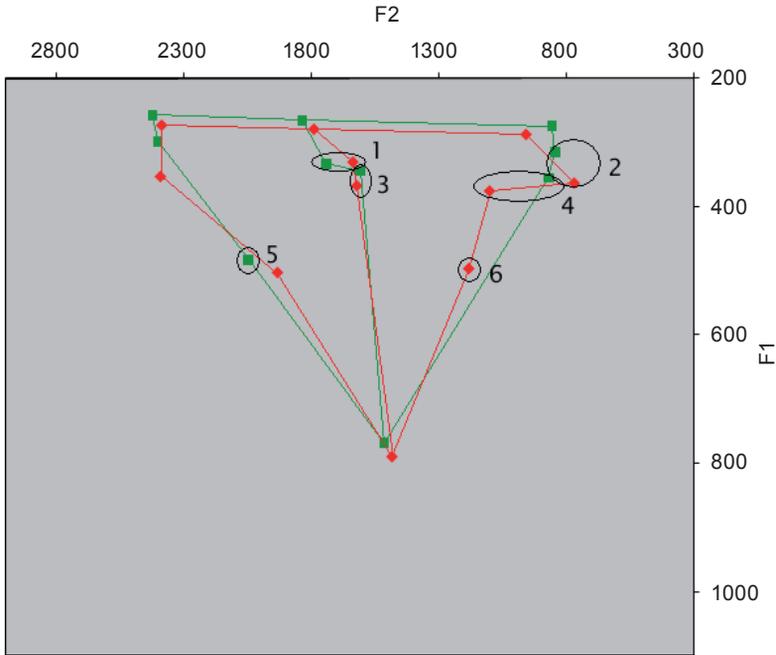


Figure 6. Superposition des espaces vocaliques des deux langues, moyennes formantiques (Hz)

- Parallèlement, côté vélaire, le /ɒ/ hongrois (écrit *a*) correspond à notre /ɔ/ ouvert et a un point d'articulation assez éloigné du /a :/ hongrois. Il se situe entre notre « a postérieur » /a/, et notre /ɔ/. Notre /a/ semble correctement réalisé.
- On retrouve, entre les deux systèmes vocaliques, le même décalage côté palatal que vélaire : il y a autant d'écart, dans la série palatale entre les points d'articulation des /e :/ et /ɛ/ hongrois qu'il y en a, dans la série vélaire, entre /O/ et /ɒ/. Ce qui veut dire que le /ɛ/ hongrois se situe par rapport au /ɛ/ français comme le /ɒ/ hongrois par rapport au /ɔ/ français. Les /ɛ/ et /ɔ/ français se placent chacun entre deux voyelles du système hongrois.

À ce stade, la tendance était identique pour nos huit locuteurs mais une locutrice s'est détachée du groupe : une phonéticienne hongroise de niveau C1 ; nous la considérons donc comme une « locutrice avertie ». Le résultat nous a paru intéressant à évoquer dans ce cadre de l'éducation de l'audition. Un locuteur averti aurait-il plus de facilités ? Les triangles sont éloquentes et montrent qu'en sachant comment réaliser un son, on pourrait s'approcher de la prononciation d'un natif.

Le triangle vocalique français (fig. 7) est très harmonieux, évasé vers le /u/ ; les voyelles sont bien placées sauf la voyelle de moyenne aperture mi-ouverte /ɔ/ qui ne fait pas face aux /ɛ/ et /œ/ ; son nuage est d'ailleurs composé de points disparates.

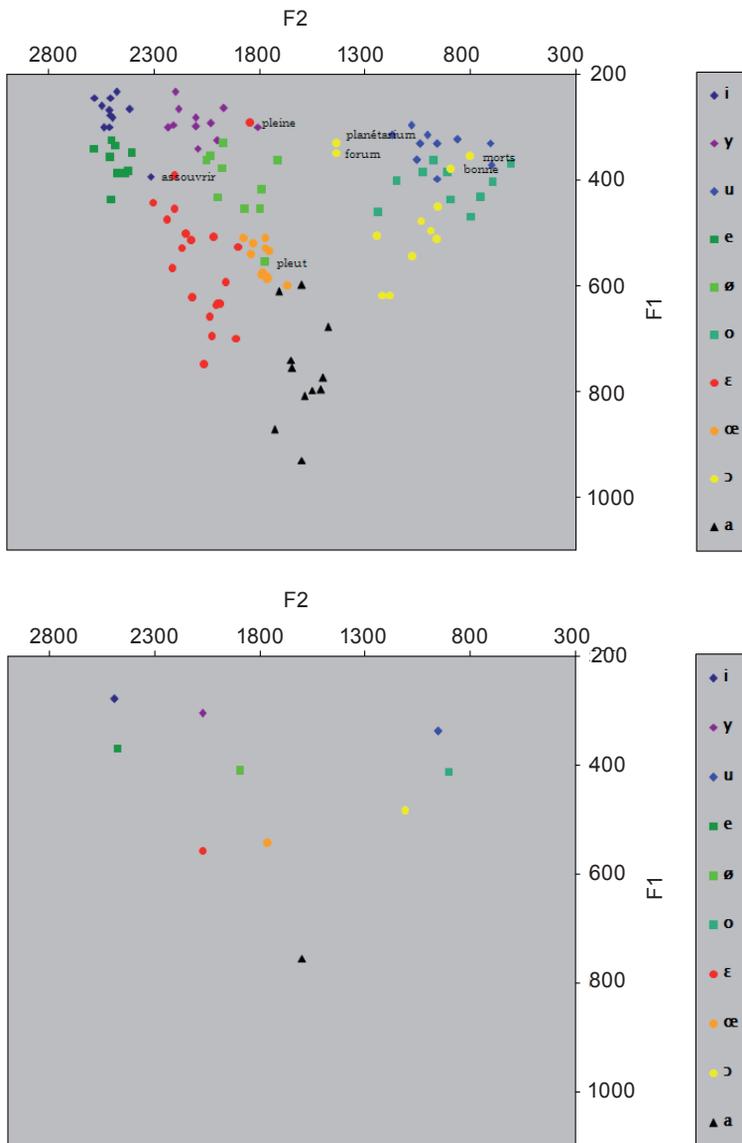


Figure 7. Espaces vocaliques du français, valeurs brutes et moyennes (Hz), locutrice 6

En ce qui concerne le graphique des moyennes, on constate que le triangle est correct sauf pour la voyelle /ɔ/ qui est encore trop fermée. Le /o/ est assez postérieur. C'est le meilleur triangle vocalique français que nous ayons obtenu, il suffit de le comparer à celui du locuteur 7, par exemple, bilingue. Ici, les voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes du français sont presque alignées.

4.2. La durée des voyelles

4.2.1. Les voyelles du hongrois

À travers le calcul du pourcentage d'écart entre une voyelle longue et sa corollaire brève, pour chaque paire de voyelles, nous voulions observer si une tendance générale se dégageait et vérifier les données de la littérature (Csécsy, 1996 : 118), à savoir le rendement faible de la durée pour les voyelles de petite ouverture et le rapport de 1/2 annoncé entre une voyelle brève et sa corollaire longue. Or, rien ne fonctionne comme prévu : le rendement de la durée pour les voyelles de petite ouverture semble bien opérant et globalement le rapport de 1/2 attendu n'est pas effectif. La seule qui se rapproche d'un rapport de 50% est la paire /ɒ/—/a :/. La voyelle la plus longue du système est le /a :/, la plus brève le /i/, et c'est heureux. Nous avons également voulu savoir si les deux paires qualitativement différentes, /ɛ/—/e :/ et /ɒ/—/a :/, se comportaient de la même manière, et la réponse est négative.

En définitive, la tendance est la même pour tous nos locuteurs et elle est manifeste dans le diagramme à bâtons récapitulatif (fig. 8) ; deux groupes se détachent : les voyelles de petite ouverture auxquelles nous pouvons ajouter la paire /ɛ/—/e :/ (pour lesquelles le rapport entre la brève et la longue est le plus fort et donc la différence moins marquée), et les voyelles de moyenne ouverture /ø/—/ø :/ et /o/—/o :/ plus la paire /ɒ/—/a :/ qui sont proches d'un rapport de 50%. Les voyelles /i/—/i :/ restent bien la paire la plus courte du système et le rapport entre les deux voyelles restent fort.

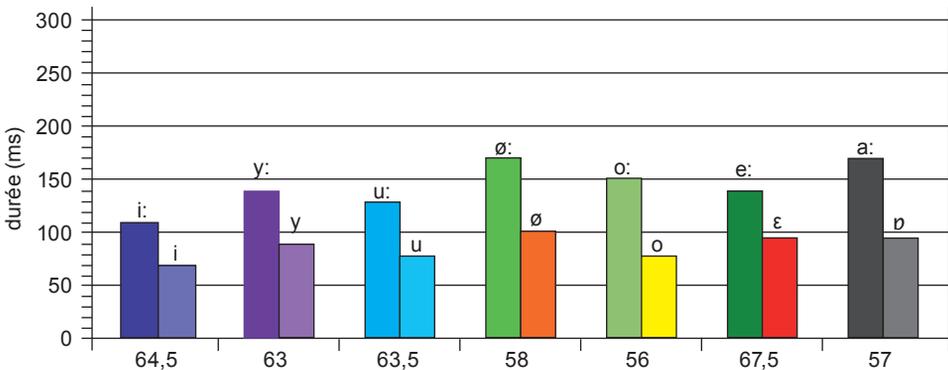


Figure 8. Durée comparée des paires de voyelles : moyennes et pourcentage d'écart pour les 8 locuteurs

4.2.2. Les voyelles du français

En ce qui concerne la réalisation de la durée des voyelles en français parlé, nous avons entrepris de créer à partir du corpus un contexte représentatif de la variabilité possible. 12 inaccentuables et 12 accentuables inaccentuées seront comparées à 34 accentuées (pour rappel : trois degrés selon François Wioland (2005) et qui sont donc toutes des syllabes accentuées fermées pour les degrés 2 et 3). Nous avons matérialisé la différence accentuées ou non par des couleurs (gris clair pour les inaccentuables et accentuables inaccentuées et gris foncé pour les accentuées). La tendance est remarquablement similaire pour les huit locuteurs, à savoir une durée effectivement croissante selon notre classement, sauf pour les voyelles accentuées de degré 2 qui s'assimilent fortement aux accentuables inaccentuées, tout en leur étant légèrement supérieures (sauf pour les deux premiers locuteurs pour qui elles sont légèrement inférieures). Comme la question restait problématique et qu'à ce stade de l'étude et avec un nombre aussi restreint d'occurrences, il était impossible d'imputer ce phénomène à l'accent hongrois ou non, nous avons décidé d'enregistrer une native afin d'observer le comportement de ces mêmes voyelles (fig. 9, série à droite) : les voyelles accentuées de degré 3 avec une moyenne de 214 ms sont effectivement longues et bien plus que celles de degré 1 (moyenne de 141 ms) ou 2 (moyenne de 135 ms) — en revanche très proches de celles de degré 1. Les accentuables inaccentuées (moyenne de 96 ms) sont proches des inaccentuables avec une moyenne de 85 ms qui restent les plus brèves. Toujours est-il que les voyelles accentuées de degré 1 et 3 se détachent clairement pour tous, la « règle » de l'allongement est donc bien respectée et c'est ce que nous cherchions à savoir.

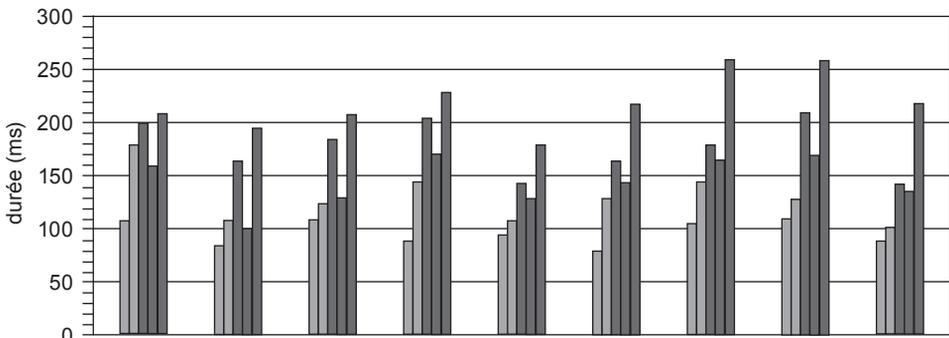


Figure 9. Durée comparée des voyelles du français pour les 8 locuteurs vs la locutrice 0

5. Remédiation proposée

Nous avons donc traqué les marques de l'accent hongrois au niveau des voyelles orales du français et déterminé ce à quoi il est dû afin d'en comprendre les particularités. Comment, dès lors, un apprenant peut-il « faire français », acquérir une « prononciation authentique » en ayant conscience des interférences entre langue source et langue cible et en éduquant son audition ? Il s'agit à présent de fournir quelques explications didactiques et astuces de remédiation palliant certaines difficultés. Nous nous focaliserons sur l'acquisition du système phonologique et ébaucherons deux propositions didactiques, à commencer par les voyelles de moyenne aperture mi-ouvertes du français : ces phonèmes sont inexistantes en hongrois et n'existent en français qu'en contexte, ils sont donc d'autant plus difficiles à acquérir. La seconde proposition concerne l'écart notable entre /e/ et /ɛ/.

5.1. L'acquisition des /ɔ/ et /œ/

Pour le /ɔ/ mi-ouvert, la méthode articulatoire de correction phonétique semble appropriée : [ɔ] mi-ouvert est plus avancé et moins arrondi que [o] mi-fermé, mais faut-il rationaliser de cette manière la différence entre les deux phonèmes ? L'apprenant hongrois doit plutôt penser au *a* vélaire hongrois pour prononcer le /ɔ/ ouvert français : il doit songer pour prononcer *cor* (français) à *kar* (hongrois) et non aux *kór* ou *kor* hongrois. Il faut dissocier ce son « de sa représentation graphique [...] pour le rapprocher du son auquel objectivement il ressemble le plus dans la langue natale — fût-ce sous une autre graphie » (Csécsy, 1996 : 123). Il faudra ensuite opérer des réajustements car il n'y a pas d'équivalence totale entre les deux sons. Nous donnons fig. 10 une représentation de la série qui nous intéresse dans les

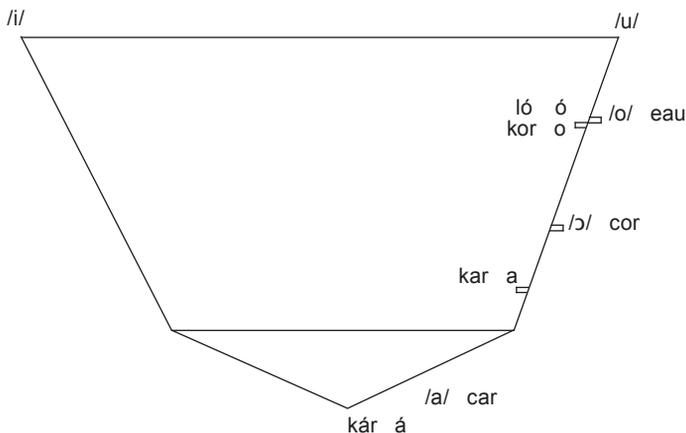


Figure 10. Schéma visant à aider l'apprenant lors de la production d'un /ɔ/

deux langues : pour une meilleure lisibilité, les voyelles du français (à l'extérieur du graphique) sont notées par l'API, celles du hongrois (à l'intérieur du graphique) par l'orthographe (d'après Csécsy, 1969 : 7).

En ce qui concerne /œ/ mi-ouvert, la méthode d'intégration corporelle est préconisée : l'apprenant doit ouvrir la cavité buccale et abaisser la langue plus que pour son /ø/ hongrois. Grâce à la tendance à l'antériorisation, le /œ/ mi-ouvert français se rapproche du point d'articulation du /ɛ/ hongrois. Il faut engager cette voyelle dans le sillage du /ɔ/ mi-ouvert français, une fois ce dernier acquis. Pour obtenir une différenciation des sons /œ/ et /ɔ/ mi-ouverts, l'utilisation de contextes facilitants, aigus pour /œ/ et graves pour /ɔ/, est particulièrement efficace. On peut également proposer des exercices jouant sur la syllabation et l'aperture comme dans les mots *peu / peur et mot / mort*.

5.2. L'écart trop grand entre /e/ et /ɛ/

En dehors de la production d'un /ɛ/ très ouvert, c'est surtout l'instabilité des deux voyelles françaises qui déstabilise l'apprenant hongrois car il « reste attaché au caractère de phonèmes des deux termes de la paire. Il aura donc du mal à accepter leur caractère de variantes, c'est-à-dire les variations automatiques de timbre dans le même radical (*espère / espérer*), sans même parler de ce qui s'appelle harmonisation vocalique, au sens français (nivellement des degrés d'aperture dans une suite de voyelles) » (Csécsy, 1996 : 123). En effet, en français, l'opposition entre /e/ et /ɛ/ n'est pertinente qu'en finale absolue (*thé / taie*) et un apprenant hongrois n'observera pas toujours les variations d'aperture. Dans les autres positions, ce ne sont que des variantes se relayant selon l'environnement : voyelle ouverte en syllabe fermée et voyelle fermée en syllabe ouverte. À cela s'ajoute l'harmonie vocalique au sens français du terme : *aime* ([ɛm]) mais *aimé* ([eme]). Rien de semblable en hongrois où /e:/ et /ɛ/ sont des phonèmes car leur seule opposition permet des différences de sens, lexicales ou grammaticales.

Des exercices de discrimination auditive associés aux règles orthographiques et aux lois de position (durée phonétique) sont à préconiser. On pourra aussi insister sur l'intégration corporelle pour obtenir un /ɛ/ un peu plus fermé, à savoir, /ɛ/ (lèvres tirées, langue très peu en avant, bouche presque ouverte) et /e/ (lèvres très tirées, langue en avant, bouche fermée).

6. Conclusion et perspectives

L'interlangue (Selinker, 1972) est donc une langue intermédiaire, provisoire qui se construit chez l'apprenant, mais ne coïncide pas à la langue cible ; par bonheur, elle est évolutive et il revient au formateur d'en éviter à tout prix la « fossilisation » et de passer à la compétence désirée en langue cible. Elle résulterait de transferts positifs mais également d'interférences entre la L1 et la L2, ainsi que d'une surgénéralisation des règles de la L2. Des erreurs de prononciation naissent car le système de la langue cible comprend des sons qui ne sont pas utilisés de façon distinctive dans la langue maternelle, ou alors certains sons ou suite de sons sont inexistantes ou ne se réalisent que dans certains contextes, et les apprenants transfèrent automatiquement les règles de distribution, de combinaison ou de coarticulation de leur langue au français. L'accent en langue cible est comparé d'ailleurs, selon Alain Fleischer (2005 : 10), à une « visiteuse indiscrete, presque indésirable » qui viendrait contaminer les sonorités « comme un rhume affecte la voix » et encore à un « arrière-goût d'abricot dans le goût de pêche d'une nectarine » résultant d'une hybridation.

En définitive, quelle(s) méthode(s) de correction utiliser ? Articulateur, intégration corporelle, discrimination et reconnaissance auditive, verbo-tonale ? Un apprenant qui ne décrypte pas sons, accent, rythme et intonation d'une langue étrangère aura forcément des problèmes de production : la connaissance de faits phonologiques, phonétiques et prosodiques de la langue cible facilite forcément la production. Il s'agira donc d'établir au cours de l'apprentissage un diagnostic correct afin de corriger au mieux l'apprenant dans son erreur, due dans un premier temps à l'interlangue, et de limiter au plus vite les fautes, entravant ou non la communication. Pallier la prononciation fautive grâce à quelques astuces de remédiation est possible et souhaitable dès le niveau A1.

Un « cadre social » avec des mots phonétiques, où les positions (fortes / faibles) et les interactions (assimilations) sont notées, peut être mis à la disposition de l'apprenant pour l'aider en production orale et ainsi « faire français », approcher au plus près la prononciation d'un natif. Ce modèle didactique de la prononciation de l'oral est une nécessité criante pour les enseignants / formateurs de FLE mais signalons toutefois que traiter spécifiquement la perception peut s'avérer constituer une aide précieuse.

Les travaux d'Alfred Tomatis (1991), avec toutes les réserves qui s'imposent, partent du postulat que si l'on modifie l'audition, l'on modifie inconsciemment et naturellement la phonation. Chaque langue posséderait ses fréquences dominantes et cette dissonance serait un frein dans l'apprentissage. « Si je n'entends pas, je ne peux pas reproduire », tel est son credo. Entendre idéalement serait la clé de l'apprentissage et pour ce faire, « ouvrir l'oreille » de l'apprenant pour lui permettre de percevoir tous les sons nécessaires à la production exacte d'une langue serait effi-

cace pour modifier la phonation. Nos perspectives d'étude concernent ce problème de fréquences optimales du hongrois pour lesquelles nous n'avons actuellement pas trouvé de travaux publiés. Une comparaison des fréquences optimales pour chaque phonème des langues cible et source permettrait d'affiner nos données et de clairement pointer les différences, causes de divergences dans la prononciation du « français parlé ».

Inférer et générer du sens à partir de l'oral en allant toujours à l'essentiel semble être le défi de la phonétique, dans la bataille de l'oreille contre l'œil ; la phonétique corrective conditionne véritablement l'acquisition linguistique dans deux de ses aspects essentiels : la compréhension de l'oral et la production orale, dirigée puis spontanée, menant l'apprenant à l'autonomie et pourquoi pas à une prononciation la plus authentique possible.

Références

- Boersma Paul, Weenick David, 2007: *Praat: Doing phonetics by computer*. <http://www.fon.hum.uva.nl/praat> (accessible : 12.10.2014).
- Csécsey Madeleine, 1969 : *Problèmes de l'apprentissage du français pour des élèves de langue hongroise*. Paris : BELC.
- Csécsey Madeleine, 1996 : *Études de linguistique française et hongroise. Description et enseignement*. Publication de la Faculté des Lettres de l'Université de Nice.
- Flege James Emil, 1995: "Second language speech learning: Theory, findings and problems". In: W. Strange, ed.: *Speech Perception and Linguistic Experience: Theoretical and Methodological Issues in Cross-Language Speech Research*. Timonium, MD: York Press, 233—277.
- Fleischer Alain, 2005 : *L'Accent, une langue fantôme*. Paris : Le Seuil.
- Lennenberg Éric Heinz, 1967: *Biological Foundations of Language*. New York: Wiley.
- Polivanov Evgueni, 1931 : « La perception des sons d'une langue étrangère ». In : *Travaux du Cercle Linguistique de Prague, 4 : Réunion phonologique internationale tenue à Prague (18—21 décembre 1930)*. Prague, 79—96.
- Scovel Thomas, 1988: *A Time to Speak: A Psycholinguistic Inquiry into the Critical Period for Human Speech*. New York, NY: Newbury House Publishers.
- Selinker Larry, 1972: "Interlanguage". *IRAL, International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 10: 3, 209—231.
- Tomatis Alfred, 1991 : *Nous sommes tous nés polyglottes*. Paris : Fixot.
- Troubetzkoy Nicolas Sergueevitch, 1949 : *Principes de phonologie*. Paris : Klincksieck.
- Wioland François, 2005 : *La Vie sociale des sons du français*. Paris : L'Harmattan.

Jan Lazar
Université d'Opole
Pologne

Perception de la néographie phonétisante dans le DEM : retour sur la néographie *qu / k*

Abstract

The specific context of the realization of electronic discourse joins together two distinct enunciation modes: written and oral. The former one is restrained by the conditions of the realization of electronic discourse, the messages are merely written. The latter one poses many problems on orthographic level. The hybridization of these two modes, written and oral, tends to create new orthographical rules that would correspond to the economy of expression. In the present study, the author would like to compare the frequency of neography *que / k* in different types of computer mediated communication.

Keywords

Chat, Facebook, neography, synchronicity, computer mediated communication.

1. Introduction

Il est de notoriété que la production écrite qu'on peut observer dans l'espace virtuel, est bien loin de ce que certains théoriciens appellent la langue écrite élaborée (Catach, 1979 : 7). Les jeunes internautes, qui se plongent dans le monde anonyme de l'Internet, ne ressentent plus la pression normative propagée par la politique linguistique de l'État et ils s'expriment librement sur la toile, sans être « stressés » par les normes orthographiques du français standard. On note que les internautes rejettent avec plaisir les difficultés de l'orthographe française, qui se caractérise par son opacité en ne codant pas les phonèmes directement dans les graphèmes et ils modifient l'écriture française en la rapprochant des systèmes orthographiques plus transparents, tels que l'espagnol ou l'italien (Katz, Frost, 1992). Il en résulte logi-

quement qu'ils ne voient plus le besoin de se servir de plusieurs graphèmes pour noter un seul et simple phonème. Il n'est donc pas surprenant que le trigramme *eau* ou digramme *au* se réduisent couramment dans l'espace virtuel à la simple graphie *o*, qui correspond mieux à la loi de l'économie de l'expression (Dejond, Mercier, 2002 : 35). Néanmoins, la néographie *k* qui se substitue fréquemment à la graphie traditionnelle *qu* mérite, d'après nous, une attention particulière. Un simple regard dans n'importe quel dictionnaire de français ne donne que quelques dizaines de mots contenant cette graphie, qui se révèle étrange pour le système orthographique du français contemporain (Yaguello, 2003 : 352). Pourtant, il faut souligner que dans notre corpus du français tchaté, elle appartient aux procédés néographiques les plus répandus. Notons qu'elle s'applique facilement aux mots sémantiques ainsi que grammaticaux et qu'on peut la retrouver dans toutes les positions possibles à l'intérieur du mot (Chovancová, 2006 : 84). Comme nos études précédentes s'intéressaient notamment à la variation orthographique en français tchaté, nous voulons poursuivre cette recherche en comparant nos résultats avec la variation orthographique dans l'espace communicationnel asynchrone. L'objectif principal de notre contribution sera donc de comparer l'emploi et la fréquence de la néographie *k* dans deux corpus, qui représentent deux formes de la communication électronique. Il s'agit d'un côté de la communication synchrone, c'est-à-dire le tchat, et de l'autre côté de la communication asynchrone, c'est-à-dire Facebook. Précisons que notre intérêt ne se limite pas seulement à la fréquence de cette néographie dans les deux corpus mentionnés, mais qu'il vise aussi à examiner les différentes catégories grammaticales et leur influence sur l'emploi de cette néographie. Ajoutons que pour répondre aux objectifs de notre recherche, nous disposons d'un corpus de français tchaté contenant 9 000 mots, et de même pour Facebook. Étant donné que nous nous intéressons avant tout au langage des jeunes internautes, nous avons téléchargé notre corpus dans les salons de clavardage destinés aux jeunes : *#moins de 18 ans*, *#Tchat entre ados*, *#Ados*. En ce qui concerne Facebook, les discussions analysées ont été librement téléchargées sur les profils qui n'étaient bloqués. Il s'agit généralement de commentaires de photos et de statuts disponibles sur des profils publics. Pour respecter nos objectifs, nous ne nous sommes intéressé qu'aux profils des internautes dont l'âge ne dépassait pas 26 ans.

2. Analyse du corpus

L'analyse de notre corpus a relevé, au total, 496 apparitions de la graphie *qu* / *k*. Étant donné que cette graphie apparaît le plus fréquemment dans les mots *que* / *qui*, nous avons décidé d'examiner cette catégorie grammaticale en premier lieu.

Comme le montrent les exemples suivants, les mots *que* / *qui* prennent dans notre corpus le plus souvent la valeur d'un interrogatif, d'un relatif ou d'une conjonction.

Exemple — Tchat :

Jenn > Socrate_le-boss > lol je fẽ **ke** sa
 looveur_42 > de se **ke** tu veu
 Julie22 > mauuu > **kes** tu fẽ ?

Exemple — Facebook :

*Et je sens **ke** samedi et dimanche va être trop marrant
 jespere **ke** tu vas bien et **ke** tu es heureux ...prend soins de toi a plutard
 keske tu devien ? jspr **ke** tu va bien ?*

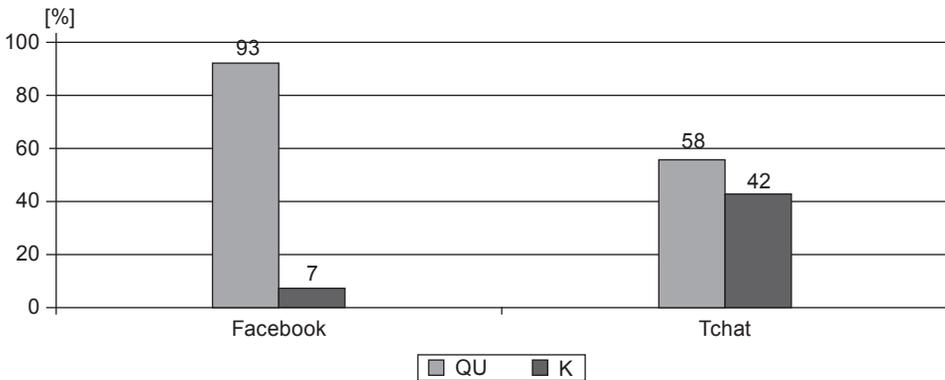


Figure 1. Interrogatif / relatif / conjonction

Le graphique nous montre que le graphème traditionnel se révèle moins résistant sur le tchat, car 42% des mots ont été rédigés avec la graphie innovante. Par contre, seulement 7% des mots interrogatifs, relatifs et conjonctifs comprennent la lettre *k* sur Facebook.

La deuxième catégorie grammaticale examinée est l'ensemble des pronoms et adjectifs indéfinis, qui marquent d'une manière vague, indéterminée des personnes ou des choses. Précisons que dans notre corpus, ils apparaissent le plus souvent sous la forme de *quelques*, *quelqu'un*.

Exemple — Tchat :

Laly > 6 eske **kekun** parleeeeeee ?! ndhawjgfa.JfvhjY
 Quan > 1deesse33 > Bon bha j'ai l'honneur de t'informer que c'est réciproque à **quelques** exceptions près !
 tite_brune > y a pa **kelk'un** ki veu se faire un pv trenkil

Exemple — Facebook :

*ah oui malheureusement mè il ya **kelkes** un(e) !!!
je connais **kelkun***

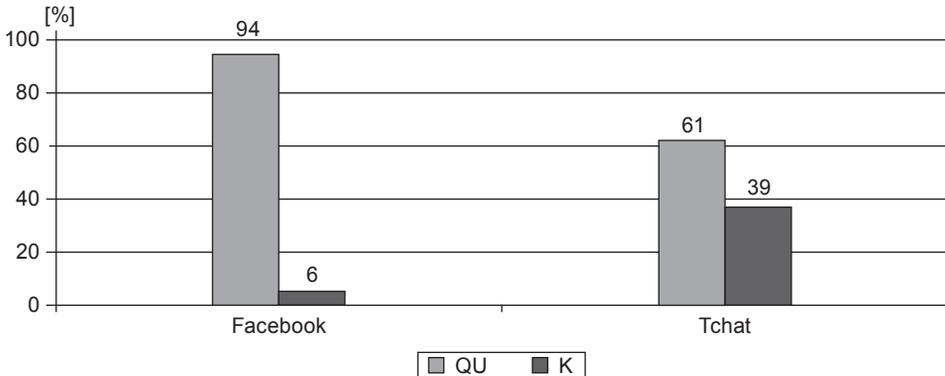


Figure 2. Indéfinis

L'analyse des indéfinis a mis en évidence que la fréquence de la graphie *qu / k* auprès des indéfinis est semblable à celle des interrogatifs, c'est-à-dire 39% pour le tchat et 6% pour Facebook.

La troisième catégorie observée était le verbe. On peut constater que le verbe le plus fréquemment employé dans le corpus tchaté est *quitter*. Néanmoins, il faut préciser que ce sont généralement les modérateurs des salons de clavardage qui se servent de ce verbe pour annoncer aux autres participants qu'un tchateur précis a quitté tel ou tel salon. Comme nous le montrent les exemples suivants, le corpus Facebook montre une plus grande variété de verbes employés.

Exemple — Tchat :

*Twins a **quitté** le chat
Jojo a **quitté** le chat
Pascale > remington75 > *difficile a **expliquer** lol**

Exemple — Facebook :

*Ne me **quittte** pas !!! Ma petite !
Aussi a te demander ♥ Ca fais deux jours mais tu **m'manquesssss** déjà ♥ ♥
JE craqueee !!!! Ma petite !
Hé hé oublie pas je t'ai montrer comment il fallait embaler pikaaaa **tkt** il te kiff
il attend que sa ! Dans le bus il avait de la bave qui couler fait gaffe **tkt** on va
aller lui parler on gere ! ;)*

On observe pour la première fois une fréquence élevée de la graphie simplificatrice (22%) sur Facebook par rapport à d'autres catégories grammaticales étudiées. Le corpus tchaté se révèle semblable à d'autres catégories grammaticales.

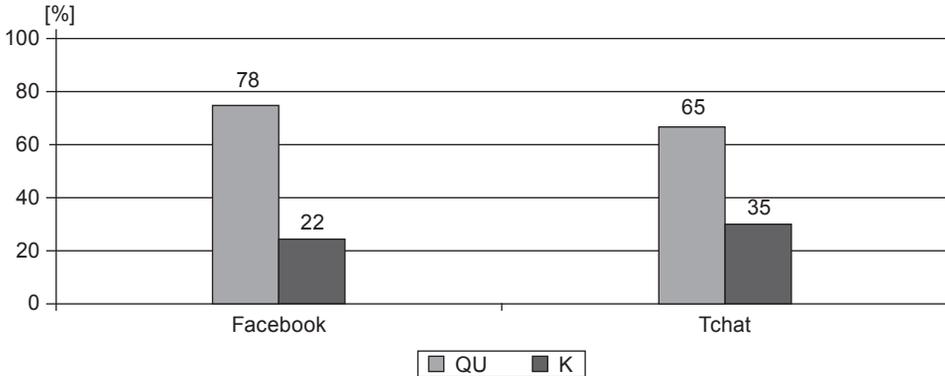


Figure 3. Verbe

Il convient de préciser que ce pourcentage élevé était dû notamment à l'emploi abondant du squelette consonantique *tkt*, qui est formé à partir de la deuxième personne de l'impératif du verbe *s'inquiéter*. Nos observations sur le français parlé montrent que ce squelette est devenu si habituel qu'on peut même l'entendre couramment parmi les jeunes Français.

L'avant dernière catégorie grammaticale examinée était celle des adjectifs qualificatifs. Nous pouvons constater que cette catégorie grammaticale se montre plus résistante par rapport à d'autres catégories grammaticales observées.

Exemple — Tchat :

6tite_brune > y a pa *kelk'un ki veu se faire un pv **trenkil*** ?
 Juju33 > une journéeéééé ***magnifiqueéééé*** a tous !!!!!!!!!!!

Exemple — Facebook :

*Je sais c'est pour travailler auprès de personnes en souffrance **psychique** et mentale, et ça beaucoup d'infirmiers big up a la mojette **cosmique**... D'une le carton rouge et pas **logique***

Comme le montre le graphique, cette résistance se manifeste dans les deux corpus, car seulement 5% des mots sur Facebook et 33% des adjectifs sur les tchats étaient écrits avec la graphie *k*.

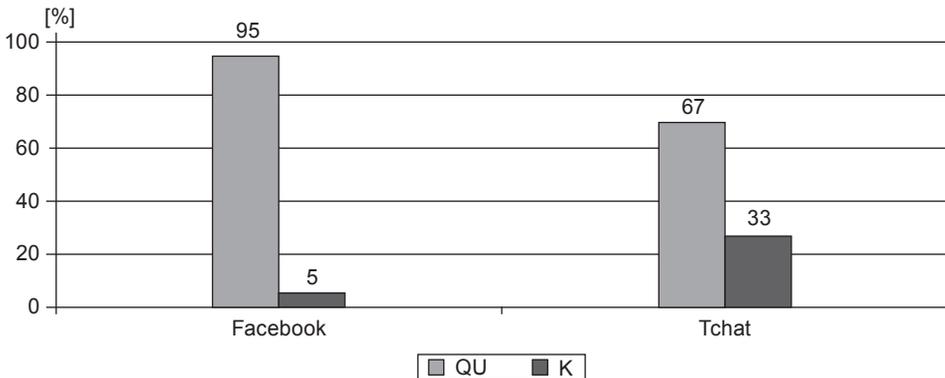


Figure 4. Adjectif qualificatif

La dernière catégorie observée dans notre corpus est représentée par les adverbes. Montrons quelques exemples de notre corpus.

Exemple — Tchat :

Jenn > 13 Socrate_le-boss > *oui super **pk** ?*

Karen > *rohh **pk** antilove*

Exemple — Facebook :

*nous perso c'était ca **pratiquement** tous les soirs ! :p*

*je valide ! on se fait ça **quand** ?*

*Tu arrive **kan** ?*

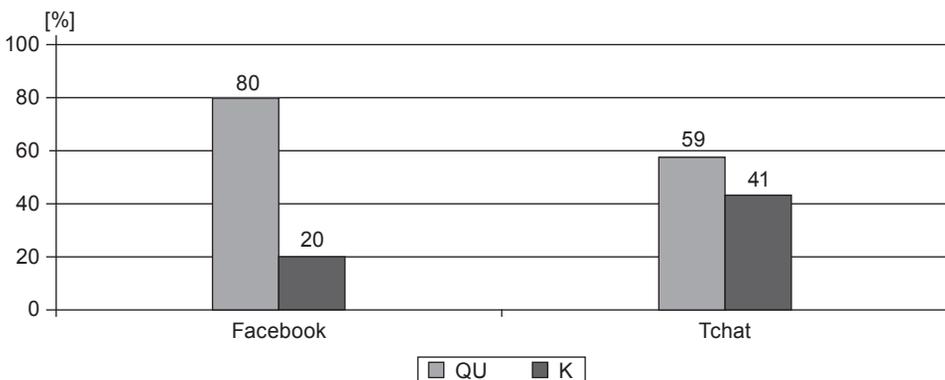


Figure 5. Adverbe

Nous observons que les adverbes contenant la terminaison *-ment* apparaissent rarement avec la graphie innovante. Comme le montrent les exemples repérés, ce

sont avant tout les adverbes interrogatifs *pourquoi* et *quand* qui se prêtent fréquemment à l'emploi de la graphie *k*. Il en résulte que la graphie *k* affecte 20% des adverbes dans le corpus de Facebook et 41% des adverbes dans celui des tchats. Il convient d'ajouter que la notation graphique innovante de l'adverbe *pourquoi* ne représente pas un code à respecter, mais on la relève sous plusieurs formes dans notre corpus, telles que *pk pkoï, pkoiiiiï, etc.*

3. Conclusion

Plusieurs études linguistiques se sont déjà intéressées à la variation orthographique dans l'espace virtuel. Pourtant, à notre connaissance, aucune étude n'était encore consacrée à la graphie innovatrice *k*, qui apparaît le plus fréquemment dans les corpus électroniques, notamment en français tchaté. Notre étude a mis en évidence que c'était avant tout la synchronicité de communication qui déterminait le choix d'une graphie simplificatrice. Tandis que sur le tchat, la graphie *k* est employée en moyenne dans 38% des cas, les internautes sur Facebook s'en servent plus rarement (soit seulement 12%). Nous en déduisons que la rapidité de communication joue un rôle important en ce qui concerne le choix de la graphie innovante qui code ainsi les phonèmes français d'une manière plus efficace et plus transparente. Pourtant, on ne peut pas constater que la rapidité de communication est le seul facteur qui contribue à l'emploi de cette graphie simplifiée. Nos analyses prouvent que ce sont aussi les catégories grammaticales et la position à l'intérieur des mots qui influencent le choix des graphies non standard. Notons que la graphie *k* s'applique rarement dans notre corpus aux adverbes contenant la terminaison *-ment* ainsi qu'aux adjectifs qualificatifs. Il en résulte que les adjectifs *cosmique, magique, tragique* ou l'adverbe *pratiquement* s'écrivent correctement dans notre corpus, quoique les formes *cosmik, magik, tragik* ou *pratikment* puissent se prêter facilement à la modification orthographique et correspondre ainsi mieux à la loi de l'économie de l'expression. Néanmoins, il n'est pas possible d'affirmer que la graphie *k* doit s'employer dans certaines positions à l'intérieur des mots. Au contraire, il faut souligner que les discussions tchatées comme celles sur Facebook se caractérisent par la coexistence de plusieurs « normes » orthographiques. Le choix de la graphie « traditionnelle » ou innovante ne dépend que de la décision personnelle de l'internaute qui grâce à l'anonymat absolu se sent libre au niveau de l'expression écrite dans l'espace virtuel. Néanmoins, cette décision paraît moins libre sur Facebook où les internautes doivent se créer leurs profils personnels qui dévoilent leur identité, au moins auprès des amis. Ceci explique le fait que la résistance de la graphie *que* est plus évidente dans le corpus de Facebook, tandis que sur le tchat, qui se caractérise par l'anonymat absolu, la graphie *k* reste beaucoup plus fréquente.

Références

- Anis Jacques, 2001 : *Parlez-vous texto ?* Paris : Le Cherche Midi.
- Anis Jacques, 2002 : *L'écriture, théories et descriptions*. Bruxelles : Université de Boeck.
- Catach Nina, 1979 : *La ponctuation. Recherches historiques et actuelles 2*. Paris—Besançon : CNRS.
- Chovancová Katarína, 2008 : *Les discussions en direct sur internet (Énonciation et graphie)*. Banská Bystrica: Univerzita Mateja Bela.
- Déjond Aurélia, Mercier Jacques, 2002 : *La cyberl@ngue française*. Bruxelles : La Renaissance du Livre.
- Katz Leonard, Frost Ram, 1992 : “The Reading Process is Different for Different Orthographies”. In: Leonard Katz, Ram Frost, eds.: *The Orthographic Depth Hypothesis. Orthography, Phonology, Morphology and Meaning*. Amsterdam: Elsevier North Holland Press, 67—84.
- Lazar Jan, 2012 : « Quelques observations sur les néographies phonétisantes en français tchaté ». *Linguistica pragensia*, **22**(1), 18—28.
- Panckhurst Rachel, 2006 : « Le discours électronique médié : bilan et perspectives ». In : Annie Piolat, éd. : *Lire, écrire, communiquer et apprendre avec Internet*. Marseille : Éditions Solal, 345—366.
- Pierozak Isabelle, 2000a : « Les pratiques discursives des internautes en français : matériaux et éléments de réflexion ». *Le français moderne*, **67**(1), 109—129.
- Pierozak Isabelle, 2000b : « Approche sociolinguistique des pratiques discursives en français sur Internet : “ge fé dais fotes si je voeux” ». *Revue Française de Linguistique Appliquée*, **5**, fascicule 1, 89—104.
- Yaguello Marina, 2003 : *Le Grand livre de la langue française*. Paris : Seuil.

Agnieszka Pastucha-Blin

Università della Slesia

Katowice, Polonia

Il metadiscorso nei testi persuasivi

Abstract

The object of this study focuses on the metatext elements that are present in persuasive writing, in particular in texts taken from various Internet portals and magazines, dedicated to feminine health and beauty.

The discursive text operators make it possible to understand different concepts, they explain logical connections between arguments and integrate the information provided by other sources. Their explaining function contributes to the correct interpretation of the text and allows to understand the author's intentions.

This paper discusses, in a synthetic way, the classification of 5 groups of expressions regarded as elements that form textual metatext: logical connectors, frame markers, endophora markers, determinants of information source (footnotes) and glossary code.

Keywords

Textual metatext, persuasive writing, text structure, semantic relations, markers.

1. Introduzione

L'oggetto dello studio che segue sono gli elementi metadiscorsivi presenti nei testi persuasivi, però ritrovabili anche in altri tipi di testi. Il materiale linguistico, su cui si fonda il nostro lavoro, è costituito da articoli che trattano come argomento la bellezza e il benessere femminili. Sono, prima di tutto, gli esempi provenienti da svariati portali e periodici online rivolti alle donne.

Le espressioni linguistiche, che prenderemo in considerazione, fanno parte del metadiscorso testuale. Tali mezzi, personalizzando il discorso, consentono di rivelare le intenzioni dell'autore (Mininni, 2003: 96). Gli indici testuali specifici

evidenziano pure gli strumenti adottati per collegare tra loro argomenti e pensieri dimostrando la matrice situata in ogni discorso.

Questi elementi sono stati definiti in maniera diversa: nella linguistica anglo-americana si riscontra il concetto di *discourse markers* (Schiffirin, 1987); in quella francese prevale la nozione di *particules énonciatives* (Fernandez, 1994), in Polonia si usa il termine *operatory wewnątrztekstowe* (Bartmiński, 2009), invece in Italia — *segnali discorsivi* (Bazzanella, 1995).

Giuseppe Mininni evidenzia due tipi di metadiscorso: testuale e quello interpersonale. L'obiettivo del primo è spiegare diversi concetti, chiarire le connessioni logiche tra gli argomenti ed integrare informazioni da altre fonti. Grazie ad esso siamo in grado di interpretare il contenuto del testo in maniera corretta e capire le intenzioni dell'autore (Mininni, 2003: 96).

Il metadiscorso interpersonale, invece, si concentra piuttosto sulla prospettiva del produttore del testo. Rivela i suoi atteggiamenti, intenzioni e costruisce un particolare clima di affidabilità (Mininni, 2003: 97). Inoltre, i segnali interattivi si riscontrano di più nella lingua parlata.

La presenza degli elementi metadiscorsivi serve a inquadrare i fondamentali procedimenti argomentativi finalizzati alla persuasione: *logos*, *ethos* e *pathos*.

Il *logos* viene inteso come l'argomentazione basata sulla ragione intorno alle cause primarie su cui si fonda la realtà. Si tratta del discorso vero e proprio, il cui obiettivo è quello di dimostrare.

La natura logica degli elementi metadiscorsivi consiste nel collegare esplicitamente idee ed argomenti, evidenziando relazioni di significato. Tali indici, orientati sul contenuto delle proposizioni, indicano la maniera di organizzare il testo dagli autori (il modo di definire, di affrontare i problemi, di avvalorare le affermazioni e di concludere). E poi, grazie ad essi, noi — lettori — possiamo decodificare un dato testo nella direzione argomentativa giusta, ossia quella suggerita dall'autore (Mininni, 2003: 97).

L'*ethos* si riferisce alle doti di carattere dell'oratore ed al suo modo di comportarsi e serve a farne aumentare la credibilità producendo nella mente del destinatario l'immagine dell'emittente: *si persuade con il carattere, quando il discorso è tale da rendere l'oratore degno di fiducia* (Aristotele, 1996: 1356a, 5—9).

In ogni tipo di comunicazione imprescindibili sono il candore e l'onestà. Per questo motivo gli operatori metadiscorsivi aiutano a realizzare l'*ethos* presentando l'autore come credibile, competente, dunque — uomo di autorità (Mininni, 2003: 97).

Il *pathos*, invece, influisce sul ricevente. È l'insieme delle passioni da suscitare, che diviene pertanto oggetto di analisi e motivo dell'argomentare (Mortara Garavelli, 2005: 27).

L'autore di un testo persuasivo, aspirando a raggiungere effetti desiderati, fa ricorso all'uso strategico delle espressioni metadiscorsive che mirano a impressionare e coinvolgere i lettori. Tali mezzi linguistici rendono il discorso più emozio-

nante (i pronomi personali), presentando gli obiettivi come se fossero trasparenti e condivisi (la terza persona inclusiva), danno all'uditorio l'impressione di partecipare direttamente (le domande retoriche) e sintonizzano gli scopi ed i desideri del mittente con quelli dei destinatari (i modali) (Mininni, 2003: 97).

2. Il metadiscorso testuale

Le analisi da noi svolte saranno dedicate al metadiscorso testuale. Cercheremo di mettere in risalto prima di tutto la natura logica delle espressioni che contribuiscono a connettere idee e pensieri facilitandone l'interpretazione.

In Cecilia Andorno tali particelle discorsive sono elementi linguistici di articolazione e di strutturazione che esprimono relazioni fra componenti del testo stesso, cioè fra enunciati o fra atti di enunciazione (Andorno, 2003: 177). I segnali discorsivi (Bazzanella, 1995) appartengono prima di tutto alle classi sintattiche degli avverbi (*successivamente*) e delle congiunzioni (*ossia*), ma possono anche fungere da sintagmi verbali (*io sostengo che*), sintagmi preposizionali (*in aggiunta*) e perfino frasi (*tutto sommato*) (Andorno, 2003: 179). I connettivi testuali svolgono funzione metatestuale (Conte, 1988: 47—50), dal momento che hanno come oggetto gli enunciati stessi come porzioni di un testo (Andorno, 2003: 182).

Mininni (2003 : 96) distingue cinque gruppi di elementi che formano il metadiscorso testuale (cfr. *textual metatext* in Hyland, 1998: 442). E sono:

- i connettivi logici,
- i marcatori di frame,
- i marcatori endoforici,
- gli evidenziali,
- le pratiche di glossa.

2.1. I connettivi logici

I connettivi logici sono elementi grammaticalmente eterogenei, la cui funzione è quella di garantire l'aspetto logico, sintattico e semantico fra le varie parti del testo.

Un gruppo assai numeroso di tali particelle discorsive è costituito dai connettivi che esprimono le relazioni di tipo causa-effetto (*ne deriva che, dunque, quindi, pertanto, da ciò si deduce che, così, dal momento che, ecc.*). Essi qualificano la natura semantica dei rapporti che intercorrono tra le diverse parti del testo:

- (1) *La dieta Atkins o anche chiamata approccio nutrizionale Atkins fu creata negli anni '70 negli Stati Uniti dal medico Robert Atkins. Questa è una dieta ipoglicidica, cioè prevede la limitazione nell'assunzione di carboidrati e **di conseguenza** aumenta il consumo di proteine e anche di grassi¹.*
- (2) *Hai detto basta alle tinture: rivuoi il tuo colore naturale. Ma, **siccome** la chiodina si allunga di un centimetro al mese, prima di avere un caschetto senza segni di ricrescita dovrai aspettare due anni².*

Negli esempi succitati i connettivi indicano una certa successione in cui la causa precede l'effetto (es. 1) oppure l'effetto precede la causa (es. 2).

Un'altra categoria di connettivi logici è costituita da quelli che indicano una certa importanza di varie informazioni, stabilendo tra esse una netta gerarchia, dunque ordinano le informazioni creando una scala di priorità (*in primo luogo, successivamente, poi, l'aspetto principale è ..., anzitutto ... secondariamente, altresì, in più, e, oltre a quanto è stato detto, non ci resta che, infine*):

- (3) *Se con il mal di gola si manifesta anche la febbre, probabilmente è in corso un'infezione che qualche volta comporta anche la comparsa di placche [...] **In aggiunta**, è opportuno fare anche dei gargarismi con acqua a temperatura ambiente e limone o con acqua e aceto di mele. Entrambi posseggono proprietà antibatteriche e possono donarvi sollievo³.*
- (4) *Le associazioni di volontariato in questo ambito nascono dall'esigenza di attivare una rete di medici e strutture che cooperino per affrontare le patologie e i disagi delle donne, aiutandole nella ricerca di luoghi di cura affidabili. **Inoltre**, le associazioni svolgono un insostituibile ruolo nel supporto alle pazienti, con iniziative a carattere medico — come la ricerca scientifica — e psicologico⁴.*

La strutturazione logica del testo viene assicurata pure da altri connettivi che possono introdurre un'ipotesi (*nel caso in cui, se è vero, ipoteticamente, partendo dal presupposto...*) oppure un'opposizione a quanto si è detto prima (*malgrado ciò, invece, ciononostante, mentre, al contrario...*).

¹ <http://www.unadonna.it/benessere/dieta-atkins/77145/> (accesso: 28.01.14).

² <http://www.donnamoderna.com/bellezza/viso-e-corpo/i-capelli-bianchi-sono-chic> (accesso: 28.01.2014).

³ <http://www.unadonna.it/benessere/rimedi-naturali-contro-il-mal-di-gola/41591/> (accesso: 27.01.2014).

⁴ <http://www.italiadonna.it/ultime-notizie/marzo-2010/il-dolore-sessuale-femminile-guarire-si-puo.htm> (accesso: 17.02.2015).

2.2. I marcatori di frame

I marcatori di frame sono dei mezzi linguistici che riguardano la funzione e la posizione di un enunciato nel testo. Questi indicatori danno istruzioni sullo statuto testuale di ciò che segue (Andorno, 2003: 181). Si possono ricondurre a questa funzione i demarcativi, attraverso cui l'autore segnala una certa segmentazione del testo, vale a dire: apertura, proseguimento, chiusura, come pure il rapporto tra gli argomenti e i temi trattati (Bazzanella, 1995: 246):

- (5) *Il tutto va unito a un'alimentazione corretta, priva di grassi e a favore di pesce, verdure e cibi integrali. **In conclusione**, è davvero utile conoscere il proprio corpo e capire i problemi che la nostra pelle può avere, utilizzare trattamenti mirati che servono al problema e non causino altri disturbi*⁵.
- (6) *E **per finire**, non potevamo mancare di consigliare una crema specifica per la pelle maschile. Ecco allora una crema anti-aging 24h by Shiseido: Total Revitalizer, un composto multifunzionale che potenzia le funzioni naturali della pelle, rendendola più forte agli attacchi dei radicali liberi che causano la comparsa delle rughe e degli altri segni d'invecchiamento. Attenua l'aspetto spento e i segni di stanchezza donando al viso un aspetto più giovane*⁶.

Tra gli altri marcatori di frame possiamo elencare: *all'inizio, continuando, a questo punto, riassumendo, occorre ripetere, il nostro obiettivo qui* e via dicendo. La loro funzione è quella orientativa che consiste nel facilitare la lettura, visto che essi chiariscono la struttura discorsiva e determinano il passaggio da una parte del testo all'altra.

2.3. I marcatori endoforici

I marcatori endoforici sono espressioni che vengono introdotte nell'universo discorsivo per via esclusivamente linguistica prendendo come punto di riferimento diversi elementi del testo. Attraverso questo tipo di relazione si rimanda alle espressioni testuali; vale a dire che ogni testo è considerato come referente in sé (Andorno, 2003: 67).

Tali operatori testuali corrispondono a *logodeissi* in Maria-Elisabeth Conte (1978: 11—28) e *deissi testuale* in Cecilia Andorno (2003: 67).

La deissi testuale (del discorso) è un uso particolare, all'interno di un enunciato, di espressioni riferite a una parte del discorso che contiene tale enunciato. Essa

⁵ <http://www.spaziadonna.com/bellezza/cosmesi/pelle-sensibile-come-averne-cura.asp> (accesso: 29.01.2014).

⁶ <http://www.mammeaspillo.it/stare-bene/creme-di-bellezza/> (accesso: 17.02.2015).

è legata al co-testo (il testo creato dalla lingua); dunque il referente della deissi è il contesto intratestuale. È un atto di riferimento ad una parte del discorso in corso, ad un segmento o momento del discorso in atto (Conte, 1978: 13).

Una serie di marcatori endoforici contiene sia i mezzi con cui si rinvierà alle informazioni successive (*lo vedremo più avanti*), sia quelli con cui si richiamano nel testo gli elementi già espressi in precedenza (*succitato, summenzionato*):

- (7) *Altro quesito sul calzino da portare con sandali o décolleté è cosa ne pensi il genere maschile a riguardo. Bene dopo tanti sondaggi fra amici, amici di amici, conoscenti, passanti e curiosi siamo giunte alla conclusione che l'universo maschile detesti questa accoppiata e che il **suddetto** duetto sia amato esclusivamente dalle donne e neppure da tutte⁷.*
- (8) *I metodi **sottoelencati** non hanno effetti collaterali ma in compenso presentano un'alta percentuale di rischio gravidanza, soprattutto (ma non solo) se le mestruazioni non sono sempre puntuali⁸.*

2.4. Gli evidenziali

Gli evidenziali sono le parole che servono a definire il rapporto dell'enunciatore con la conoscenza o il modo e il grado che di tale rapporto vuole esporre. È una categoria che permette agli autori dei testi di indicare l'evidenza, di cui dispongono, per asserire la verità di una proposizione: se l'ha dedotta, se ne ha avuto notizia da altri, se ha percepito sensorialmente l'evento che quella proposizione descrive (Pietrandrea, 2004: 173).

Nel materiale linguistico analizzato da noi, gli evidenziali sono prima di tutto forme verbali, avverbiali e preposizionali (*come afferma, secondo ...*):

- (9) *Sono sempre di più gli studiosi che **credono che** il rapporto sessuale influisca positivamente sulla forma fisica, tonificando e facendo anche dimagrire. Dello stesso parere sono alcuni personal trainer, i quali **sostengono che** durante un rapporto si possono arrivare a bruciare fino a 500 calorie⁹.*
- (10) *Su un campione di 253 donne, il 78% **ritiene che** il prodotto dia una copertura ineccepibile. Quanto allo spot di Julia Roberts **assicurano che** "il viso naturalmente sano e luminoso" è merito del fotografo Mario Testino e della bellezza non artefatta dell'attrice. E **rivelano che** "in un test effettuato su*

⁷ <http://www.donnamoderna.com/moda/accessori/calzini-parigine-collant-autoreggenti/photo/Decollete-con-calze#dm2013-su-titolo> (accesso: 15.01.2014).

⁸ <http://www.donnamoderna.com/salute/Eros-psiche/guida-ai-contraccettivi2> (accesso: 17.02.2015).

⁹ <http://www.bellaweb.it/sexo/tutti-a-dieta-con-il-sexo/15418/> (accesso: 28.12.2013).

*100 donne, il 77% ha confermato che il cosmetico ha reso il loro incarnato più radiante*¹⁰.

Studiato il corpus dei testi persuasivi dal punto di vista della presenza degli evidenziali, possiamo constatare che tali operatori appaiono nei frammenti in cui abbiamo a che fare con una dissociazione enunciativa. Si nota, infatti, che la voce dell'emittente di un testo persuasivo, pur senza assumersi la responsabilità, può insinuarsi nelle parole altrui (Pastucha-Blin, 2013: 185). Lo si fa con l'uso del discorso diretto, che riconosce in un unico emittente almeno due enunciatori, ossia due spazi enunciativi nettamente distinti, oppure in modo indiretto, tramite proposizioni subordinate introdotte dai verbi di significato dichiarativo. In ambedue i casi l'autore — scrivente dell'affermazione — non ne è l'enunciatore. La responsabilità è invece delegata ad altri (ad esempio *scienziati, esperti, psicologhe, dietologi*, ecc.):

- (11) *Ma ora, dagli Usa, arriva il via libera ai trattamenti che rigenerano il collagene. Questa è la conclusione cui sono giunti i ricercatori del Dipartimento di Dermatologia e Patologia dell'Università del Michigan, dopo aver passato in rassegna decine di studi*¹¹.
- (12) *Profumi di lusso [...] Il mercato di questi prodotti non sente la crisi, e si prevede addirittura che tra 5 anni le vendite aumenteranno notevolmente: si arriverà a spendere circa 370 miliardi di dollari, come affermano gli analisti di Euromonitor International, che stimano addirittura un'ulteriore crescita imponente che avrà luogo nel 2016*¹².

Tale procedimento rafforza l'attendibilità dell'informazione e fa aumentare l'autorità di colui che emette un messaggio.

2.5. Le pratiche di glossa

Le pratiche di glossa sono i mezzi linguistici, la cui funzione consiste in spiegare il contenuto del testo oppure esemplificare diversi aspetti, idee, questioni ... In Carla Bazzanella (1995) tali elementi vengono chiamati *indicatori di riformulazione* e servono a segnalare il ruolo che il testo che segue ha rispetto a quello che precede. La studiosa distingue tre classi di indicatori utilizzati per risolvere la pianificazione del discorso:

¹⁰ http://archivistorico.corriere.it/2011/luglio/28/Bellezza_senza_imperfezioni_quindi_irreal_co_9_110728041.shtml (accesso: 17.02.2015).

¹¹ <http://www.bellezza.it/donne/new/news/dnew090910.html> (accesso: 17.01.2014).

¹² <http://www.bellezza.it/donne/new/news/dnew130109.html> (accesso: 18.02.2015).

- parafrasi — quando si mantiene la corrispondenza tra l'elemento articolato per primo e la sua riformulazione,
- correzione — quando ci si vuole correggere,
- esemplificazione — quando si fa un esempio per essere compresi meglio.

Lo scopo principale delle glossa è quello di chiarire i vocaboli, frasi, di spiegare il significato inteso. Già nell'antichità questi mezzi esplicativi interpretavano parole oscure con l'aiuto del linguaggio più corrente e comprensibile. Pure oggi essi propongono interpretazioni essendo metodi per produrre comprensioni osservabili — riferibili dentro il linguaggio naturale e costituendo molteplici modi di evidenziare come il discorso è compreso (Garfinkel, Sacks in: Wolf, 1979: 152).

Gli esempi estrapolati da testi analizzati contengono gli indicatori come: *cioè, infatti, o meglio, per esempio, tra l'altro, ecco, per quanto riguarda*, ecc. Anche se queste espressioni sono tipiche del parlato, compaiono pure nella lingua scritta:

- (13) *La letteratura medica e scientifica non riconosce alcun rimedio come valido ma ciò non **vuol dire che** nella esperienza individuale non ne esistano che si rivelano efficaci per cui quello che tocca fare è provare vari trattamenti fino a che non si trova quello che funziona. [...] La cellulite non si può realmente prevenire. **Nel senso che** se esiste una predisposizione genetica è difficile che non compaia ma certamente una dieta sana — e quindi pochi grassi, molta frutta, verdura e fibre — ne rendono più difficile l'insorgenza. [...] Se anche è molto difficile eliminare la cellulite è certamente possibile migliorarne l'aspetto estetico; **in altre parole**, la cellulite c'è ancora ma si vede (anche molto) meno¹³.*

Molto spesso anche i due punti hanno il valore di un indicatore di riformulazione, stando al posto di: *ad esempio, infatti, cioè*:

- (14) *Come prepararsi al parto. Inizia il conto alla rovescia: siete nervose? [...] Un modo fondamentale per ridurre l'ansia e placare la tremarella da momento del parto è sicuramente quello di informarsi per tempo a ciò che vi aspetta: conoscere insomma tutto ciò che c'è da sapere riguardo a questa esperienza che in un modo nell'altro vi cambierà la vita. Uno dei metodi sicuramente migliore e più consono è quello di frequentare un corso di preparazione al parto: ci sono corsi organizzati direttamente dall'ospedale ma anche corsi privati organizzati da specialisti quali ostetriche e medici. [...] Ricordatevi inoltre che per arrivare ben organizzate è necessario anche decidere dove e come partorire: se avete la possibilità di scegliere la struttura per esempio o se deciderete di partorire in casa, in questo caso sarà necessario informarsi*

¹³ <http://www.donnamoderna.com/salute/cellulite-cause-rimedi/foto-7#dm2013-su-titolo> (accesso: 30.01.2014).

*prima da un'ostetrica in libera professione che vi segua in questo percorso di nascita che volete intraprendere*¹⁴.

Le pratiche di glossa forniscono delle indicazioni su come interpretare certi frammenti di un discorso e il loro uso è ritenuto il segno della piena padronanza del linguaggio verbale (Orletti, 2000: 52).

3. Conclusioni

Lo studio del materiale linguistico raccolto nel nostro lavoro rivela la presenza dei segnali metadiscorsivi nei testi persuasivi indirizzati alle donne. Nella struttura enunciativa dei testi sottoposti alle analisi possiamo osservare una relazione asimmetrica: l'emittente risulta di maggiore esperienza, capacità, meriti e per tale motivo si dimostra superiore al ricevente.

Costruendo i discorsi, che hanno al centro la bellezza e il benessere femminile, lo scrittore organizza la costituzione del testo servendosi dei segnali metadiscorsivi. Essi si riferiscono esplicitamente sia alla strutturazione interna del discorso che all'atteggiamento dell'autore nei confronti del suo contenuto. L'obiettivo principale di tali marcatori è prima di tutto quello di guidare le lettrici nella comprensione della struttura e dell'argomento di un testo. I meccanismi adoperati dagli emittenti permettono quindi di ordinare informazioni diverse e spiegare relazioni tra idee in modo da convincere il potenziale pubblico.

Tra gli elementi del metadiscorso testuale elenchiamo quelli che: chiariscono linguisticamente le relazioni logiche instaurate fra le diverse parti testuali (connettivi logici); segnalano la pianificazione delle informazioni (marcatori di frame); rimandano a particolari componenti del testo (marcatori endoforici); specificano il rapporto dell'autore, o magari di coloro cui dà voce, con la conoscenza (evidenziali); rendono comprensibili o esemplificano diverse questioni (pratiche di glossa).

L'uso di tali indicatori è fondamentale per poter progettare e gestire ogni testo da una parte, e ricevere informazioni su come intenderlo, dall'altra.

¹⁴ <http://www.unadonna.it/mamma/come-prepararsi-al-parto/55119/> (accesso: 10.02.2014).

Riferimenti bibliografici

- Andorno Cecilia, 2003: *Linguistica testuale. Un'introduzione*. Roma: Carocci.
- Aristotele, 1996: *Retorica*. Vol. 1. Parte 2. Milano: Oscar Mondadori.
- Bartmiński Jerzy, Niebrzegowska-Bartmińska Stanisława, 2009: *Tekstologia*. Warszawa: PWN.
- Bazzanella Carla, 1995: "I segnali discorsivi". In: Lorenzo Renzi, Giampaolo Salvi, Anna Cardinaletti, a cura di: *Grande grammatica italiana di consultazione*. Vol. 3. Bologna: Il Mulino, 225—260.
- Conte Maria-Elisabeth, 1978: "Deissi testuale e anafora". In: *Condizioni di coerenza. Ricerche di linguistica testuale. Atti del seminario*. Firenze: Accademia della Crusca, Alessandria: Edizioni dell'Orso, 11—28.
- Conte Maria-Elisabeth, 1988: "Metatestualità". In: Maria-Elisabeth Conte, a cura di: *Kontinuität und Diskontinuität in Texten und Sachverhaltskonfigurationen. Diskussion über Konnexität, Kohäsion und Kohärenz*. Hamburg: Buske, 47—50.
- Fernandez M.-M. Jocelyne, 1994: *Les particules énonciatives dans la construction du discours*. Paris: Presses universitaires de France.
- Hyland Ken, 1998: "Persuasion and context: the pragmatics of academic metadiscourse". *Journal of pragmatic*, **30**, 437—455.
- Mininni Giuseppe, 2003: *Il discorso come forma di vita*. Napoli: Alfredo Guida Editore.
- Mortara Garavelli Bice, 2005: *Manuale di retorica*. Milano: Bompiani.
- Nigoević Magdalena, Bilić Mate, 2009: "Segnali discorsivi: tempo guadagnato e tempo perduto". In: *Tempo e memoria nella lingua e nella letteratura italiana. Atti del XVII Congresso A.I.P.I.* Ascoli Piceno, 22—26 agosto 2006, 101—113.
- Orletti Franca, 2000: *La conversazione diseguale*. Roma: Carocci.
- Pastucha-Blin Agnieszka, 2013: *La concettualizzazione del corpo umano nel discorso persuasivo rivolto al pubblico femminile. L'approccio cognitivo*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Pietrandrea Paola, 2004: "L'articolazione semantica del dominio epistemico dell'italiano". *Lingue e linguaggio*, **2**, 171—206.
- Schiffrin Deborah, 1987: *Discourse markers*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Wolf Mauro, 1979: *Sociologie della vita quotidiana*. Milano: Editoriale l'Espresso.

Magdalena Perz
Université de Silésie
Katowice, Pologne

La sémantique des adjectifs et les questions d'équivalence linguistique entre le français et le polonais

Abstract

The purpose of this article is to approach the problem of the disambiguation of adjectives in the context of translation. On the basis of the French adjectives analyzed for the purpose of the present study, the author demonstrates that these items can have several equivalents in Polish. Such multiple possible interpretations pose a major problem for the description of polysemous items in lexicographical publications, as well as for automatic translation technology. The correspondences between adjectives are rarely bi-univocal in two languages and this study gives some insights into the possibilities of using these words in both the languages. To exactly pinpoint all the available senses of the analysed words and to find their equivalents, the author makes use of the object oriented approach. This kind of description allows us to select the best equivalent of a word in a target language and to make explicit the relations of equivalence between the two languages.

Keywords

Adjective, noun group, machine translation, object classes, correspondences.

1. Introduction

Lorsque l'on analyse le lexique adjectival, on constate que la polysémie est un phénomène massif. La grande majorité des adjectifs sont polysémiques. La polysémie de ces unités et leur désambiguïsation reste une source considérable de difficultés quand on entreprend une description qui s'avérerait opératoire dans les systèmes de traitement automatique. Dans cette étude, nous cherchons à présenter une méthode d'interprétation et de désambiguïsation des adjectifs aux emplois

multiples en vue de leur traduction du français vers le polonais¹, dans les groupes composés d'un nom et d'un adjectif. En effet, il s'agit de montrer différents degrés de correspondances entre les unités de deux langues et de repérer les espaces de recouvrement entre les emplois de deux adjectifs entre lesquels on souhaite jeter des ponts. Pour ce faire, nous partirons d'une présentation succincte de la catégorie de l'adjectif afin d'exposer par la suite le cadre théorique dans lequel s'inscrit ce travail. Enfin, en nous basant sur trois adjectifs français, nous aborderons la question de la polysémie de ces unités. Nous présenterons leur description à l'aide de classes sémantiques pour observer le degré de correspondances qui s'établit entre le français et le polonais.

2. Désambiguïsation pour la traduction

Les méthodes visant la désambiguïsation des unités, sous la version standard, postulent en effet qu'une unité polysémique peut être subdivisée en sens différents. La difficulté en est que les sens d'une unité polysémique sont souvent reliés par un tel ou tel rapport et leur dégroupement exact paraît illusoire. Cependant, dès que l'on essaie de discriminer les emplois différents d'une unité polysémique, il faut préciser selon quels critères la distinction va s'opérer. Les conceptions et les modèles de description qui touchent cette problématique divergent et il n'y a pas de règles véritablement sûres en matière de discrimination des sens des unités polysémiques. Les descriptions basées sur des ontologies tels que *WordNet* (Fellbaum, 1998) s'avèrent souvent peu conformes aux besoins des applications réelles. Le problème est que ces ressources sont conçues pour un usage humain et non pas automatique. Ainsi, le critère que nous avons adopté dans notre description est lié à l'application réelle, exploitable dans des systèmes de traduction. Nous souhaitons dans cette section montrer l'intérêt d'avoir recours à des classes d'objets pour la description des adjectifs polysémiques. Finalement, le but est de donner une description exhaustive d'un côté et aussi économique que possible de l'autre côté des adjectifs d'emploi qualificatif. La description en termes de classes d'objets, intimement appliquée actuellement dans le traitement automatique des langues, permettra d'établir les correspondances au niveau lexical et par conséquent d'assurer la traduction correcte dans une autre langue.

¹ Vu que la langue polonaise n'est pas décrite de façon systématique et le nombre des dictionnaires et des ressources lexicales disponibles reste assez restreint, nous avons adoptée la direction du français vers le polonais.

3. Particularités de l'adjectif

Les adjectifs, reconnus comme catégorie lexicale autonome, ne constituent pas un ensemble homogène. Les recherches sur cette catégorie ont amené à distinguer deux grands types d'emplois d'adjectifs : *l'emploi relationnel* et *l'emploi qualificatif*. Ces emplois résultent du sémantisme de l'adjectif. Les adjectifs qualificatifs indiquent une caractéristique du référent auquel ils se rapportent et admettent la fonction d'attribut. Les adjectifs relationnels correspondent à des adjectifs dénominaux, c'est-à-dire dérivés du nom, comme p.ex. *céréaliier (relatif aux céréales)*, *révolutionnaire (relatif à une révolution)*. Les adjectifs relationnels, n'étant pas qualificatifs à proprement parler, ont reçu l'appellation de pseudo-adjectifs². Ils indiquent un lien entre le nom qualifié et celui dont ils sont dérivés.

Plusieurs chercheurs se sont intéressés à la description des adjectifs relationnels. Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier (1999 : 129) énumèrent quelques propriétés linguistiques typiques des relationnels. Parmi ces propriétés, ils retiennent que ce type d'adjectif ne forme pas généralement de séries antonymes et n'est pas spécifiable en degré : **un voyage très présidentiel*. Contrairement aux qualificatifs, les relatifs ne s'emploient pas en fonction d'attribut : **ce voyage était ministériel* et ils acceptent difficilement l'antéposition au nom. D'un point de vue de traduction et d'établissement de correspondances, ce type d'adjectif pose moins de problèmes quant au choix de l'équivalent approprié que les qualificatifs. Dérivés par suffixation d'un nom, les relationnels présentent, en première estimation, des acceptions d'emploi similaires dans les deux langues étudiées. Les adjectifs relationnels constituent l'apanage des langues de spécialité et les difficultés qui surgissent lors de leur description sont du domaine plutôt morphologique (la non-correspondances des structures : *NAdj* et *NN* : (fr) *inflammation articulaire* — (pl) *zapalenie stawów*) que d'ordre sémantique. Ils entretiennent une relation particulière avec les substantifs en leur apportant une sous-catégorisation plutôt qu'une qualification.

Dans le présent article, on discute exclusivement le cas des adjectifs d'emploi qualificatif, qui plus que les adjectifs relationnels peuvent revêtir une multitude de sens différents selon le contexte. Servant à exprimer divers aspects des substantifs qu'ils caractérisent, les adjectifs qualificatifs sont difficilement analysables hors contexte. Comme le remarque Rosamund Moon (1987a : 179) : "They are often heavily context-dependent and flexible, taking on as many meanings as you like or have space for". Nous soulignons ici une des majeures particularités des adjectifs qualificatifs, à savoir leur distribution quasi infinie. Le nombre des substantifs auquel un adjectif peut référer est immense. Ainsi, étant donné leur grande souplesse sémantique, ce type d'adjectif accepte difficilement l'hierarchisation et

² Voir par exemple Bartning (1976, 1980).

résiste à une définition traditionnelle. La représentation sémantique des adjectifs est une tâche ardue, mais d'une importance capitale pour toute application liée au traitement automatique.

4. Cadre méthodologique

Comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, le problème de la description des adjectifs est étroitement lié au phénomène de la polysémie de ces unités. Pour délimiter les emplois d'un adjectif polysémique et trouver ses correspondances dans la langue d'arrivée, il faut relever les substantifs avec lesquels l'adjectif en question co-occure et ensuite considérer les rapports qui s'établissent entre l'adjectif et la classe des noms. Après avoir passé en revue la nature des substantifs, on procède à leur dégroupement. Ce dégroupement, connu sous le nom *des classes d'objets*, constitue une sous-catégorisation beaucoup plus fine que les traits dont on se sert habituellement, tels que *humain, concret, abstrait*. Cette classification d'ordre sémantique indiquera l'ensemble des emplois d'une unité en question. Conformément à l'approche adaptée, chaque sous-classe retenue, correspondra à un sens particulier de l'adjectif et recevra un équivalent (des équivalents) dans la langue d'arrivée. Notre recherche s'appuie sur la méthode de description appelée *approche orientée-objets* du professeur Wiesław Banyś (2002a, 2002b) et est actuellement développée dans le Département de Linguistique Appliquée et de Traduction à l'Université de Silésie à Katowice. La spécification en termes de classes d'objets s'apparente à la notion de classes d'objets introduite par Gaston Gross. Nous n'allons pas présenter l'idée de classe d'objets elle-même, renvoyons le bienveillant lecteur aux nombreux travaux et articles traitant cette notion (Gross, 1994a, 1994b, 1999, 2004). Rappelons succinctement qu'il s'agit d'ensembles d'unités lexicales qui offrent une double homogénéité, sémantique et syntaxique. Ces ensembles sont aussi appelés *classes sémantaxiques*.

L'intérêt grandissant pour les langages à objets est perceptible dans tous les domaines de l'informatique y compris la linguistique appliquée. Tout cela, grâce aux descriptions formalisées s'appuyant sur des méthodes linguistiques qui permettent de rendre compte des divers phénomènes linguistiques tels que, par exemple, la polysémie. L'une de ces méthodes est l'approche orientée objets et le modèle de description en termes des classes d'objets.

5. Analyses

Tout adjectif possède ses conditions d'application, les conditions auxquelles l'item devrait satisfaire afin que l'adjectif en question puisse s'y appliquer. L'adjectif *chauve*, par exemple s'applique, par définition, à une personne qui est dépourvue de cheveux. Mais, comme le remarque Gustave Kleiber (1999 : 121) « les mots ne sont pas toujours utilisés pour les choses auxquelles ils paraissent destinés ». Ainsi, l'adjectif *chauve* est associable avec les substantifs tels que *montagne*, *sommet*. Pour décrire les emplois possibles de cet adjectif polysémique, il est nécessaire de spécifier les éléments avec lesquels il entre en interaction. Prenons un échantillon de cooccurrences de l'adjectif *chauve*, généralement répertoriées dans les dictionnaires³ :

chauve (adj) :

crâne, tête, mont, homme, cyprès, front, monsieur, vieillard, sommet, bonhomme, montagne, quinquagénaire, cime, colline, gaillard, plateau, balai, brosse.

Les éléments avec lesquels l'adjectif *chauve* entre en co-occurrence peuvent être regroupés en ensembles de substantifs et listés en classes dans lesquelles sont codées les informations sur le type de substantif.

5.1. Recouvrement d'emploi

L'analyse du voisinage de l'adjectif français *chauve* révèle sa valeur linguistique. Dans le tableau ci-dessous, nous avons listé les cooccurents avec lesquels l'adjectif *chauve* entre en interaction en les structurant en classes d'objets :

adjectif de la langue source	<classe d'objets> avec ses éléments	adjectif de la langue d'arrivée
(fr) <i>chauve</i>	<humains> : <i>homme, garçon, bonhomme, vieillard, monsieur quinquagénaire, soldat, gaillard</i>	(pl) <i>lysy, a</i>
	<élévation du sol> : <i>colline, butte, sommet, mont, pic, plateau, cime</i>	
	<partie du corps> : <i>crâne, tête, front</i>	
	<végétaux> : <i>arbre, cyprès</i>	
	<objets avec un faisceau> : <i>balai, brosse</i>	

³ Nous avons consulté différents dictionnaires : *Le Grand Robert*, *Le Trésor de la Langue Française Informatisé* et *Antidote*. Le dernier est un logiciel qui réunit plusieurs grands dictionnaires du français. Il offre également les cooccurrences du mot recherché qui illustrent les combinaisons les plus significatives de chaque mot.

Ainsi, la spécification à l'aide des classes d'objets est un outil efficace et pratique pour rendre compte de l'extension d'emploi de l'adjectif *chauve*. La mise en correspondance montre clairement que l'équivalent polonais valable pour toutes les classes d'objets retenues est l'adjectif polonais *łysy, a*. Bien que les adjectifs *chauve* et *łysy* se montrent polysémiques dans les deux langues, leur degré de correspondance mutuelle est très élevé. Il y a entre la langue cible et la langue d'arrivée un recouvrement concernant les acceptions de deux adjectifs. Dans de tels cas, aussi bien la personne qui traduit et la machine n'ont pas besoin de procéder à la désambiguïsation de deux unités pour repérer l'équivalent correct. La possibilité d'une telle correspondance entre les langues est un cas idéal, mais il faut souligner qu'une telle substituabilité est plutôt exceptionnelle. Cela signifie que les unités polysémiques de la langue source peuvent être traduites par les unités polysémiques équivalentes dans la langue d'arrivée. Ces unités, bien que rares dans les langues, n'indiquent pas de distinction de sens (comme les méthodes monolingues de désambiguïsation) et du point de vue de la traduction, elles ne sont pas considérées en tant que polysémiques.

5.2. Équivalence partielle

Comme nous avons déjà signalé dans la section précédente, la symétrie au niveau d'emploi entre les adjectifs polysémiques de deux langues est un phénomène rare. Un adjectif polysémique peut avoir comme équivalent plusieurs unités dans la langue d'arrivée, mais souvent il est possible d'en sélectionner un qui soit dominant, c'est-à-dire qui accepte les mêmes emplois que l'original. La majorité des classes d'objets repérées par les deux adjectifs étant communes, on retient donc le même équivalent polonais pour la plupart des classes d'objets distinguées. On parle souvent d'équivalence partielle lorsqu'on observe un tel recouvrement au niveau d'emploi de deux unités.

La spécification des contextes nominaux nous a permis de regrouper pour l'adjectif français *raide* des sous-catégories suivantes :

adjectif de la langue source	<classe d'objets> avec ses éléments	adjectif de la langue d'arrivée
(fr) <i>raide</i>	<parties du corps> : <i>corps, bras, membre, dos, cou, genou, articulations, nuque, muscles</i>	(pl) <i>sztwywny, a</i>
	<principes> : <i>morale, idées, principes, règles</i>	
	<tissus> : <i>tissu, étoffe, ruban, nappe, serviette, vêtements, ficelle</i>	
	<parties des végétaux> : <i>branche, feuilles, tige</i>	
	<attitude> : <i>attitude, style, maintien, comportement, caractère</i>	

<personnes> : danseur, homme, femme	
<esprit>	
<éléments du véhicule> : suspension	
<inclinaison du terrain> : colline, montagne, côte, versant, escarpement, montée	(pl) stromy, a
<chemin abrupt> : chemin, sentier, escalier, route	
<poils> : poils, cheveux, mèches	(pl) prosty, a
<alcool> : alcool, eau de vie	(pl) mocny, a
danser sur la corde raide	tańczyć na linie
tomber raide mort	paść trupem

Nous avons retenu, en somme, quatre équivalents différents pour l'adjectif *raide* afin d'exprimer son sémantisme dans la langue polonaise. L'établissement de correspondances de traduction prouve que l'équivalent prédominant est le lexème polonais *sztynny*. Cet adjectif exprime la majorité des acceptions de *raide*, mais ne les englobe pas toutes. En parcourant les traductions, on constate effectivement que pour la majorité des classes spécifiées, l'adjectif *sztynny* se montre valide, on peut faire l'hypothèse que les deux adjectifs partagent un espace sémantique commun. Or, force est de constater que le lexème français affiche encore d'autres emplois qui les distinguent de son équivalent typique retenu en polonais. La polysémie des deux adjectifs est différente et certaines acceptions de *raide* demandent un autre équivalent de traduction.

L'adjectif *raide* mérite notre attention puisque s'il apparaît en emploi avec la classe de <poils>, il devient synonyme de *plat*. Si on veut exprimer le sens habituel de cet adjectif avec la classe en question, il faut recourir à l'adjectif polonais *prosty*, bien que des suites polonaises *sztynne włosy*, *sztynne kosmyki* soient tout à fait correctes. L'équivalence existe à condition qu'elle exprime la même valeur que l'original au moyen de l'équivalent le plus naturel. Ainsi, le choix de l'équivalent est dicté par des acceptions que chaque langue impose d'une manière différente. L'analyse du co-texte prouve qu'il y a des divergences entre les deux langues quant au choix des éléments lexicaux. Il n'est pas possible de superposer le système lexical français sur le système polonais. Pourtant, il paraît que les usagers des langues recherchent toujours cette superposition. Nous soulignons ici que le manque d'isomorphisme entre les lexèmes conduit à ressentir davantage le besoin d'une description appropriée des unités polysémiques.

Phénomène collocatif

Même si notre objectif principal est centré sur la description bilingue, nous sommes forcés de nous attarder sur le problème des expressions phraséologiques.

Le repérage des suites qui apparaissent souvent ensemble, des suites usuelles, apparaît essentiel pour la bonne traduction. Depuis quelques années, nous pouvons observer l'intérêt grandissant pour les différentes classifications de phénomènes phraséologiques. Des dictionnaires spécialisés, des dictionnaires de collocations, des dictionnaires de cooccurrences qui apparaissent récemment, témoignent d'une certaine maturité de la notion. La reconnaissance de telles associations est un élément indispensable dans la maîtrise d'une langue étrangère et dans les systèmes d'aide à la traduction. La nécessité d'une description systématique de ce phénomène est dictée par le manque de correspondance dans le transfert d'une langue à l'autre et l'imprédictibilité des éléments formant des expressions à mots multiples. Ces associations de mots sont établies plutôt par l'usage que par les prescriptions d'ordre linguistique. La description contrastive sur la base des distributions possibles d'une unité est un outil efficace pour découvrir les divers types d'expressions phraséologiques telles que : *tomber raide mort*, *danser sur la corde raide*. L'adjectif français *raide*, dans les expressions équivalentes polonaises, n'a pas de correspondant direct. Il en résulte que les descriptions linguistiques pour être efficaces et complètes doivent tenir compte de ces phénomènes.

En outre, nous rejoignons ici l'idée de Thomas Szende qui précise que « le mot ne peut pas constituer l'unité de base universelle dans l'établissement des équivalents » (1996 : 123). Le dégroupement de substantifs sélectionnés en classes d'objets, ne s'avère pas toujours suffisant pour rendre compte de toutes les expressions idiomatiques. C'est pourquoi, il faut les traiter à part, comme des suites préfabriquées, mais qui doivent être obligatoirement contenues dans les descriptions. Si l'on veut rendre compte du sémantisme d'une unité polysémique et assurer sa traduction correcte, il faut fournir aux usagers et à la machine un domaine d'arguments avec lesquels cette unité apparaît en emploi avec toutes les contraintes et exceptions que celui-ci impose.

5.3. Multitude d'équivalences

Le sens de l'adjectif n'est déterminable que par le substantif avec lequel il apparaît en emploi. La relation particulière qui s'établit entre l'adjectif et le substantif, c'est-à-dire la propriété exprimée par l'adjectif, peut avoir des retombées sur la traduction. Certains adjectifs présentent le changement de sens en fonction du co-texte accompagnant l'unité en question et par conséquent demandent un autre équivalent traductif. Par le changement de sens nous entendons le changement de propriété exprimée par cet adjectif selon l'interaction nom-adjectif.

Prenons pour illustration l'exemple de l'adjectif français *opaque* et ses traductions possibles.

adjectif de la langue source	<classe d'objets> avec ses éléments	adjectif de la langue d'arrivée
(fr) <i>opaque</i>	<liquides> : eau, urine, jus, suspension	(pl) : mętny, a
	<amas en suspension> : brume, brouillard, fumée, nuage, poussière	(pl) : gęsty, a
	<procédure> : calcul, privatisation, gestion, fonctionnement, système, principe	(pl) : niejasny, a ; nieprzejrzysty, a
	<tissu> : voile, rideau, collants	(pl) : kryjący, a
	<objets> : corps, matière, couverture	(pl) : nieprzezroczysty
	<obscurité> : nuit, ombre, ténèbres	(pl) : ciemny, a
	<verre> : verres, lunettes	(pl) : ciemny, a
	<peinture> : couleur, email, vernis, peinture	(pl) : matowy, a
	<mots> : comparaison, discours, phrase, mots, texte, sens	(pl) : niezrozumiały, a niejasny, a
	<barrière> : écran, mur, façade, paroi	(pl) : nieprzepuszczalny, a
	<humains> : homme, créature	(pl) : niedostępny, a
	<air>	(pl) : mętny, a
	<ciel>	(pl) : zasnute, a
	<atmosphère>	(pl) : gęsty, a
	<monde>	(pl) : niezrozumiały, a
	<silence>	(pl) : martwy, a
	<secret>	(pl) : mroczny, a

Le sens de l'adjectif français *opaque* est assez vague, pour ne pas dire opaque. Comme le témoignent les exemples avancés, l'extension de cet adjectif est large, par conséquent il s'applique à un nombre considérable de substantifs de nature différente. Devant une telle situation, même en recourant à la définition de l'adjectif, on a des difficultés à trouver l'équivalent juste. L'adjectif *opaque* signifie « qui s'oppose au passage de la lumière », « qui s'oppose au passage de certaines radiations » et « qui ne laisse pas passer le soleil ». En plus, il affiche beaucoup d'emplois extensifs. Ce type d'adjectif demande un degré de précision important dans la description, étant donné une multitude d'équivalents possibles dans la langue cible. L'équivalent polonais pour cet adjectif diffère en fonction de la classe d'objets retenue, il est donc qualifié d'un adjectif hautement polysémique. La segmentation en classes d'objets doit, dans ce cas, être minutieuse pour être en mesure de repérer l'équivalent correct, en usage dans la langue d'arrivée. Chaque fois qu'une unité d'une langue n'a pas de correspondant direct dans une autre langue, il faut fournir à la machine et aux utilisateurs les précisions qui permettront de reconnaître la valeur sémantique de l'adjectif en question. La division en classes d'objets apporte

un degré de précision important dans la description de cet adjectif, en repérant même les équivalents assez rares, mais usuels dans une langue, comme *zasnute* en parlant du ciel. Par ailleurs, il faut souligner que les équivalents proposés peuvent afficher d'autres emplois qui les distinguent encore plus du lexème français. Cette divergence creuse encore un écart entre les unités de ces deux langues mises en présence.

Certains chercheurs prétendent que les langues présentent tant d'irrégularités et d'idiosyncrasies, que les formaliser toutes semble illusoire. Pour faire progresser les analyses, il ne faut pas abandonner la difficile piste des lexicographes. Nous voyons le gain que représente la systématisation en termes de classes d'objets. Bien qu'elle soit ardue :

- elle permet de tirer les conclusions sur les possibilités et les limites d'emploi d'une unité polysémique en question et de voir le degré d'équivalence entre les langues ;
- elle permet de corriger les fautes de traduction, non pas une par une, mais d'une manière plus globale en proposant l'équivalent d'un item pour tous les membres d'une classe ;
- elle rend possible la traduction correcte des unités polysémiques de façon plus adéquate dans le contexte bilingue que les approches classiques proposant la décomposition du lexème en diverses unités de sens.

Les erreurs de traduction commises par les systèmes de traduction automatique sont, dans la majorité des cas, dues au manque de ressources linguistiques performantes pour différentes paires de langues. L'élaboration de telles ressources est une tâche complexe, conditionnée par de nombreux phénomènes linguistiques, spécifiques aux langues naturelles. Parmi ces phénomènes, on peut citer polysémie, ambiguïtés, manque d'équivalence de traduction, expressions idiomatiques et phénomènes de collocation. Pour les résoudre, les systèmes doivent comporter des descriptions capables d'être formalisés et qui tiennent compte de ces phénomènes.

6. En guise de conclusion

Pour conclure nos réflexions sur le problème de la description des adjectifs, ainsi que des difficultés qui peuvent surgir lors de leur traduction, nous pouvons avancer que le logiciel n'a pas besoin de résoudre le problème de discrimination de sens différents pour un même lexème pour repérer un bon équivalent dans la langue d'arrivée. Les adjectifs, qui se montrent polysémiques dans la langue source, sont souvent traduits par les unités polysémiques dans la langue cible, en partageant un grand nombre d'arguments. C'est la manière dont on établit les équivalents qui

constitue le problème central auquel se heurte tout traitement automatique. Puisque les correspondances entre les langues au niveau lexical sont rarement univoques, toute difficulté consiste à décrire des unités de la langue d'une façon suffisamment précise pour pouvoir repérer les divergences au niveau de la traduction. D'un point de vue pratique, pour chaque unité retenue dans une langue, le système devrait considérer tous les équivalents candidats d'un mot et faire correspondre le plus approprié en langue d'arrivée selon le contexte.

Le manque d'isomorphisme entre les systèmes lexicaux constitue un véritable défi pour les applications relatives au traitement automatique des langues. Il est à présent acquis que chaque langue dispose d'une façon particulière de « découper » des unités polysémiques et segmente différemment leurs champs des significations. Chaque langue possède sa propre représentation lexicale du monde et aucune des méthodes actuelles ne s'interroge sur la manière dont lexicale s'organise. La non-superposition des systèmes lexicaux de deux langues apparaît comme le problème central et inévitable de la description lexicographique bilingue.

Références

- Banyś Wiesław, 2002a : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7—28.
- Banyś Wiesław, 2002b : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, **15**, 206—248.
- Banyś Wiesław, 2005 : « Désambiguïsation des sens des mots et représentation lexicale du monde ». *Neophilologica*, **17**, 57—76.
- Bartning Inge, 1976 : *Remarques sur les pseudo-adjectifs dénominatifs en français*. Thèse, Stockholm : Göteborg Offsettryckeri AB (réédité, 1980, in : Acta Universitatis Stockholmiensa 10, Stockholm).
- Cusin-Berche Fabienne, 2003 : *Les mots et leurs contextes*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Dubois Jean, Dubois-Charlier Françoise, 1999 : *La dérivation suffixale en français*. Nathan Université.
- Gross Gaston, 1994 : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langage* [Larousse, Paris], **115**, 15 — 30.
- Gross Gaston, 1999 : « Élaboration d'un dictionnaire électronique ». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, **94**(1), 113—138.
- Gross Gaston, 2008 : « Les classes d'objets ». *Lalie*, **28**, 113—165.
- Kleiber Georges, 1990 : *La sémantique du prototype : catégories et sens lexical*. Paris : PUF.
- Kleiber Georges, 1999 : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

- Moon Rosamund, 1987: "Monosemous Words and the Dictionary". In: A.P. Cowie, ed.: *The Dictionary and the Language Learner*. "Lexicographica Series Maior". T. 17. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.
- Perz Magdalena, 2013: « La polysémie adjectivale — un défi pour le traitement automatique des langues ». *Roczniki Humanistyczne* [Lublin], **61**, 61—74.
- Szende Thomas, 1996: « Problèmes d'équivalence dans les dictionnaires bilingues ». In: Henri Béjoint, Philippe Thoiron: *Les dictionnaires bilingues*. Louvain-la-Neuve: Duculot, 111—126.
- Thomas Izabella, 2004: « Vers un modèle d'interprétation et de désambiguïsation sémantique des adjectifs dans des groupes nominaux ». *Neophilologica*, **16**, 127—148.
- Victorri Bernard, Fuchs Catherine, 1996: *La polysémie: construction dynamique du sens*. Paris: Hermès.

Izabela Pozierak-Trybisz
Université de Gdańsk
Pologne

Prédicats de communication — prédicats d'interprétation des données

Abstract

There are uses of verbs, traditionally called 'speech verbs' where these verbs become predicates interpreting data — natural signs perceived by humans. Applying a rigorous semantic analysis allows us to understand and explain that there are a metaphorical and an imperfective uses (iterative or restrictive) of predicates of communication, as if the universe talking to us.

Keywords

Perception, signs, non-verbal communication, verbal communication, semantics, cognition.

[...] «anthropos» veut dire «anathron ha opope» celui qui juge ce qu'il a vu.

Platon in *Kratylos*, d'après Brożek (2014)

1. Introduction

Il y a des emplois des verbes, appelés traditionnellement 'de parole' dans lesquels ces verbes deviennent des prédicats d'interprétation des données — signes naturels perçues par l'homme. L'application d'une analyse sémantique rigoureuse permet, selon nous, de comprendre et d'expliquer qu'il s'agit d'emplois métaphoriques, imperfectifs. Ils rendent compte d'un savoir humain acquis à partir des perceptions du monde ce qui est présenté comme si l'Univers nous parlait.

Le noyau dur de nos analyses est appuyé méthodologiquement sur la grammaire à base sémantique (Bogacki, Karolak, 1991) laquelle se place dans le cadre des recherches de l'École sémantique polonaise (Kuryłowicz, 1960 ; Bogusławski, 1988 ; Wierzbicka, 1993 a, b *et al.*). D'autre part là où il est question de percep-

tion, de catégorisation, de sens, de pensée, de compréhension il n'est pas possible de ne pas se référer de nos jours aux sciences cognitives que nous personnellement considérons comme un fond indispensable à la compréhension des mécanismes de la chaîne : perception — information — savoir (Jonscher, 2001). Quant aux applications pratiques de nos analyses théoriques, nous visons un domaine qui, selon nous, ne pourra ni progresser ni se perfectionner sans introduire des explications sémantiques aux problèmes lexico-syntaxiques persistants, à savoir le traitement automatique du langage naturel (TALN).

Nous tenons à préciser que les exemples que nous présentons ci-dessous sont choisis pour illustrer notre démarche et il ne faut pas les traiter comme une description exhaustive.

2. Problèmes d'analyses antérieures de prédicats de *dire* / de *communication* en France et en Pologne

Nous tenons à rappeler très brièvement dans ce paragraphe nos analyses précédentes (Pozierak-Trybisz, 2005 a, 2005b, 2009, 2010) des prédicats de communication qui rejoignent celles, antérieures, effectuées surtout en France (Giry-Schneider, 1981, 1994 ; Vives, 1998 ; Eshkol, Le Pesant, 2004). Dans nos écrits nous avons voulu prouver que ce sont des analyses sémantiques qui fourniraient des explications à des questions sur les contraintes d'emploi du type :

**Jean dit à Marie des inquiétudes* vs **Jean dit à Marie des paroles d'inquiétude*
vs **Dire des inquiétudes*

**Jean a dit une hypothèse* vs *Jean a émis / formulé / énoncé / articulé une hypothèse*

Max a dit / annoncé à Jean que la voiture avait une panne vs **Max a dit à Jean la panne da la voiture* vs *Max a annoncé à Jean la panne de la voiture*

La sonnerie annonce la fin de la journée de travail (= prévenir de) (Lexis)

Jean dit à Marie des paroles inquiètes opposé à *Pierre a avoué des inquiétudes*

Pour résumer nos explications (formulées dans nos articles précédents), nous tenons à souligner que les contraintes d'emploi découlent, à notre avis, des restrictions imposées par le sens d'un prédicat sur le sens des nominalisations réalisant un de ses arguments et le discernement des substantifs concrets de ceux — abstraits (cf. Pozierak-Trybisz, 2009). Nous nous opposons donc à la formulation suivante :

« Les dictionnaires montrent bien que le sens d'un verbe dépend de ses compléments... » (Giry-Schneider, 1994). Nous apprécions par contre un avis un peu plus sémantique : « le sens d'une unité lexicale dépend de son emploi dans la phrase » et « l'emploi est déterminé par le schéma d'arguments, des prédicats, des arguments et des actualisateurs appropriés » (Mejri, 2008 : 193). Nous croyons donc qu'il est grand temps de modifier et même d'abandonner les convictions de Harris qui disait que : « [...] presque tout ce qu'on peut dire de la signification d'une phrase peut être obtenu directement à partir des significations et des positions occupées par les opérateurs et les phrases élémentaires. Aussi est-il très peu besoin d'ajouter à cette théorie des transformations de base une théorie sémantique » (François, Le Pesant, Leeman, 2007 : 9). Les résultats d'analyses sémantiques qui fournissent des explications d'emplois problématiques prouvent qu'il serait juste de remplacer la méthode *lexique—grammaire* par la *grammaire à base sémantique* (Stanisław Karolak, B. Krzysztof Bogacki, Andrzej Bogusławski, Anna Wierzbicka, Józef Sypnicki, Wiesław Banyś, Teresa Muryn, Barbara Wydro, Małgorzata Nowakowska, Izabela Pozierak-Trybisz). Il est également juste de noter que par rapport aux travaux français (à l'exception de Charaudeau, 1992), les recherches polonaises ont accentué justement beaucoup plus la face sémantique (cf. Bojar, 1978 ; Jamrozik, 1992 ; Muryn, 1999).

Cette différence d'approches n'est pas si étonnante car sans aucun doute les questions d'analyse posées par les utilisateurs natifs d'une langue et par les romanisants, en occurrence, ne peuvent pas être de nature identique. Il est naturel, selon nous, que celles des apprenants du Fle, attachent plus d'attention à la sémantique du fait qu'on veut communiquer un sens et non pas uniquement une forme, car : « la difficulté tient au fait que, généralement, l'utilisateur d'une langue ou d'un code n'a pas une perception claire du système de signifiants qu'il utilise ; il a l'illusion d'avoir directement accès au signifié, ou même à l'objet représenté : soit qu'il fasse de la langue un usage purement intuitif, soit qu'il ne dispose que d'une conceptualisation partielle ou inadéquate » (Durand, 1981 : 65).

Aux analyses effectuées donc auparavant, s'ajoutent aujourd'hui nos réflexions sur les catégorisations, la typologie, la façon de présenter les verbes français dans le *Dictionnaire des verbes français* de Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier (1997). Pour nous les critères de cette classification ne sont pas claires et en conséquences elle ne peut pas être pleinement opérationnelle. Dans la suite de cet article nous allons proposer des critères sémantiques qui pourraient rendre le classement d'emplois des verbes de communication (*la classe C*) plus homogène.

3. Critères sémantiques postulés

Dans une approche sémantique, l'essentiel est de bien définir les critères d'analyse. Face à des difficultés d'interprétation du classement de Dubois et Dubois-Charlier, nous postulons de le compléter par :

- une seule définition sémantique qui 'résume' la structure sémantique fondatrice de tous les emplois des prédicats (verbes) de communication et ensuite les schémas de réalisations particuliers de leurs positions argumentales,
- une description sémantique détaillée des positions d'arguments, par exemple en termes de classes d'objet (Gross, 1994, 2014) car les informations fournies dans le *Dictionnaire*..... sont trop générales pour être opérationnelles,
- une élaboration des critères précises des domaines car ceux, existants, nous semblent être trop stéréotypés et même étonnants.

En ce qui concerne le postulat d'une définition, les opinions des chercheurs sont partagés : « Dans le cadre des SIC (sciences de l'information et de la communication) n'existe pas non plus LA communication » explique Bougnoux (2001 : 7). Par contre Durand affirme que : « [...] la communication est un concept unitaire. Il admet qu'il existe un "schéma canonique" de la communication, réalisé de façon lacunaire dans chaque domaine concret » (Durand, 1981 : XV—XVI).

Les analyses que nous effectuons depuis un certain temps (Pozierak-Trybisz, 2005) semblent prouver que tous les emplois recensés sont des réalisations d'une même définition sémantique :

p communiquer q
x faire savoir p à z

selon laquelle le prédicat de communication est un prédicat d'ordre supérieur et implique deux arguments propositionnels qui décrivent les situations de production d'un signe et de son interprétation. Nous retrouvons ainsi le sens de la formule de la communication proposée par Muryn : *x émet des signes linguistiques pour communiquer qu'il pense que p* (Muryn, 1999 : 42).

Nous rejoignons ainsi tout ceux qui croient, de façon scientifique, dans le domaine de linguistique et de communication que : « Au commencement était le Verbe », *Évangile de St. Jean* (cf. Kwapisz-Osadnik, 2009 : 9) que nous interprétons volontiers comme : *Au commencement était le Concept !* Le terme « concept », en grec *noema*, en arabe *ma'na* : 'signification, concept, pensée', traduit ensuite en latin aussi comme *intentio* (cf. Dąbrowski, 2013 : 40) désigne le résultat d'une opération de saisir, par la raison, les traits essentiels d'un objet ou d'une situation, l'opération qui consiste à faire abstraction du 'concret' (cf. linguistique cognitive) pour retenir ce qui est le plus caractéristique pour un item.

L'économie langagière fait que les concepts, dans leur quasi totalité, complexes s'expriment par des mots formellement simples (p. ex.: *échanger, jouer, trouver* vs *faire, être qual, se passer* ou *savoir*). Et ce sont les philosophes-linguistes français d'autant qui nous avaient expliqué comment il fallait procéder pour comprendre les sens complexes que nous communiquons au quotidien : « Selon la méthode cartésienne, pour rendre raison d'un phénomène complexe, il faut le décomposer rationnellement en éléments plus simples, par là même plus facile à appréhender, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on parvienne aux éléments fondamentaux : c'est l'analyse [...] » (Arnauld et Lancelot, 1676, éd. de 1997 avec une présentation de M. Mandosio, p. IX).

Nous postulons donc qu'une première opération à faire, pour commencer une analyse sémantique qui fournisse des explications aux problèmes formels d'emplois, est une réflexion, certes difficile, mais fructueuse, au sens sémiotique du verbe en question. Sa construction d'éléments de sens reste la raison de ses implications d'arguments. Des restrictions qui peuvent s'imposer occasionnellement sur un tel ou autre sème, selon un sens qu'on désire exprimer, traduisent les possibilités combinatoires de chaque verbe. Par exemple, pour le domaine choisi de nos analyses ci-dessous, à savoir des emplois d'interprétation des données du monde, *dire* qui se définit sémantiquement par : *x émettre des signes linguistiques pour faire savoir que p* peut être employé pour exprimer des cas de communication avec soi-même (Durand, 1981) — interprétation des perceptions — quand nous imposons quelques restrictions sur le type sémantique de *x* — il n'est pas *humain* ni même *animé*, sur le type de *signe* — il n'est pas *linguistique* mais *naturel, artefact ou indices du corps humain* et sur *faire savoir* — l'intentionnalité de *faire* est exclue. De cette façon nous obtenons un sens métaphorique, par exemple (nous traduisons en polonais uniquement des exemples qui illustrent des ressemblances ou différences d'emplois d'un prédicat de communication analysé dans les deux langues et aussi pour présenter les traductions automatiques maladroites des 'phrases de communication' analysées) :

Ces nuages me disent que la pluie arrive (pol. 'Te chmury mówią mi, że deszcz nadchodzi')

Horloge, pendule qui dit l'heure exacte (pol. 'Zegar, który pokazuje dokładną godzinę')

Mon petit doigt me l'a dit

Tout me dit que quelqu'un m'aime (exemple de Barbara Wydro, pol. 'Wszystko mi mówi, że mnie ktoś pokochał')

Angolio, dont les vêtements usés et propres disaient en effet la misère décente (Zola in : Tlfi, pol. 'Angolio, którego ubrania zniszczone, ale czyste, mówiły / świadczyły w efekcie o godnej nędzy')

Quelque chose me disait d'aller (Balzac in : Tlfi, pol. 'Coś mi mówiło, żebym szedł')

Le formulation de la définition sémantique du prédicat de *communication* entraîne en conséquence l'implication de deux arguments dont le sens réalise la définition latine d'un signe : *aliquid stat pro aliquo*. Unis par un verbe de communication, les expressions de ces deux arguments forment ensemble une phrase de communication. Tel est notre critère sémantique pour une phrase de communication. C'est pourquoi les phrases suivantes du *Dictionnaire...* du Dubois et Dubois-Charlier ne sont pas pour nous celles de communication :

L'examineur colle le candidat sur une date (Dubois et Dubois-Charlier C2i -1).

On compte les présents

Une voile se dessine à l'horizon

Un spectacle insolite se présente devant nous

La terreur se répand partout

Le bus permet à Paul de venir (Dubois C2b.2)

Par rapport au verbe *dire*, les autres verbes de communication présentent, selon nous, une structure sémique plus riche et, par conséquent, des restrictions sur les positions d'arguments impliqués différentes. On peut présenter cela par des formulations sémantiques généralisantes, mais qui facilitent une saisie des différences de sens de base entre les verbes. Nous mettons le sème *faire* entre parenthèses pour rendre compte du sens métaphorique des exemples cités. Soulignons encore qu'une restriction sémantique est commune à tous ces verbes (la même que pour le verbe *dire*), à savoir une contrainte sur la position sujet : *naturel*, *artefact* ou *indices du corps humain*. Il est à remarquer une autre contrainte générale pour tous ces emplois — le sens du sujet et les sens des compléments ne peuvent pas être en contradiction logique (de bon sens face à la réalité), de type **son visage accuse une armoire*, *la chaleur annonce la neige*, *cette petite fleur annonce un incendie*, etc. Par contre, certains sèmes définitionnels sont une source des contraintes sur le sens des compléments de ces verbes, p.ex. :

accuser — (faire) savoir une faute

Son visage accuse de la fatigue — Dubois C4b2 — (le sens *montrer un sentiment*) — T3300

(pol. 'Jej twarz wyraża zmęczenie')

Une faute va impliquer des compléments du sens négatif.

affirmer — (faire) savoir une vérité

La crise affirme le besoin de retrouver le juste prix et la qualité (site Internet)

(pol. 'Kryzys potwierdza potrzebę znalezienia właściwej ceny i jakości')

Une vérité peut impliquer presque tout sauf les compléments de sens *mensonge*.

annoncer — (faire) savoir un *p* dans l'avenir

La chaleur annonce l'orage — Dubois C3a2 (le sens *montrer qq qpart*) — T3300 (cf. *dire* ci-dessus)

Cette petite fleur qui annonce le printemps (Hugo in : PR)

Ce geste de sa part annonce une inquiétude — Dubois C4b3 (le sens *montrer un sentiment*)

L'avenir ne pose pratiquement pas de contraintes, sauf sur le sens des compléments qui évoqueraient *le passé* (dans ce type précis d'emplois, car dans les emplois de communication verbale *annoncer* n'a pas cette restriction, cf. Pozierak-Trybisz, 2005a).

assurer — (faire) savoir que *p* est sûr

Cet accueil l'assurait de bonnes dispositions du public

(pol. 'To powitanie upewniało go o dobrym nastawieniu publiczności')

Sûr est un élément de sens relevant de la modalité, des actes de langage et une seule restriction concerne les sens des compléments exprimant *des doutes*.

avertir — (faire) savoir qu'il faut être en garde car *p*

Les hirondelles nous avertissent que le printemps approche

(pol. 'Jaskółki powiadają nam, że zbliża się wiosna')

En sonnant sur les poutres ferrées d'un pont-levis, les roues du carrosse avertirent Isabelle qu'on était arrivé au terme de la course (Th. Gauthier, *Le Capitaine Fracasse*)

(pol. '...dźwięcząc po belkach zwodzonego mostu, koła karocy dały znać Izabelli, że dotarli do końca trasy')

Ce qui vient de se passer m'avertit qu'il est temps (L. Gozlan)

(pol. 'To, co się wydarzyło, było dla mnie znakiem / ostrzegło mnie, że już czas')

Nous tenons également à souligner le rôle d'analyse aspectuelle dans l'interprétation de sens d'une phrase. L'aspect, que nous considérons comme une catégorie sémantique (Karolak, 1994), apportant une information sur *le temps intérieur* d'un prédicat (Gauillaume d'après Karolak, 2001 : 504) : *qch dure, ne dure pas, se répète, qch a commencé, qch est limité par une borne temporelle ou 'enfermé' dans un interval de temps, qch est le résultat d'un fait antérieur, s'avère* souvent comme le critère décisif dans l'interprétation du sens d'une phrase, par exemple dans l'analyse de la classe des <humains> (cf. colloque ASL Paris 2013) : *Il est né et mort aristocrate* vs **Il est né et mort piéton*. Or, *être aristocrate* est un état, l'aspect duratif, par contre *être piéton* s'est faire une action — aspect ponctuel.

Les phrases de communication analysées par nous ont également leurs caractéristiques aspectuelles : celle qui parlent d'un savoir acquis sont imperfectives : rendent compte d'un état de chose stable (génériques, définitionnelles) et celles qui

parlent des situations d'acquisition d'une information sont actuelles — aspect soit duratif (sens actuel) soit ponctuel. Donc une analyse aspecto-temporelle nous a permis de discerner deux types fondamentaux d'exemples du notre corpus.

Quant au postulat d'élaboration des critères pour caractériser les domaines d'emploi, les domaines donnés par les Dubois pour préciser les emplois de communications sont bien discutables, p.ex. :

annoncer

La chaleur annonce l'orage — domaine : temps (Dubois C3a.2)

évoquer

Cette maison évoque ma jeunesse — domaine : psychologie (Dubois C4c.1)

Le musicien, la symphonie évoque une scène rustique — domaine : beaux arts (Dubois C3e)

rappeler

Cette région rappelle la Suisse — domaine : psychologie (Dubois C4a)

signifier

Ce vent signifie la pluie — domaine : enseignement, pédagogie (Dubois C2d.1)

suer

Cette banlieue sue la tristesse — domaine : psychologie (Dubois C4b.5)

trahir

Ces indices trahissent son embarras — domaine : sociologie (Dubois C4b.2)

Selon nous, un professeur de Fle, ces domaines relèvent de la pragmatique et sont trop hétérogènes pour être une indication pratique d'emploi pour un apprenant.

4. Prédicats de communication — prédicats d'interprétation des données

Les emplois cités forment donc bien un cas à part de la communication, un cas spécial de la réalisation de la définition *p communiquer q : se dire que... (penser que ...)* — communication avec soi-même (Durand, 1981), qui présente des caractéristiques bien spécifiques.

Une réflexion sémantique approfondie suggère que ces emplois transforment les verbes de communication (et non ‘de paroles’, cf. Pozierak-Trybisz, 2009) en verbes d’opinion. Muryn l’explique de la sorte : il y a des prédicats qui ont une position ouverte à un acte de jugement dont les prédicats de communication font patrie et qui expriment le fait que *x transmet sa pensée et l’attitude qu’il lui avait attribuée* (Muryn, 1999 : 45). Ces prédicats, dans son sens et sa forme imperfectifs, *dénotent l’état d’un x par rapport à une réalité extérieure* (1999 : 45). Par contre, dans ses sens perfectifs, plus précisément dans leurs structures sémantiques complexes résultatives, ils expriment *la réaction d’un x au jugement qu’il avait porté avant par rapport à sa pensée* (1999 : 45). Dans notre classification les phrases de communication imperfectives (de sens générique) rendraient compte des interprétations des données du monde en savoir humain. Les phrases perfectives et imperfectives (de sens actuel) — des interprétations en informations singuliers. Le langage renverserait donc une perspective anthropologique : pour parler d’une perception devenue information singulière (sur un orage, une crise de colère, une grippe qui commence) chaque humain doit posséder d’éjà à un savoir sur les phénomènes de la réalité.

L’image linguistique (à la polonaise — une image qui reflète un état de choses du monde réel) rejoint celle élaborée par l’anthropologie de la communication et des trouvailles des cognitivistes sur la chaîne se formant dans un cerveau humain : perception — catégorisation — information — savoir. Ainsi notre formule sémantique : *p faire penser x à q*, refaite pour ce sous-type de communication en : *p (faire) penser x à q* est sous-jacente à deux images de communication avec soi-même de base, celles qui rendent compte d’une narration avec soi-même (assertifs) et celles qui témoignent des motifs d’actions à exécuter (directifs) :

- le sens d’actes illocutoires assertifs (cf. Searle, 1972) au sens figuré :

- 1) <phénomènes naturels> (fait) comprendre et / ou (fait) savoir (*penser, se dire*) qch (*que.....*)
- 2) <artefacts> (fait) comprendre et/ou (fait) savoir (*penser, se dire*) qch (*que.....*)
- 3) <comportements> (fait) comprendre et / ou (fait) savoir (*penser, se dire*) qch (*que.....*)
- 4) <phénomènes sociaux> (fait) comprendre et / ou (fait) savoir (*penser, se dire*) qch (*que.....*)
- 5) <langage du corps> (fait) comprendre et / ou (fait) savoir (*penser, se dire*) qch (*que.....*)

- le sens d’actes illocutoires directifs (cf. Searle, 1972) au sens figuré également :

- 1) <phénomènes naturels> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que.....*) et (fait) faire qch
- 2) <artefacts> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que.....*) et (fait) faire qch
- 3) <comportements> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que.....*) et (fait) faire qch

- 4) <phénomènes sociaux> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que....*) et (fait) faire qch
- 5) <langage du corps> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que....*) et (fait) faire qch

Nous avons décidé de reproduire ainsi les deux buts principaux dans lesquels nous nous servons du langage verbal : pour décrire le monde et pour agir dans le monde. Nous considérons *la modalité* comme prédicat d'ordre supérieur, dominant le Dictum, donc nous en faisons, dans la hiérarchie des procédés d'analyse, le premier critère sémantique de la répartition des emplois en question. Évidemment ces deux sens expriment, dans les occurrences relevées, un sens figuré : les « informations » lesquelles peuvent être captées du monde extérieur et de notre intérieur, ne veulent rien nous *faire comprendre, faire savoir* ou *faire faire* — elles doivent être considérées en termes de *cause* et *effet*.

Quant à la nature de signe « Tout est communication » constate Daniel Bougnoux (2001). La production d'un signe, l'argument *p*, est réalisé et interprété dans le cas de la communication avec soi-même comme perception des données du monde (interprétation des données, ordonnement des données, catégorisation, stockage d'un savoir) et non comme création intentionnelle des signes pour transmettre un savoir acquis. Les données sensorielles captées dans la réalité (les *data* en latin) sont « des signaux bruts de nature physique » (cf. Jonscher, 2001 : 60—61), donc elles ne décrivent ni agissent sur le monde, c'est le cerveau humain qui les transforme en pensées de ces deux sens : un jugement ou un impératif intérieurs qui décrivent en fait le processus de la construction d'un savoir humain : « le monde des choses correspond à notre biosphère, dont la sémiosphère a émergé » (Bougnoux, 2001 : 39) car : « l'homme descend davantage du signe que du singe car il tient son humanité d'un certain régime symbolique, ou signifiant » (Bougnoux, 2001 : 28).

Nous précisons que nous poursuivons une analyse sémantique *des verbes de communication* uniquement classés comme tels dans le *Dictionnaire...* de Dubois et Dubois-Charlier, et non pas des verbes qui décrivent la perception humaine en général (*voir, entendre, sentir, apercevoir*, etc.) et nous rappelons que notre critère de discernement des deux c'est l'interprétation du sens des phrases choisies comme dénotant la présence d'un signe : *qch qui signifie qch d'autre*.

Une description linguistique de telles phrases dans un dictionnaire électronique (version DVF + 1)^o exigerait beaucoup plus des précisions pour être opérationnelle. Les positions d'arguments, donc au niveau formel, de sujet et de compléments, nécessitent l'élaboration de classes d'objets à la place d'indications trop générales de traits sémantiques, p.ex. :

Son angoisse se voit sur son visage,

est caractérisé comme *sujet non-animé* avec ajout : *locatif*.

Les classes discernées par nous dans le corpus analysé sont avant tout :

- <phénomènes naturels> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que.....*)
- <artefacts> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que.....*)
- <comportements>(fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que....*)
- < phénomènes sociaux> (fait) comprendre (*penser, se dire*) qch (*que.....*)
- <parties du corps> laisse voir et (fait) comprendre qch (*penser, se dire*) (*que.....*)

Ainsi à la place des précisions données dans le *Dictionnaire...* nous proposons, p.ex. :

Ses yeux disent sa fatigue, sa joie — Dubois C4b.3 (le sens *montrer*) — T3300 : transitif direct — sujet chose — objet chose vs <parties du corps> *dire* <état — sentiment>

Ce visage ne dit rien à P — Dubois C4a — T33a0 — transitif direct — sujet chose — objet chose — préposition à vs <parties du corps> *dire* <état — sentiment>

Selon nous, les explications données devraient absolument rendre compte de la formule : $p(x) \text{ dire } p(y) \text{ à } z \text{ (qq)}$ qui fait comprendre que le prédicat de communication est un prédicat d'ordre supérieur et que les substantifs-sujets et les substantifs-objets directes ne sont que des abréviations des arguments propositionnels p et q .

Voilà encore quelques exemples d'une notation plus précise :

<phénomène de nature>

Cette belle journée annonce l'été (Lexis)

(pol. 'Ten piękny dzień zapowiada lato')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

On peut le développer comme : *Le beau temps cette journée est un signe de l'été qui approche*

<artefact >

La sonnerie annonce la fin de la journée de travail (Lexis)

(pol. 'Dźwięk dzwonka ogłasza koniec dnia pracy')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom abstrait, réduction de (p)

<signes>

Il y avait partout des signes qui annonçaient la venue de la guerre (Le Clézio)

(pol. 'Wszędzie były znaki, które zapowiadały nadejście wojny')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

Un signe est un nom concret (avec absorption) mais il est évident qu'il s'agit des événements, des situations, etc., interprétés comme signes de la guerre.

<parfum>

Ce parfum de cardamome mêlé à l'odeur du tabac de Macédoine évoquera toujours pour moi Abdoul Hamid (Frantext — Grece)

(pol. 'Zapach kardamonu zmieszany z zapachem tytoniu zawsze będzie mi przypominał Abdula Hamida')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

Un parfum, c'est qch qu'on ressent, donc un nom avec absorption, un concret. Ce syntagme nominal concret, sujet de la phrase, est également une abréviation de l'argument propositionnel p et qui ne décrit pas explicitement cette situation de production d'un signe, mais qui laisse deviner que chaque fois que *les odeurs* en questions sont sentis par x , ils lui font penser à y , d'où la traduction littérale polonaise : *przypominać*.

Face à l'hétérogénéité du classement des Dubois, basé surtout sur les faits syntactiques, notre typologie des prédicats d'interprétation des données-signes non verbaux se veut fondée sur le sens (y compris : l'aspect) des structures prédicat-arguments de chaque verbe étudié et se dessine de la sorte.

1. Le langage du monde :

1.1. les données perçues du monde extérieur — 'assertifs' au sens figuré :

a) les emplois de perception et d'interprétation des données comme signe-savoir (imperfectifs) — (*faire*) *savoir*, p.ex. :

<oiseau>

Les hirondelles nous avertissent que le printemps approche

(pol. 'Jaskółki powiadają nas, że zbliża się wiosna')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

b) les emplois de perception et d'interprétation des données comme signe-information (imperfectifs et perfectifs) — (*faire*) *comprendre*, p.ex. :

<phénomène météorologique>

Ce nuage noir annonce une averse

(pol. 'Ta czarna chmura zapowiada deszcz')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

1.2. les données perçues du monde extérieur — 'directifs' au sens figuré :

a) les emplois de perception et d'interprétation des données comme signe-savoir (imperfectifs) — (*faire*) *savoir*, p.ex. :

<phénomène météorologique>

Les premières gélées nous avertissent de sortir les vêtements d'hiver

(pol. ‘Pierwsze przymrozki uprzedzają nas, że czas wyjąć zimowe ubrania’)
($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom abstrait, réduction de (p)

b) les emplois de perception et d’interprétation des données comme signe-information (imperfectifs et perfectifs) — (*faire*) *comprendre*, p.ex. :

<phénomène météorologique>

La neige interdit l’accès au village, qu’on arrive jusqu’au village (Dubois C2b.2 (qc) dic nég poss D empêcher)
(pol. ‘Śnieg uniemożliwia wjazd do wsi, nie pozwala, żebyśmy dojechali do wsi’)
($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

2. Le langage du corps :

2.1. les données venant de l’intérieur d’un homme à lui-même — ‘assertifs’ au sens figuré

a) les emplois de perception et d’interprétation des données comme signe-savoir (imperfectifs) — (*faire*) *savoir*, p.ex. :

<voix intérieure — pensée>

Une voix intérieure affirme souvent nos décisions
(pol. ‘Jakiś głos wewnętrzny potwierdza często nasze decyzje’)
($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret (nom avec absorption), réduction de (p)

b) les emplois de perception et d’interprétation des données comme signe-information (imperfectifs et perfectifs) — (*faire*) *comprendre*, p.ex. :

<sentiment>

Dans la nuit [...], Julien faillit devenir fou en étant obligé de s’avouer qu’il aimait Mlle de La Mole (Stendhal in Frantexte)
(pol. ‘W nocy Julian omal nie oszalał będąc zmuszonym wyznać przed sobą samym, że kocha pannę de la Mole’)
 p est exprimé en entier

2.2. les données venant de l’intérieur d’un homme à lui-même — ‘directifs’ au sens figuré

a) les emplois de perception et d’interprétation des données comme signe-savoir (imperfectifs) — (*faire*) *savoir*, p.ex. :

<symptôme de maladie>

C’est ainsi que la douleur avertit nos membres des lésions dont il faut qu’ils se guerrissent (J.-B. Say, *Traité économie polit.*)

(pol. 'To w ten sposób ból (*ostrzega) jest ostrzeżeniem dla naszych członków, że są stany zapalne, które muszą się zaleczyć')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom abstrait (sans résorption), réduction de (p)

- b) les emplois de perception et d'interprétation des données comme signe-information (imperfectifs) — (*faire*) *comprendre*, p.ex. :

<raison>

Ma raison m'ordonne de m'arrêter, mais mon cœur me force à continuer (Internet)

(pol. 'Rozum każe mi zatrzymać się, ale serce zmusza, żebym kontynuował')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

- 2.3. Les données venant du corps d'un homme et interprétées par quelqu'un d'autre — 'assertifs' au sens figuré

- a) les données venant du corps d'un homme et interprétées par quelqu'un d'autre comme signe-savoir (imperfectifs) — (*faire*) *savoir*, p.ex. :

<geste>

Un automatisme qui dénonce cruellement le vide du cerveau (in Tlfi)

(pol. 'Automatyzm, który bezlitośnie zdradza brak rozumu')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom abstrait, réduction de (p)

- b) les données venant du corps d'un homme et interprétées par quelqu'un d'autre comme signe-information (imperfectifs et perfectifs) — (*faire*) *comprendre*, p.ex. :

<voix>

La voix brisée décèle son émotion

(pol. 'Łamiący się głos ujawnia jego emocje')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

5. Une application — le TALN

Visant une application pratique, un support pour la traduction, au cas de doute sur le choix du bon verbe en polonais dans notre cas précis, nous voulions confronter nos capacités avec celles d'un traducteur automatique le plus accessible *Google translate*.

Les traductions obtenues sont très mauvaises, voir comiques, ce qui n'est pas étonnant : tant que les logiciels de traduction ne vont pas être 'équipés' en infor-

mations sur la structure sémantique prédicat—arguments et donc qu'on n'explique pas aux machines que le sens d'une phrase est interprétable à partir de ses éléments lexicaux, son aspect et sa temporalité pris ensemble, l'ordinateur va interpréter lexème par lexème sans voir des liens logiques entre eux. Nous allons illustrer cette conviction par quelques exemples commentés :

<un anaphorique>

Sa gêne se traduit par là

Gg tr. : *Jego dyskomfort prowadzi tutaj*

(pol. 'Tak się wyraża jego zakłopotanie')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

Une traduction complètement erronée du verbe.

<yeux >

Sa dureté se traduit dans ses yeux

Gg tr. : *Jego twardość jest odzwierciedlone w jej oczach*

(pol. 'Jego nieprzejednaność widać po oczach')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

Le problème constant d'interprétation des possessifs.

<visage>

Son expression témoigne sa surprise

Gg tr. : *Jego wyraz twarzy odzwierciedla jej niespodziankę*

(pol. 'Wyraz jego twarzy świadczy, że był zaskoczony')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom abstrait, réduction de (p)

Une interprétation surprenante des adjectifs possessifs.

<visage>

Son visage sue la bêtise

Gg tr. : *Jego twarz głupota poty*

(pol. 'Z jego/jej twarzy émane g upota')

($p \rightarrow z$) est exprimé par un nom concret, réduction de (p)

Encore une traduction comique : une liste des mots clés pour une chanson de ... rap !

Statistiquement, 1% des traductions sont correctes ou compréhensibles. Notre diagnose, basée sur les analyses sémantiques effectuées ne laisse pas de doutes : sans les analyses sémantiques approfondies le TALN ne pourra jamais progresser et les bases de données construites ne seront jamais opérationnelles. Tant qu'une machine ne 'comprendra' pas qu'une phrase est une unité sémantico-aspecto-temporelle, elle va continuer à traduire : pol. *Dziecko piekło ciasteczka* en angl. : **Child hell cookies* (<https://translate.google.pl/#pl/en/Dziecko%20piek%C5%82o%20ciasteczka>, accessible : 18.10.2014).

6. Conclusion

Les verbes de communications dans les exemples ci-dessous expriment des cas de la communication avec soi-même et peuvent, à vrai dire, être appelés *des verbes de perception*, à côté de *voir*, *sentir*, *toucher* ou *entendre*. La structure sémantique de ces phrases nous semble plus complexe que de celles avec *voir* ou *sentir*, sans idée de transmission d'une 'information' : le sens de la perception est exprimé par un nom — concret ou abstrait — résultat d'une perception (*nuage*, *chaleur*, *parfum de cardamome*, etc... = *j'ai vu un nuage*, *j'ai ressenti de la chaleur*, *j'ai senti le parfum*...). Une telle observation est accompagnée par un verbe de communication, donc d'un transfert d'un savoir, mais ici c'est de la communication intériorisée : c'est une interprétation des données naturelles en un jugement dans le cerveau humain — l'homme *pense que*... Comme nos pensées conscientes se concrétisent en paroles d'une langue, on peut dire qu'il *se dit que*... Un spécialiste en communication l'exprime ainsi : *l'empire des signes double notre monde naturel ; la sémiosphère (la culture en général) contient la biosphère (la nature, le monde animal, végétal) [...] par tout un réseau de représentations codées et de signes qui sont autant de pare-chocs opposés à la dureté du monde, nous enveloppons, nous filtrons et du même coup nous maîtrisons le réel extérieur* (Bougnoux, 2001 : 28).

Nos analyses sémantiques s'opposent à des analyses antérieures, syntactiques avant tout, des chercheurs français cités et dont les résultats n'expliquent pas de règles d'emplois à cause du manque des critères bien précis. Pour combler cette lacune, nous venons de présenter notre liste de postulats sémantiques d'analyse.

Le traitement automatique du langage 'souffre' également de déficit d'analyses sémantiques, qui, seules, savent rendre compte de la façon dont les humains pensent : par exemple, des ellipses, des ambiguïtés, des inférences, des sens implicites, du sens aspecto-temporel et modal qu'il faudrait reconstruire à travers les quelques mots d'une phrase, une abréviation due à l'économie du langage.

Références

- Arnaud Antoine, Lancelot Claude [1676], éd. 1997 : *Grammaire générale et raisonnée*. Paris : Allia.
- Bogacki Krzysztof, Karolak Stanisław, 1991 : «Fondements d'une grammaire à base sémantique». *Lingua e Stile*, 26, 3.
- Bogusławski Andrzej, 1988 : *Język w słowniku: desiderata semantyczne do wielkiego słownika polszczyzny*. Wrocław.
- Bojar Bożena, 1978 : „Polskie czasowniki dotyczące procesów informacyjnych”. W: *Studia językoznawcze*. T. 8 (43). Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk: Ossolineum.

- Bougnoux Daniel, 2001 : *Introduction aux sciences de la communication*. Paris : La Découverte.
- Brożek Bartosz, 2014: *Granice interpretacji*. Kraków: Copernicus University Press.
- Charaudeau Patrick, 1992 : *Grammaire du sens et de l'expression*. Paris : Hachette.
- Dąbrowski Andrzej, 2013: *Intencjonalność i semantyka*. Kraków: Universitas.
- Dubois Jean, Dubois-Charlier Françoise, 1997 : *Les verbes français*. Paris : Larousse-Bordass.
- Dubois Jean, Dubois-Charlier Françoise, 2011 : *Dictionnaire des verbes français*.
Version en ligne : <http://rali.iro.umontreal.ca/Dubois/> et <http://rali.iro.umontreal.ca/LVF+1/>.
- Durand Jean, 1981 : *Les formes de la communication*. Paris : Dunod communications.
- Eco Umberto, 2009: *Od drzewa do labiryntu. Studia historyczne o znaku i interpretacji*.
Przeł. Grażyna Jurkowlaniec. Warszawa: Aletheia.
- Eshkol Iris, Le Pesant Denis, 2007 : « Trois petites études sur les prédicats de communication verbaux et nominaux ». *Langue française*, **153**, 20—32.
- François Jacques, Le Pesant Denis, Leeman Danielle, 2007 : « Le classement syntactico-sémantique des verbes français ». *Langue française*, **153**, 9.
- Frutiger Adrian, 2003: *Człowiek i jego znaki*. Warszawa: Do, Optima.
- Giry-Schneider Jacqueline, 1981 : « Les compléments nominaux du verbe dire ». *Langages*, **63**, 75—97.
- Giry-Schneider Jacqueline, 1994 : « Les compléments nominaux des verbes de parole ». *Langages*, **115**, 103—125.
- Gross Gaston, 1994 : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langages*, **115**, 15—31.
- Gross Gaston, 2012 : *Manuel d'analyse linguistique*. Lille : Presses Universitaire de Septentrion.
- Gut Arkadiusz, 2009: *O relacji między myślą a językiem*. Lublin: Towarzystwo Naukowe KUL.
- Guillaume Gustave, 1929 : *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris : Champion.
- Guillaume Gustave, 1973 : « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect ». In : *Langage et science du langage*. 3^e éd. Paris, Nizet — Québec : Presse de l'Université Laval, 46—58 (reproduction du *Journal de Psychologie*, janvier—avril 1933).
- Jamrozik Elżbieta, 1992 : *La syntaxe et la sémantique des verbes de parole français*.
Warszawa: Wydawnictwo Uniwersytetu Warszawskiego.
- Jonscher Charles, 2001: *Świat okablowany*. Warszawa: Muza SA.
- Karolak Stanisław, 1994 : « Le concept d'aspect et la structure notionnelle du verbe ». W : *Studia kognitywne*. T. 1. Warszawa : SOW.
- Karolak Stanisław, 2001: „Semantyczna kategoryzacja czasowników a aspekt”. W : *Od semantyki do gramatyki*. Warszawa: Instytut Sławistyki PAN, 499—514.
- Karolak Stanisław, 2007: *Składnia francuska o podstawach semantycznych*. T. 1. Kraków: Collegium Columbinum.
- Kuryłowicz Jerzy, 1960: *Esquisses linguistiques*. Wrocław—Kraków: Polska Akademia Nauk.

- Kwapisz-Osadnik Katarzyna, 2009 : *Le verbe français dans un cadre cognitif*. Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Mejri Salah, 2008 : « Construction à verbes supports, collocations et locutions verbales ». In : Pedro Mogorron Huerta, Salah Mejri, éd. : *Las construcciones verbo-nominales libres y fijas. Aproximación contrastiva y traductológica*. Universidad de Alicante : Servicio de Publicaciones, 191—202.
- Muryn Teresa, 1999 : *Le syntagme nominal abstrait et la cohérence discursive*. Kraków : Wydawnictwo Naukowe WSP.
- Pozierak-Trybisz Izabela, 2005a : « Communiquer une information : annoncer ». *Synergies Pologne*, **1**, Gerflint, 96—100.
- Pozierak-Trybisz Izabela, 2005b : « Analyse sémantico-syntaxique de quelques verbes de communication ». *Synergies Pologne*, **2**, Gerflint, 119—122.
- Pozierak-Trybisz Izabela, 2009 : « Analyse sémantique de noms de communication ». In : *La Globalisation Communicationnelle : Enrichissement et Menace pour les langues*. Gdańsk : Fundacja Rozwoju Uniwersytetu Gdańskiego, 345—354.
- Pozierak-Trybisz Izabela, 2010 : « Apport de l'analyse sémantique dans la recherche sur les prédicats de communication : du sens d'un prédicat au texte et à la traduction ». *Neophilologica*, **22**, 126—136.
- Searle John, 1972 : *Les actes de langage*. Paris : Hermann (traduit de : *Speech Acts*, Cambridge University Press 1969).
- Vivès Robert, 1998 : « Les mots pour le dire : vers la constitution d'une classe de prédicats ». *Langages*, **131**, 64—76.
- Wierzbicka Anna, 1993a : « La quête des primitifs sémantiques 1965—1992 ». *Langue Française*, **98**, 9—22.
- Wierzbicka Anna, 1993b : « Les universaux de la grammaire ». *Langue Française*, **98**, 106—120.
- Wierzbicka Anna, 1999 : *Język — umysł — kultura*. Warszawa: PWN.

Dorota Pudo
Université Jagellone
Cracovie, Pologne

Perception de la perception : comment les apprenants du FLE perçoivent les contenus linguistiques liés à la perception

Abstract

In language didactics perception holds an important place. It is usually explored in terms of individual learner differences, or in relation to beliefs and expectations of the participants of the learning process towards its different components. In this article, the author aims at exploring the ideas that French learners have about teaching of perception vocabulary, and its efficiency and necessity, by means of an open-ended questionnaire.

Keywords

Perception, didactics, French learners.

1. Introduction

La perception est un phénomène de première importance dans l'existence des êtres vivants. Psychologiquement, elle est un système complexe de processus de nature cognitive, qu'ils soient sensoriels et motoriques ou intellectuels, qui mènent à une réception sélective des stimuli et des informations, selon les expériences de l'individu, son état actuel, les caractéristiques objectives (*Encyklopedia Gazety Wyborczej*, 2005, t. 13 : 267). Ainsi, elle assure la communication entre un organisme et son entourage, par l'intermédiaire des cinq sens, de même que le traitement intellectuel des données sensorielles. Elle se déroule, pourrait-on dire, à deux niveaux, formant deux processus à part : la perception proprement dite se construit autour de l'élément sensoriel, elle est le lien le plus direct entre l'être vivant et le monde extérieur, tandis que le côté intellectuel de la perception décide de la façon dont l'individu comprendra et interprètera ce monde.

Tous les jours, nous percevons des milliers de choses et de situations, donc le vocabulaire qui s'y réfère pourrait sembler indispensable, pour peu qu'au moins certaines de ces perceptions nous semblent dignes d'être communiquées. Cependant, la fréquence même de la perception, qui, en fait, est un processus ininterrompu tant que nous sommes en état de veille, fait que linguistiquement, elle devient souvent transparente : par exemple, pour informer un interlocuteur que nous voyons un tramway qui arrive, il suffit de dire « Le tramway arrive », le fait que nous l'ayons vu restant implicitement compréhensible et ne possédant aucun intérêt propre. Malgré cela, la fréquence d'usage de certains mots liés très directement à la perception, comme les verbes « voir » et « entendre », s'avère très haute (cf. la liste de 1 500 mots français les plus fréquents d'Etienne Brunot, établie à partir d'un corpus de littérature englobant au total quelques deux millions de mots, mise à la disposition des enseignants par le Ministère de l'Éducation : <http://eduscol.education.fr/cid47916/liste-des-mots-classee-par-frequence-decroissante.html>, accessible : 01.03.2014).

2. Perception en didactique des langues

En didactique des langues étrangères, la perception fait l'objet de nombreuses recherches axées autour de quelques problèmes principaux. La perception dans sa forme la plus élémentaire, comprise comme l'usage des sens, a été souvent explorée à travers le concept de modalité d'apprentissage représentée par l'apprenant, c'est-à-dire sa préférence envers la réception de stimuli d'un type défini. Les modalités principales sont la visuelle, l'auditive et la kinesthésique (Komorowska, 1999 : 123—124). La connaissance des préférences sensorielles des apprenants est importante pour l'enseignant, car elle lui permet d'y adapter son enseignement : les mêmes techniques et stratégies ne sont pas les plus efficaces pour tous les élèves. Dans le même ordre d'idées, on peut distinguer également des styles cognitifs — certains d'entre eux perceptifs — plus subtils, par exemple, la dépendance ou l'indépendance du champ (cf. Bielska, 2006 : 44—57), qui « est une dimension [...] qui permet de distinguer les individus selon leur capacité à percevoir un élément séparé de son contexte et à adopter une attitude analytique dans la résolution des problèmes » (Huteau, 1975 : 197). Les recherches sur les styles cognitifs, les modalités perceptives et les stratégies d'apprentissage s'inscrivent dans le cadre des recherches sur l'influence des différences individuelles entre les apprenants sur l'efficacité de l'apprentissage, et sont l'effet d'une coopération entre la psychologie et la didactique des langues.

Une autre piste explorée fréquemment en didactique des langues est celle qui comprend la perception comme une façon subjective d'interpréter certaines réali-

tés, en particulier didactiques. On peut donc avoir affaire, par exemple, à l'analyse de la perception des enseignants par les apprenants ou vice versa. On peut aussi se pencher sur les attentes de (futurs) apprenants de langue, soit sur leur perception de ce qui les attend en cours (Okęcka, 2000), sur les « théories subjectives » (Michońska-Stadnik, 2013), ou encore — piste explorée le plus souvent — sur les perceptions (des apprenants ou des enseignants) concernant différents aspects de l'enseignement-apprentissage des langues (cf. p.ex. Bernat, Gvozdenko, 2005 ; Kern, 1995 ; Thu, 2009). Cette piste nous semble particulièrement intéressante, car elle permet de mesurer l'écart entre les perceptions individuelles, par exemple sur l'enseignement de la grammaire, et le savoir scientifique au même sujet.

Ce qui est quasiment absent de la didactique des langues, c'est une réflexion plus approfondie sur l'enseignement du vocabulaire de la perception aux apprenants. Ce manque n'est pas très surprenant : la question paraît bien banale, car il est évident que ce vocabulaire, au moins en partie, est indispensable à l'apprenant et surgira à quelque occasion ; s'il s'agit du vocabulaire des sens et des organes sensoriels, il est d'habitude enseigné dès les premiers cours. Par exemple, dans la méthode de français « Tout va bien ! 1 », la leçon 2 (p. 26—36) est consacrée à la description des personnes, elle contient donc du vocabulaire correspondant à l'objet de la perception (couleurs, formes), mais aussi les noms des parties du corps responsables de la perception. Dans la partie correspondante du « Cahier d'exercices », il y a même un exercice consistant à rattacher la partie du corps à l'activité sensorielle qu'elle sert à effectuer (ex. 3, p. 14).

3. Objectifs de la recherche

La situation du vocabulaire de la perception nous semble quelque peu paradoxale : il s'agit de mots de première importance, introduits parfois dès les premiers cours, mais en même temps, de mots parfois transparents, et d'un sujet tellement vaste et complexe qu'il semble difficile de lui attribuer un cours ou un chapitre au même titre qu'aux « achats », « vêtements » ou autres champs thématiques présents dans l'apprentissage de chaque langue étrangère. Tout cela provoque une sorte de dilemme didactique : faut-il enseigner le vocabulaire de la perception en tant que thème à part entière ? Si oui, à partir de quel niveau ? Comment le faire pour que son utilisation ne semble pas artificielle ? Pour fournir quelques pistes éventuelles de réponse à ces questions, il nous a paru utile de nous interroger sur l'état des choses actuel en la matière : le vocabulaire de la perception, aussi bien sensorielle qu'intellectuelle, est-il effectivement enseigné ? Pendant leur apprentissage du français, les élèves font-ils connaissance de ce vocabulaire lors d'un ou de plusieurs cours spéciaux ? Ressentent-ils le besoin d'avoir un tel cours ? Comment

emploient-ils le vocabulaire acquis, arrivent-ils à éviter les interférences avec le polonais ? Qu'est-ce que la perception pour eux ? Tenter de répondre à ces questions constitue l'objectif de la présente recherche.

4. Méthode de la recherche

Vu que nous aimerions explorer un certain champ — ce que pensent les apprenants de la perception, de son apprentissage en langue étrangère, des cours consacrés à ce sujet, etc. — nous avons opté pour une recherche qualitative. Ses traits principaux sont définis dans les ouvrages méthodologiques comme suit : elle vise surtout une vue globale, inductive du phénomène ; les données sont collectées de manière ouverte pour éviter de les limiter ; la manière d'interpréter les données est créée au cours de l'analyse ; le point de vue des participants est important à chaque étape de la recherche (Wilczyńska, Michońska-Stadnik, 2010 : 139). Afin de répondre à nos questions de recherche, nous avons élaboré une enquête à questions ouvertes (à une exception près), censée jeter quelque lumière sur les expériences didactiques liées à la perception des personnes apprenant le français, sur leurs opinions et aussi sur leurs connaissances en matière de perception en français.

Nous avons interrogé deux groupes de personnes adultes. Le premier a compté 8 participants d'un cours de langue organisé dans leur entreprise. Ils appartenaient à plusieurs groupes distincts, de niveaux de connaissance de la langue différents, à commencer par un niveau tout à fait débutant (A1, un semestre d'apprentissage) jusqu'à un groupe intermédiaire, presque indépendant (B2+). Nous avons également interrogé 29 étudiants en philologie romane, en première année de licence et en première année de maîtrise (leur niveau de langue étant, respectivement, A2/B1 et C1).

5. Élaboration de l'enquête

Nous avons jugé que la méthode la plus appropriée à la résolution de notre problème de recherche serait une enquête à questions ouvertes, parce que celui-là porte sur une vision subjective de la nature de la perception et sur des expériences personnelles acquises lors de l'apprentissage du français. Elle ne s'est pas avérée facile à élaborer, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, il a été difficile de trouver une formule qui pourrait convenir aux apprenants de différents niveaux de connaissance du français. Afin d'y remédier, nous avons opté pour la formulation

du questionnaire entier en polonais, ce qui est recommandé par les méthodologues : « Si nous craignons que l'usage de la L2 dans le texte du questionnaire puisse limiter les réponses du répondant ou même l'empêcher de comprendre les questions, il est préférable d'employer le polonais. Contrairement aux apparences, l'usage de la L2 peut influencer aussi la longueur et la qualité des réponses, même dans le cas des enseignants de la L2, sans mentionner le fait que, si l'enquête est remplie en L2, dans les questions ouvertes il y aura probablement plus de réponses peu claires pour le chercheur, qui peut avoir du mal à les interpréter » (Wilczyńska, Michońska-Stadnik, 2010 : 169—170, notre traduction).

La deuxième difficulté, plus importante car touchant le fond même de la question, relève du fait qu'il n'est pas aisé de délimiter d'emblée le champ lexical de la perception, surtout en tenant compte de sa double nature, se référant, d'un côté, à l'activité sensorielle et, de l'autre, au processus cognitif ou intellectuel. Selon nous, pourraient y être inclus les verbes se rapportant à l'effet de l'activité sensorielle (voir, entendre) aussi bien que ceux décrivant l'activité volontaire du sujet faisant appel à ses sens (regarder, écouter), les substantifs signifiant les organes sensoriels (oeil, oreille) ou les sens (vue, ouïe). Pour tenir compte de l'acception cognitive du terme, il faudrait y inclure également les mots se rapportant au traitement intellectuel du stimulus, sensoriel ou non, littéraux (comprendre, interpréter) ou métaphoriques (saisir). Il y a plus de controverses s'il s'agit des parties du corps pouvant être la source de sensations, sans y être spécifiquement déléguées (bras, jambe) ou de mots descriptifs, correspondant aux contenus perçus (noms de couleurs, qualités de sons, etc.). C'est pourquoi, plutôt que de préjuger de ces contenus et d'imposer aux répondants une vision préétablie, large ou étroite, du phénomène en question, nous avons demandé aux apprenants eux-mêmes d'énumérer autant de mots liés à la perception qu'ils réussiraient à en trouver. En leur demandant de le faire en français, nous avons visé en même temps à objectiviser quelque peu leurs réponses concernant les cours de français consacrés à la perception qu'ils ont eus, estimant que s'il y a une certaine compétence, quelque enseignement a sans doute eu lieu.

Sans vouloir imposer une définition stricte du phénomène, nous avons toutefois mentionné, dans un mot introductif, l'existence des deux sens de la notion de perception (sensoriel et intellectuel), et pour chaque question, nous avons prévu une réponse séparée pour chacun de ces sens. Cette décision a été amenée par une enquête pilote, faite dans un groupe avancé des apprenants en entreprise, qui avait à remplir une enquête moins développée, sans aucune suggestion quant au sens de ce mot. Tous les participants de ce groupe ont choisi uniquement de traiter le côté intellectuel, ce qui a mené à un certain appauvrissement des réponses. Cet oubli complet de la perception sensorielle a été dû, ce que les répondants ont avoué après, au fait que le vocabulaire des sens leur a semblé trop banal pour faire l'objet d'une enquête « scientifique ». Craignant que ce facteur puisse apparaître aussi chez les autres participants, nous avons donc décidé de guider un peu la

compréhension de la notion clé de l'enquête, afin de pouvoir collecter des données plus diversifiées.

Une troisième difficulté était liée à la vérification de l'usage des mots de la perception en contexte. Nous avons opté pour trois phrases à traduire en français. En polonais, elles utilisent toutes le verbe « comprendre » là où en français, on utiliserait plutôt un verbe plus « sensoriel », voir ou entendre. Toutes ces phrases sont prononcées par les Polonais au quotidien, elles appartiennent au langage courant et il est difficile de s'en passer. Dans la consigne, on suggère de trouver la ou les traductions les plus naturelles en français.

6. Résultats de l'enquête

L'analyse de l'enquête a pu fournir, sinon une réponse à toutes les questions posées dans l'introduction, du moins quelques éléments de réflexion sur la vision de la perception chez les apprenants du FLE. Une première remarque qui s'impose, c'est qu'elle a semblé difficile à remplir pour la plupart des répondants, dont certains ont fait ce commentaire spontanément, et d'autres, interrogés par nous. Ce sujet ne semble donc pas faire naturellement l'objet de leur réflexion.

Tableau 1

Réponses à la question n° 1

Type de réponse	Perception	
	sensorielle	intellectuelle
Recevoir des stimuli, avoir des impressions	26	—
Analyser, comprendre mieux ces stimuli	—	20
Capacité à observer, sensibilité sensorielle	3	—
Capacité à comprendre, associer, comparer, etc.		7
Réception de messages en langue étrangère (TV, radio, etc.)	5	—
Analyse de ceux-là ou de textes ou d'autres produits de la culture allophone	—	6

La réponse à la première question — « À quoi associez-vous la notion de perception (sensorielle et intellectuelle) ? » — a principalement occasionné des réponses qui semblent inspirées par la définition de la perception donnée en début d'enquête, enrichie par différents détails. La perception sensorielle est donc le fait de recevoir des stimuli par la voie des cinq sens, avoir des impressions (certains ajoutent : involontairement) (26 réponses tombent sous cette catégorie), tandis que la perception intellectuelle consiste à analyser, comprendre plus profondément ces

stimuli (20 réponses). Certains énumèrent les sens qui servent à percevoir des stimuli, se concentrant surtout sur la vue et l'ouïe, mais il arrive aussi qu'ils mentionnent le toucher ou le sens de la température. Certains, en revanche, conçoivent la perception en termes de compétence : la perception sensorielle est pour eux la capacité à observer attentivement, une certaine sensibilité perceptive, voire une capacité à mémoriser des stimuli sensoriels (3 réponses de ce type), et la perception intellectuelle se traduit par la capacité à comprendre, associer des faits, comparer et effectuer d'autres opérations mentales (7 réponses). Il y a aussi des réponses qui, bien que la question soit posée généralement, rapportent la notion de perception directement à l'apprentissage du français, décision que nous attribuons au titre de l'enquête ainsi qu'au contexte dans lequel elle a été menée (cours de français). Ainsi, pour ces apprenants-là, la perception sensorielle est la réception de messages en langue étrangère (la radio, la télévision) (5 réponses), tandis que la perception intellectuelle consiste à effectuer un traitement cognitif de ceux-là ou à comprendre ou interpréter des textes ou d'autres produits de la culture allophone (6 réponses).

Tableau 2

Réponses à la question n° 2

Nombre de réponses	Perception	
	sensorielle	intellectuelle
30	non	non
3	oui	oui
2	oui	non
1	non	à chaque cours
1	pas de cours spécifique, mais ce sujet a été présent	pas de cours spécifique, mais ce sujet a été présent

S'il s'agit de la deuxième question — « Avez-vous jamais eu un cours de français consacré à la perception ? » — la majorité des apprenants (30) ont répondu négativement. Seules trois personnes ont répondu positivement pour les deux types de perception, deux personnes également ont affirmé avoir eu des cours liés à la perception sensorielle, mais non à l'intellectuelle. Pourtant, deux réponses ont été plus originales. Un participant a répondu « non » pour la perception sensorielle, mais pour l'intellectuelle, a marqué « pendant tous les cours », ce qui indique qu'il n'a pas compris le cours de français consacré à la perception comme un cours ayant la perception pour objet, mais en faisant usage. Finalement, une personne a écrit, pour les deux types de perception, qu'elle n'avait pas eu de cours consacré entièrement à la perception, mais que ce sujet avait quand même été présent dans l'apprentissage. Paradoxalement, cette réponse, quoique unique, semble la plus proche de la réalité, ce qui s'ensuit de nos propres expériences en tant qu'enseignante, ainsi que

de la richesse du vocabulaire perceptif cité par les mêmes apprenants en réponse à la question 4. C'est aussi le procédé qu'on trouve dans les manuels du FLE : sans y consacrer de chapitres entiers ou en faire un sujet à part, ils tiennent quand même compte du vocabulaire de la perception, aussi bien sensorielle qu'intellectuelle. Par exemple, dans le manuel « Tout va bien ! », il apparaît déjà dans la « leçon 0 », dans une bande dessinée présentant des problèmes qu'on peut avoir en classe (« Je ne vois pas », « Je ne comprends pas », « Je n'entends pas bien », p. 13). Dans le manuel « Connexions », nous pouvons trouver quelques verbes liés à la perception intellectuelle (penser, espérer, savoir et connaître, p. 60—61), une leçon consacrée aux parties du corps (p. 115) et à la description d'une personne (p. 126—127, 136). Pourquoi seulement une personne a-t-elle reconnu avoir eu affaire à l'apprentissage du français lié à la perception ? Peut-être est-ce la faute de la manière dont la question a été formulée : les apprenants auraient vraiment cherché dans leur mémoire un cours entier consacré à la perception. Il est également possible que l'apprentissage de mots tels que « les yeux » ou « voir », même s'il a fait l'objet d'un cours à part, n'est jamais venu avec l'étiquette précise d'un cours sur « la perception », auquel cas l'association pourrait ne pas être venue spontanément.

Tableau 3

Réponses à la question n° 3

Type de réponse	Perception	
	sensorielle	intellectuelle
Oui, pour approfondir mon savoir, apprendre quelque chose de nouveau, par curiosité	10	10
Oui, pour apprendre à mieux percevoir et interpréter des textes, des phénomènes de la culture, pour mieux mémoriser, etc.	7	11
Non	6	5
Oui, pour apprendre à exprimer mes pensées et sentiments en français	—	1
Oui, pour apprendre le français à l'aide de plusieurs sens	1	—

La troisième question visait à prolonger la problématique des cours de français concernant la perception, et était destinée uniquement à ceux qui avaient répondu négativement à la question 2. Ils étaient censés préciser s'ils aimeraient avoir un tel cours et justifier leur réponse. La majorité des étudiants ont répondu qu'ils aimeraient avoir un cours de français consacré aussi bien à la perception sensorielle qu'intellectuelle, mais beaucoup de justifications étaient plutôt évasives, du type : « pour apprendre quelque chose de nouveau » ou « pour approfondir mes connaissances » ou « par curiosité » (10). Seulement une personne a exprimé le désir d'apprendre comment exprimer ses perceptions, pensées et sentiments en français. Quelques personnes, par contre, ont jugé un tel cours comme pouvant les aider à améliorer leurs capacités métadidactiques, en les aidant à mieux mé-

moriser, comprendre, interpréter différents contenus linguistiques ou même des phénomènes en général (7 pour la perception sensorielle, 11 pour l'intellectuelle). Une personne a remarqué que l'apprentissage à l'aide de plusieurs sens serait plus efficace. Ces réponses font croire que les répondants ont compris la question non comme portant sur un cours de français, concentré sur les moyens linguistiques d'exprimer la perception, mais comme une session psychologique consacrée à la perception même. Les personnes qui ont répondu négativement (4 personnes pour les deux types de perception, 2 pour la seule perception sensorielle et 1 pour la seule intellectuelle) n'ont d'habitude pas justifié leur réponse autrement que par un « parce que c'est inutile ».

En ce qui concerne les mots français liés à la perception (question n° 4 — pour une liste complète, avec les fréquences, voir Annexe 2), nous en avons recensé au total 59 liés à la perception sensorielle et 53 à la perception intellectuelle, ce que nous estimons être un grand nombre pour 37 enquêtes. Les mots les plus fréquemment cités pour la perception sensorielle étaient des verbes exprimant des activités sensorielles : *écouter* (16), *sentir* (15), *voir* (14), *toucher* (12), *regarder* (9) (seulement 8 occurrences pour *entendre*, 4 pour *goûter*). Les noms des sens sont apparus également avec une fréquence relativement importante : la vue (10), l'ouïe (7), les sens, le toucher, le goût (5 chacun) (l'odorat, 1 occurrence). Finalement, les organes sensoriels n'ont pas été complètement oubliés : les yeux (6), les oreilles (4) (le nez, seulement 1 occurrence, de même que pour la bouche et les doigts). Parmi les autres réponses, on peut trouver des verbes nommant d'une manière plus précise ou, au contraire, plus générale, certaines activités sensorielles ou intellectuelles (*apercevoir* 4, *percevoir* 2, *parler* 2, *caresser*¹, *remarquer*, *prononcer*, *admirer*, *observer*, etc.), ainsi que des noms désignant d'une manière plus générale les processus perceptifs (perception : 5, sensation : 4) ou certains objets typiques de la perception (le son : 3, l'odeur : 2, l'image : 2, le phénomène, le signe). Finalement, les seuls adjectifs répérés se rapportaient plutôt au processus qu'au contenu de la perception : *visuel*, *auditif*, *perceptif*, *perceptible*. Ce choix des mots indique que la vue et l'ouïe restent deux sens nettement privilégiés et que la perception est vue surtout sous son aspect subjectif (peu de mots se rapportant aux objets perçus). Cette dernière remarque peut expliquer le manque, assez surprenant, d'au moins une occurrence de mots tels que *sembler* ou *paraître* : les verbes cités sont surtout les activités du sujet, c'est la perspective qui a dû s'imposer aux répondants au point d'ignorer des verbes décrivant « l'activité » de l'objet, bien qu'ils soient très fréquents et qu'ils se réfèrent directement à la perception.

S'il s'agit du vocabulaire lié à la perception intellectuelle, les mots les plus fréquemment cités sont des verbes exprimant certains processus cognitifs, d'habitude assez généraux (*comprendre* : 17, *interpréter* : 9, *penser* : 8, *analyser* et *savoir* : 5) ou les noms de ces processus ou de leurs résultats (*interprétation* : 12). D'autres

¹ Les mots sans indication du nombre des occurrences ont été cités une fois.

mots, cités d'habitude par une ou deux personnes, peuvent nommer des processus cognitifs plus particuliers (*réfléchir* : 3, *associer*, *différencier*, *transformer*, *traduire*, *distinguer*, *remarquer*, *conclure*, ...), des activités sensorielles (*écouter*, *regarder*, *entendre*), ou différents phénomènes liés à l'intellect (*idée*, *mémoire*, *problème*, *esprit*). Finalement, il y a un groupe de mots liés directement à l'expression de l'opinion propre (*conseil*, *avis*, *selon moi*, *trouver*, *croire*, *c'est-à-dire*). Le nombre de ces mots ainsi que leur diversité montrent l'importance que la perception intellectuelle revêt aux yeux des apprenants du français. C'est aussi le domaine où la différence des niveaux s'est remarquée le plus : les débutants se sont limités aux verbes les plus simples (*comprendre*, *penser*, *apprendre*), tandis que la différence concernant les mots liés aux sens n'était pas aussi grande, ces mots étant d'habitude introduits très tôt dans l'enseignement. Cependant, trois personnes n'ayant cité aucun mot (deux ont marqué des tirets, une a avoué ne pas en connaître encore) étaient des étudiants de philologie romane avec un niveau minimal de français A2. Il est donc probable que, loin de ne pas connaître de mots comme « voir » ou « les yeux », elles ont estimé différemment nos attentes en croyant qu'il s'agissait uniquement de mots « difficiles ».

Tableau 4

Réponses à la question n° 5

Type de réponse	Perception	
	sensorielle	intellectuelle
Pour parler de ce que je vois, j'entends, de mes perceptions	8	—
C'est plus rare	—	6
Pour présenter mon avis	3	5
Dans la vie quotidienne	5	2
Pour signaler que je ne comprends pas quelque chose	2	2
Dans la conversation	1	3
En cours de langue	1	1
Rarement, parce que c'est automatique	1	1
Pour décrire ou montrer quelque chose	2	—

La question 5 portait sur l'importance du vocabulaire perceptif en général et en français : « Trouvez-vous que la perception est un sujet important ? Utilisez-vous souvent les mots ou expressions qui y sont liés en polonais ? Et en français ? Dans quelles situations ? ». Elle avait pour but de sonder les éventuels besoins éducatifs du public dans ce domaine. La plupart des apprenants ont constaté que la perception était un sujet important, et qu'ils utilisaient (assez) souvent le vocabulaire qui la concerne aussi bien en polonais qu'en français. Les exemples de situations étaient tellement diversifiés qu'il est difficile de les classer. Pourtant, pour la perception sensorielle, 8 réponses ont fait allusion à la nécessité de communiquer ses

sensations visuelles ou auditives, ses impressions, etc. On utilise ce vocabulaire également pour signaler qu'on ne comprend pas quelque chose (2), inconsciemment en décrivant ou montrant des choses (2), en parlant de philosophie (1). En ce qui concerne la perception intellectuelle, la réaction la plus fréquente (6 occurrences) a été de constater que ce vocabulaire était moins utile que celui lié à la perception sensorielle. Certains contextes qu'on a attribués à l'utilisation du vocabulaire perceptif des deux types sont : la présentation de son avis (2, plus 3 pour la seule perception intellectuelle), les cours de langue (1). Certaines explications, indépendamment du type de la perception qu'elles concernent, restent plutôt vagues et ne permettent pas de conclure dans quel contexte la personne utilise ce vocabulaire : dans la vie quotidienne (5), dans la conversation (3). Néanmoins, si on considère la totalité des réponses à cette question, on voit que le sujet de la perception a suscité un certain intérêt, qu'il paraît important et que le vocabulaire qui le concerne est jugé utile.

Finalement, la dernière question exigeait la traduction en français de trois phrases courtes, concernant la perception intellectuelle. En polonais, elles emploient toutes le verbe *rozumieć*, correspondant de *comprendre*, mais en français, si la traduction littérale de ce verbe est possible, les phrases semblent plus naturelles si l'on emploie les verbes *voir* et *entendre*. L'exercice a posé beaucoup de problèmes aussi bien aux débutants qu'aux étudiants de philologie, les traductions littérales ont prévalu, ce qui montre que le niveau de connaissance du vocabulaire est généralement bien meilleur que la capacité de l'employer correctement en contexte ; tâche qui est d'ailleurs plus difficile en général.

7. Conclusions

Après l'analyse de l'enquête, quelques conclusions s'imposent. D'abord, on voit aisément que la perception en tant que telle n'est pas un sujet facile pour les répondants, qu'ils n'y consacrent pas spontanément beaucoup de réflexion, car l'enquête en général, et en particulier les questions 1 et 5, ont été perçues comme difficiles. On peut remarquer aussi que malgré les suggestions contenues dans la première partie de l'enquête, la vision de la perception n'est pas uniforme, qu'elle incite plusieurs associations différentes, surtout au niveau de la définition. Par contre, le vocabulaire cité indique une bonne orientation générale dans l'expression de la perception en langue étrangère. Il s'avère donc possible d'enseigner cette matière d'une façon efficace même sans y consacrer de cours à part. Puisque la plupart des apprenants affirment être éventuellement intéressés par un tel cours, celui-ci pourrait être consacré à l'utilisation un peu plus nuancée de ce vocabulaire en contexte ou à l'expression de ses sensations, opinions ainsi qu'aux manières de connaître

celles des autres. Il est à remarquer aussi que les apprenants ont montré de l'intérêt pour le côté psychologique de la perception, et qu'ils ont même estimé un approfondissement de leur connaissance de ce phénomène comme potentiellement bénéfique pour leur apprentissage du français.

Références

- Augé Hélène, Canada-Pujols Maria Dolores, Marlhens Claire, Martin Lluçia, 2006 : *Tout va bien ! Méthode de français*. 1. Paris : Clé International.
- Bernat Eva, Gvozdenko Inna, 2005: "Beliefs about Language Learning: Current Knowledge, Pedagogical Implications, and New Research Directions". *TESL-EJ*, 9 (1), en ligne: tesl-ej.org/ej33/a1.pdf (accessible: 10.03.2014).
- Bielska Joanna, 2006: *Between Psychology and Foreign Language Learning*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Huteau Michel, 1975 : «Un style cognitif: la dépendance-indépendance à l'égard du champ». *Année psychol.*, 75, 197—262.
- Kern Richard G., 1995: "Students' and teachers' beliefs about language learning." *Foreign Language Annals*, 28, 71—92.
- Komorowska Hanna, 1999: *Metodyka nauczania języków obcych*. Warszawa: WSiP.
- Loiseau Yves, Mérieux Régine, 2004 : *Connexions. Méthode de français*. 1. Paris : Didier.
- Michońska-Stadnik Anna, 2013: *Teoretyczne i praktyczne podstawy weryfikacji wybranych teorii subiektywnych w kształceniu nauczycieli języków obcych*. Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego.
- Okęcka Helena, 2000: „Socjologiczny portret studentów Romanistyki UW: motywacje, wyobrażenia, plany i potrzeby”. In: Helena Okęcka, Krystyna Wróblewska-Pawlak, Jolanta Zając, red.: *Le français langue étrangère à l'université — nouveaux objectifs, nouveaux besoins*. Warszawa: Uniwersytet Warszawski, 57—86.
- Rawicz Juliusz, Bydlińska-Czernuszczyk Zofia, Maziarska Ewa, Ostrowska Wanda, Jewdokimow Edward, Gorlewski Waldemar, Kossakowski Marek, red., 2005: *Encyklopedia Gazety Wyborczej*. T. 13. Kraków: PWN, Mediasat Poland.
- Thu, Tran Hoang, 2009: "Teachers' Perceptions about Grammar Teaching." ERIC Database: online submission. URL : files.eric.ed.gov/fulltext/ED507399.pdf (accessible: 10.03.2014).
- Wilczyńska Weronika, Michońska-Stadnik Anna, 2010: *Metodologia badań w glotodydaktyce. Wprowadzenie*. Kraków: Avalon.
- <http://eduscol.education.fr/cid47916/liste-des-mots-classee-par-frequence-decroissante.html> (accessible : 01.03.2014).

Annexe n° 1

Texte de l'enquête (traduit du polonais)

ENQUÊTE SUR L'EXPRESSION DE LA PERCEPTION EN FRANÇAIS

Veillez, SVP, répondre aux questions de cette enquête. Elle n'a pas pour but de tester vos connaissances en français, mais d'appuyer la recherche concernant certaines questions relatives à la didactique du vocabulaire français. Merci pour le temps que vous y consacrerez !

Sexe : M F Age :

Niveau de connaissance du français

— débutant, — intermédiaire, — avancé

Où apprenez-vous le français :

— au collège — au lycée — à l'université — dans une école de langue
— à la maison — autrement (comment ?)

Quel(s) est (sont) le(s) manuel(s) de français que vous avez utilisé(s) ?

.....
.....

La notion de perception a deux sens : elle peut désigner la perception sensorielle (visuelle, auditive, etc.) ou le traitement intellectuel de cette perception (compréhension, interprétation, etc.). Les questions qui suivront se rapporteront à chacun de ces sens séparément.

1) À quoi la notion de perception vous fait-elle penser ?

Perception sensorielle :

.....

Perception intellectuelle :

.....

.....

2) Avez-vous déjà eu un cours de français consacré à la perception ?

Perception sensorielle :

.....

.....

Perception intellectuelle :

.....

.....

3) Si non, aimeriez-vous avoir un tel cours ? Pourquoi ?

Perception sensorielle :

.....

.....

Perception intellectuelle :

.....

.....

4) Quels mots français liés à la perception connaissez-vous ?

Perception sensorielle :

.....

.....

Perception intellectuelle :

.....

.....

5) Selon vous, la perception est-elle un sujet important ? Utilisez-vous souvent des mots ou expressions qui y sont liés quand vous parlez polonais ? Et en français ? Dans quelles situations ?

Perception sensorielle :

.....

.....

Perception intellectuelle :

.....

.....

6) Traduisez les phrases ci-dessous en français de la manière la plus naturelle (vous pouvez donner plusieurs versions).

a. Rozumiem, co masz na myśli.

.....

.....

b. Co przez to rozumiesz?

.....

.....

c. Nie rozumiem, w czym problem.

.....

.....

Annexe n° 2

Liste des mots cités en réponse à la question n° 4 de l'enquête, avec le nombre des occurrences (s'il n'est pas marqué, cela veut dire que le mot donné est apparu une fois)

Pour la perception sensorielle :

Écouter (16), sentir (15), voir (14), toucher (12), la vue (10), regarder (9), entendre (8), l'ouïe (7), les yeux (6), la perception (5), les sens (5), le toucher (5), le goût (5), la sensation (4), les oreilles (4), goûter (4), apercevoir (4), le son (3), l'odeur (2), l'image (2), le regard (2), l'impression (2), percevoir (2), parler (2), l'odorat, le nez, les doigts, la bouche, caresser, remarquer, prononcer, admirer, observer, le phénomène, le signe, visuel, auditif, perceptif, perceptible, la synesthésie, la réflexion, l'articulation, interpréter, comprendre, analyse, apprécier, éprouver, variété des notions, l'engagement, ouïr, lecture, compréhension orale, compréhension écrite, manger, puer, aimer, détester, expérience

Pour la perception intellectuelle :

Comprendre (17), interprétation (12), interpréter (9), penser (8), analyser (5), savoir (5), la compréhension (4), réfléchir (3), l'analyse (3), associer (1), différencier, distinguer, traduire, transformer, remarquer, conclure, la conclusion, regarder, écouter, entendre, le problème, la signification, la connaissance, le développement, la mentalité, l'expérience, la pensée, la méditation, la connotation, la perception, l'imagination, l'idée, l'esprit, l'intellect, l'intelligence, les connexions, la mémoire, le conseil, l'avis, selon moi, trouver, croire, c'est-à-dire, le résultat, la psychologie cognitive, l'observation, lire, aimer, l'amour, percevoir, résumer, répondre, apprendre

Claudio Salmeri
Università della Slesia
Katowice, Polonia

Le particolarità culturali e linguistiche nella traduzione

Analisi del contesto italo-polacco

Abstract

Over the last few decades the interest in translation has significantly increased due to global changes. Nowadays translation implies interchange between cultures. Translation has a sociocultural context and is a communicative activity that includes the transfer of information across linguistic boundaries. Together with the introduction of the term ‘cultural mediation’, the theory of ‘cultural translation’ has also appeared, generally used to refer to transactions that do not openly involve linguistic exchange. The objective of this paper is to discuss the difficult role and responsibility the Italian-Polish translator has in terms of cultural mediation and translation.

Keywords

Interchange, cultural translation, mediation, interpretation, interculturalism

Chi è l'interprete? È colui che mette in comunicazione due o più mondi, culture e lingue, con un solo obiettivo: far comprendere anche ciò che le parole non dicono. È un filtro, un messaggero, un consigliere e, anche, un funambolo. È la voce degli altri. Fra aneddoti divertenti, meditazioni sul potere della lingua parlata e scritta, e l'evocazione di mille incontri e scontri di culture, “La voce degli altri” apre uno squarcio su una professione talvolta incompresa, in cui si è tanto più bravi quanto più si rimane invisibili. Sempre al servizio degli altri, sempre al servizio della parola.

Paolo Nosedà

Il presente lavoro si propone di affrontare l'argomento della traduzione nei termini della mediazione culturale. L'elaborato si suddivide in due parti: nella prima viene presentata la figura del traduttore e dell'interprete e il loro ruolo nella cultu-

ra; nella seconda si considera l'analisi della traduzione culturale su esempi scelti nella lingua italiana e nella lingua polacca.

La mediazione linguistico-culturale è uno strumento molto utile per favorire la comunicazione e la comprensione fra mondi linguistici diversi, due culture diverse. Il termine *mediazione* deriva dal latino *mediare* e significa un “processo mirato a far evolvere dinamicamente una situazione di conflitto, aprendo canali di comunicazione che si erano bloccati nel tentativo di giungere, attraverso un lavoro di negoziazione e contrattazione che vede coinvolti più soggetti le cui posizioni risultano dissonanti, ad un'intesa condivisa” (Fiorucci, 2003: 91).

Margalit Cohen Emerique individua, infatti, tre significati del termine *mediazione culturale* (Belpiede, 1999: 11—14):

- “mediazione in casi di comunicazione difficile”,
- “mediazione per risolvere i conflitti”,
- “mediazione come processo di creazione”.

Stefano Castelli pone in evidenza i caratteri principali della mediazione culturale e la descrive nei termini di *processo, dialogo e riorganizzazione delle relazioni*. Castelli chiarisce che la “mediazione è un processo attraverso il quale due o più parti si rivolgono liberamente a un terzo neutrale, il mediatore il cui ruolo è quello di ridurre gli effetti indesiderabili di un grave conflitto. La mediazione mira pertanto a ristabilire il dialogo tra le parti per poter raggiungere un obiettivo concreto: la realizzazione di un progetto di riorganizzazione delle relazioni che risulti il più possibile soddisfacente per tutti. L'obiettivo finale della mediazione si realizza una volta che le parti si siano creativamente riappropriate, nell'interesse proprio di tutti i soggetti coinvolti, della propria attiva e responsabile capacità decisionale” (Fiorucci, 2003: 91—92).

Nella teoria della traduzione il traduttore spesso e volentieri viene chiamato “secondo autore”. “Il problema del tradurre è in realtà il problema stesso dello scrivere e il traduttore ne sta al centro, forse ancor più dell'autore. A lui si chiede [...] di dominare non una lingua, ma tutto ciò che sta dietro a una lingua, vale a dire un'intera cultura, un intero mondo, un intero modo di vedere il mondo” (Fruttero, Lucentini, 2003: 60). Tradurre non significa, quindi, solo trasporre in una data lingua (lingua di arrivo) ciò che è stato scritto o detto in un'altra lingua (lingua di partenza). Tradurre significa anche introdurre il lettore in un contesto culturale più ampio, arricchendo la sua conoscenza di altre culture. Il traduttore e l'interprete lavorano quindi sul crinale fra la lingua e la cultura.

Nel mondo della mondializzazione economica la traduzione va spesso al di là degli stretti confini della traduzione dei testi e diventa uno strumento particolarmente importante per la costruzione della conoscenza del mondo, delle società e delle culture. Traducendo il testo — apriamo un mondo nuovo agli altri, spieghiamo questo mondo e spiegandolo apriamo la porta dell'esperienza personale. Grazie agli sforzi dei traduttori e degli interpreti si allargano i nostri orizzonti, la nostra consapevolezza si fa più profonda, la nostra conoscenza sul mondo si affina.

Gli interpreti consentono il raggiungimento di un accordo, di un dialogo e di una cooperazione fra le culture. Il lavoro del traduttore permette di arricchire la lingua di nuove parole o frasi che compaiono nei testi da lui tradotti e vengono assorbiti dai destinatari della cultura. Il traduttore-mediatore ha la possibilità di fornire ai lettori un patrimonio di altre culture e quindi di avvicinarle.

Le competenze richieste al mediatore di entrambe le culture sono: la conoscenza della società in tutte le sue manifestazioni (storia, folklore, tradizioni, costumi, valori, politica, tabù, ambiente naturale e geografia); conoscenza delle abilità comunicative (scritte, orali, non verbali); conoscenza delle capacità tecniche (per esempio l'uso del computer, ecc.); conoscenza delle abilità sociali (regole che governano le relazioni sociali nella società e nella competenza emotiva).

La lingua fa parte della nostra cultura e nel processo di traduzione viene sottoposta ad un tipo di 'trattamento' che la può rendere vicina o lontana, familiare e amichevole oppure ostile e incomprensibile. Zdzisław Aleksander sottolinea che la lingua, come una formazione sociale, è parte integrante della civiltà e della cultura di una società. Essa riflette le differenze nella visione della realtà extra-linguistica, così come i modelli e le norme di comportamento (Aleksander, 1982: 5). Dariusz Lachowicz giustamente asserisce che un discorso privo del contesto socio-culturale può essere strutturalmente corretto, ma non appropriato quando si tratta delle esigenze della situazione (Lachowicz, 1977: 141). Ne deriva che il traduttore dovrebbe spiegare una situazione contestuale altrimenti il testo non sarà interpretato giustamente dal lettore. Per questo motivo egli è un ponte fra due culture e deve dimostrarsi flessibile nel commutare il proprio orientamento culturale da una sponda all'altra.

Tradurre quindi è un'abilità, e il mediatore è più che un traduttore. Per poter tradurre da un sistema culturale ad un altro, gli interpreti e i traduttori, cioè i mediatori culturali, devono innanzitutto essere consapevoli della propria radicale situazionalità originaria ovvero della loro identità culturale; e per tale motivo dovranno anche essere consapevoli su quanto la loro cultura di provenienza influenzi la loro percezione.

Il ruolo dell'interprete o del traduttore è quello di mediare tra le culture e le lingue diverse. Un buon traduttore dovrebbe quindi essere competente per ciò che riguarda il contenuto, il registro linguistico e i riferimenti culturali. Nel processo di comunicazione, il traduttore agisce come un interprete dei simboli, dei caratteri e dei codici culturali (Dolata-Zaród, 2009: 83—91). Perciò non è accettabile tradurre un testo letteralmente senza aver prima analizzato il contesto culturale, e talvolta anche storico.

Tra gli esempi più calzanti ci sono le connotazioni simboliche o metaforiche delle rispettive realtà tipiche nelle diverse culture: per esempio il nero come colore del lutto in Europa e il colore bianco nella medesima funzione in Estremo Oriente, simbolismo dei gesti o della cinesica. In altre parole, il traduttore deve applicare una sorta di *filtro culturale* tra il testo di partenza e la versione emergente (Fast, 1991: 28).

Antoine Berman formula tre regole più importanti che devono essere seguite nella traduzione di testi specialistici e non-specialistici :

- 1) le informazioni devono essere comunicate in modo chiaro, responsabile ed efficace,
- 2) visto il fatto che il testo originale è destinato ad un pubblico specifico, il testo di destinazione deve anche adattarsi a un nuovo e particolare tipo di destinatari,
- 3) per svolgere il suo ruolo la traduzione deve dare informazioni in modo logico, deve tener conto delle realtà culturali della lingua di destinazione (Dąmbska-Prokop, 2000: 225—226).

1. I riferimenti culturali nel testo

Per quanto riguarda i riferimenti culturali, esistono diverse classificazioni proposte da vari autori. Peter Newmark, per esempio, parla di ‘categorie culturali’, i cui riferimenti possono essere così classificati :

- a) ecologia, che includerebbe la flora, la fauna, i tipi di venti e i fenomeni naturali, ecc ;
- b) cultura materiale, in relazione ai prodotti artificiali prodotti da una società, come il cibo, i vestiti, le abitazioni, le città, i mezzi di trasporto, ecc ;
- c) cultura sociale, che includerebbe il lavoro e l’occupazione, nonché il tempo libero ;
- d) organizzazioni, concetti politici, amministrativi, religiosi o artistici, attività o istituzioni ;
- e) usi e costumi (Newmark, 1988: 95).

Inoltre ci sono altri autori che introducono nuovi elementi e concetti per riferire elementi culturali, come p. es. Joaquim Mallafrè (1991), che si occupa dell’opposizione tra il **linguaggio della tribù** (riferendosi alla vita privata) e i **linguaggi politici** (relative alla vita pubblica). Il primo elemento dovrebbe essere legato alla propria esperienza personale di un individuo riferendosi ai suoi rapporti personali, come la famiglia, le amicizie, ecc. In esso si potrebbero includere anche i giochi per i bambini, le fiabe, i racconti tradizionali e le feste popolari. Il linguaggio pubblico invece sarebbe legato all’ambiente sociale, politico e lavorativo di un individuo, come cittadino della comunità, e farebbero riferimento alle leggi, alle convenzioni e ai diritti, alle organizzazioni e così via. Più in generale, esso significa che il riferimento culturale di qualunque tipo dovrebbe essere accompagnato da qualche strategia traduttiva (Branchadell, West, 2004: 76—77).

2. Le nozioni problematiche per il traduttore

Il traduttore dovrebbe analizzare un testo innanzitutto nel rispetto degli elementi paratestuali. Gli elementi culturali comprendono la maggioranza dei nomi propri, nomi e frasi associate con l'**organizzazione della vita immersa nella cultura particolare** (*mięso na kartki, wystać sobie meble, czerwoni, isć na śledzia, thusty czwartek, bolszewik, biżuteria jak z Cepelii*); **istituzioni e organizzazioni pubbliche** (*serce jak Owsiak, wyglądał jakby wyszedł z MONAR-u*); **usanze e costumi** (*rozchodniaczek, na drugą nóżkę*); **citazioni e allusioni** che hanno uno stretto rapporto con **la letteratura del paese** (*moralność pani Dulskiej, marzenia o szklanych domach, Polacy nie gęsi, bohater werterowski, miałeś, chamie, złoty róg, A to Polska właśnie, Słowacki wielkim poetą był, to ludzie ludziom zgotowali ten los*); **allusioni alla storia** (*ugościć kogoś jak na obiadach czwartkowych, trącać PRL-em, jak z PEWEX-u, wystrój jak za Gierka*); **allusioni alle altre sfere della cultura come la musica** (*plastikowa jak Doda, królowa może być tylko jedna, fryzura à la Wodecki*); **film, serie, pubblicità** (*zachowywać się jak Rysiu z „Klanu”, postępowy jak Kargul, riposta godna Kuby Wojewódzkiego, podejść no do płota, bo zupa była za słona, ekipa jak z „Czterech pancernych”, zachcianki Galerianki*); **pittura, sport** (*gest Kozakiewicza, dieta Małysza, wąsik Małysza*); **politica** (*opalon jak Lepper, czujny jak agent Tomek*) ecc. (Hejwowski, 2004: 71—72).

C'è una moltitudine di espressioni culturali di questo genere, che sono spesso difficili da spiegare agli stranieri, e per questo i teorici scrivono della 'stranezza nella traduzione' (Lewicki, 2002: 43—52). Dunque, il testo di destinazione, riempito dagli elementi esplicativi non ha più un valore umoristico, scioccante o sarcastico come il testo originale. Così si giunge alla conclusione che, nel caso degli elementi culturali, non ci si dovrebbe aspettare la stessa reazione dai lettori stranieri, perché essa sarà 'strana', e talvolta esotica per i destinatari della traduzione (Hejwowski, 2004: 72). Certamente i lettori dei testi fortemente caratterizzati dagli elementi culturali non sempre capiscono tutto, ma questo dipende anche dalla conoscenza generale del destinatario. A volte l'umorismo del testo si basa sulle allusioni alle opere cinematografiche o alle serie popolari nella cultura di partenza e non conoscendole non è possibile recepire il testo come buffo e divertente. Sotto vengono presentate delle frasi che non dovrebbero essere tradotte letteralmente per non rovinare il divertimento della lettura :

*Ciemność, widzę ciemność, ciemność widzę
Pani z Biedronki
Co ty k***a wiesz o zabijaniu?
Bohaterów prądem?
Kobieta mnie bije...
Parówkowym skrytożercom mówimy: stanowcze NIE!*

*Jestem za, a nawet przeciwnie
Magda, pocałuj Pana
Niech mnie ktoś przytuli*

In questi casi il lettore italiano non troverà le succitate frasi divertenti perché non vive nella realtà polacca; il traduttore, pertanto, dovrebbe sostituirle con qualcosa di neutrale, qualcosa di generale che mantenga il carattere del testo.

Quando si interpreta una cultura diversa, ci si basa spesso sui propri modelli culturali, sulle proprie abitudini e sulla routine quotidiana, imponendo una sorta di filtro per la cultura di destinazione sul nostro filtro percettivo individuale (Hejwowski, 2004: 76). Per questo motivo il traduttore applica la sua interpretazione culturale al testo originale. Molto dipende dalla valutazione personale del traduttore. Il grado di addomesticazione, sulla base degli elementi culturali di destinazione, è una decisione strategica del traduttore e deve venire dalla consapevolezza della non-traducibilità in un caso particolare.

3. Le strategie di traduzione

Esiste una molteplicità di suggerimenti proposti da diversi teorici che cercano di riunire le principali tecniche utilizzate nella traduzione dei riferimenti culturali della cultura originale in quella di destinazione.

Tra tutte queste proposte, Peter Newmark (1988), a seguito della classificazione di Jean Paul Vinay e Jean Louis Darbelnet (1958), elenca quelle più importanti:

Il trasferimento. Consiste in una traduzione di prestito, tecnica che propone di copiare la nozione straniera senza aggiungere niente. È utilizzato principalmente in alcuni casi in cui la nozione è presente solo in riferimento alla cultura d'origine e non ha alcuna equivalenza in quella di destinazione, p. es. *perestroika*, *camorra*, *trulli*.

Bisogna notare che questa tecnica non sempre si rivela efficace, p. es.:

*Gli ospiti mangiavano con gusto i cannelloni con ricotta.
Per lei invece lo spritz era sufficiente.
'Goście zjadali się cannelloni z ricottą'.
'Jednak wystarczył spritz'.*

Questa traduzione potrebbe essere incomprensibile per la maggioranza dei lettori che non conoscono i nomi delle specialità della cucina italiana, però alcuni linguisti sostengono che il testo suona in modo autentico proprio grazie alle espres-

sioni originali e così non imbroglia i destinatari usando nozioni troppo familiari, come sarebbe nel caso della seguente traduzione :

‘Goście zjadali się makaronem z serem’.
‘Jej jednak wystarczyła wódeczka’.

Le frasi summenzionate sicuramente non sono ideali perché la prima è poco chiara ed esige da parte del lettore la ricerca del significato delle parole straniere; la seconda, invece, suggerisce una certa familiarità dell’ambiente polacco.

La naturalizzazione. Questa tecnica consiste nella traduzione per adattare il termine originale alla morfologia della lingua di destinazione, e quindi questo termine diventa un neologismo. Alcuni esempi sono le parole come il *fútbol* spagnolo (un adattamento di *football*) o *bistecca* (adattamento dall’inglese *beef-steak*), nonché una grande quantità di lessico relativo allo sport, all’informatica ed a Internet.

La neutralizzazione. Un chiaro esempio di questa tecnica sarebbe la traduzione della parola *samurai* come ‘aristocrazia giapponese dal XI al XIX secolo’ o *panettone* come ‘un dolce tradizionale di Milano’. Nella traduzione polacca invece di conservare la nozione *cusintinu* si potrebbe proporre ‘dialekt obecny na obszarze powiatu Cosenzy’. Al contrario, se abbiamo deciso di mantenere questo termine nella sua forma originale usando la tecnica del trasferimento, dovrebbero accompagnarlo ulteriori informazioni in forma di note, parafrasi (che include sia la parola originale e una spiegazione), commenti esplicativi, e così via (Branchadell, West, 2004 : 87—89), p. es. :

Amo le torte fatte con un sacco di noci, uvette e canditi.
‘Uwielbiam ciasta z dużą ilością bakalii’.

La specificazione. Consiste nel conservare la parola originale ma anche aggiungere ulteriori informazioni sulla categoria della parola derivante dalla cultura straniera per rendere la traduzione più comprensibile, p. es. :

Lui lavorava come giornalista in “Grazia”.
‘Pracował jako dziennikarz dla magazynu kobiecego *Grazia*’.

Queste due parole permettono al destinatario polacco di afferrare il messaggio inteso dall’autore. Inoltre, in questo caso un’altra soluzione potrebbe essere l’omissione del nome proprio della rivista e tradurre la frase in :

‘Pracował jako dziennikarz dla magazynu kobiecego’.

— oppure

‘Pracował jako dziennikarz dla kobiecego pisemka’.

La versione dipende dal contesto, dal tipo di testo e dal registro del testo di partenza.

Prendiamo in esame un altro esempio :

Non c'è da stupirsi del suo passato. Viene da Librino.

‘Nie ma się co dziwić jego przeszłości. Pochodzi przecież z podejrzonej dzielnicy Librino’.

— oppure

‘Nie ma się co dziwić jego przeszłości. Pochodzi przecież z najgorszej dzielnicy Katanii’.

In questo caso la migliore soluzione sarebbe il metodo di specificazione perché il nome proprio è significativo nel contesto e non dovrebbe essere omesso. Bisogna tenere presente che usando questa strategia non si può esagerare con la lunghezza della definizione altrimenti la traduzione suona in modo artificiale e faticoso, p.es. :

‘Popijając świeży sok, delectowali się słońcem spacerując między charakterystycznymi dla Apulii, niewielkimi, zwykle jednoizbowymi zabudowaniami z kamienia, krytymi stożkową kopułą, zwanymi *trulli*’.

— invece di :

‘Popijając świeży sok, delectowali się słońcem spacerując wśród stożkowatych domków *trulli*’.

Sarebbe utile menzionare i trulli perché rappresentano uno straordinario esempio di architettura. Applicare invece la definizione dettagliata sembrerebbe artificiale soprattutto quando non si tratta di un opuscolo turistico o di un manuale antropologico ma di un romanzo o di un breve racconto.

Qualche volta accade che la parola non esiste nella lingua di arrivo anche se il fenomeno è presente in larga misura, p. es. ‘il prequel’. In questo caso bisogna descrivere di che cosa si tratta : ‘nawiązanie do wydarzeń wcześniejszych niż opisane w pierwowzorze’.

L'equivalenza culturale. Consiste nello scegliere un concetto della cultura di destinazione che è approssimativamente uguale al concetto originale. Un

esempio di questa strategia potrebbe essere la traduzione di *Agenzia delle entrate* come ‘Urząd skarbowy’; *palazzo* come ‘kamienica’; *laurea breve* come ‘licencjat’. Nella traduzione specialistica spesso si usa l'**equivalenza** che permette la sostituzione del termine con un'altra parola esistente nella lingua di destinazione, che però non è necessariamente equivalente al primo (spesso usato nei nomi di istituzioni).

Bisogna aggiungere che non si può sottovalutare i concetti culturali sostituendoli con le nozioni familiari nella cultura di destinazione senza rifletterci un po' sopra. In alcuni casi infatti l'applicazione di questa strategia potrebbe sembrare un'ingiustizia per la cultura di partenza. L'importanza del linguaggio come aspetto dell'identità culturale non è un approccio nuovo. È piuttosto comune anche nella ricerca storica e culturale, in antropologia, storia, pragmatica, negli studi letterari, ecc. (Lambert, 2006: 166).

L'omissione del riferimento culturale. Qualche volta nel testo il riferimento culturale è usato senza nessun significato addizionale perciò si può omettere l'espressione ambigua senza perdere il senso inteso dall'autore, p. es. :

Era una serata tranquilla. Seduto sul divano guardava “Casa Vianello” e mangiava gli stuzzichini.

‘To był spokojny wieczór. Spędził go oglądając serial i zjadając się przekąskami’.

4. L'intraducibilità

Secondo Werner Koller, se in qualsiasi lingua si può descrivere tutto, è praticamente possibile tradurre in qualsiasi altra lingua quello che è stato descritto. Alfred Kurella è d'accordo, dicendo che tutto può essere tradotto perché la letteratura riflette la realtà; a condizione, tuttavia, che si rispetti più il contenuto che la forma (Dedecius, 1975: 33). Con queste affermazioni è obbligatorio polemizzare, in quanto bisogna tenere conto della centrale importanza della teoria dell'intraducibilità linguistica, secondo la quale il trasferimento del significato è per lo meno utopistico, e consiste, nel migliore dei casi, nella sostituzione del significato espresso nella lingua di partenza con un significato espresso nella lingua d'arrivo. La traduzione sarà allora una sostituzione e non un trasferimento di significati, vale a dire che i significati espressi dalla lingua di partenza nel testo di partenza non saranno trapiantati nel testo di arrivo, come implica il termine ‘trasferimento’.

Le nozioni intraducibili dovrebbero essere spiegate in modo descrittivo e sono p. es. *bakalie* come frutta secca (noci, scorza di agrumi, canditi, ecc.) cotta o da

gustarsi con il gelato. La stessa situazione avviene con *makówki, żur, krupnik, goląbek, bigos, leczo*, ecc.

A questo punto è giusto sottolineare che sia la cultura polacca sia la cultura italiana sono piene di espressioni e nomi propri di cucina. Questo può provocare dubbi se conservarli o sostituirli con nozioni più familiari cambiando il registro.

5. La perdita nella traduzione

Non si può sorvolare il fatto che la lingua non solo trasmette il significato ma anche riflette il modo di vedere il mondo da parte dei parlanti, il mondo naturale. Dato che nelle lingue eschimesi esistono quindici parole per la neve, sarebbe ingiusto tradurre tutte le nozioni come *la neve*. Si dovrebbe applicare una strategia di descrizione e distinzione per avvicinarsi alla realtà estranea; da ciò si deduce che la traduzione sarebbe in qualche senso mancante.

Fra gli altri esempi di espressioni problematiche possiamo elencare la *località*, una nozione che è un po' vaga. La *località*, infatti, può denotare un territorio, un paese, una città o un resort. L'equivalente polacco *miasto* perde questa ampiezza di riferimento, ma quando il contesto rivela che si tratta proprio di una città, l'uso di questo vocabolo è totalmente giustificato (Higgins, Cragie, Grambarotta, 2005: 21). Un altro termine vago è *Bielorussia*. In italiano si usa lo stesso termine per indicare sia la repubblica sovietica sia la repubblica post-sovietica. Il testo di arrivo evita questo anacronismo usando *Byelorussia* e aggiunge *Bielorussia* tra parentesi per evitare di creare confusione per i lettori contemporanei.

A volte accade che la parola esiste solo nella lingua di destinazione perché solo nel paese di origine si parla di questo fenomeno particolare. Questo caso è rappresentato dalla parola e nello stesso tempo dalla professione italiana — *la velina*. Ovviamente si può trovare l'equivalente di questa nozione in polacco, p. es. :

Molte ragazze aspirano a diventare veline.

‘Wiele dziewczyn marzy o karierze prezenterki telewizyjnej’.

In teoria la traduzione è corretta ma si può discutere se i significati e le connotazioni siano uguali in ambedue le frasi. Occorre ricordare che non esiste una traduzione definitiva e perfetta di un testo originale ma solo tentativi più o meno convincenti di ridurre la perdita nella traduzione.

Tutto sommato, il traduttore e l'interprete dispongono di tante strategie per affrontare le nozioni culturali nel testo di partenza ma la loro competenza consiste nello scegliere quella adeguata. Bisogna sottolineare che nel caso dei testi culturali

i mediatori linguistici dovrebbero fare una ricerca sulla realtà della lingua di arrivo per comprenderla. Inoltre, dopo aver fatto la traduzione occorre verificarla dopo qualche tempo, per prendere una distanza, e analizzare il testo un'altra volta per verificare se suona in modo naturale o artificiale.

Riferimenti bibliografici

- Aleksander Zdzisław, 1982: *Elementy lingworealioznawcze w nauczaniu języka rosyjskiego*. Warszawa: Wydawnictwa Szkolne i Pedagogiczne.
- Belpiede Anna, 1999: „La professione di mediatore culturale in ambito sociale”. *Prospettive sociali e sanitarie*, 2, 11—14.
- Branchadell Albert, West Lovell Margaret, 2004: *Less Translated Languages*. Amsterdam—Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Dąmbska-Prokop Urszula, 2000: *Mała encyklopedia przekładoznawstwa*. Częstochowa: Educator.
- Dedecius Karl, 1975: „Uwagi o teorii i praktyce przekładu artystycznego”. In: Stanisław Pollak, red.: *Przekład artystyczny: o sztuce tłumaczenia*. Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 17—34.
- Dolata-Zaród Anna, 2009: „Aspekty kulturowe w tłumaczeniu tekstów specjalistycznych”. In: Jacek Pleciński, Maciej Pławski, red.: *Rocznik przekładoznawczy 5. Studia nad teorią, praktyką i dydaktyką przekładu*. Toruń: Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika, 83—91.
- Fast Piotr, 1991: „O granicach przekładalności”. In: Piotr Fast, red.: *Przekład artystyczny*. T. 1: *Problemy teorii i krytyki*. Katowice: Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, 19—31.
- Fiorucci Massimiliano, 2003: *La mediazione culturale. Strategie per l'incontro*. Roma: Armando.
- Fruttero Carlo, Lucentini Franco, 2003: *I ferri del mestiere*. Torino: Einaudi.
- Hejwowski Krzysztof, 2004: *Kognitywno-komunikacyjna teoria przekładu*. Warszawa: PWN.
- Higgins Ian, Craigie Stella, Grambarotta Patrizia, 2005: *Thinking Italian Translation*. London—New York: Routledge.
- Lachowicz Dariusz, 1977: „Komunikacja językowa a kontekst społeczno-kulturowy”. *Języki Obce w Szkole*, 3, 141—156.
- Lambert José, 2006: *Functional approaches to culture and translation*. Amsterdam—Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Lewicki Roman, 2002: „Obcość w przekładzie a obcość w kulturze”. In: Roman Lewicki, red.: *Przekład — język — kultura*. Lublin: Wydawnictwo UMCS.
- Newmark Peter, 1988: *Textbook of Translation*. Shanghai: Foreign Language Education Press.

Sonia Szramek-Karcz

*Université de Silésie
Katowice, Pologne*

L'héritage sémantique multiple dans l'approche orientée objets

Abstract

The paper presents the role of multiple semantic inheritance that may be used in the Object Oriented Approach (OOA). The aim of the OOA, proposed by Wiesław Banyś at the University of Silesia, is to organise the language description in the form of a lexical data base easily implemented and used in automatic translation. Semantic inheritance is one of the most important features of the AOO and takes place when an object or an object class inherits operations and/or attributes from its super-object class while multiple inheritance is when an object or an object class can inherit semantic characteristics from more than one super-class.

Some Object-Oriented Programming languages let the implantation of multiple inheritance, which, if the procedure is not abused and treated as emergency solution, makes the AOO description responding to every modification of human language and reflects every new language item in that lexical data base.

Keywords

Object, object class, object oriented approach, semantic inheritance, multiple inheritance, profession.

1. Introduction

L'approche orientée objets, proposée par Banyś (2002a, 2002b), vise la description de la langue la plus complète possible dans une architecture simple et flexible afin de permettre la traduction automatique des textes. La description des classes d'objets dans cette approche est sujet de nombreux travaux (Chrupała, 2008; Perz, 2006; Śmigielska, 2013, 2014; Czekaj, 2007; Żłobińska-Nowak, 2007; Szramek-Karcz, 2006b). L'architecture de l'AOO, inspirée des

programmations à objets (Fellbaum, 1998 ; Stroustrup, 2002), est modulaire, simple, décentralisée et autonome ce qui garantit son extensibilité possible. Dans le présent article nous allons nous pencher sur la question de l'héritage sémantique multiple qui découle des logiciels de programmation à objets et qui, appliqué avec modération, fait de l'AOO une base lexicale encore plus adaptable à la structure des bases de données électroniques.

L'héritage sémantique multiple ne peut pas être compris sans une courte présentation de la notion des classes d'objets, des sous-classes ainsi que de l'héritage sémantique. Ce dernier fait la distinction entre la base de données à objets et les autres bases lexicales (Gross, 1994a, 1994b). Les classes d'objets sont notées entre chevrons et nos propos seront illustrés par des exemples de la description de la classe d'objets <professions> (Szramek-Karcz, 2006b).

2. L'objet et la classe d'objets

L'objet, dans l'AOO toute unité de la langue, est décrit au niveau morphologique, syntaxique et sémantique. Bien évidemment, c'est la description sémantique qui constitue un vrai défi dans la traduction automatique. L'ensemble des traits descriptifs de l'objet est représenté sous forme d'une fiche descriptive qui contient la définition de l'objet en question, ses synonymes, son domaine et ses extensions ainsi que ses attributs et ses opérations qui constituent le critère d'appartenance de cet objet à une classe dite la *classe d'objets*. Une classe d'objets n'est donc autre chose qu'un ensemble des objets répondant aux mêmes critères définitionnels, à savoir, ayant les mêmes opérateurs et attributs, dits définitionnels. La création d'une classe d'objets est décidée par la langue, c'est-à-dire par les opérateurs et les attributs qui décrivent cette classe d'objets. L'AOO est une base lexicale créée avec des critères linguistiques et non ontologiques ce qui, comme cela a été démontré (Szramek-Karcz, 2013, 2014), garantit la traduction correcte de son contenu.

L'opérateur *travailler comme qui* a tranché la question de former ou pas la classe <professions>. Tous les objets de la classe d'objets <professions> possèdent l'opérateur *travailler comme*. Le nom de la classe, ici <professions>, n'est lié à aucune exigence lexicographique de la description dans l'AOO et ne sert qu'à faciliter au lexicographe la gestion du contenu des classes. C'est pourquoi, sans se préoccuper de son opinion personnelle, l'auteur de la description fait entrer dans la classe <professions>, entre autres, les objets comme : *cordiste, nounou, stagiaire, magicien, vendeur dans la rue, tueur à gages, prêtre, prostituée* car ils répondent au critère linguistique de l'opérateur *travailler comme*. La différence entre la description à base linguistique comme celle de l'AOO et la description ontologique est ici cruciale : l'AOO ne juge pas, elle décrit (Szramek-Karcz, 2013, 2014),

contrairement aux descriptions ontologiques wordnetiennes de George A. Miller (1990) décrites par Sonia Szramek-Karcz (2011).

La création de la classe <professions> est justifiée par les traductions différentes de certains objets en fonction de leur appartenance à la classe des <personnes> où à la classe des <professions>. Comme exemple, regardons l'objet (unité de la langue) *vendeur* qui est traduit vers le polonais soit comme *sprzedający* quand il fait partie de la classe de <personnes>, soit comme *sprzedawca* en cas d'appartenance à la classe des <professions>.

Tout objet d'une classe d'objets est défini également par ses *attributs*. Les attributs de l'objet ne se limitent pas seulement aux adjectifs mais englobent également des traits exprimés par les différentes constructions prépositionnelles, autrement dit — l'objet décrit est soit en position *modifié* soit *modifieur*. Les *attributs* d'un objet de la classe <professions> tendent à être les plus caractéristiques pour l'objet en question. Même si, dans le cas de la classe <professions>, vu l'économie de la description, le choix arbitraire s'impose, le système de l'héritage sémantique décrit ci-dessous permet d'éviter les malentendus et de compléter la description des attributs qui n'accompagnent pas l'objet habituellement car les attributs des <professions> sont tous des attributs de la classe <humains> comme : *bon*, *généreux*, *atrocement tatoué* :

[...] un magazine que disputer une partie d'échecs ou piquer un petit somme. On peut même s'offrir un expresso dans un gobelet en carton que tend *un vendeur atrochement tatoué*. « C'est Seattle ! On peut boire du café partout », note un jeune homme, pas plus étonné que ça.

(GlossaNet. Corpus : *Le Figaro*. Date : 2004/10/30)

Les attributs retenus servent d'exemples et recouvrent les qualités requises d'une profession mais pas uniquement. L'attribut *tatoué*, trouvé dans le corpus, a été introduit dans la fiche descriptive de l'objet même si cela n'est pas exigé. Un autre exemple des attributs moins appropriés se trouve dans la définition du *coiffeur* qui exige : « [...] de la patience, savoir accueillir des personnes, avoir toujours le sourire et savoir dialoguer avec eux » (<http://www.mediajunior.com>). Le *sommelier*, par contre se doit d'être *élégant*, *distingué* mais si nous trouvons un attribut comme *rébarbatif* (pl : *odpychający*) nous l'introduisons dans la fiche. C'est la question de la garantie d'une traduction adéquate qui prévaut. Les attributs retenus lors de la description sont ceux des professions « modèles » mais aussi les attributs trouvés dans le corpus. Nous allons le présenter en détail avec la description des sous-classes et de l'héritage sémantique.

Les attributs, comme les opérateurs sont pour la plupart liés au secteur d'activité. Les attributs de *chef d'atelier* tout court ne sont pas ceux du *chef d'atelier* qui travaille dans des industries graphiques. Les attributs dépendent de l'atelier (*bois*, *chimie*, *spectacle*, *verre*, *céramique*, etc.).

La sélection des opérateurs pose les problèmes du même genre : les métiers se croisent et leurs activités en font des synonymes. Le *métallier*, par exemple est une profession plus large que celle de *serrurier*, on rencontre très souvent l'appellation : *métallier* — *serrurier*. Vu les traductions différentes en langue cible, le polonais en l'occurrence, nous séparons le *métallier* du *métallier-serrurier* et du *serrurier* même si, dans la pratique, ils possèdent presque le même *entourage*. Par *entourage* nous comprenons les opérations que les objets effectuent et qui peuvent être effectuées sur eux. En d'autres termes, l'objet est défini par ce qu'il fait et par ce que l'on peut faire avec lui. La profession de *sommelier*, par exemple est définie par une cinquantaine d'opérations comme *propose des vins aux clients, range les vins et alcools, gère la cave et la carte des vins, classe les vins et alcools entre autres*, on peut *l'embaucher, engager, licencier, récompenser*, etc. Ces informations sont complétées par des attributs, autrement dit des traits attribués à l'objet qui peuvent le caractériser en mal ou en bien, comme le *chef* qui peut être : *clément, tolérant, autoritaire, despotique*, etc.

La coprésence d'opérations et d'attributs définit l'objet. Cette manière de voir le sens des mots nous rappelle la notion d'emploi de Gaston Gross (1994a, 1994b). Les mêmes opérateurs permettent de créer les classes d'objets. La définition de l'objet, soulignons-le, représentée par ses opérations et ses attributs, est fonctionnelle. Pour en revenir à notre classe des professions, un nom est une profession non pas du point de vue ontologique mais linguistique. Ce principe garantit l'objectivité de la description (autant que possible, cf. délimitation d'une classe d'objets <professions> dans Buvet et Foucou, 2000), libère d'une prise de position arbitraire sur la classification d'un nom comme « profession » et permet de ne pas se poser des questions du type « *guetteur* est-il une profession ? ».

Rappelons que le choix des arguments ou des prédicats, comme cœur de l'architecture du système, fait changer leur position et leur statut respectif. Ainsi *chef* est un des attributs de l'objet *médecin* et prend différentes valeurs selon les cas : tel nom, tel prénom (*instance d'objet*), ce même attribut peut être posé comme objet et, récursivement, *chef* sera un de ses attributs (*médecin, médecin-chef*). La question est donc de savoir quels sont les attributs et les opérations typiques d'un objet, par exemple du *boulangier*, et ces attributs (*garçon, apprenti ...*) et opérations (*aère la pâte, pétrit le pain, ...*) constituent la caractéristique de l'objet, en d'autres termes, sa définition. La définition de l'objet qui se dégage après sa description en termes d'opérations et attributs, les caractéristiques qui en découlent, sont des critères permettant des regroupements d'objets au sein d'une classe d'abord, en sous-classes d'objets ensuite.

3. Les sous-classes

La classe d'objets <professions> compte 10 303 objets (Szramek-Karcz, 2006b) si l'on prend en considération le critère d'opérateur *travailler comme*. Il est clair qu'un si grand nombre d'éléments et leur grande variété exigent de réfléchir à des subdivisions supplémentaires.

Les subdivisions de la classe <professions> se basent uniquement sur des critères linguistiques. Ainsi, par exemple les catégories dites *socioprofessionnelles*, comme *artisan*, vu leur caractère ontologique, n'ont pas été prises en compte. Les critères de la création des sous-classes sont donc ceux des *opérateurs appropriés* qui s'y appliquent (on distingue les *opérateurs appropriés* qui s'appliquent à une ou plusieurs classes en question comme *travailler, jardiner*, etc. et les *opérateurs généraux* qui s'appliquent à un grand nombre de classes comme *regarder, observer, admirer*, etc.).

L'opérateur définitionnel de la classe <professions> que nous avons choisi ne s'applique bien évidemment qu'à la classe <professions> (une différence entre le dictionnaire électronique de Gross (1995) et l'AOO (Banyś, 2002a, 2002b) :

machine travaille (Couffignal, *Mach. penser*, 1964, p. 61)

vin travaille (Nadaud, *Chansons*, 1870, p. 284)

argent travaille (Bloy, *Lieux communs*, 1902, p. 31)

goutte travaille (Sandeau, *M^{le} de La Seiglière*, 1848, p. 231)

Dans les exemples ci-dessus, la condition du trait *humain* en position de N0 n'a pas été respectée. Dans le cas où la position N0 est remplie par un élément de la classe d'objets <humain>, l'opérateur *travailler* est incontestablement le seul à s'appliquer aux éléments de la classe <professions>.

Il convient d'agir avec circonspection non seulement dans la constitution des sous-classes mais, également, dans la traduction des opérateurs et des attributs hérités. Il y a des attributs comme, par exemple *retraité* qui est traduit en polonais *emerytowy*, indépendamment de la profession exercée. Tous ceux qui travaillent seront un jour retraités, selon la description du point de vue linguistique. Ce n'est plus valable pour l'attribut *inactif*: être *un juge, un policier, un général inactif* se traduit en polonais comme : *w stanie spoczynku* et, considérant les autres groupes professionnels : *niepracujący*. Nous avons introduit *syndiqué* consciente que, même si certaines professions de notre classe d'objets n'ont pas de syndicats pouvant représenter leurs intérêts, rien ne leur interdit de se syndiquer pour une cause. L'attribut *carriériste* va le plus souvent de pair avec la sous-classe de <personnes qui travaillent en dirigeant> comme *directeur carriériste, médecin-chef carriériste* mais, dans la langue, toute personne qui est un « *arriviste à tout* (TLFI) » peut être dénommée arriviste : *jeune reporter arriviste* (<http://www.cinempire.com/ci->

nempire_images/films/archives/films00.html). Seule la langue fait office d'arbitre. L'attribut *qualifié* pose également un problème. Nous serions tentée de prévoir que seules les professions de la classe dont l'exercice exige des qualifications pourront hériter de cet attribut. Alors que dire du titre de l'article de l'hebdomadaire *Wprost* «*une prostituée hautement qualifiée*» ('wysoko wykwalifikowana prostytutka', <http://www.wprost.pl/ar/?O=59815>) ?

Dans la division en sous-classes, la traduction joue un rôle décisif comme dans *indépendant* — *niezależny, samodzielny* (*commerçant* ou *comptable*) devient *niezawisły* pour le *juge*. Le *juge*, selon qu'il est *auxiliaire* à la Cour ou sur le terrain de foot, est traduit par *posilkowy* dans le premier cas ou *pomocniczy* dans le deuxième cas. Il en est de même pour les différentes traductions des opérateurs :

FR***cordiste***[Opérations : accesseur :]
peigne

et

PL***pracownik na linach***[Operacje: akcesor:]
*wygladza***FR*****coiffeur***[Opérations : accesseur :]
peigne

ou bien :

PL***fryzjer***[Operacje: akcesor :]
*czesze***FR*****plaquiste***[Opérations : accesseur :]
corrige

et

PL***monter płyt gipsowych***[Operacje: akcesor:]
*wyrównuje***FR*****enseignant***[Opérations : accesseur :]
*corrige***PL*****nauczyciel***[Operacje: akcesor:]
poprawia

Comme cela a été montré ci-dessus, la description de l'objet par ses opérations et attributs n'est pas un listing explicite de tous les attributs et opérations possibles

s'appliquant à cet objet — cela encombrerait la description. Par exemple, dans *mécanicien-réparateur automobile*, les opérations comme *assure les réparations de tous les engins automobiles, effectue la vidange, dépanne*, etc. ne s'appliquent pas uniquement à cette profession. Par ailleurs, il est tout à fait évident qu'on peut imputer d'autres opérations et attributs à un *mécanicien-réparateur automobile*. Cette « transition » naturelle et progressive des opérateurs et des attributs est assurée par le système d'*héritage sémantique* qui constitue le deuxième critère, incontournable dans l'établissement de la hiérarchie des classes d'objets.

4. L'Héritage sémantique

Une classe d'objets n'est pas « suspendue dans le vide », bien au contraire, chacune se place à un endroit précis dans la structure des classes d'objets. Chacune possède sa classe hypo- et hyperonyme (sauf les classes les plus abstraites et les plus restreintes, à la *unique beginners* de WordNet). Illustrons nos propos par une figure, exemple très simple des classes hyponymes suivant la relation *X EST UN(E) (SORTE DE) Y* ou (*X IS-A Y*) (Cruse, 1986 : 88—89, 112) de la superclasse de <professions paramédicales> (fig. 1).

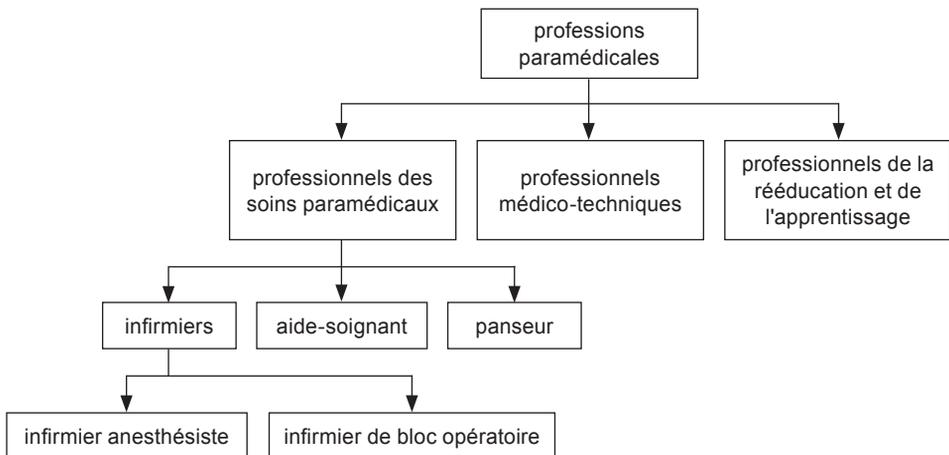


Figure 1. Principe d'héritage sémantique

Wiesław Banyś (2002 : 214) remarque que l'on rencontre la relation *X IS-A Y* dans l'organisation de grandes bases de données comme, par exemple le WordNet de Miller (1998 : XVI). Il va de soi que la relation *X EST UN(E) (SORTE DE) Y* ne permet pas d'établir une hiérarchie de sous-classes entière (Cruse, 1986 : 136—138). Elle est suffisante dans le cas des hiérarchies dites « naturelles » où « the classi-

fiction of living things serves as a model for all natural language classification» (Cruse, 1986 : 157) mais classifier, par exemple les « professions » avec le seul critère de la relation de l'hyponymie serait fort trompeur avec, comme le signale Alan D. Cruse (1986), la classification du *prêtre* comme hyponyme de *l'assistant social*, il écrit: *Je crois que le prêtre est une sorte d'assistant social* (Cruse, 1986 : 138).

Les classes hyponymes doivent encore satisfaire à une condition, celle d'« hériter » de toutes les propriétés (linguistiques) des super-classes. *L'infirmier(ère) anesthésiste* qui *prépare le matériel d'anesthésie, accueille le malade en salle d'opération, administre les calmants*, hérite de toutes les opérations de l'infirmière ainsi que des super-classes de *<professionnels des soins paramédicaux>* et *<professions paramédicales>*. C'est, entre autres, dans cette propriété de l'héritage sémantique que réside l'un des plus grands avantages de la description dans l'approche orientée objets.

5. L'héritage sémantique multiple

Comme l'AOO est basée sur la programmation à objets (Fellbaum, 1998 ; Stroustrup, 2002) afin de rendre aisée l'adaptation de la description au logiciel, l'héritage sémantique multiple n'est pas exclu de cette description. Nous avons affaire à l'héritage sémantique multiple dans le cas où un objet hérite des propriétés sémantiques de plus d'une classe d'objets. Cela n'est pas possible quand l'objet appartient à des classes qui ne possèdent pas d'hyperonymes (cf. *unique beginners* de WordNet), l'appartenance aux descendants de la même classe de *unique beginners* est une condition *sine qua non* de l'héritage sémantique multiple.

L'héritage sémantique multiple, impossible si les deux objets appartiennent à deux classes descendantes des différentes super-classes des *unique beginners*, est bien illustré par l'exemple de *l'avocat* qui est répertorié dans deux classes différentes : *<plantes>* et *<humains>* sans en hériter pour autant des opérations et des attributs. Dans ce cas on a affaire à deux objets différents (deux classes différentes selon le principe qu'il y a autant de classes d'objets que d'ensembles d'opérations et d'attributs différents) qui se caractérisent tous les deux par un ensemble d'opérateurs et d'attributs différents : *avocat* ayant comme super-classe *<humain>* : (opérateurs manipulateurs :) *admettre au barreau, radier du barreau, consulter un avocat* ; (opérateurs accesseurs :) *plaide, défend, conseille*, et *avocat* ayant comme super-classe *<fruits>*. Pour ces raisons, nous éviterons de parler de *l'héritage sémantique multiple* même si les sous-classes *<professions>* nous l'avaient permis : on pourrait dire, par exemple que le *médecin-chef* (en polonais : *ordynator*) — défini comme 'médecin qui dirige un service de l'hôpital' hérite des classes : *<médecins>* (ou dans notre nomenclature : 'personne qui travaille en soignant des êtres vivant')

et *chef*, ‘personne qui travaille en dirigeant’. L’approche modulaire dans la description du module *travailler comme médecin-chef* selon le principe de décomposabilité y retrouve les modules de *travailler comme médecin* et *travailler comme chef*.

L’héritage sémantique multiple (une des caractéristiques de la classe <professions>) découle, en fait, du principe de la description modulaire — les super-classes correspondent aux modules des activités exercées. Ainsi, le travail de quelqu’un qui est responsable d’un produit de la création à la vente, appelé *ingénieur développement produit* ou *chef de projet* ou encore *Product Manager*, se compose de trois modules (les sous-classes correspondant aux modules, cf. fig. 2).

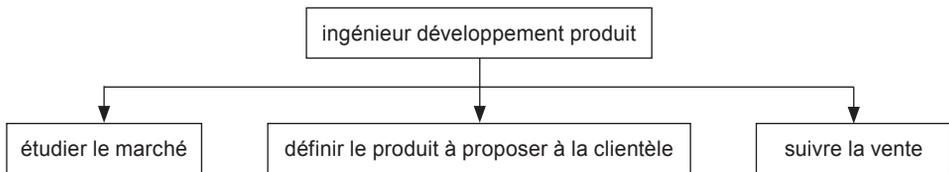


Figure 2. Modules de la description à la « héritage sémantique multiple »

Ainsi notre super-classe <*travailleur qui vend*> correspond au module de *sui-vi de la vente* et celle de <*travailleur qui dirige*> au module de *gestion*, etc. On pourrait multiplier les exemples. Pour en citer encore un, regardons celui de l’ingénieur *commercial*, composé de modules : *négoce le contrat de vente*, *suit son déroulement*, *veille au respect des engagements*, *veille à la satisfaction du client*. Ce caractère « polyvalent » de certaines professions, qui invite à l’application de l’héritage sémantique multiple, est rendu par le contenu de leur définition : *chef de fabrication d’édition* :

à la fois technicien, gestionnaire, acheteur, conseiller, il intervient à plusieurs niveaux pour mener à bien la réalisation d’un produit éditorial (livre, brochure, plaquette de présentation...). Son objectif : améliorer la qualité tout en réduisant les prix. (<http://www.informetiers.info>)

Dans la description des activités des travailleurs ou, si on veut, des objets de la classe <professions>, il s’agit d’en saisir les plus typiques. Bien évidemment, un *mécanicien cycles et motocycles* peut être aussi une sorte de *vendeur* et de *conseiller*. Là où c’est possible, on évite des réseaux complexes d’héritage pour ne pas brouiller la clarté de la description qui se dégage des opérateurs et attributs d’un *travailleur*. La liste des sous-classes, qui dérivent de la description d’un échantillon des professions dans l’AOO, correspond donc davantage aux modules des activités caractéristiques pour des personnes qui travaillent en faisant quelque chose dans un domaine précis.

La possibilité d’ajouter un module, une super-classe, présente un avantage de souplesse de description, importante dans la description des professions qui

ne cessent d'évoluer, d'intégrer des tâches issues d'une autre, etc. Cette modification n'intervient aucunement dans la structure hiérarchique d'une profession donnée et le procédé d'ajouter un module s'avère indispensable dans le cas de *cordiste* dont la spécificité consiste en ce que : « tous les métiers du bâtiment nécessitent des travaux sur cordes » (<http://hebergement.ac-poitiers.fr/l-ap-poitiers/formations/brise.htm>).

Rappelons bien que l'héritage sémantique multiple, un procédé à éviter pour des raisons de clarté de la description toujours effectuée par des humains, permet de remédier aux problèmes des nouveaux phénomènes du monde qui nous entoure et que la langue désire décrire.

6. Conclusion

La classe d'objets <professions> n'est pas la seule qui change et varie avec nos temps : les nouvelles professions naissent, les professions bien connues changent de leur spécificité. L'AOO avec le critère d'*extensibilité* de la base de données, c'est-à-dire la capacité d'intégrer facilement de nouvelles spécifications se rapportant aussi bien au contenu de la base de données qu'à sa forme, répond bien à ces changements continus de la langue.

L'héritage sémantique multiple, outre l'architecture modulaire, permet d'une manière simple et efficace de se rendre compte de ces changements tout en s'inscrivant dans la philosophie de l'AOO qui est la simplicité et la flexibilité de l'architecture. Tout comme dans la programmation à objets, dans l'AOO, le recours à l'héritage sémantique multiple n'est pas une règle et n'est pas préconisé, c'est une exception qui rend toute approche exceptionnelle dans son optique d'universalité, de flexibilité et de simplicité. Il serait intéressant d'étudier les nécessités de recours à l'héritage sémantique multiple au sein des autres classes d'objets, décrites dans l'AOO. Comme nous l'avons démontré, la classe d'objets <professions> s'y prête à merveille.

Références

- Banyś Wiesław, 2002a : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I : Question de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7—29.
- Banyś Wiesław, 2002b : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie II : Question de description ». *Neophilologica*, **15**, 206—249.

- Buvet Pierre-André, Foucou Pierre-Yves, 2000 : « Extraction automatique de noms de profession sur le web ». *Linguisticae Investigationes*, **23** (2), 219—228.
- Chrupała Aleksandra, 2008 : « Pain quotidien d'un lexicographe ou la description lexicographique du vocabulaire de la nourriture selon l'approche orientée objets ». *Neophilologica*, **20**, 46—56.
- Cruse D. Alan, 1986: *Lexical Semantics*. Cambridge, England: University Press.
- Czekaj Anna, 2007 : « Parties du corps et leurs opérateurs dans l'approche orientée objets ». *Neophilologica*, **19**, 228—242.
- Fellbaum Christian, ed., 1998: *WordNet: An Electronic Lexical Database*. Cambridge, Mass., London: The MIT Press.
- Gross Gaston, 1995 : « À propos de la notion d'humain ». *Linguisticae Investigationes Suplementa*, **17**, 71—80.
- Gross Gaston, 1994a : « Classes d'objets et synonymie ». *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, **516**, 93—102.
- Gross Gaston, 1994b : « Classes d'objets et descriptions des verbes ». *Langages*, **115**, 15—30.
- Miller George A., 1990 : « Nouns in WordNet: A Lexical Inheritance System. » *International Journal of Lexicography*, **3/4**, 245—264.
- Perz Magdalena, 2006 : « Phénomènes naturels — une esquisse orientée-objets ». *Neophilologica*, **18**, 169—178.
- Stroustrup Bjarne, 1997: *The C++ Programming Language, 3rd Edition*. Addison-Wesley, Reading, MA, USA.
- Stroustrup Bjarne, 2002: *Język C++*. Warszawa: Wydawnictwa Naukowo-Techniczne.
- Szramek-Karcz Sonia, 2006a : « Description de la classe d'objets de professions dans l'approche orientée objets ». In: Krzysztof Bogacki, Anna Miatluk, red.: *Semantic relations in language and culture*. Białystok : Wydawnictwo Uniwersytetu w Białymstoku, 301—308.
- Szramek-Karcz Sonia, 2006b : *Classe d'objets de professions en français dans une approche orientée objets*. Thèse de doctorat à l'Université de Silésie.
- Szramek-Karcz Sonia, 2011 : « La description des noms dans l'EuroWordNet et l'approche orientée objets. ». *Romanica Cracoviensia*, **11**, 415—421.
- Szramek-Karcz Sonia, 2013 : « L'Approche Orientée Objets ou l'EuroWordNet s'adapte mieux à la traduction automatique ? Partie I : Origines, principes, organisation des données ». *Neophilologica*, **25**, 56—66.
- Szramek-Karcz Sonia, 2014 : « L'Approche Orientée Objets ou l'EuroWordNet s'adapte mieux à la traduction automatique ? Partie II : Hiérarchie, héritage et désambiguïsation ». *Neophilologica*, **26**, 280—297.
- Śmigielska Beata, 2013 : « Description des cadres dans l'approche orientée objets en vue de la traduction assistée par ordinateur ». *Roczniki Humanistyczne*, LXI, z. 8, 49—60.
- Śmigielska Beata, 2014 : « Quelques remarques théoriques et pratiques sur la traduction du français vers le polonais dans l'approche orientée objets ». *Neophilologica*, **26**, 264—279.
- Żłobińska-Nowak Aleksandra, 2007 : « Désambiguïser et traduire *sortir* en polonais dans le cadre d'une approche orientée objets ». *Neophilologica*, **19**, 268—281.

Beata Śmigielska
Université de Silésie
Katowice, Pologne

Traduction automatique des mots sémantiquement proches dans l'approche orientée objets

Abstract

The paper refers to the specifics of the French-Polish automated translation. The author summarizes briefly the rules of creating electronic lexical databases in the context of the Object Oriented Approach. This particular approach, created for the purpose of translation, especially for automated translation, by Wiesław Banyś, offers a specific approach towards the language description with the help of object classes seen through their semantic relations. The purpose of this description is to determine correctly the meaning of the words and polysemic expressions of the source language in the translation into the target language.

Therefore, the main question of the paper concerns the role of frames and/or scripts criterion in the process of the natural language words' disambiguation for automated translation. By analyzing the example of the French word *collier* the Author shows how it is possible to solve the problem of near synonyms in automated translation with the use of the above-mentioned criterion.

Keywords

Automated translation, object oriented approach, object class, frames, scripts, near synonyms, semantic inheritance.

Le présent texte est consacré au problème de la désambiguïsation des mots sémantiquement proches dans le cadre de la traduction automatique des textes. Nous nous concentrons avant tout sur le rôle que les cadres et / ou les scripts jouent dans ce processus (cf. p.ex. Fillmore, 1982 ; Goffman, 2010 ; Minsky, 1985 ; Kövecses, 2011 ; Schank, Abelson, 1977). Nous avons choisi, comme exemple représentatif du problème, le substantif français polysémique *collier (m)*. Nos analyses contrastives en français et en polonais présentées ci-dessous sont effectuées conformément aux principes de la méthode orientée objets (AOO) dont le but général est de proposer des solutions efficaces aux problèmes de traduction, surtout

de la traduction automatique (Banyś, 2002a, 2002b, 2005 ; Czekaj, 2011 ; Perz, 2013 ; Szramek-Karcz, 2011 ; Śmigielska, 2011, 2012, 2013 ; Żłobińska-Nowak, 2011, 2013).

Voici un bref rappel de quelques de ses principes les plus importants qui nous guideront lors de nos analyses :

1. Chaque unité de la langue naturelle appartient à *une classe d'objets* qui est un ensemble d'éléments partageant les mêmes traits sémantico-syntaxiques.
2. *Les mêmes opérateurs et attributs* caractérisent tous les éléments appartenant à *une classe d'objets* (cf. Gross, 1999, 2008 ; Banyś, 2002a, 2002b).
3. *Les classes d'objets* entrent en relations sémantiques les unes avec les autres (*hiérarchie sémantique*) et s'organisent en un grand réseau de relations mutuelles (*super-classes, sous-classes*).
4. Grâce à ces relations-là les traits sémantiques propres à *une super-classe* sont automatiquement transmis à *ses sous-classes* correspondantes (*héritage sémantique*).
5. *Une classe d'objets* ainsi décrite assure une traduction convenable des unités linguistiques en langue cible. Dans les cas de traductions plus complexes ou ambigus, *une classe d'objets* est complétée par la description *des cadres* (ou *des scripts*) qui sont réalisés par une situation exprimée par une phrase dont un mot ou une expression donnés font partie et par des phrases qui se trouvent dans son contexte proche ou lointain.

Afin d'indiquer précisément le sens d'un mot ou d'une expression donnés en langue cible, il s'avère souvent nécessaire de consulter des cadres et / ou des scripts. Dans de nombreux cas ni les opérateurs, ni les attributs ne constituent de critère suffisant de la désambiguïsation. Cette situation-là nous oblige à « sortir » en dehors du contexte proche du mot en question et analyser son contexte plus lointain (cf. Śmigielska, 2011, 2012, 2013).

En observant l'emploi du mot *collier* dans le corpus de la langue française, on voit toute de suite qu'il est difficile de dégager de manière univoque le sens du mot si l'on ne prend en considération que son contexte immédiat. Deux premiers sens du mot *collier* proposés p.ex. par les dictionnaires du programme Antidote sont équivalents à *naszyjnik* (1) et *obroża* (2) en polonais :

- (1) *Bijou, ornement qui se porte autour du cou.*
- (2) *Courroie ou cercle métallique qu'on met au cou de certains animaux pour les tenir attachés.*

Il est à remarquer qu'aussi bien *collier* — *naszyjnik* que *collier* — *obroża* appartiennent aux objets concrets qui se caractérisent par une certaine forme, couleur, taille, etc., donc, par tous les attributs typiques pour la classe d'objets des concrets. On peut effectuer sur eux la plupart des opérations que l'on fait d'habitude sur des concrets — on peut les voir, toucher, détruire, etc. En plus, leur rapprochement

sémantique est encore dû à la même fonction : les deux servent à être portés autour du cou. Malgré tant de traits sémantiques communs, il existe naturellement ceux grâce auxquels il est possible de les distinguer.

Voici, ci-dessous, quelques exemples d'attributs qui indiquent, de manière plutôt préférentielle, une traduction concrète français-polonais du mot *collier* (ces attributs n'excluent absolument pas d'autres traductions éventuelles du mot en question) :

(1) collier (m)	naszyjnik (m)
attributs	atrybuty
<i>collier de famille</i>	naszyjnik rodzinny
<i>collier de fiançailles</i>	naszyjnik zaręczynowy
<i>collier de la grand-mère</i>	naszyjnik babci
<i>collier de la reine</i>	naszyjnik królowej
<i>collier de mariage</i>	naszyjnik ślubny
etc.	itp.

(2) collier (m)	obroża (ż)
attributs	atrybuty
<i>collier contre les puces</i>	obroża przeciw pchłom
<i>collier d'entraînement</i>	obroża treningowa
<i>collier de chien</i>	obroża dla psa
<i>collier de dressage</i>	obroża treserska
<i>collier électrique</i>	obroża elektryczna
etc.	itp.

Il faut souligner que la plupart des attributs qui apparaissent dans les phrases dans le contexte du mot *collier* peuvent activer aussi bien la première que la deuxième traduction, p.ex. :

(3) collier (m)	naszyjnik (m) / obroża (ż)
attributs	atrybuty
<i>beau collier</i>	ładny naszyjnik / ładna obroża
<i>grand collier</i>	duży naszyjnik / duża obroża
<i>collier à la mode</i>	modny naszyjnik / modna obroża
<i>collier cher</i>	drogi naszyjnik / droga obroża
<i>collier court</i>	krótki naszyjnik / krótka obroża
<i>collier de cuir</i>	skórzany naszyjnik / skórzana obroża
<i>collier de perles</i>	naszyjnik z pereł / obroża z pereł
<i>collier en métal</i>	naszyjnik z metalu / obroża z metalu

<i>collier en or</i>	naszyjnik ze złota / obroża ze złota
<i>collier long</i>	długi naszyjnik / długa obroża
<i>collier magnifique</i>	cudowny naszyjnik / cudowna obroża
<i>collier noir</i>	czarny naszyjnik / czarna obroża
<i>collier rigide</i>	szttywny naszyjnik / sztywna obroża
etc.	itp.

Il est à constater que les exemples des opérateurs présentés ci-dessous ne jouent non plus de rôle décisif dans le processus de désambiguïisation, puisqu'ils constituent un contexte immédiat des deux significations en question, p.ex. :

(4) <i>collier (m)</i>	naszyjnik (m) / obroża (ż)
opérateurs	operatory
<i>acheter un collier</i>	kupić naszyjnik / obrożę
<i>détacher un collier</i>	odpiąć naszyjnik / obrożę
<i>enlever un collier</i>	zjąć naszyjnik / obrożę
<i>mettre un collier</i>	założyć naszyjnik / obrożę
<i>perdre un collier</i>	zgubić naszyjnik / obrożę
<i>porter un collier</i>	nosić naszyjnik / obrożę
<i>réparer un collier</i>	naprawić naszyjnik / obrożę
etc.	itp.
<i>collier brille</i>	naszyjnik / obroża błyszczy
<i>collier coûte</i>	naszyjnik / obroża kosztuje
<i>collier embellit</i>	naszyjnik / obroża upiększa
<i>collier pend</i>	naszyjnik / obroża zwisa
<i>collier se casse</i>	naszyjnik / obroża psuje się
<i>collier se détache</i>	naszyjnik / obroża odpina się
<i>collier se tord</i>	naszyjnik / obroża skręca się
etc.	itp.

Il existe quand même quelques exemples d'opérateurs qui activent plus souvent la traduction du mot *collier* comme *naszyjnik* que comme *obroża*, mais il n'y en a pas beaucoup, p.ex. :

(5) <i>collier (m)</i>	obroża (ż)
opérateurs	operatory
<i>attraper x au collier</i>	złapać x za obrożę
<i>mordre le collier</i>	gryźć obrożę
<i>se libérer du collier</i>	uwolnić się z obroży
etc.	itp.

Exemples :

[...] *mon chien hiro se rebelle quand on veut l'attraper au collier ; il tord la tête et attrape les mains [...].*

<http://www.forum-chien.com/t46523-mon-chien-se-rebelle-quand-on-veut-l-attraper-au-collier> (accessible : 10.2014)

*Mon chien qui tente de **mordre son propre collier** [...].*

www.koreus.com/modules/newbb/topic49114.html (accessible : 10.2014)

*Le matériau est élastique, ce qui permet à votre chat de **se libérer du collier** [...].*

<http://ma.vaboose.org/rechercher/ultrafire-504b-3-mode-sst-50-led-flashlight-1000lm-1x18650-noir> (accessible : 10.2014)

Étant donné que le contexte immédiat (les opérateurs et les attributs) n'est pas suffisant pour désambiguïser le mot analysé (voir les exemples 3 et 4), les cadres et les scripts nous viennent en aide et sont un outil important et efficace de la désambiguïisation.

Dans la partie qui suit nous essayerons d'indiquer les cadres grâce auxquels nous pourrions détecter les sens particuliers du mot *collier*. Tous les textes servant d'exemples sont tirés d'Internet et représentent des contextes du mot analysé (les éléments-activateurs d'un sens donné sont soulignés et les expressions ambiguës sont mises en caractère gras).

• obroža

(a) ***Porter un collier** et une laisse n'est absolument pas naturel pour un chien. Il est préférable de dresser votre chien à **porter son collier** et sa laisse dès son arrivée chez vous.*

<http://www.dresser-son-chien.com/dresser-son-chien-porter-collier-laisse.html> (accessible : 10.2014)

(b) *Pour promener son chien, laisser sortir son chat ou emmener son furet dehors, **le collier** est un accessoire indispensable dans la vie de nos compagnons à quatre pattes. Pour que sa fonction soit remplie correctement, il doit être parfaitement adapté à l'animal pour qu'il a été choisi.*

<http://biendanssespattes.over-blog.fr/article-bien-choisir-son-collier-67641014.html> (accessible : 10.2014)

• naszyjnik

(c) ***Collier de 55 cm** = Longueur très mode, [...], le bijou affleure la poitrine des dames et peut se porter sur tous les vêtements, même épais.*

<http://www.netbijoux.fr/differentes-longueurs-standard-colliers-perles.htm> (accessible : 10.2014)

(d) *Long sautoir, permet de **porter le collier** en un long rang ou en deux rangs en le tournant deux fois autour de son cou. En un long rang, **le collier** donne une allure "années folles" qui peut être un peu extravagante pour une femme qui n'aime pas être comme tout le monde, en deux rangs, **le collier** s'assagit et le*

côté luxueux apparaît. Le collier peut aussi être porté en un rang près du cou et un rang plus long ou noué pour une allure décontractée.

<http://www.netbijoux.fr/differentes-longueurs-standard-colliers-perles.htm> (accessible : 10.2014)

Au cours de l'analyse des fragments des textes, nous avons remarqué que le sens *collier* — *obroża* apparaît dans le contexte des mots sémantiquement liés au monde des animaux (p.ex. : *chien, chat, laisse, pattes, furet, animal*), tandis que le sens *collier* — *naszyjnik* est accompagné de mots caractéristiques pour le monde humain (p.ex. : *poitrine des dames, femme, vêtements*). En conséquence, la description du cadre, que l'on pourrait appeler, à titre indicatif, *monde des animaux*, doit être suffisante pour que la machine puisse faire une bonne traduction en langue d'arrivée. Alors, le cadre en question contiendrait les mots qui se réfèrent à ceux parmi les animaux qui portent d'habitude le collier (p.ex. : *chats, chevaux, chiens et d'autres mammifères domestiques* — cf. tizours.free.fr/dicoanimaux/table.htm) et à ceux qui y sont sémantiquement liés. En plus, il faudrait prendre en compte aussi tous les mots qui représentent leurs parties du corps (p.ex. : *queue, museau, pattes, bec, griffes, sabots, narines*) et leurs accessoires typiques (p.ex. : *laisse, muselière, rênes, longe, harnais, selle*). La description pourrait être enrichie par des attributs et des opérateurs qui se rapportent à leur style de vie et à leur caractère (p.ex. : opérateurs : *aboyer, miauler, atteler, faire promener, mordre, griffer, galoper, dresser, anglaïser* ; attributs : *sauvage, domestique, pur sang, de trait, de course, rampant*).

L'ensemble des éléments du cadre *monde des animaux* pourrait être constitué de deux façons :

1.

- Observation des contextes où le mot analysé apparaît.
- Constitution manuelle de l'ensemble le plus grand possible réunissant les éléments-activateurs du sens donné.
- Test de l'efficacité du cadre ainsi constitué dans le processus de désambiguïsation à l'exemple de nombreuses occurrences tirées au hasard d'Internet.

2.

- Observation des contextes où le mot analysé apparaît.
- Constitution semi-automatique de l'ensemble le plus grand possible réunissant les éléments-activateurs du sens donné en profitant des dictionnaires électroniques monolingues français (de type p.ex. : dictionnaires des programmes du type Antidote, Cordial, Sensagent, etc. qui contiennent non seulement des définitions et des exemples d'emploi des mots mais aussi leurs collocations, relations sémantiques et analogies).
- Vérification manuelle de l'ensemble ainsi constitué.
- Test de l'efficacité du cadre ainsi constitué dans le processus de désambiguïsation à l'exemple de nombreuses occurrences tirées au hasard d'Internet.

Les deux méthodes présentées aboutissant à créer des cadres devraient nous permettre de désambiguïser des mots ambigus avec succès. Aussi bien la première que la deuxième sont précises, mais la deuxième est beaucoup plus rapide et, ce qui en résulte, elle nous semble plus appropriée dans ce type d'analyses.

La description du *collier* peut se montrer apparemment simple du point de vue de l'élaboration des cadres qui correspondent à leurs équivalents en langue cible. Analysons deux exemples intéressants :

(e) *Nous vous conseillons d'utiliser le collier dans des recettes braisés. Utilisé dans de nombreuses recettes mijotés, le collier est le parfait ingrédient pour le boeuf bourguignon. Cuire au minimum 2 heures pour un braisé ou 1 heure dans une cocotte minute sous pression.*

<http://www.legoutduboeuf.fr/viande-salers/boeuf-a-mijoter/collier-de-salers-804> (accessible : 10.2014)

(f) *Profitez des conseils de préparations de nos professionnels de la viande pour le collier de veau, et découvrez leurs astuces pour rendre la dégustation toujours meilleure.*

<http://www.carnivor.fr/collier-de-veau-boucherie-charcuterie-fromagerie-carnivor> (accessible : 10.2014)

Dans les textes (e) et (f) le mot *collier* a été employé dans le contexte des mots tels que p.ex. : *boeuf* et *veau*. Naturellement, aussi bien le boeuf que le veau appartiennent au *monde des animaux* et ils peuvent porter un collier. Malgré cela, le *collier* ne peut pas être traduit en tant que *obroza* et, dans ce cas-ci, son équivalent polonais correct est *karczek wołowy* ou *cielęcy*. Il est donc évident que le *collier*, dans le contexte des mots *boeuf* et *veau*, peut prendre le sens de *obroza* ou de *karczek* et sa traduction correcte résultera de l'appartenance à un cadre particulier. Ainsi, les éléments-activateurs du cadre *cuisine*, tels que p.ex. : *recettes*, *ingrédient*, *cuire*, *cocotte minute* oriente le programme au choix de la bonne traduction. Le mot *collier* avec les attributs *de boeuf* et *de veau* figurera donc dans deux tableaux descriptifs différents où il prendra deux sens différents : *collier — obroza* et *collier — karczek*. Ces sens seront activés pendant le processus de traduction par des opérateurs et attributs typiques pour chaque sens du mot et le cadre qu'ils représentent.

Exemples des opérateurs et des attributs de *collier — karczek* :

(6) <i>collier (m)</i>	<i>karczek (m)</i>
attributs	atrybuty
<i>collier bien cuit</i>	<i>karczek dobrze upieczony</i>
<i>collier chaud</i>	<i>karczek ciepły</i>
<i>collier de boeuf</i>	<i>karczek wołowy</i>
<i>collier de veau</i>	<i>karczek cielęcy</i>

<i>collier délicieux</i>	karczek pyszny
<i>collier froid</i>	karczek zimny
etc.	itp.
opérateurs	operatory
<i>acheter du collier</i>	kupić karczek
<i>cuire du collier</i>	smażyć karczek
<i>déguster du collier</i>	próbować karczek
<i>manger du collier</i>	jeść karczek
<i>mijoter du collier</i>	dusić karczek
<i>préparer du collier</i>	przygotować karczek
etc.	itp.

Et encore deux fragments suivants de l'emploi du mot *collier* :

- (g) [...] **le port d'un collier** signifie généralement que le porteur est le soumis. Beaucoup de soumis et d'esclaves **portent un collier** pour indiquer leur statut et leur engagement. Il peut être utilisé pour représenter la relation qui unit le dominant et le/la soumis(e). Peu de soumis **portent leur collier** en permanence. [...] Il arrive également que ce soit le maître lui-même qui **fabrique le collier**.
<http://sexinplace.over-blog.com/categorie-1043454.html> (accessible : 10.2014)
- (h) [...] les métalleux de tous les genres de metal portent des cheveux longs et des habits noirs. Ils revêtent souvent un t-shirt à l'effigie de l'un des groupes desquels ils sont fans. D'autres éléments de la mode des métalleux incluent des vêtements en cuir ou en jean, des accessoires en cuir (mitaines/gants, bracelets, **colliers**) ainsi que des clous, chaînes et anneaux métalliques portés sur tous types de pièces vestimentaires. [...].
<http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9talleux> (accessible : 10.2014)

Dans les textes ci-dessus *le collier* devrait être traduit comme *obroża* et non pas comme *naszyjnik*, même si les mots qui apparaissent dans son contexte n'appartiennent pas au cadre *monde des animaux*. Les contextes y sont liés plutôt aux cadres que l'on pourrait appeler *pratiques sado-maso* (g) (*soumis(e)*, *esclave*, *dominant*, *maître*) et *subculture de musique heavy metal* (h) (*métalleux*, *mode des métalleux*, *cheveux longs*, *habits noirs*). La description détaillée des cadres proposés facilitera le choix d'un équivalent convenable en langue d'arrivée.

Afin de bien interpréter quelques autres emplois du mot *collier*, il faudrait également se référer à des cadres particuliers, p.ex. :

- (i) *Pour déplacer une charge, un outil ou un véhicule, l'animal a besoin d'un collier* ou d'une bricole. On **utilise** généralement **un collier** pour le travail du sol,

le déplacement de charges lourdes (bois...), de matériels de traitement, de matériels de fenaison avec entraînement par roue, [...].

http://www.biotaccproject.com/Ressources/WP4_TestesExpl/Manuels/ManuelTraction_FR_112010.pdf (accessible : 10.2014)

- (j) [...] un bon réglage des outils pour que le travail ne soit pas trop physique ; un bon réglage du collier et du harnais pour que l'animal puisse employer sa puissance maximale [...].

http://www.biotaccproject.com/Ressources/WP4_TestesExpl/Manuels/ManuelTraction_FR_112010.pdf (accessible : 10.2014)

vs

- (k) **Collier monté sur chaîne et cordon, en or 18 carats et diamants noirs, réglage du collier par une perle coulissante. Ce collier peut être porté en bracelet multi-tours, réglable.**

http://www.lescreateursmarseillais.com/collier-bracelet-chane-les-divines-or-et-diamants-noirs-p-2570.html#VEPQ9Gd_u3s (accessible : 10.2014)

vs

- (l) Notre gamme de chaussures pour femme propose un éventail de fits et de performances pour satisfaire les skieuses de tous niveaux. [...]. Tecnica propose forcément la chaussure qui vous convient. Les caractéristiques spécialement pensées pour les femmes, telles que les chaussons au chaussant féminin, le réglage du collier, le berceau talon et la doublure en velours, [...].

<http://www.tecnica.it/fr/all-mountain/> (accessible : 10.2014)

Les fragments des textes (i) et (j) représentent des contextes où le mot *collier* devrait être traduit en polonais comme *chomąto*. Le cadre que l'on pourrait appeler p.ex. *travail des animaux de trait* avec la cumulation du vocabulaire propre à ce domaine (p.ex. : *charge, bricole, travail du sol, déplacement des charges lourdes*) aidera à désambiguïser efficacement le mot en question.

Les équivalents polonais de l'expression *réglage du collier* dans les textes (j), (k) et (l) seront les suivants : *regulacja chomąta* (j), *regulacja naszyjnika* (k), *regulacja cholewki* (l). Toutes les trois traductions dépendent des cadres où l'expression se manifeste. Dans le texte (j) le regroupement des mots du cadre *travail des animaux de trait* (p.ex. *outil, travail physique, harnais*), dans le fragment (k) le vocabulaire typique pour le cadre *bijouterie femmes, hommes, enfants* (p.ex. *or 18 carats, diamants noirs, perle, bracelet*) et dans le dernier texte (l) un grand nombre de mots concernant le cadre *chaussures* (p.ex. *chaussures, chaussons, doublure*) activeront sans aucun doute la traduction correcte de cette expression.

Parmi les emplois du mot *collier*, il y a aussi un contexte qui conditionne une interprétation tout à fait différente par rapport à celles que nous avons analysées plus haut. L'expression ci-dessous, mise en caractère gras, sera traduite en polonais *noszenie kolnierza (ortopedycznego)*, p.ex. :

(m) *Traitement médical* :

Le port d'un collier va mettre le rachis cervical au repos et lutter contre une irritation mécanique au mouvement. Les anti-inflammatoires stéroïdiens ou non aideront à diminuer la douleur radiculaire. L'effet anti-œdème sera utile pour améliorer la souffrance radiculaire et médullaire.

http://udsmmed.ustrasbg.fr/emed/courses/MODULE12B/document/Module12_TD7.pdf?cidReq=MODULE12 (accessible : 10.2014)

Le cadre qui impliquera une telle interprétation sera composé de mots sémantiquement liés au *traitement des maladies du système squelettique* (p.ex. *rachis cervical, anti-inflammatoires stéroïdiens, douleur radiculaire, souffrance*).

Après avoir fait une analyse contrastive français-polonais des sens du mot *collier*, suivant la méthode orientée objets dans le cadre de la traduction assistée par ordinateur, on remarque facilement que le processus de la description des unités polysémiques se caractérise par une grande complexité. Plus les sens des mots sont proches les uns aux autres en langue de départ, plus les frontières entre leurs sens sont difficiles à tracer en langue cible. Mais ce n'est pas un travail infaisable. La description du type orientée objets exige un travail minutieux, mais une fois bien fait, elle aboutira certainement à des résultats de traduction souhaités et satisfaisants.

Il est bien visible, à base des analyses des sens choisis du *collier* ci-dessus, que les cadres constituent un outil puissant et efficace dans la traduction correcte des textes. Il arrive souvent que le contexte immédiat du mot ou de l'expression suffise pour arriver à leurs bonnes interprétations, p.ex. l'expression *collier cervical mou* sera traduite en polonais comme *miękki kołnierz szyjny*, sans la nécessité de faire recours à un cadre. Cependant, il est nécessaire très souvent, comme nous l'avons montré plus haut, de se servir de données rassemblées dans les représentations des cadres. Cela se manifeste surtout dans de telles situations où ni les attributs, ni les opérateurs ne sont capables de désambiguïser un mot donné puisqu'ils s'appliquent à tous ou à presque tous leurs emplois. Dans le cas de notre exemple analysé, une expression très fréquente *porter le collier* aurait au moins quatre équivalents en polonais : *nosić naszyjnik, nosić obrozę, nosić kołnierz, nosić chomąto*. Et c'est justement grâce aux cadres qu'il serait possible d'en choisir le correspondant convenable en langue cible. Il est évident que sans se référer aux cadres, le programme choisirait son équivalent complètement au hasard.

Regardons encore si, et à quel point, le programme Google Translator se débrouillera avec la traduction français-polonais de cette expression :

Ce petit chien est insupportable. Il faut qu'il commence à porter un collier.

traduction :

'Ten piesek jest nie do zniesienia. On musi zacząć **nosić naszyjnik**'.

Le traducteur automatique a choisi, parmi au moins quatre possibilités présentées plus haut, celle qui est, dans ce contexte-là, la moins correcte. Mais, somme toute, puisque le contexte est si court, les trois autres équivalents pourraient être aussi plus au moins acceptables. Alors, il faut souligner que pour bien interpréter un mot ou une expression conformément à l'intention de son auteur, il faudrait avoir un contexte plus large et les analyses du contexte en termes de cadres et de scripts, du type que nous avons présentées dans cet article, permettent d'obtenir la meilleure désambiguïsation et, par conséquent, de proposer la meilleure traduction des unités ambiguës.

Références

- Banyś Wiesław, 2002a : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie I : Questions de modularité ». *Neophilologica*, **15**, 7—28.
- Banyś Wiesław, 2002b : « Bases de données lexicales électroniques — une approche orientée objets. Partie II : Questions de description ». *Neophilologica*, **15**, 206—248.
- Banyś Wiesław, 2005 : « Désambiguïsation des sens des mots et représentation lexicale du monde ». *Neophilologica*, **17**, 57—76.
- Czekaj Anna, 2011 : « Question de métonymie dans la traduction automatique ». *Neophilologica*, **23**, 136—149.
- Goffman Erving, 2010: *Analiza ramowa*. Kraków: Nomos.
- Gross Gaston, 2008 : « Les classes d'objets ». *Lalie*, **28**, 113—165.
- Fillmore Charles, 1982: "The Frames semantics". In: The Linguistic Society of Korea, eds.: *Linguistics in the Morning Calm*. Seoul: Hanshin, 111—137.
- Kleiber Georges, 1997 : *Quand le contexte va, tout va et... inversement*. In: Claude Guimier, ed. : *Co-texte et calcul du sens*. Caen : Presses Universitaires de Caen, 11—29.
- Kövecses Zoltan, 2011: *Język, umysł, kultura*. Kraków: Universitas.
- Minsky Marvin, 1985: *The Society of Mind*. New York: Simon and Schuster.
- Minsky Marvin, 1988 : *La société de l'esprit*. Trad. Jacqueline Henry. Paris : InterÉditions.
- Perz Magdalena, 2013 : « La polysémie adjectivale — un défi pour le traitement automatique des langues ». *Roczniki Humanistyczne*, **61**, 61—74.
- Schank Roger, Abelson Robert, 1977: *Scripts, Plans, Goals and Understanding*. Hillsdale, N.J.: Lawrence Erlbaum.
- Szramek-Karcz Sonia, 2011 : « La description des noms dans l'EuroWordNet et l'approche orientée objets ». *Romanica Cracoviensia*, **11**, 415—421.
- Śmigielska Beata, 2011 : « Rôle et description du contexte dans la traduction automatique des textes — approche orientée objets ». *Romanica Cracoviensia*, **11**, 422—432.
- Śmigielska Beata, 2012: „Ujęcie zorientowane obiektowo, klasy obiektowe, kadry i skrypty w tłumaczeniu automatycznym”. *Rocznik Przekładoznawczy*, **7**, 121—143.

- Śmigielska Beata, 2013 : « Description des cadres dans l'approche orientée objets en vue de la traduction assistée par ordinateur ». *Roczniki Humanistyczne*, **61**, 8: *Lingwistyka korpusowa i translatoryka*, 49—60.
- Żłobińska-Nowak Aleksandra, 2011 : « Sur la notion de classe d'objets en linguistique et son utilité dans la désambiguïsation des sens des mot ». *Linguistica Silesiana*, **32**, 203—212.
- Żłobińska-Nowak Aleksandra, 2013 : « Traduction automatique des langues — espérances et enjeux des outils appliqués ». *Neophilologica*, **25**, 56—66.

Saskia Van Amerongen
Mónica Sanaphre Villanueva
Eduardo P. Velázquez Patiño
Universidad Autónoma de Querétaro-México

**Perception
des voyelles
françaises [e], [ɛ] et [ə]
par des universitaires mexicains**

Abstract

The French vowels [e], [ɛ] and [ə] represent difficulty for Mexican students learning French as a foreign language. This is due to two factors: (a) the influence of the sound system of their mother tongue (L1), Spanish, and (b) the proximity of the three vowels in the French acoustic space. In fact, the Spanish acoustic space of the vowel [e] covers the space of the three French vowels [e], [ɛ] and [ə]. Moreover, the three French vowels stand in such acoustic proximity that the difference among them is subtle. Does the broad acoustic space covered by the Spanish vowel [e] allow Mexican learners to distinguish the French vowels [ɛ] and [ə]? Do the subtle differences among the French vowels cause a perceptual confusion for Mexican learners of French as an FL? A behavioral experiment was performed with undergraduate Mexican students. Two ABX tests involving lists of discrete segments with the minimal structure CV were used in order to observe if the subjects could perceive a difference between the Spanish vowel [e] and the French vowels [ɛ] and [ə]. The results show that 16 undergraduate Mexican students got high scores for accurate perception, demonstrating that they indeed perceive the difference between the three French vowels regardless of consonant context.

Keywords

Perception, oral vowels, adults, Spanish speakers, FFL.

1. Introduction

Dans un discours parlé et spontané, la perception phonologique des auditeurs natifs est basée sur une série de facteurs qui constituent leurs compétences dans la langue, comme le souligne Paul Tench (2001): “Efficient interpretation of an utterance heard depends on a multiplicity of factors : the hearer’s level of competence in the syntax, lexis, discourse, pragmatics of the language (and culture, and situa-

tional context) involved, and the amount of exposure to, and experienced in, that language” (L’interprétation efficace d’un énoncé entendu dépend d’une multitude de facteurs : du niveau de compétence de l’auditeur en syntaxe, lexique, discours, pragmatique de la langue concernée (ainsi que dans la culture et le contexte de la situation), et l’exposition et l’expérience accumulées dans cette langue] (Tench, 2001 : 258). Aussi, les connaissances de l’auditeur l’aident-il à compenser les possibles variations de la langue surmontant ainsi les déficiences phonologiques (Tench, 2001). Cependant, lorsque l’auditeur n’est pas natif de cette langue, il va tout aussi bien être confronté à ces facteurs, sans compter nécessairement sur le niveau de maîtrise du natif. Il est indispensable d’isoler autant les auditeurs que les segments de tout contexte grammatical et pragmatique, en gardant néanmoins un parler naturel.

L’objet de cette étude est donc de mesurer la compétence de discrimination auditive des apprenants universitaires mexicains. Pour atteindre cet objectif, une expérience comportementale a été mise au point utilisant des tests ABX contenant des segments discrets provenant d’une liste de mots. La sélection des mots est basée sur plusieurs variables : les voyelles [e], [ɛ] et [ə] se trouvent au sein d’une structure de type CV : [pe] / [pɛ] permettant de délimiter la perception stricte des phonèmes car dans une structure telle que CVC : [pek], la dernière consonne peut être un indice qui favorise la perception de certaines voyelles sur d’autres, ce qui viendrait à provoquer un résultat non attendu. Cette méthode permet donc de ne pas avoir de problèmes d’interprétation et de s’adapter aux systèmes des deux langues : l’espagnol et le français.

Chaque langue possède un système phonologique différent dont les phonèmes vocaliques possèdent des traits distinctifs précis et distincts. Au commencement de l’apprentissage d’une langue étrangère, l’apprenant a comme cadre de référence les sons de sa langue maternelle (L1) et perçoit donc les sons de la langue étrangère (L2) sur la base de ceux de la L1. Ce phénomène est décrit par Nikolái Troubetzkoy (1939) comme étant celui de la surdité phonologique. Hypothèse soutenue par Christophe Pallier (2007) car l’interférence phonétique provoque des difficultés de perception et de production.

Le système phonologique de l’espagnol possède cinq voyelles orales tandis que le français en a douze, en considérant le schwa. Le système phonologique du français est donc beaucoup plus dense (Meunier *et al.*, 2003, 2004) que celui de l’espagnol. De plus, les voyelles françaises [e], [ɛ] et [ə] sont très proches les unes des autres et se trouvent dans le champ acoustique du [e] espagnol, phonème commun au système phonologique français. D’une part, le fait que le phonème [e] espagnol a un vaste champ de dispersion, permet-il ou empêche-t-il les apprenants de distinguer les voyelles françaises [ɛ] et [ə] ? D’autre part, la ténuité des voyelles françaises implique-t-elles une confusion perceptuelle pour un apprenant hispanophone ?

Dans cette étude, nous projetons d’observer si les apprenants universitaires mexicains en français langue étrangère peuvent discriminer les voyelles fran-

çaises [ɛ] et [ə] par rapport au [e] existant dans la langue espagnole. D'autre part, la structure des tests ABX permettra d'observer si le voisement ou non voisement des contextes consonantiques des voyelles étudiées influence la perception desdites voyelles et s'il existe un modèle récurrent qui détermine une réussite perceptuelle.

Dans bon nombre de cas les adultes apprenants d'une langue étrangère (L2) ont beaucoup de difficultés à percevoir et discriminer les sons de la L2 à cause de la longue expérience qu'ils possèdent dans leur langue maternelle (L1), qui en vient à être fortement consolidée (Iruela, 2004). Cela influence la perception de phonèmes et leurs contrastes dans la L2, parce que ces derniers ne font pas partie de leur système phonologique et c'est par là même que les apprenants les identifient ou associent à des sons de leur L1.

Tel est le cas de l'étude menée par James E. Flege et Ian R.A. MacKay (2004) dans laquelle des participants italiens en anglais (L2) ont classé dans 47% des cas les voyelles anglaises /e/ et /æ/ dans la catégorie du /e/ italien ; quant au pourcentage de superposition entre les catégories vocaliques /e/ et /ɛ/, il représente un pourcentage inférieur à 40%. Erika Levy et Winifred Strange (2008) ont trouvé au sein des contrastes utilisés lors de leur étude que le contraste /u-y/ était le plus difficile à identifier par des américains francophones. De plus, selon cette même étude, le contexte consonantique a eu une influence quant à leur perception. En effet, leur perception s'est avérée meilleure dans le contexte /bVp/ que dans le contexte /dVt/. Cependant, le contraste /i-y/ a été mieux perçu dans le contexte labial. Par conséquent, d'après Levy et Strange, le contexte consonantique a eu une influence sur la perception des voyelles au sein d'une structure CVC. Enfin, Terry L. Gottfried (1984) rapporte que la discrimination des voyelles françaises [i-e] et [e-ɛ] présentées en contexte isolé /tVt/ et /Vt/ était plus difficile pour des locuteurs américains qu'en contexte /tV/ ; les contextes /tVt/ et /Vt/ n'étant pas des structures fréquentes en français par rapport à l'anglais. Suivant les résultats trouvés au cours de ces travaux, on pourrait donc supposer que lors de cette étude les participants mexicains réaliseront (a) une superposition des voyelles françaises [e], [ɛ] et [ə] vers la catégorie vocalique /e/ de l'espagnol, (b) que le contexte consonantique aura une influence au moment de discriminer les voyelles non-natives, même si dans le cas présent il s'agit de structures consonantiques de type CV, (c) que la difficulté, enfin, sera moindre entre l'espagnol et le français puisque le modèle consonantique CV est aussi assez fréquent en espagnol notamment lorsque les consonnes suivantes sont accompagnées de la voyelle /e/: [p], [b], [t], [d], [k], [m], [f], [r], [l] et [s].

1.1. Modèles de perception

Selon Paola Escudero et Polina Vasiliev (2011), la précision de la perception des sons est essentielle puisqu'elle forme la base pour maîtriser autant la perception phonologique que la production : "Many approaches to second language

(L2) speech suggest that learners' problems have a perceptual basis, ie. that they are unable to produce L2 sounds because they perceive them inaccurately." [Beaucoup d'approches dans le domaine du discours en langue étrangère (L2) suggèrent que les problèmes des apprenants sont liés à la perception qu'ils ont de la L2, c'est-à-dire que ces derniers ne peuvent pas produire les sons de la L2 parce qu'ils les perçoivent avec inexactitude] (Escudero, Vasiliev, 2011 : 1).

Trois modèles s'intéressent de près à ces comparaisons entre les catégories phonétiques de différentes langues : le *Speech Learning Model* (SLM) de James E. Flege (Best, Strange, 1992 ; Iruela, 2004 ; Strange *et al.*, 2004), le *Language Perception* de Henning Wode (Iruela, 2004) et le *Perception Assimilation Model* (PAM) de Catherine T. Best (Best, Strange, 1992 ; Strange *et al.*, 2004). Flege et Wode (Best, Strange, 1992 ; Iruela, 2004 ; Strange *et al.*, 2004) considèrent, au travers de leurs modèles respectifs, que lorsque des phonèmes de la L2 sont similaires voire identiques à la L1, ils seront assimilés à ceux de la L1. Cependant, si les phonèmes de la L2 sont produits différemment de la L1, ils seront donc perçus comme différents et nouveaux, et une nouvelle catégorie phonologique sera établie. Wode (Iruela, 2004) soutient que l'acquisition de nouveaux sons exige moins de temps et d'efforts à partir du moment où l'exposition à la L2 aura été suffisante.

Selon le modèle de Catherine T. Best (Best, Strange, 1992), il existe 4 types d'assimilation perceptuelle possibles : (a) lorsque la L2 possède deux phonèmes en contraste ayant des contreparties dans la L1, ils seront assimilés à ces derniers, cela correspondant à ce que Best (1992) nomme *Two Categories* (deux catégories) ; (b) si la L2 présente deux phonèmes tandis que dans la L1 il n'en existe qu'un, les deux phonèmes de la L2 seront réunis en un seul et assimilés à celui existant dans la L1 : *Single Category* (catégorie unique) ; (c) si comme dans le cadre précédent, l'un des deux phonèmes de la L2 a un degré de rapprochement (*Category goodness* — précision catégorielle) plus important que l'autre par rapport au phonème unique de la L1, il sera par conséquent plus facilement associé et assimilé au sons de la L1 que le deuxième phonème de la L2 ; (d) le quatrième cas se rapporte aux sons qui diffèrent tant de ceux du système phonologique de la L1 qu'ils en résultent non-assimilables. Selon Best (1992), l'assimilation dans le cadre de *Single Category* (catégorie unique) sera plus difficile que celle correspondant à *Two Categories* (deux catégories). Lorsqu'il existe un degré de rapprochement acoustique d'un des deux phonèmes de la L2 par rapport L1, l'assimilation sera variable, intermédiaire entre l'assimilation *Two Categories* et *Single Category*. Enfin, les phonèmes non-assimilables dépendent de leurs similitudes acoustiques.

Au-delà de ces classifications, Best et Flege (Best, Strange, 1992) affirment que la perception des phonèmes non-natifs se voit modifiée selon l'exposition et l'expérience des apprenants en L2. Il est fort probable que les apprenants qui ont eu peu de contact avec la L2 associent les phonèmes de la L2 à ceux existants en L1. Cette assimilation se réduit lorsque les apprenants ont plus d'expérience dans

la langue étrangère, mettant en relief les différences entre les phonèmes de la L1 et L2. Il en résultera sans doute que le degré d'assimilation vers la L1 diminuera, faisant place à une phrase d'interlangue permettant une meilleure perception des phonèmes de la L2 comme tels.

1.2. Propriétés acoustiques des voyelles : /e/ espagnole et [e], [ɛ] et [ə] françaises

Afin de pouvoir comprendre ce qu'impliquent les champs de dispersion des voyelles tant en espagnol qu'en français, il est important de situer la voyelle mi-ouverte [e] existant dans la langue espagnole ainsi que les voyelles françaises.

Antonio Quilis et Manuel Esgueva (1983) donnent les moyennes de fréquences suivantes de la voyelle /e/ pour des sujets masculins espagnols : 453.8 Hz (σ : 60.8) pour le formant 1 et 1995,01 Hz (σ : 113.2) pour le formant 2 et donc un champ de dispersion de 403 Hz et 514.6 Hz pour le formant 1 et 1881.81 Hz à 2108.3 Hz pour le formant 2; José Antonio Samper Padilla et Magnolia Troya Déniz (2001) rapportent pour des sujets masculins de Las Palmas de Gran Canaria, 456 Hz (σ : 64) pour le formant 1 et 1756 (σ : 202) pour le formant 1, ce qui correspond donc à un champ de dispersion de 392 Hz à 520 Hz pour le formant 1 et de 1554 Hz à 1958 Hz pour le formant 2. Les données mentionnées ci-dessus sont résumées dans le tableau 1.

Tableau 1

**Valeurs formantiques F1 et F2 de la voyelle /e/ en Espagne,
et à Las Palmas de Gran Canaria**

Auteurs	Quilis & Esgueva	Samper Padilla & Troya Déniz
<i>Pays — région</i>	<i>Espagne</i>	<i>Las Palmas de Gran Canaria</i>
F1	453.8 Hz	456 Hz
Écart-type	60.8	64
F2	1995.01 Hz	1756 Hz
Écart-type	113.2	202
Champ de dispersion-F1	403Hz — 514.6 Hz	392 Hz — 520 Hz
Champ de dispersion-F2	1881.81 Hz — 2108.3 Hz	1554 Hz — 1958 Hz

Au sein de ce même champ, le français dispose de trois voyelles distinctes [ɛ], [ə] et [e]. Le tableau 2 rend compte des résultats de Calliope et Fant (in Gendrot, Adda-Decker, 2004), et de Cédric Gendrot et Martine Adda-Decker (2004), concernant les fréquences des trois voyelles françaises de sujets masculins français.

Tableau 2

**Valeurs formantiques F1 et F2 des voyelles françaises [e], [ɛ] et [ə]
chez des sujets masculins français**

Voyelle	Calliope & Fant	Gendrot & Adda-Decker
[e]	(F1) 350 Hz (F2) 1950 Hz	(F1) 365Hz (F2) 1912 Hz
[ɛ]	(F1) 450 Hz (F2) 1700 Hz	(F1) 438 Hz (F2) 1695 Hz
[ə]	(F1) 400 Hz (F2) 1450 Hz	(F1) 400 Hz (F2) 1445 Hz

Considérant les auteurs mentionnés, les valeurs formantiques de la voyelle /e/ en langue espagnole couvrent donc un champ de dispersion allant de 392 Hz à 514.2 Hz pour le formant 1 et de 1554 Hz à 2108.3 Hz pour le formant 2. Comparant ces données avec celles des voyelles françaises, la voyelle [e] est plus fermée tout en gardant une position de la langue similaire ; la voyelle [ɛ] possède des caractéristiques acoustiques très similaires à la voyelle /e/ espagnole autant pour le formant 1 que pour le formant 2 ; quant au schwa, il a une ouverture proche de la valeur minimale de la voyelle /e/ espagnole et une position plus postérieure à celle-ci.

Le système phonologique de la langue française présente donc des phonèmes vocaliques inexistant en espagnol à l'exception du [e] qui est similaire mais pas identique. D'après les modèles exposés, les apprenants mexicains de français langue étrangère devraient associer les voyelles non-natives [ɛ], [ə] au phonème [e]. Par ailleurs, le niveau de perception devrait augmenter en fonction de l'expérience des apprenants mexicains en français. On peut aussi supposer que leur degré de perception pourrait être affecté par le voisement des contextes consonantiques, en particulier avec les consonnes [v]*, [z]*, [ʃ]*, [ʒ]*, qui n'ont pas leur correspondance en espagnol du Mexique.

2. Méthode

Seize participants masculins mexicains, de 17 à 25 ans, ont participé à l'épreuve de perception des voyelles françaises non-natives [e], [ɛ] et [ə]. Tous les participants provenaient de l'Université de Guanajuato. Ils avaient tous un niveau d'audition normal. L'espagnol était la langue maternelle pour l'ensemble du groupe. Les participants étaient divisés en quatre groupes en fonction de leur niveau d'apprentissage exprimé ici en nombre d'heures. Le groupe 1 avait 28 heures, le groupe 2 : 56 heures, le groupe 3 : 84 heures et le groupe 4 : 112 heures.

Le corpus a été construit sur le modèle ABX, c'est-à-dire que les deux premiers phonèmes (A-B) sont différentes tandis que le troisième (X) est semblable à l'un des deux premiers (A ou B). Cette épreuve consiste en une liste de paires minimales ouvertes dont les consonnes d'attaque sont autant non-voisées que voisées, considérant ainsi toutes les consonnes existantes en français. Les contextes consonantiques du corpus sont légaux en espagnol du Mexique à l'exception de quatre d'entre eux : [p] / [b], [t] / [d], [k] / [g], [m] / [n], [f] / [v]*, [r], [l], [s] / [z]*, [ʃ]* / [ʒ]*. À partir de cette liste, les contextes consonantiques existants autant en français qu'en espagnol lorsque ces derniers sont accompagnés de la voyelle /e/ espagnole sont les suivants : /pe/, /be/, /te/, /de/, /ke/, /me/, /fe/, /re/, /le/, /se/.

Le corpus devait comporter des syllabes ouvertes car la grande majorité des mots en français se terminent par un son vocalique (Gottfried, 1984). Il devait aussi comporter des syllabes pour la plupart existantes en français ainsi qu'en espagnol. Chaque syllabe ouverte comprenait les trois voyelles non natives [e], [ɛ] et [ə] dans le but d'obtenir toutes les paires minimales possibles. Cependant la langue française ne possède pas légalement toutes ces paires minimales. Par conséquent, des non-syllabes ont été introduites afin de parvenir à une base de données complète, donnant ainsi 48 syllabes.

Afin de recueillir toutes les séquences possibles, les voyelles françaises ont été classées de telle sorte que la voyelle [e] soit désignée comme A, la voyelle [ɛ] comme B et la voyelle [ə] comme C. Ce classement a permis d'avoir au total 12 séquences (voir tab. 3). Les séquences de A à D concernent le contraste entre les voyelles [e] et [ɛ], les séquences E à H des voyelles [e] et [ə], et enfin les séquences I à L sont attribuées au contraste vocalique [ɛ] et [ə]. Pour chaque contraste les positions des voyelles varient en fonction de la voyelle à identifier, raison pour laquelle la voyelle qui se trouve en troisième position correspond soit à la première soit à la deuxième. La voyelle à identifier est indiquée par le chiffre 1 ou 2 selon sa position au sein de la paire minimale à discriminer.

Tableau 3

Organisation des séquences

Séquences selon les contrastes vocaliques											
[e] / [ɛ]				[e] / [ə]				[ɛ] / [ə]			
A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L
ABB	BAB	BAA	ABA	ACC	CAC	CAA	ACA	BCC	CBC	CBB	BCB

Les séquences ci-dessus sont organisées par blocs selon leur voisement : (a) contextes consonantiques non-voisés (bloc 1), (b) contextes consonantiques voisés (bloc 2). Les blocs 1 et 2 comportent 72 stimuli.

L'ordre d'apparition des séquences répondait aux exigences suivantes : (a) la non-répétition successive du même contraste, par exemple : [pə], [pe], [pe] et [pə],

[pe], [pə]; (b) la non-présence de « doublets », c'est-à-dire que le premier élément de chaque séquence ne devait pas être le même que le dernier de la séquence précédente : [pə], [pe], [pe] et [pe], [pɛ], [pe] mais devait être au contraire tel que [pə], [pe], [pe] et [pɛ], [pə], [pə]; (c) la non-répétition du premier élément avec le dernier de la séquence suivante (voir exemple précédent); (d) la non-répétition des contextes consonantiques : [pə], [pe], [pe] et [pɛ], [pə], [pə] mais au contraire [pə], [pe], [pe] et [fɛ], [fə], [fə]. Considérant l'attribution réalisée ci-dessus : [e] = A, [ɛ] = B et [ə] = C, le tableau 4 montre un aperçu de l'ordre d'apparition des séquences.

Tableau 4
Exemple d'apparition de séquences

Séquences		
CAA	BAB	CBC

Les segments enregistrés une fois proviennent d'un sujet natif français féminin de 38 ans. L'enregistrement a été effectué avec un ordinateur Dell Inspiron et un microphone Rode K2polaridad cardioïde à une vitesse de 44100 Hz, ainsi que le programme Audacity.

L'épreuve a été programmée à l'aide de PRAAT (Boersma, Weenink, 2014) en respectant l'ordre d'apparition préalablement déterminé et en tenant compte d'un silence initial de 900 ms, d'un intervalle Inter-Stimulus de 500 ms, d'une seule répétition des séquences de trois stimuli, et d'une pause au bout de 12 séquences.

Du fait de la non-familiarisation des participants avec l'épreuve ABX, un essai a été réalisé afin que les participants sachent bien réaliser l'épreuve. L'essai a été effectué dans les mêmes conditions que celles mentionnées ci-dessus avec 5 stimuli de la base de données, dans des contextes consonantiques non-voisés et voisés.

Au commencement de l'épreuve, la consigne suivante apparaît : « Dites si le troisième mot est le même que le premier ou le deuxième ». En faisant click avec la souris, le participant active la présentation montrant deux fenêtres sur l'écran : « premier » et « deuxième ». Le participant doit donc choisir l'une des deux fenêtres selon que le troisième stimulus qu'il écoute est semblable au premier ou au deuxième. Au bout des 12 séquences la consigne de pause apparaît : « Vous pouvez faire une pause de quelques secondes si vous le souhaitez ». La consigne suivante indique au participant le terme de l'épreuve : « Vous avez terminé l'épreuve. Merci beaucoup d'avoir participé ». Les participants ont commencé par le bloc 1 dont les contextes consonantiques étaient non-voisés puis par le bloc 2, contextes consonantiques voisés.

3. Résultats

Pour l'ensemble des épreuves, le groupe 1 a obtenu un pourcentage de réussite de 95,5%, le groupe 2 de 97%, le groupe 3 de 96,5% et le groupe 4 de 95%. Les pourcentages élevés indiquent que les participants mexicains différencient les trois voyelles. Cependant les écarts types indiquent que seul le groupe 3 a de meilleurs résultats qui proviennent de différences individuelles ; les trois autres groupes ont des résultats assez similaires (tab. 5).

Tableau 5

Moyenne et écarts types des épreuves ABX par groupe

Groupe 1		Groupe 2		Groupe 3		Groupe 4	
pourcentage moyen	σ						
95,5	3,28	96,7	2,77	96,9	1,16	94,8	2,25

En ce qui concerne les résultats en lien avec le voisement et non-voisement des contextes consonantiques, la moyenne des pourcentages de réussite s'élève à 95,2% pour les consonnes non-voisées et à 96,7% pour les consonnes voisées. Néanmoins, les écarts types permettent de comparer les résultats et d'observer qu'ils sont plus stables avec σ : 2,78 pour les non-voisées et 2,02 pour les voisées.

Tableau 6

Résultats par groupe de l'épreuve ABX en contextes consonantiques non-voisés

Épreuve	Groupe	Pourcentage de réussite	Écart type
Contextes consonantiques non-voisés	1	94	4.24
	2	96	3.46
	3	97	1.15
	4	93	1.25

Tableau 7

Résultats par groupe de l'épreuve ABX en contextes consonantiques voisés

Épreuve	Groupe	Pourcentage de réussite	Écart type
Contextes consonantiques voisés	1	97	2.38
	2	98	2.21
	3	96	1.29
	4	97	2.75

Considérant la variable du voisement, les apprenants ont obtenu des résultats assez changeants lorsque les contextes consonantiques étaient non-voisés. De plus les écarts types indiquent que les résultats ne sont pas aussi stables d'un groupe à un autre, passant de 4.24 à 1.25 du groupe 1 au groupe 4 (tab. 6). Au contraire, les apprenants ont eu de meilleurs pourcentages de réussite au sein des contextes consonantiques voisés, ayant en outre des écarts types similaires, à l'exception du groupe 3 (tab. 7).

Lors des contextes consonantiques non-voisés, les pourcentages de réussite n'augmentent pas nécessairement en fonction du niveau des apprenants, toutefois les écarts types sont plus significatifs pour les groupes 3 et 4, phénomène qui ne se présente pas au sein des contextes consonantiques voisés (tab. 6 et 7).

4. Discussion

Selon les modèles présentés par Best et Flege : PAM (Perception Assimilation Model) et SLA (Speech Learning Model) (Best, Strange, 1992), les participants universitaires mexicains auraient dû avoir des résultats très inférieurs à ceux obtenus, montrant de plus une orientation récurrente vers la voyelle espagnole /e/. Partant du fait que la voyelle /e/ espagnole est similaire à la [e] française, il existe donc un rapport de deux voyelles non-natives pour une voyelle native, à savoir la voyelle /e/ espagnole et les voyelles [ɛ] et [ə] françaises. Le modèle de Best (1992), PAM, considère ce même rapport comme l'un des quatre types d'assimilation perceptuelle : *single category* (catégorie unique). Selon ce dernier, les deux voyelles non-natives devraient être orientées vers la voyelle existante en L1 et assimilée comme telle. Toutefois, les résultats de cette étude ne permettent pas de le prouver car les voyelles françaises [e], [ɛ] et [ə] ont été bien discriminées parmi les 4 groupes, malgré leurs différences de niveau, d'exposition et d'expérience, ne mettant donc pas en relief une diminution du degré d'assimilation à la L1. Cela rejoint les résultats de Gottfried (1984) selon lesquels les Américains francophones et non francophones ont obtenus des taux d'erreurs assez proches sur l'ensemble des tests.

Wode (Iruela, 2004) décrit néanmoins que lorsque des sons sont perçus comme différents et nouveaux, une nouvelle catégorie phonologique sera établie pourvu que l'exposition à la L2 soit suffisante. Or, dans le cas de cette étude, les participants avaient entre 28 et 112 heures d'étude de la langue française ; un nombre d'heures insuffisant pour affirmer que celui-ci a pu avoir une influence. De plus, les résultats sont proches les uns des autres, montrant que l'exposition n'a pas eu de prépondérance.

Les résultats de cette étude diffèrent donc des points de vue exprimés par les modèles cités : le *Speech Learning Model* de Flege, le *Language Perception* de

Wode, le *Perception Assimilation Model* de Best, pour au contraire s'approcher du modèle de Ewa Jacewicz (2002) : le *Lexical Contrast Hypothesis*. Celui-ci se base sur l'hypothèse que l'attention et la perception des apprenants de L2 se centrent sur les contrastes entre les voyelles de la L2 plus que sur les différences et similitudes des voyelles existantes en L1 et L2 (Jacewicz, 2002 : 329). Ce modèle soutient donc les résultats de cette étude quant au fait que les apprenants universitaires mexicains n'ont pas eu de majeure difficulté à distinguer les voyelles françaises [ɛ] et [ə] entre elles, malgré leur rapprochement au sein de l'espace acoustique des voyelles françaises.

Enfin, cette étude permet d'observer que les contextes consonantiques n'ont pas eu d'impact et par conséquent que la compétence perceptuelle des apprenants n'est pas déterminée par la variabilité du contexte, du moins pas dans le cas de mots isolés ouverts.

Ce travail mène à poursuivre les recherches sur les trois axes suivants : (a) d'un point de vue méthodologique (Gerrits, Shouten, 2004) : choisir une structure, monosyllabique fermée VC, avec les mêmes contextes consonantiques afin de corroborer la valeur de la place de la voyelle ainsi que sa durée, car le contexte CV pourrait favoriser la catégorisation perceptuelle des voyelles. En effet, au cours d'études en anglais américain (Gottfried, 1984) ces deux structures ont permis une meilleure identification de la voyelle ; cependant selon Rob Van Son (2001), il existe une différence entre les deux structures, même si l'auteur n'en a pour autant identifié l'origine ; et (b) analyser les erreurs, afin de confirmer que la compétence perceptuelle en L2 de segments discrets est basée sur la perception de contrastes vocaliques en L2.

5. Conclusion

D'une part, les résultats par groupe et par épreuve sont suffisamment significatifs pour affirmer que les participants universitaires mexicains ont discriminé les trois voyelles de manière précise sans les associer systématiquement à la voyelle espagnole /e/. De plus, les pourcentages élevés de réussite montrent que la perception de phonèmes CV : segments discrets et contrôlés, monosyllabiques ouverts, sont discriminés dès le niveau basique.

D'autre part, les tests ABX classés par bloc présentent de très bons résultats autant pour les contextes consonantiques non-voisés que voisés. Certes, les voyelles en contextes consonantiques voisés sont un peu mieux perçues, et l'écart type au sein de chaque groupe rejoint l'idée d'une plus grande stabilité perceptive. Cependant, il n'existe pas de telles différences entre les deux blocs qui permettent d'affirmer que les contextes consonantiques ont eu une influence quant à la discrimi-

mination des segments et donc des voyelles françaises [e], [ɛ] et [ə]. Il n'est donc pas possible d'établir un modèle consonantique récurrent qui favorise ou défavorise la perception des trois voyelles non-natives. Enfin, les participants ont aussi bien perçu les voyelles dans des contextes à la fois légaux et non-légaux : [v]*, [z]*, [ʃ]*, [ʒ]*, et dans des syllabes existantes ou non existantes en espagnol du Mexique telles que /ge/ et /ne/. Par conséquent, dans le cadre de cette étude, les contextes consonantiques ne représentent donc pas pour les apprenants universitaires mexicains une aide quant à la perception des voyelles françaises [e], [ɛ] et [ə].

Remerciements

Je remercie les étudiants de français langue étrangère de l'Université de Guanajuato qui ont participé aux tests, ainsi que les Dr. Sanaphre Villanueva et Velázquez Patiño pour leur collaboration au cours de cette étude.

Références

- Best Catherine T., Strange Winifred, 1992: "Effects of phonological and phonetic factors on cross-language perception of approximants". *Haskins Laboratories Status Report on Speech Research*, SR-109/110, 89—108.
- Boersma Paul, Weenink David, 2014: *Praat: doing phonetics by computer* [Computer program]. Version 5.3.85, retrieved 19 September 2014 from <http://www.praat.org/>.
- Escudero Paola, Vasiliev Polina, 2011: "Cross-language acoustic similarity predicts perceptual assimilation of Canadian English and Canadian French vowels". *Journal of the Acoustical Society of America*, **130**(5), 277—283.
- Flege James E., Mackay Ian R.A., 2004: "Perceiving vowels in a second language". *Studies in Second Language Acquisition*, **26**, 1—24.
- Gendrot Cédric, Adda-Decker Martine, 2004: « Analyses formantiques automatiques de voyelles orales : évidence de la réduction vocalique en langue française et allemande ». In : *Workshop : Modelisations pour l'IDentification des Langues (MIDL)*. Paris.
- Gerrits Ellen, Schouten M.E.H, 2004: "Categorical perception depends on the discrimination task". *Perception and Psychophysics*, **66**(35), 363—376.
- Gottfried Terry L., 1984: "Effects of consonant context on the perception of French vowels". *Journal of Phonetics*, **12**, 91—114.
- Iruela Agustín, 2004: *Adquisición y enseñanza de la pronunciación en lenguas extranjeras*. Published PhD's thesis, University of Barcelona.
- Jaciewicz Ewa, 2002: "The perception-production relationship in the acquisition of second language vowel contrasts". *Journal of Language and Linguistics*, **1**(3), 314—335.
- Levy Erika S., Strange Winifred, 2008: "Perception of French vowels by American English Adults with and without French language experience". *Journal of Phonetics* **36**, 141—157.

- Meunier Christine, Frenck-Mester Cheryl, Lelekov-Boissard Taïssia, Le Besne-rais Martine, 2003: "Production and perception of foreign vowels: Does the density of the system play a role?". In: *Proceedings of the 15th International Congress of Phonetic Sciences*, 723—726.
- Meunier Christine, Frenck-Mester Cheryl, Lelekov-Boissard Taïssia, Le Besne-rais Martine, 2004: « La perception des systèmes vocaliques étrangers : une étude inter-langues ». In : *Proceedings of Journées d'Études de la Parole*. Fes, Maroc, 1—4.
- Pallier Christophe, 2007: "Critical periods in language acquisition and language attrition". In: Barbara Köpke, Monika S. Schmid, Merel Keijzer, Susan Dostert, eds.: *Language Attrition: Theoretical perspectives*. Amsterdam: John Benjamins.
- Quilis Antonio, Esgueva Manuel, 1983: "Realización de los fonemas vocálicos españoles en posición fonética normal". In: Manuel Esgueva et Margarita Cantarero, eds.: *Estudios de fonética I*. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 137—252.
- Samper Padilla José Antonio, Troya Déniz Magnolia, 2001: "Valores formánticos de la /e/ en sílaba abierta en la norma culta de Las Palmas de Gran Canaria". In: *Estudios de fonética XI*. Universidad de Barcelona, 41—66.
- Strange Winifred, Verbrugg Robert R., 1976: "Consonant environment specifies vowel identity". *The Journal of the Acoustical Society of America*, **60**(1), 213—223.
- Strange Winifred, Bhon Ocke-Schwen, Trent Sonja A., Nishi Kanae, 2004: "Acoustic and perceptual similarity of North German and American English vowels". *Acoustical Society of America*, **115**(4), 1791—1807.
- Tench Paul, 2001: "An Applied Interlanguage Experiment into Phonological Misperceptions of Adults Learners". *International Journal of English Studies*, **1**(1), 257—276.
- Troubetzkoy Nikolái, 1939: *Principes de phonologie*. Paris: Librairie Klincksieck.
- Van Son Rob J.J.H., Pols Louis C.W., 2001: "Phoneme recognition as a function of task and context". In: *Proceedings of the Workshop on Speech Recognition as Pattern Classification*. Nijmegen, Netherlands, 25—30.

Xuelu Zhang

*Institut de Phonétique de Strasbourg,
EA1339- E.R. Parole et Cognition, LiLPa,
Maison Interuniversitaire des Sciences
de l'Homme -Alsace, Université de Strasbourg*

Rudolph Sock

*Institut de Phonétique de Strasbourg,
EA1339- E.R. Parole et Cognition, LiLPa,
Maison Interuniversitaire des Sciences
de l'Homme -Alsace, Université de Strasbourg,
Faculté des Lettres, Université Pavol Jozef Šafárik
Košice, Slovaquie*

Indices acoustiques des tons du chinois mandarin en voix normale et en voix chuchotée

Abstract

This paper presents an acoustic study which contributes to depicting the acoustic cues of Mandarin Chinese tones in whispered speech. By analysing modifications of the acoustic properties of the vowel /a/, we have found a correlation between the duration of vocalic segments and tones, in both normal and whispered voice. The durational differences among vowels which carry different tones are more noticeable in whispered voice than in normal voice. In addition, while observing intensity and formants trajectories, we have uncovered a curve pattern which highlights the relationship between tones, intensity and formants trajectories in whispered speech. This pattern suggests that vowel intensity and formants may carry tonal information in a coordinated manner.

Keywords

Lexical tone, perception, whispered voice, Mandarin Chinese, fundamental frequency, intensity, formants.

1. Introduction

Le chinois mandarin est une langue tonale, parlée actuellement par plus d'un milliard de locuteurs, dont la majorité se trouve en Chine continentale, à Taiwan et au Singapour.

Il est admis universellement que le mandarin possède quatre tons lexicaux. L'une des raisons qui justifie l'emploi de ces tons se trouve dans le fait que le mandarin repose sur un système monosyllabique : chaque syllabe correspond à plusieurs morphèmes ayant des significés différents, ex. : la syllabe /pa/ est potentiellement le signifiant phonémique de multiples morphèmes, et dans un énoncé, le ton qu'elle porte réduit le choix du signifié concerné.

À l'oral, la compréhension du mandarin s'appuie énormément sur les indices fournis par des structures syntaxiques et des paramètres segmentaux et suprasegmentaux¹. Le ton est l'un des indices suprasegmentaux à fonction distinctive lexicale permettant de produire le sens lexical. Prenons de nouveau pour exemple la syllabe /pa/ : au ton 1, /pā/ signifie « huit » ; au ton 2, /pá/ signifie « retirer » ; au ton 3, /pǎ/ signifie « tenir » ; et au ton 4, /pà/ signifie « papa ».

2. Système tonal du mandarin

Un ton se produit et se fait percevoir principalement à travers la hauteur de la voix. Du point de vue phonétique, il existe deux aspects acoustiques principaux dans la réalisation des tons. Le premier aspect est le registre de la hauteur de la voix : en thaï, par exemple, les trois tons réalisés respectivement par des contours mélodiques plats dans un registre haut, dans un registre moyen et dans un registre bas permettent de distinguer des mots à travers différents registres musicaux de leurs référents sonores. Le deuxième aspect est le parcours mélodique, qui implique donc la variation (ou la maintenance) de la hauteur de la voix à l'intérieur d'une syllabe. En japonais, un contour mélodique montant et un contour mélodique descendant peuvent mettre en évidence la distinction des signifiés lexicaux qui partagent les mêmes signifiants phonémiques. Ces deux aspects ne sont pas exclusifs l'un de l'autre. Dans la perception de nombreuses langues, il convient de tenir compte de ces deux aspects. Tel est le cas du chinois mandarin.

Dans le système phonologique du mandarin, les voyelles apparaissent comme les « noyaux » des structures syllabiques, et sont porteuses de la tonalité. Ainsi, dans cette recherche, les propriétés acoustiques des segments vocaliques seront nos cibles analytiques.

Le mandarin connaît quatre tonèmes définis par quatre types de contours mélodiques couvrant cinq registres, comme dans la figure 1 (Chao, 1930). Cette méthode descriptive divise le cadre sonore de la hauteur de la voix dans la réalisation des tons, en cinq parties numérotées de 1 (la plus basse) à 5 (la plus haute). À l'intérieur de ce cadre :

- le premier tonème se présente par une voix plate, maintenue à la hauteur 5,
- le deuxième tonème se présente par une mélodie montante de 3 à 5,

¹ Est suprasegmental un trait qui ne peut pas être identifié par opposition paradigmatique mais seulement par contraste syntagmatique, c'est-à-dire par comparaison avec un autre qui précède ou qui suit dans la séquence : « [...] les traits suprasegmentaux sont des traits dont la fonction contrastive dans la séquence temporelle n'est pas fondée sur la qualité phonétique de segments individuels. (t.p.n.) » (Lehiste, 1970 : 1—3).

- le troisième tonème se présente par une mélodie qui descend de 2 à 1, puis remonte à 4,
- le quatrième tonème se présente par une chute de la hauteur de la voix, de 5 jusqu'à 1.

Dans la figure 1 se trouve aussi un tableau de référence de ces registres par rapport aux notes de musique.

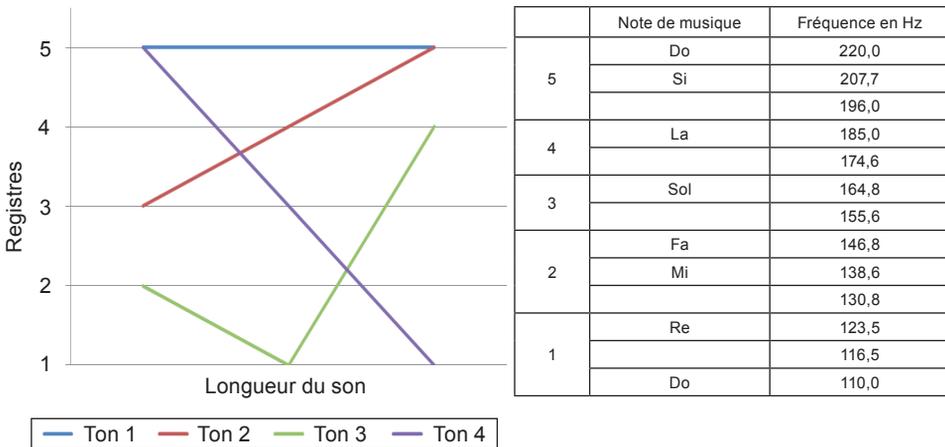


Figure 1. Les contours mélodiques et registres des tonèmes du mandarin (à gauche) et les cinq partitions du système tonal du mandarin (à droite) de Chao (1930)

Pour réaliser un tonème du mandarin, le parcours de la hauteur de la voix s'étend d'un registre à l'autre (sauf au premier ton) et établit ainsi un contraste entre les registres en respectant leurs frontières. Les registres sont également en contraste au niveau inter-tonal. Les cadres musicaux qu'ils définissent ne sont pas relativisés par l'existence des parcours présumés de la voix, mais par la différence physiologique inter-individuelle.

3. La perception de la tonalité en voix normale et en voix chuchotée

Lorsqu'on produit une voyelle en voix normale, les plis vocaux situés au niveau du larynx sont en contact complet l'un avec l'autre et vibrent de manière périodique sous la pression du flux d'air d'origine sous-glottique. L'onde acoustique, résultante de cette vibration glottique, parcourt un trajet dans l'espace supraglottique, dont la forme et le volume sont définis par l'état physique des organes articulatoires. Le segment vocalique que l'on perçoit contient donc plusieurs zones de fréquences, où

les harmoniques sont les plus intenses, soit celles qu'on appelle « les formants ». Parmi ces formants, ce qui est souvent le plus intense, contenant les fréquences les plus basses, s'appelle « la fréquence fondamentale » (F0). Elle reflète principalement l'activité vibratoire des plis vocaux. D'autres formants contenant des fréquences plus hautes sont liés non seulement à la vibration glottique mais aussi à l'état de la cavité supraglottique.

En voix normale, bien que la F0 soit la référence principale dans la perception de la tonalité (Howie, 1976), il est prouvé que d'autres paramètres acoustiques portent également des informations perceptibles sur la tonalité concernée, à tel point que l'activité vibratoire des plis vocaux n'est pas indispensable pour la compréhension même dans une langue tonale (Sege rbäck, 1965). La durée du segment, par exemple, varie selon la tonalité dans certains contextes et cette variation est significative pour la perception de la tonalité (Blicher *et al.*, 1990). De plus, la trajectoire de l'intensité est corrélée à la F0 et fournit également des informations sur la tonalité (Whalen *et al.*, 1992). En revanche, la qualité vocalique est censée ne pas influencer de manière systématique le jugement de la tonalité perçue (Tseng *et al.*, 1986 ; Massaro *et al.*, 1983).

En voix chuchotée, nous constatons plusieurs faits : tout d'abord, la glotte n'est pas complètement fermée, les plis vocaux sont proches l'un de l'autre dans la partie antérieure et sont écartées dans la partie postérieure. Quant au flux d'air sous-glottique, il traverse la partie ouverte et provoque un son bruité : l'aspiration. L'onde acoustique résultant d'une voix chuchotée perd la F0 et quelque part sa périodicité vibratoire, tandis que d'autres formants persistent malgré les fréquences déconcentrées à l'intérieur de chaque formant.

Pour des causes aérodynamiques, l'onde acoustique en voix chuchotée a une intensité plus faible que celle en voix normale, avec un décalage d'environ 20 dB. Malgré ce fait, la trajectoire de l'intensité est quand même considérée comme importante dans la perception du pitch en voix chuchotée, à tel point qu'il remplace le contour mélodique (Pike, 1950). De plus, une différence physique entre voix chuchotée et voix normale existe au niveau supraglottique. La forme de l'espace supraglottique est modifiée en voix chuchotée par rapport à celle en voix normale. Cette modification spatiale a lieu non seulement sur le segment potentiellement voisé mais aussi sur toute la réalisation du logatome (Crevier-Buchman *et al.*, 2008). Il est logique d'en déduire que chez le même locuteur, la structure formantique de la même voyelle est modifiée en voix chuchotée (Higashikawa *et al.*, 1996 ; Tartter, 1991) par rapport à la voix normale. Quant à la contribution à la perception de cette modification spectrale, le déplacement des formants à des hautes fréquences vers le haut, tels le F3 et le F4 (Meyer-Eppler, 1957 ; Fónagy, 1969), est considéré comme indiquant une courbe mélodique montante.

4. Hypothèse

En voix chuchotée, vu l'absence des contours mélodiques réalisés par la variation de F_0 , nous supposons qu'il y a deux types de stratégies dans les modifications de propriétés acoustiques des segments vocaliques pour rappeler la tonalité : le segment peut conserver la même qualité en voix chuchotée par rapport à la voix normale (sauf la F_0), à condition qu'en voix normale, d'autres paramètres acoustiques suggèrent la tonalité concernée de manière indépendante de la trajectoire de la F_0 . Au cas où les corrélations entre la F_0 et d'autres paramètres acoustiques en voix normale ne sont pas en fonction de tonèmes, on suppose que la qualité du segment vocalique peut être modifiée sans référence obligatoire à celle de la voix normale, mais toujours en fonction de la tonalité.

Nous tenterons, à travers cette recherche, de découvrir sur quel type de stratégie s'appuieront les indices acoustiques de la tonalité en voix chuchotée. Toutefois, nous n'excluons pas la possibilité que ces méthodologies soient toutes deux employées pour maximaliser l'effet compensatoire.

5. Protocole expérimental

Cette recherche repose sur l'analyse de données acoustiques recueillies dans une expérience de production lancée en mars 2013 à Beijing, en Chine. 13 locutrices d'origine chinoise qui maîtrisent parfaitement le mandarin ont pris part à l'expérience. Nous avons pris un corpus contenant 4 phrases en mandarin, chacune portant la syllabe /pa/ avec l'un des quatre tons dans un contexte phonétique identique. Les contextes syntaxiques et sémantiques ne donnaient aucun indice sur le sens des mots auxquels réfèrent les syllabes cibles. Chaque locutrice a produit 10 répétitions de ce corpus, en voix normale et en voix chuchotée. L'enregistrement des voix des locutrices a été réalisé dans un environnement silencieux, avec un enregistreur Marantz Professional© PMD661 et un microphone Sennheiser e845 S®. Le recueil des données a été réalisé sur le logiciel PRAAT.

6. Résultats

Dans le but d'étudier les rapports entre les évolutions des paramètres acoustiques, nous avons pris des mesures de la F_0 , de l'intensité ainsi que des premiers

quatre formants du début, du milieu et de la fin de chaque segment vocalique en question. Nous avons également pris en compte le paramètre temporel.

6.1. Les trajectoires de la F0

Nous fondons toute l'analyse comparative des données sur les rapports entre la hauteur de la voix (F0) et d'autres paramètres acoustiques. La figure 2 montre l'évolution de F0 des quatre tons à l'intérieur de chaque segment vocalique. En comparant les trajectoires de la F0, nous considérons que les réalisations des tonèmes ont eu lieu dans deux zones de registres : dans la zone de registres hauts se produisent le ton 1 et le ton 3, tandis que dans la zone de registres bas se produisent le ton 2 et le ton 3. Et nous supposons qu'en voix chuchotée, une telle séparation des deux zones se trouvera aux trajectoires des autres paramètres acoustiques afin de rappeler acoustiquement les contours mélodiques des tonèmes.

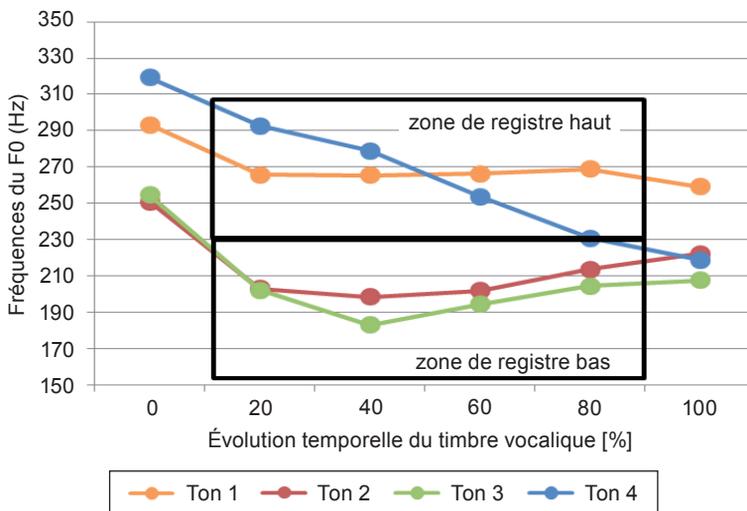


Figure 2. L'évolution de F0 sur l'axe temporel pour les quatre tons

6.2. Les durées vocaliques

Les résultats des durées de /a/ en voix normale et en voix chuchotée sont résumés dans la figure 3. Dans les deux graphiques, les axes verticaux indiquent la longueur du segment vocalique en milliseconde (ms), et sur les axes horizontaux est indiquée la durée en moyenne des quatre tonèmes.

En comparant les durées des deux modes de voix, une tendance générale de variation nous interpelle : en voix normale, les segments du ton 2 sont les plus

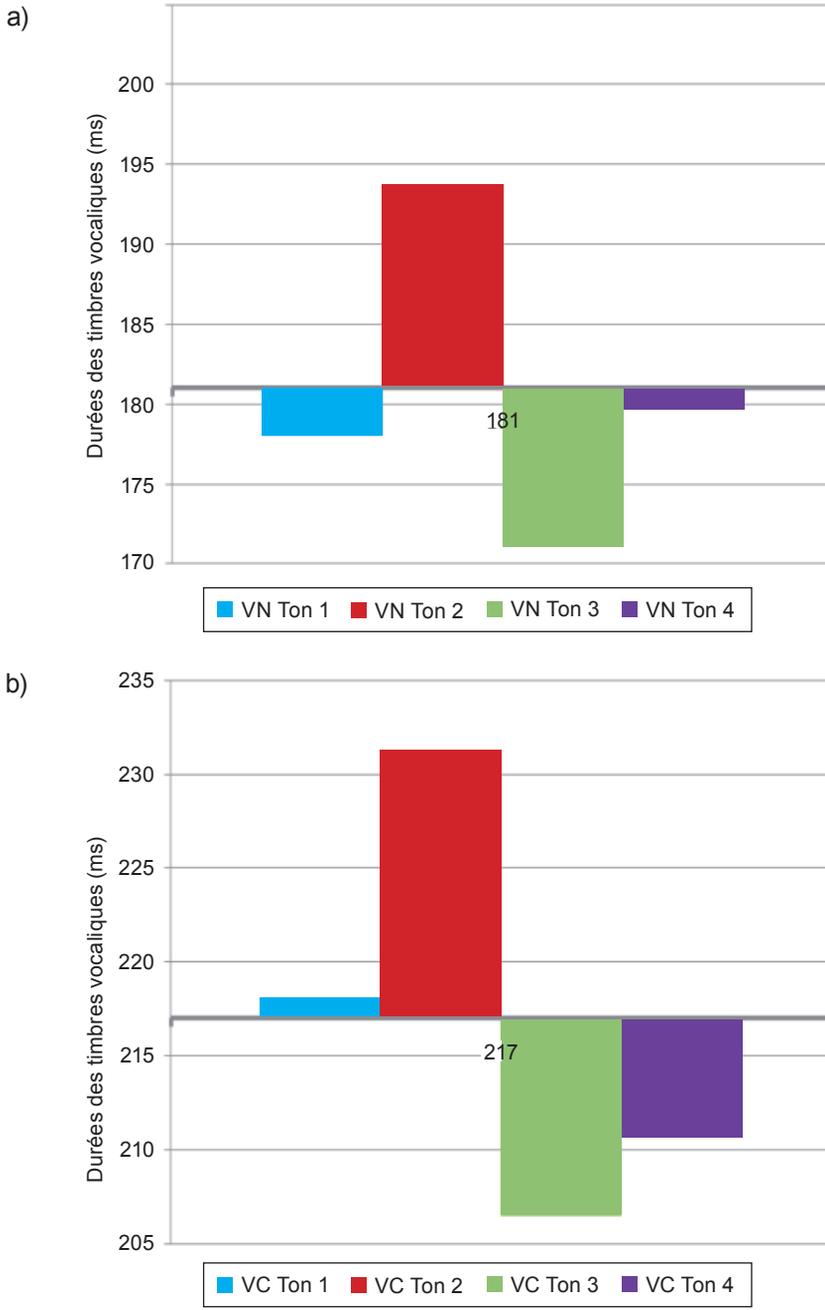


Figure 3. Durées des segments vocaliques portant quatre tons en voix : **a** — normale, **b** — chuchotée

prolongés, tandis que ceux du ton 3 sont les plus brefs. En voix chuchotée, les segments vocaliques sont tous plus prolongés par rapport à la voix normale, mais les deux pôles de durée persistent en voix chuchotée.

Les segments du ton 1 et du ton 4 ont des durées moyennes, quel que soit le mode de la voix. Cependant, la différence de durée entre ces deux tons n'est pas significative en voix normale, mais elle devient plus importante en voix chuchotée.

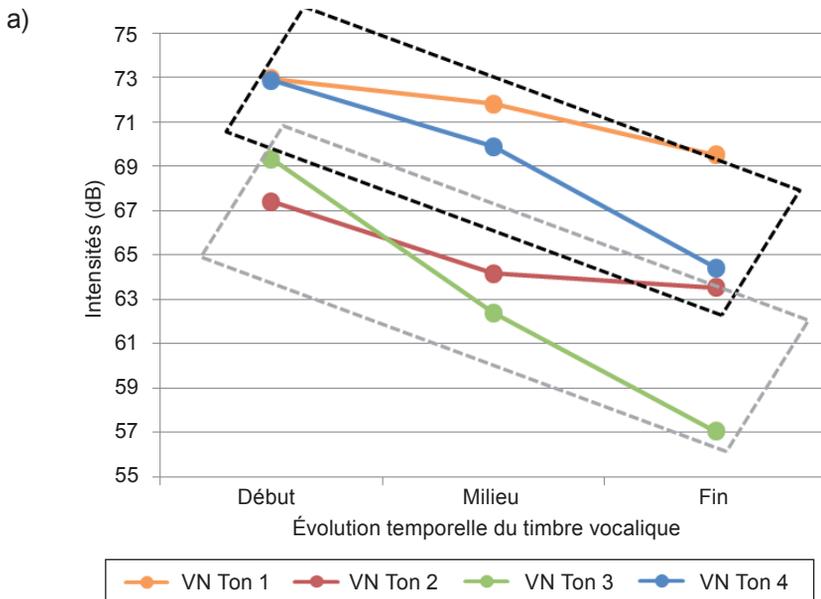
6.3. Les trajectoires de l'intensité

La figure 4 illustre les trajectoires de l'intensité en fonction des tonèmes sur un plan intensité (dB)-temps (ms). Dans le graphique (a), on peut observer une divergence de ces trajectoires dans deux zones d'intensité, l'une plus forte que l'autre, rappelant le cas des trajectoires de la F0.

Les tons hauts, soit le ton 1 et le ton 4, causent des trajectoires de l'intensité dans la zone d'intensité plus forte. Les tons bas, soit le ton 2 et le ton 3, entraînent des trajectoires de l'intensité dans la zone d'intensité plus faible.

À l'intérieur de chaque zone, le décalage entre les deux trajectoires est faible au début du segment. Mais à la fin du segment, il arrive au maximum.

Dans le graphique (b) qui illustre le cas en voix chuchotée, les deux zones d'intensité couvertes par les trajectoires persistent, mais se chevauchent en grande partie. À l'intérieur de chaque zone, la hiérarchie des trajectoires est maintenue, tandis que le décalage entre les deux trajectoires devient moins important.



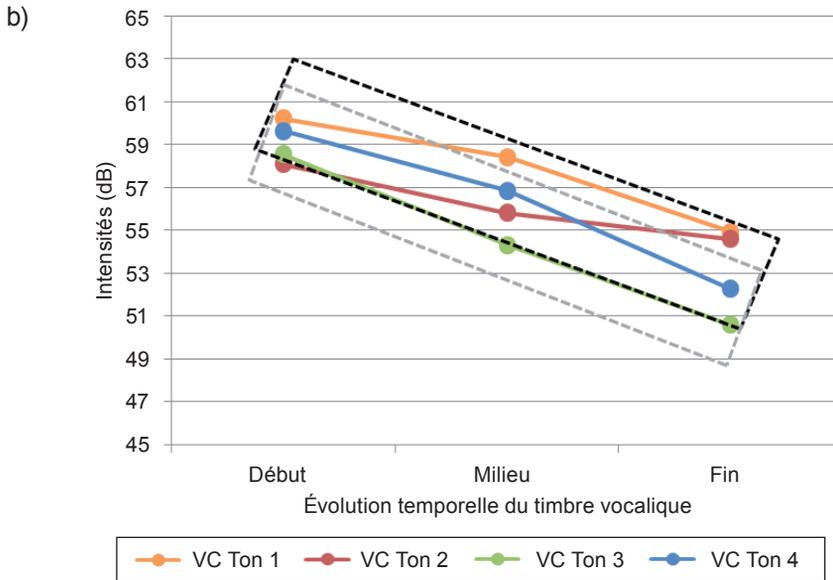


Figure 4. Trajectoires de l'intensité des quatre tons en voix: **a** — normale, **b** — chuchotée

6.4. Les spectres formantiques

— F1

En tant que formant le plus intense après la F0, et donc le plus proche de cette dernière, le F1 est souvent considéré comme une référence importante pour juger de la hauteur de la voix. Pourtant, la figure 5 illustre les trajectoires du F1 de /a/ en fonction des tonèmes sur le plan fréquence (Hz)-temps (ms) et montre que ce formant fournit probablement peu d'indices sur la tonalité en voix chuchotée.

Dans le graphique (a), nous observons une hiérarchie sur l'axe fréquentiel entre les trajectoires du F1 pour les quatre tons en voix normale. Malgré les croisements provoqués par un changement de registre qui survient au niveau des trajectoires de la F0 et de l'intensité, les trajectoires du F1 aux quatre tons ne connaissent aucun croisement entre elles.

La trajectoire du F1 du ton 3, qui a la F0 la plus basse, se situe la plus haute dans la hiérarchie fréquentielle, suivie par la trajectoire du F1 du ton 2. Les trajectoires du F1 des tons hauts, soit le ton 1 et le ton 4, se trouvent en bas dans la hiérarchie, avec celle du ton 1 la plus basse. Cette hiérarchie est l'inverse de celle des trajectoires de l'intensité.

Dans le graphique (b), nous observons des chevauchements entre les trajectoires. La hiérarchie fréquentielle n'est plus respectée et les différences fréquentielles entre les trajectoires sont faibles.

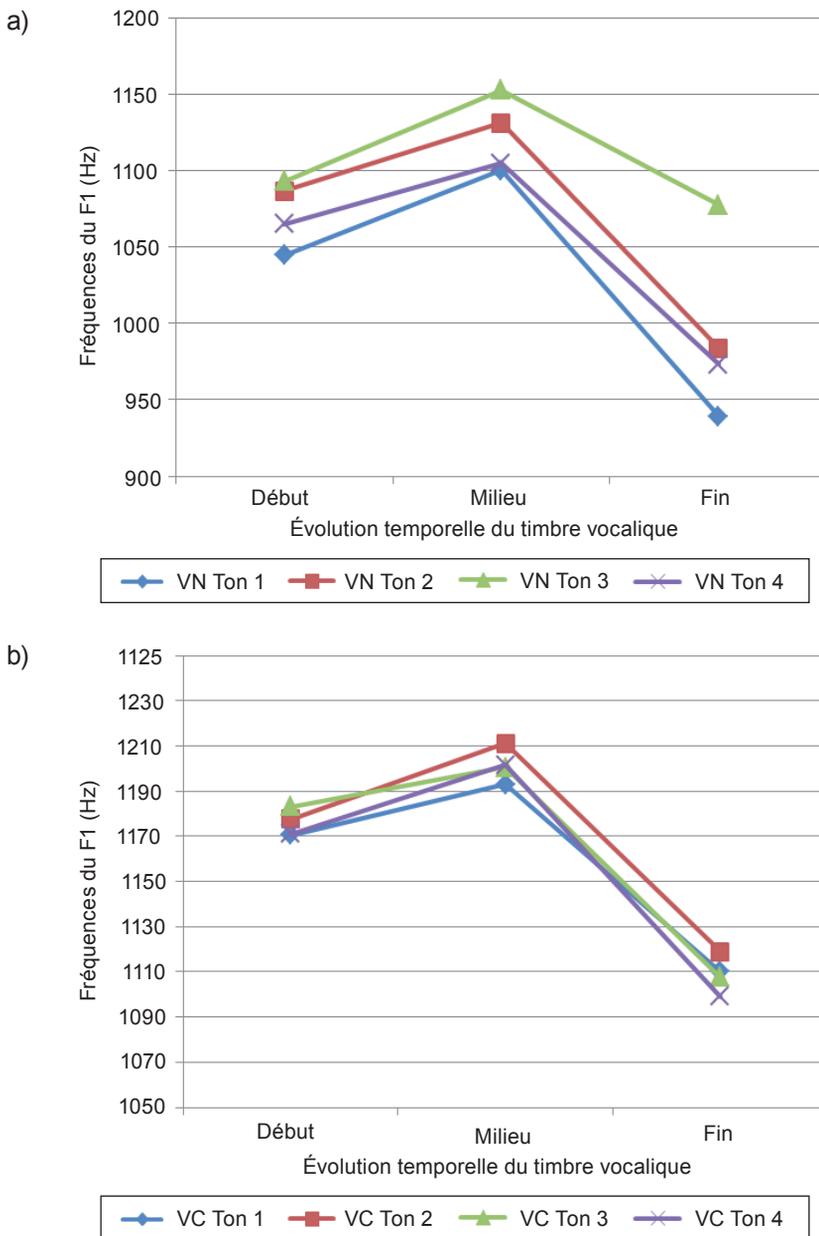
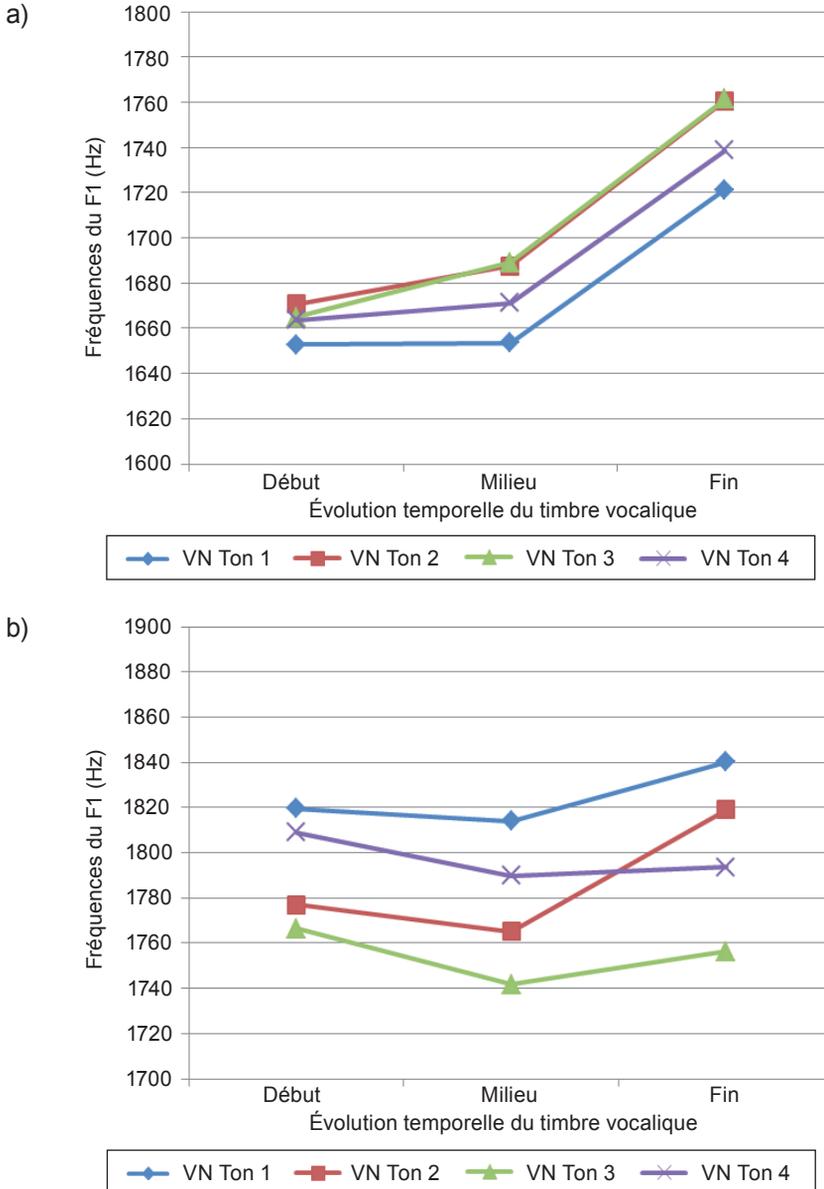


Figure 5. Trajectoires du F1 de /a/ aux quatre tons en voix : **a** — normale, **b** — chuchotée

— F2

Pour ce qui est des valeurs du F2, nous les résumons dans la figure 6. Et nous avons observé les trajectoires aux quatre tons en parallèle en parole normale.



Les trajectoires du F2 du ton 2 et du ton 3 se chevauchent, se situant plus haut dans la hiérarchie fréquentielle, suivies par celle du ton 4. La trajectoire du F2 du ton 1 se trouve la plus basse sur l'axe fréquentiel. Entre les trajectoires voisines, le décalage est maintenu à 20 Hz.

Dans le graphique (b), contrairement au cas de la voix normale, les trajectoires du ton 2 et du ton 3 en voix chuchotée se limitent dans une zone plus basse (celui du ton 3 au plus bas) sur l'axe fréquentiel, sauf à la fin du segment ; et celles du ton 1 (la plus haute) et du ton 4 se situent dans une zone plus haute. Cette division en zones rappelle les trajectoires de la F0 et de l'intensité.

À l'intérieur de chaque zone, le décalage entre les deux trajectoires est faible (environ 10 Hz) au début du segment, mais il augmente et arrive au sommet à la fin du segment (entre 50—60 Hz).

— F3

La hiérarchie fréquentielle des trajectoires s'opère également au niveau du troisième formant, comme le montrent les graphiques de la figure 7.

En voix normale (voir le graphique (a)), il est toujours possible de séparer deux zones de fréquences contenant respectivement les trajectoires aux tons hauts et les trajectoires aux tons bas.

À l'intérieur de la zone de fréquences plus hautes, la trajectoire du F3 du ton 1 se situe au plus haut, en gardant un décalage d'au moins 50 Hz par rapport à la trajectoire du ton 4. À l'intérieur de la zone de fréquences plus basses, la trajectoire du ton 2 se situe au plus bas, en parallèle avec celle du ton 3, avec un décalage de 20 Hz.

Dans le graphique (b), les trajectoires du F3 de la voix chuchotée se distribuent toujours dans deux zones de fréquences. Comme dans le cas du F2 en voix chuchotée et celui de l'intensité, dans la zone contenant des fréquences plus hautes se trouvent les trajectoires du ton 1 (plus haute) et du ton 2 (plus basse) ; dans la zone de fréquences plus basse se trouvent les trajectoires du ton 2 (plus haute sauf au début du segment) et du ton 3 (plus basse).

À l'intérieur de chaque zone, les deux trajectoires des tons débutent avec peu de différences dans les valeurs fréquentielles et enregistrent un décalage croissant entre eux sur tout le long du segment vocalique.

— F4

Bien que le F4 contienne des fréquences hautes peu perceptibles à l'oreille, nous avons étudié les trajectoires de ce formant en considérant son importance en voix chuchotée.

Le graphique (a) de la figure 8 illustre les trajectoires du F4 en voix normale. Les trajectoires du ton 1 et du ton 2 se trouvent dans une zone plus haute sur l'axe fréquentiel, tandis que celles du ton 3 et du ton 4 se situent dans une zone basse (sauf la trajectoire du ton 3 qui débute dans la zone de fréquences plus hautes). La hiérarchie n'est pas clairement définie, puisque les trajectoires du F4 se croisent à un moment.

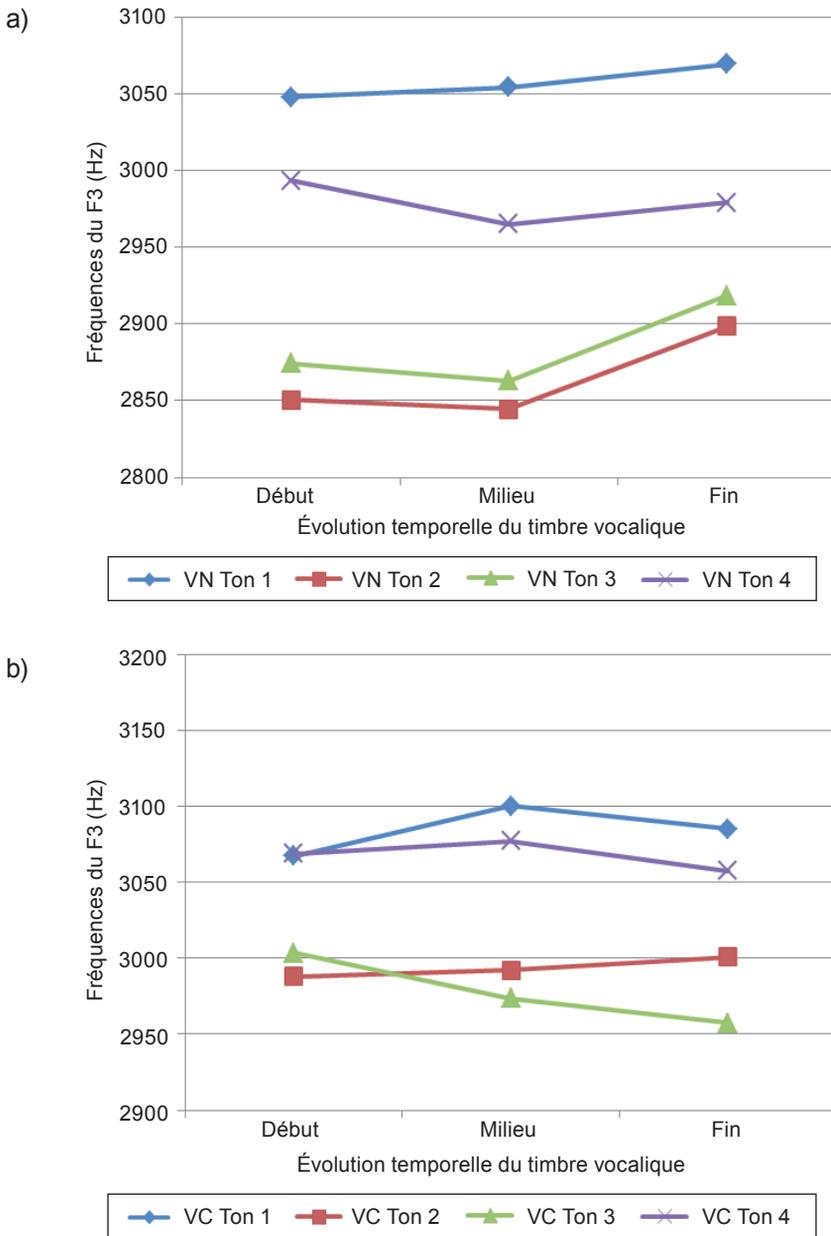


Figure 7. Trajectoires du F3 de /a/ aux quatre tons en voix : **a** — normale, **b** — chuchotée

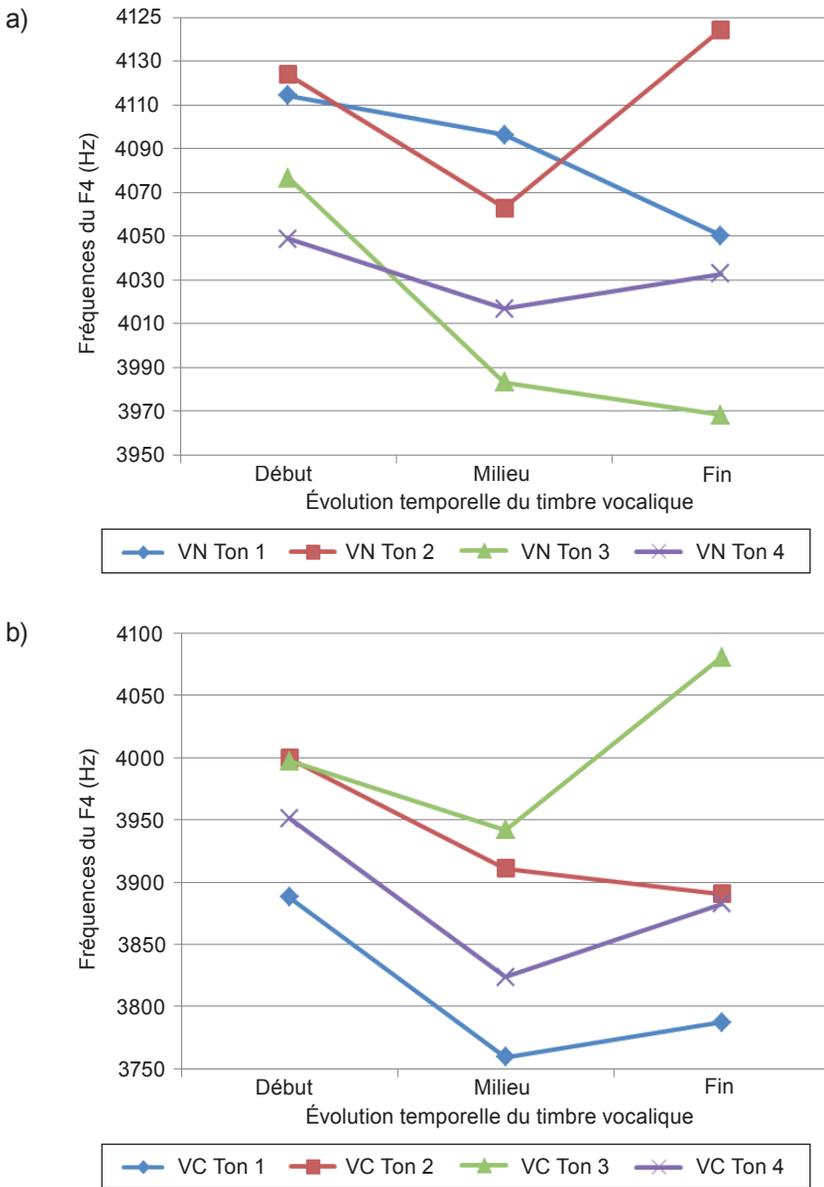


Figure 8. Trajectoires du F4 de /a/ aux quatre tons en voix : a — normale, b — chuchotée

Au début du segment vocalique, la trajectoire du ton 1 et celle du ton 2 sont proches, à des valeurs fréquentielles plus hautes, suivies par la trajectoire du ton 3. Cependant, à la fin du segment, nous observons de nouveau un décalage élargi (par rapport à ceux dans d'autres phases temporelles) entre les trajectoires des deux tons dans la même zone, 100 Hz entre le ton 1 et le ton 2, et 60 Hz entre le ton 3 et le ton 4.

Dans le graphique (b), nous observons que la zone de fréquences plus hautes est occupée de nouveau par les trajectoires du ton 2 (plus basse) et du ton 3 (plus haute), et que la zone de fréquences plus basses est occupée par les trajectoires du ton 1 (plus haute) et du ton 4 (plus basse) ; excepté la trajectoire du ton 4 qui débute dans la zone plus haute. Le décalage entre les deux trajectoires à l'intérieur de la zone s'accroît graduellement tout le long du segment vocalique. À la fin du segment, le décalage au niveau du F4 entre le ton 2 et le ton 3 arrive à 200 Hz et celui entre le ton 1 et le ton 4 arrive à 100 Hz.

7. Discussion générale

Dans nos analyses, nous avons étudié les trajectoires de la F0 en voix normale en tant que repère principal. Et pour mettre au jour des indices, nous avons choisi les durées des segments vocaliques, les trajectoires de l'intensité et des quatre premiers formants en tant que paramètres acoustiques cibles.

Dans l'observation des trajectoires de la F0 des quatre tonèmes, nous avons défini deux zones de registres couvertes par la F0. Dans la zone de fréquences hautes se situent les trajectoires du ton 1 et du ton 4, tandis que dans la zone de fréquences basses se situent les trajectoires du ton 2 et du ton 3. Malgré les différents types de contours mélodiques en fonction des tonèmes, les trajectoires de la F0 ne connaissent pas de croissance entre les deux zones.

Nous avons comparé également les durées vocaliques en voix normale et en voix chuchotée. La tonalité exerce effectivement une influence sur la durée du segment vocalique, quel que soit le mode de la voix.

En voix normale, les segments du ton 2 sont les plus prolongés, tandis que les segments du ton 3 sont les plus brefs. Les segments du ton 1 et du ton 4 ont des durées proches du niveau moyen.

En voix chuchotée, cette tendance a été maintenue avec tous les segments vocaliques qui sont plus prolongés par rapport à la voix normale. Pourtant, les différences de durée provoquées par les tonèmes sont devenues plus importantes. Nous supposons ainsi qu'en voix chuchotée, la durée du segment vocalique occupe une place significative dans la perception de la tonalité. Lorsque la F0 est absente, c'est la durée qui prendra le relais ; elle devient de ce fait plus perceptible.

Dans l'observation des trajectoires de l'intensité des segments vocaliques en voix normale, au lieu de trouver des tracés similaires à ceux de la F0, nous avons reconnu la séparation des deux zones sur l'axe de l'intensité acoustique. Les deux zones d'intensité ont été contrastées tout le long du segment vocalique. Dans la zone d'intensité la plus forte se situent les trajectoires du ton 1 et du ton 4, tandis que dans la zone d'intensité la plus faible se situent les trajectoires du ton 2 et du

ton 3. À l'intérieur de chaque zone, le décalage entre les deux trajectoires augmente par rapport à l'évolution temporelle du segment vocalique.

Pourtant, en voix chuchotée, l'intensité du segment devient faible par rapport à la voix normale. Les deux zones couvertes par les trajectoires se croisent en grande partie, et à l'intérieur de chaque zone, le décalage entre les trajectoires est devenu moins important.

En conclusion, nous supposons qu'au niveau de l'intensité, la trajectoire, ainsi que la zone d'intensité qu'elle occupe, portent des informations sur la tonalité. Cependant, en voix chuchotée, leur efficacité en tant qu'indicateur de la tonalité est réduite. En prenant en compte les modifications de durées vocaliques mentionnées ci-dessus, cet affaiblissement de l'efficacité de l'intensité est probablement à un tel point que la référence à d'autres paramètres acoustiques devient nécessaire pour la distinction de la tonalité.

Nous avons également tenté de trouver des indices sur la tonalité dans les spectres formantiques. En voix normale, nous avons observé des hiérarchies fréquentielles des trajectoires formantiques. Quant aux trajectoires du F1 et du F2, celles du ton 2 et du ton 3 se situent plus haut que celles du ton 1 et du ton 4 sur l'échelle fréquentielle. Concernant les trajectoires du F3, le cas est inversé. Et pour les trajectoires du F4, celles du ton 1 et du ton 2 se situent plus haut que celles du ton 3 et du ton 4. Nous pouvons en conclure qu'en voix normale, la séparation des deux zones existe dans les hiérarchies des trajectoires formantiques, mais à l'intérieur des zones, la divergence des trajectoires est moins régulière et difficile à généraliser.

En revanche, en voix chuchotée, les trajectoires du F1 des quatre tons se chevauchent en grande partie. Nous ne considérons donc pas le F1 comme un paramètre important dans la distinction de la tonalité. Quant aux F2 et F3, la séparation des zones apparaît : les trajectoires formantiques du ton 1 et du ton 4 se situent dans une zone plus haute sur l'échelle fréquentielle (le ton 1 plus haut et le ton 4 plus bas), tandis que celles du ton 2 et du ton 3 se trouvent dans une zone plus basse (le ton 2 plus haut et le ton 3 plus bas). Concernant le F4, la séparation des zones persiste, mais cette hiérarchie est inversée. En général, la divergence des trajectoires à l'intérieur de chaque zone est régulière : les deux débutent souvent avec des valeurs similaires et le décalage entre elles augmente par rapport à l'évolution temporelle du segment vocalique.

Malgré la persistance des hiérarchies fréquentielles, les décalages entre les trajectoires formantiques en voix chuchotée sont quantitativement faibles et d'après nous, ne sont pas pertinents en tant qu'indices acoustiques perceptibles sur la tonalité. Pourtant, nous supposons que la séparation des zones parmi les trajectoires, ainsi que la régularité de divergence des trajectoires à l'intérieur de chaque zone, sont liées à des gestes d'ajustements articulatoires en fonction des tonèmes. Ainsi, nous avons déduit un pattern de modifications de paramètres acoustiques en fonction des tonèmes chuchotés, comme dans la figure 9.

Ce pattern inclut la séparation répétitive de deux zones de l'intensité et des formants, ainsi que la divergence des trajectoires de ces paramètres à l'intérieur de chaque zone. Les tons hauts (le ton 1 et le ton 4) se trouvent dans la même zone, tandis que les tons bas (le ton 2 et le ton 3) sont répartis dans l'autre zone. Ce pattern s'adapte à la description des modifications de la majorité des paramètres acoustiques en voix chuchotée (sauf celles du F1, cf. le graphique (b) dans la figure 5). En voix normale, ce pattern s'adapte également à la description des variations de l'intensité et à celle du F1. Sur les formants à des fréquences plus hautes, ce pattern s'adapte moins aisément.

Ce pattern est axé sur le contraste des valeurs du paramètre cible au début et à la fin du segment vocalique. Au début des segments, les paramètres acoustiques se distinguent déjà au niveau de l'intensité et des formants, en séparant deux zones en fonction des tons hauts (le ton 1 et le ton 4) des tons bas (le ton 2 et le ton 3). À la fin du segment, le décalage entre les deux trajectoires à l'intérieur de chaque zone se maximalise.

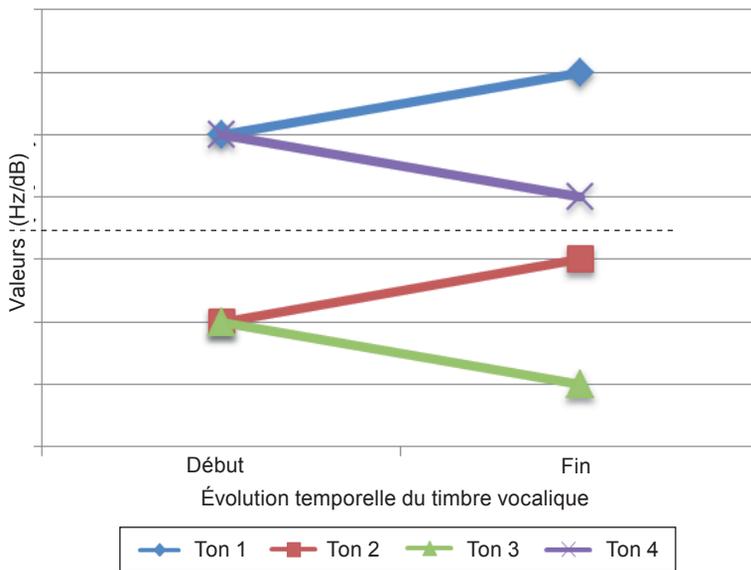


Figure 9. Pattern de l'évolution des formants / de l'intensité

Ces deux phases de distinction reflètent, d'après nous, des modifications articulaires à deux phases. Cette hypothèse reste à vérifier par des expériences articulaires. Mais elle est fondée sur le fait que ce pattern acoustique possède une certaine flexibilité, probablement à cause de son origine articulaire, ex. : en voix chuchotée, l'ordre de la hiérarchie fréquentielle entre les trajectoires du F4 est inversé par rapport à celles des autres paramètres. De plus, en voix chuchotée, nous avons observé que sur l'axe du F2, la trajectoire du ton 2 s'était éloignée autant de la

trajectoire du ton 3 qui partageait la zone de fréquences basses que de la première, et était entrée dans la zone de fréquences plus hautes à la fin du segment vocalique (*cf.* le graphique (b) dans la figure 6). Également, sur l'axe du F4, la trajectoire du ton 4 garde un certain décalage avec celle du ton 1, avec laquelle cette première partage la zone de fréquences basses, et est entrée dans la zone de fréquences hautes au début du segment vocalique (*cf.* le graphique (b) dans la figure 8).

Nous interprétons ces deux cas des travers entre les zones comme des témoins d'une fonction combinatoire des deux phases de distinction : à condition qu'une hiérarchie fréquentielle soit établie entre les trajectoires et sans le souci de croisement qui trouble cette hiérarchie, les trajectoires des paramètres débutent sans respecter strictement les limites des zones, mais doivent les respecter à la fin du segment vocalique, ou ils peuvent débuter dans deux zones différentes, comme convenu, mais terminent sans se limiter à leurs zones. Au niveau acoustique, la distinction de la tonalité prend les informations de ces deux phases en compte, également de celles de la séparation des zones qui concerne tout le segment vocalique.

Pour assurer la pertinence du pattern global, les deux zones doivent maintenir un contraste entre elles. Un cas exceptionnel se trouve dans l'intensité en voix chuchotée, où les trajectoires correspondent à notre pattern global mais où les zones se croisent en grande partie. Nous en concluons ainsi que la séparation des zones dans ce pattern est probablement réalisée par un autre type d'ajustements articulatoires que celui relatif aux deux phases de distinction entre les trajectoires mentionnées ci-dessus. Les deux types d'ajustement articulatoires sont indépendants l'un de l'autre, mais contribuent au même objectif acoustique de manière conjointe.

8. Conclusion

Nous avons comparé les propriétés acoustiques des segments de /a/ aux quatre tonèmes du mandarin dans le même environnement phonétique en voix normale et en voix chuchotée.

La durée du segment vocalique en voix chuchotée est supposée être plus perceptible qu'en voix normale. La stratégie utilisée est la suivante : pour garder la distinction entre les différents tons en l'absence de la sonorité, la durée du timbre vocalique en voix chuchotée reflète l'influence du tonème sur elle, tout en la mettant en évidence.

Dépourvu de la sonorité, les tonèmes ne peuvent pas garder leurs traits distinctifs qu'ils possèdent en voix normale ; pour pallier ce déficit, l'intensité et les formants des segments vocaliques chuchotés emploient une autre stratégie : ils respectent un pattern contenant une séparation des deux zones et une hiérarchie en

fonction des tonèmes parmi les trajectoires. Les trajectoires du F1 de /a/ chuchotées n’y correspondent pourtant pas.

Bien que les différences entre les trajectoires de l’intensité et des formants des quatre tons soient quantitativement faibles, elles révèlent, d’après nous, des gestes d’ajustement articulatoire à différents niveaux.

En général, en voix chuchotée, la capacité d’indiquer la tonalité de l’intensité est réduite. Mais la découverte de ce pattern nous révèle que la coordination entre l’intensité et les formants occupe une place importante dans la perception de la tonalité.

9. Perspectives

Nous exploiterons ultérieurement nos données acoustiques de la même expérience sur les voyelles /i/ et /u/, dans l’espoir d’observer un pattern similaire de modification des paramètres acoustiques ou d’en découvrir d’autres. De plus, nous avons émis dans cette recherche des hypothèses sur l’origine articulatoire du pattern acoustique mis au jour et nous sommes particulièrement intéressés par une expérience articulatoire dans l’objectif d’observer les ajustements aux niveaux glottique et supraglottique en voix chuchotée.

Références

- Blicher Deborah, Diehl Randy, Cohen Leslie, 1990: “Effects of syllable duration on the perception of the Mandarin Tone 2/Tone 3 distinction: Evidence of auditory enhancement”. *Journal of Phonetics*, **18**(1), 37—49.
- Chao Yuanren, 1930: “A system of tone letters”. *Le Maître Phonétique*, **45**, 24—27.
- Chen Trevor, Massaro Dominic, 2008: “Seeing pitch: visual information for lexical tones of Mandarin-Chinese”. *Acoustical Society of America*, **123**(4), 2356—2366.
- Crevier-Buchman Lise, Vincent Coralie, Maeda Shinji *et al.*, 2008: « Comportements laryngés en voix chuchotée, étude en camera ultra rapide ». Congrès de la Société Française de Phoniatrie et des Pathologies de la Communication France. (En ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00683808>, accessible : 13.04.2014).
- Fónagy Judith, 1969: « Accent et intonation dans la parole chuchotée ». *Phonetica*, **20**, 177—192.
- Higashikawa Masahiko, Minifie Fred, 1999: “Acoustical-perceptual correlates of whisper pitch in synthetically generated vowels”. *Journal of Speech Language and Hearing Research*, **42**, 583—591.

- Howie John Marshall, 1976: *Acoustical studies of mandarin vowels and tones*. Cambridge University Press.
- Lehiste Ilse, 1970: *Suprasegmentals*. Cambridge: Massachusetts Institute of Technology Press.
- Massaro Dominic, Cohen Michael, 1983: "Integration of visual and auditory information in speech perception". *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, **9**, 753—771.
- Meyer-Eppler Werner, 1957: "Realization of prosodic features in whispered speech". *Acoustical Society of America*, **29**, 104—106.
- Pike Kenneth, 1956: *Tone languages*. Ann Arbor: University of Michigan Press.
- Segerbäck Börje, 1965: «La réalisation d'une opposition de tonèmes dans des dissyllabes chuchotés». *Studia Linguistica*, **19** (1—2), décembre, 1—54.
- Tartter Viviten, 1991: "Identifiability of vowels and speakers from whispered syllables". *Perception & Psychophysics*, **49**, 365—372.
- Tseng Chiu-Yu, Massaro Dominic, Cohen Michael, 1986: "Lexical tone perception in Mandarin Chinese: evaluation and integration of acoustic features". *Linguistics, Psychology and the Chinese Language*, **67**, 91 [University of Hong Kong Press].
- Whalen Douglas, Xu Yi, 1992: "Information for Mandarin tones in the amplitude contour and in brief segments". *Phonetica*, **49**, 25—47.

Lichao Zhu

*Université Paris 13, Sorbonne Paris Cité
Laboratoire Pléiade-EA7338
Villetaneuse, France*

Unité de défigement

Abstract

This study aims at defining the unit of lexical decrystallization on the basis of the analysis of our corpus created using the French satirical journal *Le Canard Enchaîné*. While creating the corpus, we have found out that atypical and idiosyncratic lexical diversions pose a definitional problem to the unit of lexical decrystallization on every linguistic level. We will analyze this phenomenon within the linguistic frame, although this problem is not only a linguistic one.

Keywords

Lexical (de)crystallization, *Le Canard Enchaîné*, linguistic unit

1. Introduction

La difficulté majeure dans cette étude est de définir *l'unité* dans le processus du défigement. Le défigement s'attaque à la fixité syntaxique ou / et la fixité sémantique d'une séquence figée (SF). Nous pouvons par exemple envisager des séquences défigées (SD) de la SF *prendre le taureau par les cornes* comme suit :

- (1) *prendre le bison par les cornes*
- (2) *prendre le taureau par les oreilles*
- (3) *Le torero a pris le taureau par les cornes.*

Les (1) et (2) rappellent sans difficulté la SF d'origine : leur structure syntaxique n'est pas modifiée et les substitutions paradigmatisées sont de nature synonymique : *le bison* tout comme *le taureau* est l'hyponyme du *bovin*, alors que *les*

oreilles et *les cornes* sont toutes les deux une partie du corps¹. Le (3) révèle la compositionnalité de la SF. En revanche, la phrase prête à confusion à cause de la dichotomie entre la forme dont le trait de fixité est manifeste, et le contexte qui implique une interprétation littérale de la séquence.

Ces contradictions amènent à notre problématique. Toute opération du défigement peut conduire à un changement sémantique. En nous appuyant sur des exemples tirés de notre corpus construit à partir du journal satirique *Le Canard Enchaîné* (dorénavant C.E.), nous tentons de montrer :

- que le processus du défigement peut avoir lieu à tous les niveaux linguistiques,
- que la définition de l'unité de défigement doit se référer à l'unité linguistique,
- l'intersection entre les différents niveaux linguistiques.

2. Figement

Le défigement est étroitement lié au figement, phénomène linguistique auparavant marginal. La caractéristique de fixité attire auparavant l'attention d'Albert Séchehaye (1950) qui remarque la relation non-correspondante entre le signifié et le signifiant dans *la locution*, notamment la locution adverbiale. Il traduit ce phénomène par « l'attribution arbitraire d'une idée à une catégorie dans la langue » (Séchehaye, 1950 : 98). Charles Bally, un autre disciple de Ferdinand de Saussure, met en relation *l'unité lexicologique* et *le contexte* et souligne la singularité du *langage de jeu* (1951).

La définition du figement obtient un large consensus, grâce à des travaux de Gaston Gross (1996) et Salah Mejri (1997). Cette définition est notamment valable pour des expressions figées prototypiques (souvent imagées) comme :

- (4) *prendre le taureau par les cornes*
 (5) *Les carottes sont cuites.*

Ces expressions imagées ont le degré de figement ultime. Aucun mot dans (4) et (5) ne participe à la constitution du signifié de la séquence, le moindre changement lexical engendre une décomposition de la SF². Mais nombreux sont des SF ayant un degré de figement moins élevé, elles peuvent présenter certaines com-

¹ Néanmoins, on peut poser la question de la métaphore ici, car cette séquence est imagée et stéréotypique. Par exemple, on peut interpréter le (2) par le geste du toréro qui coupe les oreilles du taureau vaincu.

² Il est important de souligner que la majorité des séquences figées adverbiales relèvent du figement absolu.

positionnalités. C'est notamment le cas des SF *comme* : par exemple, dans *être saoul comme un Polonais*, *comme un Polonais* s'attribue le rôle d'une expression impliquant la densité.

Outre les SF linguistiques, il existe aussi d'autres formes figées. Un titre de chanson, un proverbe, un énoncé illustre voire un *snowclone*³. Ce genre de *figement culturel* est accompagné de connotations culturelles et a été longtemps négligé. Francesca Cabasino et Thouraya Ben Amor remarquent que le « figement culturel » est largement utilisé pour produire les jeux de mots (JM) qui lient la linguistique à la culture et les connaissances partagées communautaires. Par ailleurs, ce type de défigement rappelle la notion de la fixité. Certes, certains figements culturels ne sont ni rigides syntaxiquement ni opaques sémantiquement, ils sont figés à cause de contextes énonciatifs spéciaux. Ils paraîtront opaques pour ceux qui ne connaissent pas les références culturels dont ils dépendent.

3. Défigement protéiforme

Le défigement n'est pas l'antipode du figement. Il ne consiste pas à effacer une SF mais à créer une nouvelle séquence, donc une séquence défigée, tout en rappelant la SF en question. La SD doit impérativement garder un lien avec la SF de sorte qu'elle soit reconnaissable et *doublée*. La similitude entre la SF et la SD peut être formelle ou sémantique.

Des travaux menés pour établir une typologie des jeux de mots nous inspirent également : Bruno de Foucault abordant la problématique dans un esprit taxinomique pense qu'un jeu de mots est constitué par « son matériel littéral, ensemble des lettres qui le constituent, [...] ; sa forme, qui est son matériel littéral définitivement ordonné ; sa prononciation, le son émis quand on le prononce » (1988 : 11). Pour lui, un mot est un *matériel* et un *signe*. Il est avant tout considéré comme un ensemble constitué par des lettres organisées conventionnellement. Les lettres, porteuses de sens, peuvent se détacher de leur signifié dans certaines conditions, elles accèdent ainsi à leur fonction iconique. Robert Galisson (1995) distingue les séquences *avec destruction syntaxique* des séquences *sans destruction syntaxique*. Aude Lecler (2006) évoque le défigement en soulignant la *fixation interne* et *fixation externe* de la SF selon la partie ajoutée ou substituée par rapport à la structure syntaxique de la SF.

³ Un *snowclone* est une expression parodiée, terme inventé par Geoffrey Pullum sur le site *Language log*, cf. <http://snowclones.org/>. (accessible : 08.11.2015).

3.1. Le phonème est-il une unité de défigement ?

Le défigement phonique est majoritairement présent dans notre corpus. Dans le structuralisme de Saussure, l'unité lexicale est clairement définie comme mot, unité autonome de sens. Mais un phonème peut aussi avoir du sens à travers son trait distinctif, quoique la relation entre la production phonique du phonème et ce qu'il désigne ne soit pas toujours univoque. L'ambiguïté de cette relation est justement l'enjeu du défigement phonique. Mais comment distinguer une SD phonique d'une SD lexicale (non seulement phonique) ? Car l'aspect phonique du défigement est l'une des premières priorités que l'on doit traiter dans la définition de l'unité de défigement. Considérons les deux exemples suivants :

- (6) *Sapeur et sans reproches* (20.05.2009, C.E.) — SF : sans peur, sans reproches
 (7) *À bras le Gore !* (25.02.2009, C.E.) — SF : à bras le corps

La (6) a opéré une substitution lexicale atypique. La SD substitue un phonème (la voyelle /ã/ dans *sans* est remplacée par /a/) pour ensuite reconstruire un nouveau mot *Sapeur*, alors que la SF d'origine est constituée de cinq mots. La corrélation entre *sapeur* et *sans peur* n'est ni lexicale strictement parlant ni sémantique, mais phonétique. Toute tentative de retranscription pourrait donner naissance à un nouveau mot, mais il n'a pas impérativement de lien sémantique avec le mot d'origine. Néanmoins, nous n'avons pas la prétention de dire qu'un phonème soit une unité de défigement. En effet, ce qui attire notre attention n'est pas la permutation de phonèmes : [ã] par [a], mais l'ensemble de cette substitution.

Le (7) est un jeu d'antonomase. La similitude phonétique entre *corps* et *Gore*⁴ est le déclencheur de ce défigement. En substituant le mot dans la SF, le sens de la SF se superpose à celui du contexte social de *Gore*. Nous pouvons ainsi déduire que la SD est considérée comme *SF + mot substitué*. En l'occurrence, nous pourrions interpréter le titre comme *Al Gore prendre qqc à bras le corps* et cette interprétation sera validée par le contexte où Al Gore s'engage à promouvoir l'investissement dans les énergies renouvelables. Bien que le défigement soit déclenché par la paronymie entre *corps* et *Gore*, la nature du jeu est selon nous lexicale. La preuve en est que nous pouvons reconstruire la SD avec un nom propre ou un toponyme.

3.2. Le graphème est-il une unité de défigement ?

L'importance du graphème dans le défigement va sans dire. Il est le matériel visuel et le porteur d'écriture du défigement. Le graphème ouvre plusieurs possibi-

⁴ Al Gore est l'ancien vice-président des États-Unis.

lités de jeu au défigement. Selon Nina Catach (1986), le graphème peut se diviser en trois catégories qui ont chacune une fonction spécifique : le phonogramme qui est chargé de transcrire le phonème ; le morphogramme note le morphème ; le logogramme est la notation de lexème ou « figure de mots ».

Il existe des expressions figées qui ne tolèrent mal la flexion. Prenons un exemple comme *tuer le temps*. Le verbe *tuer* est approprié à un argument *Humain*. Il doit, en toute logique, posséder la capacité flexionnelle par rapport à un sujet *Humain*. Or, nous remarquons que l'infinitif est le mode le plus utilisé, tandis que le futur n'est pas concevable.

La même contrainte est observée dans *Les carottes sont cuites*. Toutes les modifications portées sur la flexion du verbe seront considérées comme le défigement. Par exemple, *Les carottes seront cuites* n'est pas une variante de *Les carottes sont cuites*, la phrase compositionnelle, car elle ne respecte pas la contrainte de flexion dont le présent est le seul temps valide. Il faut souligner que le changement de temps a non seulement activé le verbe *cuire*, il engendre aussi une remotivation de toute la phrase et l'a ainsi reconstruite. L'inférence que nous pouvons en tirer dépend de l'environnement extralinguistique de la phrase et un cotexte peut désambiguïser la phrase : nous pouvons dire que *Les carottes seront cuites dans une demi-heure* sans susciter la moindre ambiguïté si la condition alimentaire a été mentionnée. Considérons un autre titre du C.E. :

(8) *Aide de camps* (29.04.2009, C.E.) — SF : aide de camp

Le titre d'article « Aide de camps » provient de la SF *aide de camp* qui désigne un officier assistant un officier plus ancien dont la forme plurielle est *les / des aides de camp*. Cette *faute d'orthographe* (*aide de camps* au lieu d'*aides de camp*) n'est pas un hasard. En effet, elle décompose la SF et restitue ses constituants aux combinaisons libres. En fait, l'auteur de l'article compare des familles roms expulsées à la gare de Saint-Denis aux Juifs déportés aux camps de concentration pendant la deuxième guerre mondiale. Nous comprendrons que *les camps* désigne *les camps de concentration* et la SD pourrait être interprétée comme une *aide d(e)* (*aller aux camps (de concentration)*), faisant allusion à la déportation des Juifs.

Aussi, certains défigements graphémiques ressemblent à une hyperostose en pathologie. Considérons le cas suivant :

(9) *Un grand pudibond en avant* (08.07.2009 et 27.05.2009, C.E.) — SF : bond en avant

La singularité de cette phrase est que le mot *pudibond* devient un foyer d'une séquence incrustée dans ce même mot. Ce jeu mise tout simplement sur le logogramme *-bond* qui fait à la fois la fin d'un mot et le début d'un syntagme. Ce genre de jeu est difficile à en induire les règles à cause de multiples possibilités de com-

binaison graphémique. Le déclencheur du jeu est plutôt une chaîne de caractères qu'un mot simple.

3.3. Le syntagme est-il une unité de défigement ?

Le défigement peut avoir lieu au niveau syntagmatique. Bien entendu, il ne s'agit pas de substituer de manière systématique un syntagme dans sa totalité. La substitution syntagmatique se réfère souvent à ce qu'on appelle en anglais *catch phrase* (phrase fétiche) (Crystal, 1994 : 178—179). Il s'agit de substituer le mot ou le syntagme de SF — souvent imagée pour ainsi attirer l'attention du lecteur — par un autre syntagme. Par exemple :

- (10) 1. *Touche pas à mon Despote !*
 2. *Touche pas à mon frometon !*
 3. *Touche pas à mon porc !*
 4. *Pas touche à l'aspartame !*
 5. *Touche pas à ma bonne !*
 6. *Touche pas à mon jack pote*
 7. *Touche pas à mon spot*
 8. *Touche pas à ma pub*⁵

Ces exemples évoquent sans ambiguïté la SF d'origine *Touche pas à mon pote*⁶. En revanche, les SD n'ont pas de lien sémantique étroit avec la SF. Parmi ces huit SD ci-dessus, nous remarquons que le paradigme de *pote* ou *mon pote* est le foyer du défigement, sans qu'aucun mot ne soit synonymique de *pote*.

4. Le défigement sémantique et l'inférence

Le défigement sans modification formelle s'attaque quant à lui à la sémantique. En fait, le défigement sémantique plus généralement l'inférence s'invite tout au long de la conceptualisation de la SD. Dans le *Canard Enchaîné*, le défigement a souvent lieu dans les titres. Le lecteur, après y avoir perçu un jeu, se demande quel est le lien entre le jeu de mots et sa séquence figée d'origine. Il va de soi qu'un défigement créé doit être logique et motivé pour que le lecteur puisse trouver la justification dans le texte ou dans un contexte donné.

⁵ Tous ces exemples sont tirés du *Canard Enchaîné*.

⁶ C'est un slogan créé par l'association française SOS Racisme.

Nous constatons, comme nous l'avons démontré, que le jeu s'invite, de prime abord, au plan phonématique. En revanche, le signifiant de la SD risque de se détacher complètement de celui de la SF, et la SD perd ainsi le lien quelconque avec la SF. Par conséquent, des paramètres doivent être administrés pour conserver leur ressemblance matérielle et sémantique. Notre corpus révèle de multiples possibilités de transformations.

Lorsque nous substituons un morphème, toute la chaîne qui contient ce morphème sera affectée, la nouvelle chaîne générée sera obligatoirement mise en rapport avec la SF. Par conséquent, l'inférence que produit le défigement nous conduit d'abord à une simple addition lexicale. Mais l'effet du changement lexical est amplifié sur le plan sémantique, la superposition d'unités ayant du sens donne plus de possibilités dans l'interprétation de la nouvelle séquence qu'une simple addition des sens. Le décalage entre ce qui est *dit* (par le sens compositionnel ou non-compositionnel) et le *non-dit* (Zhu, Eline, 2014) doit être assuré par le défigement.

Nous distinguons deux processus dans le défigement sémantique. Le premier processus est cognitif qui a lieu dans la restitution de la SF. Cette démarche consiste à comparer la SD à la SF et à repérer la divergence entre les deux, que ce soit morphologique — dans la plupart des cas ou sémantique. La deuxième démarche consiste à mettre la SD en relation avec le contexte pour ensuite comprendre l'intention du jeu (Zhu, 2013). Par exemple :

(11) *Dassault final ?* (31.12.2010, C.E.) — SF : l'assaut final

Dans (11), nous repérons d'emblée *l'assaut final*, terme militaire, employé métaphoriquement, par la ressemblance formelle et phonique. La deuxième étape serait de raisonner à partir de la SD en question. Nos connaissances partagées se veulent que Dassault soit le nom d'une entreprise aéronautique française. Toutefois, la combinatoire dont le nom susmentionné avec *final* manque de cohérence. Ce manque sera comblé par le texte expliquant leurs liens.

Dans notre corpus, nous trouvons aussi des exemples de défigement qui jouent sur le sens littéral, par exemple, dans

(12) *Étudiants privés de logement ou mis en boîte* (09.09.2009, C.E.) — SF : mettre qqn en boîte

« Mettre qqn en boîte » signifie 'se moquer de quelqu'un'. Naturellement, nous interpréterions le (12) *que des étudiants seraient « privés de logement » ou « ridiculisés »*. Or, le manque de cohérence entre le cotexte de gauche de la SF et la séquence elle-même nous induit à en chercher une explication. En fait, le texte relate que des étudiants faisant face à un loyer trop élevé de la cité universitaire, certains en ont choisi d'habiter dans des boîtes métalliques transformées en studios, mal

isolées. Le mot *boîte* désigne à nouveau son référent. Ce procédé de *désémantisation* (Rastier, 1997) est l'un des procédés de défigement sémantique les plus utilisés.

Dans ce sens, il nous paraît pertinent et nécessaire de prendre en compte également l'aspect d'inférence dans la définition de l'unité de défigement.

5. Conclusion : vers une définition de l'unité de défigement ?

Après avoir examiné les niveaux linguistiques atteints par le défigement dans notre corpus, nous nous apercevons que l'unité de défigement ne relèverait pas des niveaux linguistiques proprement parlé, car les opérations formelles ne s'intéressent pas uniquement à l'unité linguistique, mais bien à la place qu'occupent ces unités, c'est-à-dire le paradigme. En prenant en compte les analyses inférentielles, nous définirions l'unité de défigement comme une unité ayant à la fois un caractère paradigmatique et un caractère inférentiel.

La forme paradigmatique est l'aspect formel de la SD, l'inférence son aspect sémantique et elles sont en raison inverse. Quand la première est dominante, le défigement est marqué formellement ; quand la seconde est prépondérante, le défigement sera sémantiquement marquée.

Références

- Bally Charles, 1951 : *Traité de stylistique française*. Vol. 1. Genève et Paris, Genève : Georg & Cie S.A. ; Klincksieck.
- Catach Nina, 1986 : "The grapheme: its position and its degree of autonomy with respect to the system of the language". In: Gerhard Augst, ed.: *New Trends in Graphemics and Orthography*. Berlin—New York: de Gruyter, 1—10.
- Crystal David, 1994 : *The Cambridge encyclopedia of the English language*. Cambridge: Cambridge University Press, 178—179.
- Foucault Bruno de, 1988 : *Les structures linguistiques de la genèse des jeux de mots*. Peter Lang.
- Galisson Robert, 1995 : « Les palimpsestes verbaux : des actualisateurs et révélateurs culturels remarquables pour publics étrangers ». *Études de linguistique appliquée*, 97, janvier—mars, 104—128.
- Gross Gaston, 1996 : *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Paris : Ophrys.

- Lecler Aude, 2006 : «Le défigement : un nouvel indicateur des marques du figement ? ». *Cahiers de praxématique*, **46**, 43—60.
- Mejri Salah, 2002 : «Le figement lexical : nouvelles tendances ». *Cahiers de lexicologie*, **80**, 213—225.
- Rastier François, 1997 : «Défigement sémantique en contexte ». In : Michel Martins-Baltar, éd.: *La locution, entre langues et usages*. Paris : Ophrys coll. Signes, ENS Editions Fontenay / Saint Cloud, 305—329.
- Sechehaye Albert, 1950 : *Essai sur la structure logique de la phrase*. Paris : Librairie ancienne Honoré Champion.
- Zhu Lichao, 2013 : *Typologie du défigement dans des médias écrits français*. Thèse. Université Paris 13. Villetaneuse.
- Zhu Lichao, El ine Joël, 2014 : «Défigement et inférence — cas d'études du *Canard Enchaîné* ». Berlin : Congrès mondial de Linguistique Française.

Sitographie

<http://snowclones.org/> : blog de Geoffrey Pullum sur *Language log* (accessible : 08.11.2015).

Aleksandra Żłobińska-Nowak

*Université de Silésie,
Katowice, Pologne*

Quelques réflexions sur la perception de l'espace à l'exemple du mot *passage* / *pasaje*

Abstract

The present paper is intended to describe and compare the main categories of nouns which belong to the class of objects <passages> in French and Spanish as well as to indicate the most frequent predicates related with this class based on the works of D. Le Pesant and X. Blanco Escoda. Taking as a starting point a verbal lexem *passage* / *pasaje*, the author seeks to create a schematic contrastive French-Spanish description in which a sentence and its specified construction with the class of objects <passages> on the position of a subject or object constitutes a basic unit, introduced or not by a set of prepositions. The main purpose of the adopted methodology is to point out the possible translations of all the analyzed structures into Polish.

Keywords

Class of objects <passages>; predicates appropriate; contrastive French-Spanish analysis; syntactic-semantic patterns

Nous voudrions montrer dans cette communication, sur un exemple précis, la façon dont la langue reflète la notion du passage. Cette étude est censée indiquer quelques prédicats le plus souvent corrélées aux noms de *passages* en français et en espagnol. Nous essaierons de comparer les principales catégories de noms de *passages* ainsi que les prédicats verbaux et prépositionnels qui introduisent cette classe d'objets-là en français et en espagnol.

Comme le soulignent Denis Le Pesant et Michel Mathieu-Colas (1998 : 6), le sens de chaque unité lexicale se laisse découvrir dans son / ses emploi(s). Il en est de même pour les noms de *passages*. Voyons, pour commencer, comment les dictionnaires français et espagnols définissent le mot *passage* avant de recourir à leur analyse en prenant en compte les éléments qui leur sont corrélés. En français, *passage*, dans le sens spatial du terme, est défini comme *action, fait de passer d'un*

lieu à un autre, comme dans : *Le passage d'une chaîne de montagnes. Passage à gué. Passage interdit* [AA], *Lieu, voie de passage ; passage protégé ; le passage des Alpes / du Rhin ; le passage de qqn / d'un véhicule* [NPR], ou comme *l'endroit par où l'on passe*, comme dans : *Se frayer un passage parmi les herbes. Un passage secret / privé / souterrain. Passage pour piétons.* [AA] ; *Un homme se frayait un passage parmi les banquettes* (Goncourt) [NPR]. En espagnol existent deux substantifs qu'on pourrait qualifier de paronymiques : *pasaje* et *paseo*. Le nom *paseo* est un substantif déverbal de *pasear(se)* et renvoie au nom français *promenade*, comme dans : *un paseo en coche ; un paseo por la playa*, tandis que *pasaje* renvoie à son équivalent interlingual formel français *passage* reflétant *paso de un lugar a otro* [CDEA] ; *acción de pasar por cierto sitio o de un lugar a otro* [GDUES] comme dans l'exemple : *El barquero le cobró por el pasaje a la otra orilla del río* [CDEA] ou *calle estrecha y corta que comunica otras dos más importantes y grandes, o que está cubierta por un tejado o techo*, p.ex.: *A la entrada del pasaje se halla un monumento* [GDUES].

Dans le tableau ci-dessous, nous proposons une comparaison de toutes les significations de *passage / pasaje* tirées des dictionnaires choisis avec leurs traductions polonaises :

n°	<i>passage</i> FR [AA]	traductions PL [GDFP] [SIP]	<i>pasaje</i> ES [CDEA] [GDUES] [NDELE] [MM] [DS]	traductions PL [PSHP] [SIP]
1	action, fait de passer d'un lieu à un autre ; momt où quelqu'un, quelque chose passe d'un lieu à un autre : <i>Le passage d'une chaîne de montagnes. Passage à gué. Passage interdit. Droit de passage.</i>	przejście / przechodzenie, przejeżdżanie / przejechanie, przejazd, przeprawa	acción de pasar por cierto sitio o de un lugar a otro: <i>Cada pitido equivale al pasaje de un paquete por el distribuidor de rutas.</i>	przejście / przechodzenie, przejazd
2	traversée sur un navire: <i>Payer son passage.</i>	przepływ, przepłynięcie / przepływanie		
3	séjour de courte durée : <i>Lors de son passage à Liège, elle n'a pas eu le temps de le rencontrer. Elle n'est que de passage à Nice.</i>	przejazd		
4	action, fait de passer à une classe supérieure, d'un degré à un autre : <i>Examen de passage.</i>	przechodzenie, awans		

5	<p>action, fait de passer, de faire passer d'un état à un autre :</p> <p><i>Passage de l'état gazeux à l'état liquide.</i> <i>Passage de l'enfance à l'adolescence.</i></p>	<p>przejście / przechodzenie, przemiana</p>		
6	<p>endroit par où l'on passe :</p> <p><i>Se frayer un passage parmi les herbes, parmi les badauds.</i> <i>Montrer le passage.</i> <i>Un passage secret.</i> <i>Un passage privé.</i> <i>Un passage souterrain.</i> <i>Passage pour piétons.</i></p>	<p>przejście, przejazd, droga</p>		
7	<p>extrait d'ouvrage que l'on cite :</p> <p><i>Relire des passages de la Bible.</i> <i>Des passages choisis.</i></p>	<p>ustęp, fragment</p>	<p>fragmento o escena de una obra literaria, periodística, cinematográfica, musical, etc., con unidad o sentido por sí mismo :</p> <p><i>Han convertido un pasaje biblico en seis piezas musicales.</i> <i>Leyó en público unos pasajes de su última novela.</i> <i>Nos leyó un pasaje de la Biblia.</i></p>	<p>ustęp (utworu)</p>
8			<p>calle estrecha y corta que comunica otras dos más importantes y grandes, o que está cubierta por un tejado o techo :</p> <p><i>A la entrada del pasaje se halla el monumento.</i> <i>Llegó a la calle que buscaba a través de un pasaje comercial.</i> <i>Para llegar antes, fuimos por el pasaje de la plaza.</i></p>	<p>przesmyk</p>
9	<p>astronomie — transit:</p> <p><i>Les passages de Vénus devant le Soleil sont un phénomène rare.</i></p>	<p>przejście, tranzyt</p>	<p><i>Raro pasaje de Venus delante del Sol atrae a astrónomos de todo el mundo.</i></p>	<p>przejście, tranzyt</p>
10			<p>billete para viajar de un lugar a otro o dinero que se paga por él :</p>	<p>opłata za przejazd, bilet na przejazd</p>

			<p><i>Nos ofrece el pasaje de avión en primera clase.</i> <i>Viaja en tren porque los pasajes de avión le resultan muy caros.</i> <i>Sacó el pasaje de su cartera y se lo enseñó a la azafata.</i> <i>Salimos de viaje la próxima semana y todavía no tenemos los pasajes.</i></p>	
11			<p>cambio de tono en los sonidos : <i>Daba una falsa ilusión de unidad en el pasaje de los tonos.</i></p>	przejście między tonami
12			<p>estrecho situado entre dos islas o entre una isla y la tierra firme : <i>La tormenta hundió el barco cuando éste cruzaba el pasaje.</i></p>	cieśnina
13			<p>conjunto de pasajeros que van a bordo de un barco, avión, autocar, etc. : <i>La mayor parte del pasaje logró escapar por la ventanilla delantera.</i> <i>El capitán del barco deseó un feliz viaje a todo el pasaje.</i> <i>El pasaje ya ha embarcado.</i></p>	pasażerowie (statku)

De ce tableau nous pouvons tirer quelques remarques :

1. Les dictionnaires espagnols ne présentent pas séparément le sens de *traversée sur un navire* comme en français (2).
2. Les dictionnaires français-polonais n'offrent pas de traductions pour l'emploi classé sous (3) — *séjour de courte durée*, tandis que les dictionnaires unilingues français lui accordent une place à part et mettent en relief la possibilité de création des constructions métaphoriques, comme p.ex. *gibier de passage*, *oiseau de passage*.
3. Nous ne trouvons pas d'emplois espagnols pour (3), (4), (5), (6). Nous pourrions supposer qu'ils s'incluent dans l'emploi (1) ayant pour ensemble la définition *acción de pasar por cierto sitio o de un lugar a otro*.

4. Les emplois (8) et (10) n'existent qu'en espagnol.
5. L'emploi (9) n'est pas présenté dans les dictionnaires espagnols, néanmoins les contextes tirés d'Internet prouvent qu'il est possible dans le domaine de l'astronomie, sans équivalent polonais dans les dictionnaires bilingues.
6. (11) et (12) existent uniquement en espagnol sans proposition de leur traduction en polonais.
7. L'emploi (13), en espagnol seulement, est réduit dans la traduction polonaise aux passagers du navire, alors que les exemples montrent qu'il est bien question de plusieurs moyens de transport (bateau, avion, autocar, etc.).

En français, les noms de *passages* sont corrélés sous deux types de prédicats prépositionnels : *à* et *par* (Le Pesant, 2000 : 74). Par conséquent, ils peuvent apparaître en position de complément circonstanciel locatif ou instrumental. Comparons deux phrases :

- (1) *Pierre est arrivé à Paris par l'autoroute du Sud.*
- (2) *Pierre a quitté Paris par l'autoroute du Sud.*

Le nom de passage est, dans ces deux phrases-là, une voie, plus précisément, *une autoroute* qui sert de passage dans le déplacement. Cependant, dans les exemples cités, nous avons deux verbes de mouvement différents : *arriver* et *quitter*. Leur présence influe sur le type de complément circonstanciel locatif dans (1) et circonstanciel instrumental dans (2). Pour le prouver, Le Pesant a recours à une transformation de conversion (Le Pesant, 2000 : 74) typique uniquement des phrases à complément instrumental ; ainsi aurons-nous pour la phrase (2) :

- (3) *Pierre a utilisé l'autoroute pour quitter Paris.*

ce type de conversion n'étant pas possible pour la phrase (1).

Les phrases (2) et (3) peuvent correspondre donc à des schémas différents :

- (2) **N0** ACTE : <déplacement> *quitter (Pierre, Paris)* **PAR N1** LOC : <passage> *l'autoroute*
- (3) **N0** ACTE : <utiliser> *utiliser (Pierre, l'autoroute)* **POUR N1** ACTE : <déplacement> *quitter (Paris).*

Voyons si cette conversion typique des phrases à complément circonstanciel instrumental existe aussi en espagnol :

- (4) *Pedro ha salido de Madrid por la autopista.*
- (5) *Pedro ha utilizado la autopista para salir de Madrid.*

Les exemples cités ci-dessus prouvent que cette même conversion est possible pour l'espagnol, même si aussi bien en français qu'en espagnol le verbe FR *utiliser* /

ES *utilizar* pourrait être remplacé par FR *prendre* / ES *tomar*, ce qui d'ailleurs rendrait ces deux phrases (3) et (5) plus naturelles.

Le Pesant (2000 : 74) souligne que les noms de *passages* englobent les noms de *voies* et énumère leurs quatre catégories principales :

- <voies terrestres, ferrées, navigables>,
- <passages intérieurs aux bâtiments>,
- <passages pour piétons>,
- <ouvrages d'art>.

Par conséquent, les hyperonymes de ces catégories sont une classe des passages.

Dans Mathieu-Colas (1998 : 79), nous trouvons une division des voies avec une affectation de codes spécifiques suivant la nature physique des voies, ainsi avons-nous :

- n** — voie navigable
- f** — voie ferrée
- t** — voie terrestre.

De plus, nous pouvons observer une subdivision des voies en fonction de différents facteurs, comme par exemple le type d'usager (humain ou véhicule figurant en position d'argument) :

- t(p)** — voie terrestre pour piétons, ex. *sentier*, *allée* (dans un jardin ou une forêt)
- t(m)** — voie terrestre pour véhicules à moteur, ex. *autoroute*, *anneau routier*, *boulevard périphérique*

et des types plus rares de voies :

- t(b)** — voie terrestre pour cycles, ex. *piste cyclable*
- t(c)** — voie terrestre pour montures (chevaux, mulets), ex. *allée cavalière*
- t(a)** — voie terrestre pour avions, ex. *chemin de roulement*.

Ensuite, les noms des voies reçoivent des codes supplémentaires pour décrire davantage leurs particularités, comme :

- i** — voies internes à un édifice
- j** — jonction de voies
- u** — voies urbaines
- v** — places
- x** — tunnels et voies souterraines
- y** — ponts et passerelles
- z** — autres passages.

Les codes utilisés peuvent se combiner entre eux comme, par exemple :

t(m)u ex. *couloir d'autobus* ; **tu** ex. *impasse, mail* ; **tj** ex. *patte-d'oie* etc.

De cette manière, sur la base des principes choisis, Mathieu-Colas a proposé une table d'environ 500 mots simples ou composés.

L'inventaire de tous ces paramètres permet non seulement de classer d'une façon détaillée tous les noms des voies mais aussi de leur attribuer les prédicats appropriés. Cette méthodologie se concentre sur un concept de classe d'objets et, en gros, tend à délimiter des unités homogènes sémantiquement, des classes localisées dans une structure syntaxique autour du prédicat (cf. p.ex. Gross, 1992, 1994, 1995, 1997, 1999).

Dans le tableau 1, nous allons lister, en guise d'exemple, quelques noms de passages suivant les quatre catégories énumérées ci-dessus en français et en espagnol.

Bien sûr, il existe beaucoup plus d'éléments appartenant à cette classe de passages mais nous nous sommes restreinte à en montrer quelques-uns pour prouver que pour les quatre catégories proposées par Le Pesant (2000) et leur analyse détaillée dans Mathieu-Colas (1998) il est possible d'indiquer les noms qui s'y incluent.

Xavier Blanco Escoda (1997 : 375) souligne que la classe d'objets de <voies> peut être subdivisée davantage en des ensembles qui regroupent soit les noms communs simples (ex. *aéronaute* — *ruta aérea, allée* — *avenida*) ou composés (*allée cavalière* — *pista de caballos*) ainsi que les noms propres (ex. *AI*).

Outre ces catégories-là, nous en trouverons d'autres liées étroitement à la classe de <voies> mais qui renvoient à leurs opérateurs appropriés. Ainsi avons-nous :

- les verbes (ex. *s'engager sur* — *meterse por*) <voies.ver> ,
- les noms prédicatifs (ex. *croisement de N0 et de N1* — *cruce de N0 y N1*) <voies.nom> ,
- les adjectifs prédicatifs (ex. *à sens unique* — *de sentido único*) <voies.adj> .

Blanco Escoda (1997) mentionne aussi une classe qui rend compte de l'existence des expressions figées <voies.fig> , par exemple, *être dans la bonne voie* — *ir por buen camino*. Les expressions classées dans cette catégorie doivent contenir dans leur composition un lexème appartenant à la classe de <voies>. Dans le cas de la traduction automatique entre deux langues, l'existence de la classe <voies.fig> avec le listing de leurs constituants permet de traiter à part ce type de constructions et de leur trouver automatiquement l'équivalent le mieux approprié dans une langue cible.

Dans *La lexicographie bilingue français-espagnol et classes d'objets* (Blanco Escoda, 1999 : 43), l'auteur souligne qu'il existe environ 350 objets appartenant à la classe de <voies> et définis par des opérateurs comme *emprunter, mener,*

<voies terrestres, ferrées, navigables>			<passages intérieurs aux bâtiments>			<passages pour piétons>			<ouvrages d'art>		
code	FR	ES	code	FR	ES	code	FR	ES	code	FR	ES
tu	allée [dans une ville]	alameda	i	corridor	corredor	t(p)	allée [dans un jardin ou une forêt]	alameda	y	pont	puente
f(m)	anneau routier	carretera de circunvalación	i	couloir	pasillo	t(p)	faux-fuyant [sentier]	evasiva	x	tunnel	túnel
t	artère	arteria				t(p)u	galerie [passage couvert]	galería	y	viaduc	viaducto
f(m)	autoberge	via rápida				t(p)y	passerelle	pasarela			
f(m)	autoroute	autopista				t(p)u	promenade	paseo			
tu	avenue	avenida				t(p)u	rue piétonne	calle peatonal			
tu	boulevard	bulevar				t(p)	sente	senda			
f(m)	boulevard périphérique	bulevar periférico				t(p)	sentier	sendero			

prendre, s'engager, serpenter et autres. Quelques 250 verbes appropriés à la classe sont censés la décrire, dont certains :

- prennent comme sujet un locatif provenant de la classe de <voies>, le caractère de la construction demeurant absolu comme *serpenter* / **N0 : voies** / **Es : serpentear**, ex. FR *Le sentier serpente.* / ES *El camino serpentea a través de campos llanos.* [DS];
- prennent comme sujet un objet des <voies> en y ajoutant un N1 de type locatif, p.ex. *aboutir* / **N0 : voies** / **N1 : à Nloc** / **Es : llegar hasta Nloc**, ex. FR *La rue aboutit à la place.* / ES *El camino llega hasta un pequeño pinar;*
- prennent comme sujet un objet des <voies> en y ajoutant deux compléments N1 et N2 de type locatif, p.ex. *conduire* / **N0 : voies** / **N1 : de Nloc** / **N2 : à Nloc** / **Es : conducir de Nloc a Nloc**, ex. FR *Un petit sentier conduit de la chapelle de la Salut aux grottes du Salnitre.* / ES *Este camino conduce del pueblo a la granja;*
- prennent un Nhum ou un inanimé concret (INC), plus précisément des moyens de transport <mt> en position de N0 (il y en a environ une centaine sur 250 verbes appropriés comme le remarque Blanco Escoda (1999 : 52)) comme *emprunter* / **N0 : mt + NHUM** / **N1 : voies** / **Es : tomar**, ex. FR *Le camion emprunte l'ancien tracé.* / ES *Tomamos el paseo marítimo en dirección aeropuerto.*

Ce recensement présente la suite la plus longue des arguments prenant en compte que différentes structures peuvent s'en détacher comme, par exemple *aller de Nloc à Nloc* / *aller à Nloc*.

Dans ce qui suit, nous allons nous concentrer plus particulièrement sur les prédicats verbaux appropriés aux <passages> énumérés dans Le Pesant (2000 : 75) qui reprennent ceux des <voies> et constituent une catégorie générale de verbes permettant de définir la classe de <passages>.

Le Pesant parle de deux catégories de ces prédicats, la première réunit les prédicats appropriés d'utilisation qui prennent un nom de la classe de <passages> comme cod et permettent de qualifier le procès de déplacement d'acte en correspondant au schéma syntactico-sémantique suivant : **N0 : HUM ; INC : véhicule / VERBE / (à + de + dans + sur) N1 : LOC : passage** comme *emprunter, prendre, s'engager, sortir, se tromper, suivre, quitter, rejoindre*.

La deuxième catégorie regroupe les prédicats appropriés de situation qui caractérisent un état exprimé au moyen d'un verbe de ce groupe et prennent un nom de la classe de <passages> comme sujet : **N0 : LOC : passage / (à) N1 : LOC (: passage) (: embarquement, agglomération)** comme *desservir, conduire, mener, déboucher, relier*.

1) N0 : HUM ; INC : véhicule / VERBE / (à + de + dans + sur) N1 : LOC : passage (*emprunter, prendre, s'engager, sortir, se tromper, suivre, quitter, rejoindre*)

Voyons tout d'abord les deux verbes les plus fréquents pour la classe des locatifs <passages> en position du cod : *emprunter* et *prendre*. La construction syntactico-sémantique qui leur est attribuée est la suivante :

emprunter (prendre) / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage

Comme nous pouvons le remarquer, la construction est la même pour les deux prédicats appropriés. En outre, en espagnol, nous avons la même traduction dans les deux cas, ce que remarque d'ailleurs aussi Blanco Escoda (1999 : 43) :

emprunter / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : tomar
prendre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : tomar

Un synonyme très proche du verbe *emprunter* est le verbe *prendre*. *Emprunter* est défini par le dictionnaire Antidote [AA] comme signifiant *enfiler, passer par, prendre, s'engager dans, suivre*, tandis que *prendre* dans le sens de *suivre un chemin* est synonyme de *emprunter, enfiler, passer par, s'engager dans, suivre*. Voyons alors quels sont les emplois le plus fréquents de deux verbes analysés :

EMPRUNTER

emprunter / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

emprunter / N0 : HUM / N1 : voies / ES : tomar (Blanco Escoda, 1999 : 43)

emprunter / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : tomar / PL : (po)jechać + iść (pójść) + (po)płynąć czymś

FR

les automobilistes empruntent les routes

les véhicules empruntent les ponts

les voyageurs empruntent la mer pour entrer dans la ville.

Dans le dictionnaire Antidote, nous avons un listing de 13 contextes d'emploi avec un sujet (dans le sens d'*aller*) comme les exemples cités ci-dessus et de 50 avec un cod comme *emprunter le chemin / le sentier / l'autoroute / la rue / l'itinéraire / la piste / le tunnel / le boulevard / le canal / le passage* etc. Les équivalents polonais, au nombre de trois, font voir que le problème de traduction est plus complexe et qu'il faudrait envisager une analyse plus approfondie en subdivisant davantage la classe de moyens de transport / véhicules (ex. *automobile, bateau, avion*) et de passages en prenant en compte leur influence sur la traduction en polonais.

PRENDRE

prendre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

prendre / N0 : HUM / N1 : voies / ES : *tomar* (Blanco, Escoda, 1999 : 43)

prendre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : *tomar* / PL :
(*po*)*jechać* + *iść* (*pójść*) + (*po*)*płynąć* *czymś*

FR

je prends ce chemin

on prend l'autoroute

il prit le sentier du moulin

ES

tomar pour emprunter et prendre :

Se toma camino vecinal no pavimentado.

Tomar una carretera, una vuelta, una curva, un giro.

Un avión toma la pista de rodadura.

Toma el tunel de la izquierda.

Le verbe *prendre* présente un très haut degré de polysémie. Antidote liste 641 cooccurrences avec un cod, énumérées sous la même section, comme *prendre garde*, *prendre la tête*, *prendre le train*, *prendre un médicament*, etc., et n'en différencie pas séparément ceux dont le complément est uniquement un nom de passage comme, par exemple, *prendre le chemin*. Il serait donc très difficile de chiffrer exactement à la base des contextes des verbes *emprunter* et *prendre* la fréquence de leur emploi avec les noms de passage comme cod. Seul le dictionnaire Antidote dont nous nous sommes servis n'est pas un outil suffisant pour cette opération. De plus, une recherche menée sur des contextes avec tous les noms de passages combinés avec *emprunter* ou *prendre* provenant des bases de données électroniques ainsi que la spécification de ses critères serait un travail immense. Ainsi, nous ne sommes pas en mesure dans les dimensions de cet article de traiter entièrement ce problème.

Le verbe espagnol *tomar* reprend les deux verbes français de sens proche *emprunter* et *prendre*, leur étant équivalent. Le point 30 de la définition du verbe *tomar* dans le dictionnaire DRAE le décrit comme *empezar a seguir una dirección, entrar en una calle, camino o tramo, encaminarse por ellos*. Dans cette définition, nous pouvons observer qu'il s'apparente au verbe français *prendre* comme le répète le dictionnaire en ligne Wordreference (<http://www.wordreference.com/esfr/tomar>, date d'accès : 22.02.2015) II. *vi* (*encaminarse, seguir una dirección*) *prendre*. Le dictionnaire Salamanca (DS) décrit ce sens comme équivalent de *emprunter / prendre* comme *dirigirse una <persona> hacia un [lugar]* et présente deux contextes *Tomé por la carretera nueva. He tomado el camino del atajo*. Dans la première phrase, nous pouvons remarquer l'apparition de la préposition *por* qui constitue un élément syntaxique supplémentaire dans la construction de la phrase mentionnée ci-dessus. Pour rendre compte des phrases se construisant avec cette préposition-là, on devrait reconstruire le schéma de base en l'y introduisant.

prendre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : tomar (por)

Il existe aussi une forme impersonnelle du verbe *tomar*, p.ex. *se toma la carretera vecinal*, qui est possible en français, p.ex. *Une fois dans le castre se prend le chemin qui monte jusqu'à arriver au cimetière.*

S'ENGAGER

s'engager / N0 : HUM ; INC : véhicule / à N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

s'engager / N0 : HUM / N1 : (dans + sur) voies / ES : meterse (en + por) (Blanco Escoda, 1999 : 43)

s'engager / N0 : HUM ; INC : véhicule / dans + sur N1 : LOC : passage / ES : meterse en + por N1 : LOC : pasaje / PL : zapuścić się w

FR

s'engager dans une ruelle

Véhicule, conducteur qui s'engage sur une route / dans une rue. [NPR]

Piéton qui s'engage sur les passages cloutés. [NPR]

ES

Se metió en la Autopista en dirección a Puzol.

El taxista se metió por un callejón.

El coche se mete en el camino de arena.

Le dictionnaire Antidote [AA] analyse le verbe *s'engager* très succinctement, en précisant qu'il s'agit d'un emploi pronominal synonymique à *s'introduire, suivre un chemin, emprunter, enfiler, passer par, prendre* et n'en donne qu'un exemple : *s'engager dans une ruelle* sans d'autres contextes dans la section cooccurrences. Les dictionnaires espagnols ne font pas attention à la construction du verbe *meterse en / por* avec un nom de passage. L'équivalent espagnol paraît moins fréquent que *s'engager* en français. Les contextes exemplaires que nous présentons ci-dessous proviennent d'Internet. D'après cette courte analyse, nous pouvons supposer qu'aussi bien en français qu'en espagnol les deux verbes sont peu usités et semblent être supplantés par leurs équivalents synonymiques comme, par exemple, ceux cités ci-dessus : *prendre* ou *emprunter*.

SORTIR

sortir / N0 : HUM ; INC : véhicule / de N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

Blanco Escoda ne présente pas ce verbe.

sortir / N0 : HUM ; INC : véhicule / de N1 : LOC : passage / ES : salir de N1 : LOC : pasaje / PL : zjechać (zjeżdżać) z + zejść (schodzić) z

FR

*Un incident technique a contraint l'avion à sortir de la piste.
Nous sortons de la rue piétonne et nous visitons les alentours.*

ES

*Salgo de la calle Urgel.
La prioridad es de quien sale de la vía rápida.
El coche sale del camino y se incorpora a una carretera estrecha y abandonada.*

Les contextes avec une telle caractérisation sémantique des arguments ne sont pas fréquents (surtout la combinaison avec N0 humain et N1 passage). Dans les cooccurrences des deux dictionnaires français qui nous ont servi de point de départ (AA et NPR), nous n'avons pas trouvé d'exemples qui pourraient correspondre au schéma proposé ci-dessus.

En espagnol, nous pouvons noter l'apparition de la forme pronominale *Este camión se sale del camino al tomar una salida de la autopista y el remolque explota al estrellarse [...]* qui peut vouloir dire en français *sortir de la route*. Aussi bien en français qu'en espagnol, cette construction se fait suivre habituellement par d'autres verbes exprimant des événements, des accidents, p.ex. FR : *Une voiture sort de la route et percute un arbre / finit dans le canal / plonge dans une rivière* ; ES : *Un tráiler de una compañía cirquera se salió del camino impactándose contra una casa.*

Il est également à souligner que *salirse* en espagnol exprime une action qui ne dépend pas de l'homme et qui peut donner lieu à une suite d'événements accidentels. *Salir* dans sa forme non-pronominale équivaut à abandonner une voie pour en suivre une autre. Ce double sens influe, par conséquent, sur la traduction polonaise *wypasć* ou *zjechać z drogi*, ce qui demanderait un examen plus détaillé de cette construction, ses réalisations en langue et ne pourrait pas se limiter au seul schéma de départ.

SE TROMPER

se tromper / N0 : HUM ; INC : véhicule / de N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

Blanco Escoda ne présente pas ce verbe.

se tromper / N0 : HUM / de N1 : LOC : passage / ES : *equivocarse* de N1 : LOC : pasaje / PL : *pomylić coś*

FR

Cela n'empêche pas que parfois, comme tous les skieurs de fond, il puisse se tromper de chemin. [AA]

Comme il le disait, en tâtonnant on ne pouvait guère se tromper de route. [AA]

ES

El lunes me equivoqué de carretera y me salté un repecho.

Me equivoqué de autopista en Francia.

La classe des véhicules en position de sujet du verbe *se tromper / equivocarse* en français et en espagnol est exceptionnelle et ne renvoie pas à des situations naturelles, les véhicules n'ayant pas de force motrice. Les contextes très rares tirés des moteurs de recherches sur Internet semblent des erreurs linguistiques. Dans le cas d'autres verbes comme *sortir* ou *s'engager*, ce type de sujet est possible car ils ne reflètent pas comme *se tromper (faire une erreur)* une activité mentale.

SUIVRE

suivre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

suivre / N0 : HUM / N1 : voies / ES : seguir (Blanco Escoda, 1999 : 53)

suivre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : seguir N1 : LOC : pasaje / PL : iść + jechać + płynąć czymś

FR

La voiture suit la route tracée. [AA]

On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide.

ES

Seguimos un puente hasta llegar a un restaurante.

Dos chicos siguen una vereda en silencio.

Le verbe *suivre* avec les noms de passages en position de cod aussi bien que son équivalent espagnol *seguir* donnent souvent lieu à des constructions métaphoriques : *Elle est libre de suivre son propre chemin après avoir vécu les guerres et les tragédies de l'Histoire.* [AA]; *La inteligencia humana sigue un camino que es necesario deconstruir y reconstruir.* En espagnol, nous avons observé aussi des contextes avec un autre type de N0 n'étant ni humain ni véhicule mais un nom locatif de passage, p.ex. *El camino sigue una carretera asfaltada durante dos kilómetros.* En français, nous pouvons noter le même type d'emploi, p.ex. *Le chemin, taillé dans la montagne, suit les bords de la mer.* [AA]; *Le chemin suit la route alpine ; La route suit le chemin de fer.* Très rares sont les contextes espagnols avec un sujet de type *véhicule*, p.ex. *El coche sigue la carretera como si fuera pegado a ella.* Ces emplois exerceraient par suite une influence sur la traduction polonaise qui dépend strictement du type de sujet.

QUITTER

quitter / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

quitter / N0 : HUM / N1 : voies / ES : dejar (Blanco Escoda, 1999 : 53)

quitter / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : dejar N1 : LOC : passage / PL : zjechać (zjeżdżać) z + zejść (schodzić) z

FR

Certains disent que l'automobile a quitté la route pour frapper l'homme qui promenait le bébé dans une poussette. [AA]

Guidés par leur instinct, ils avaient quitté le sentier par lequel nous étions venus [...] [AA]

ES

Dejaron la autopista.

Dejamos la vía rápida en la desviación marcada con el número 117.

Très rarement en espagnol, nous pouvons observer aussi un véhicule en position de sujet, p.ex. *El coche dejó el camino sinuoso que habían tomado y se adentró en un valle lleno de bosques.*

REJOINDRE

rejoindre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

rejoindre / N0 : HUM / N1 : voies / ES : llegar a (Blanco Escoda, 1999 : 53)

rejoindre / N0 : HUM ; INC : véhicule / N1 : LOC : passage / ES : llegar a / PL : wjechać (wjeżdżać) na + wejść (wchodzić) na

FR

Nous rejoignons le pont qui enjambe le canal.

On traverse l'avenue Lamine-Guèye pour rejoindre le boulevard de la République.

[AA]

ES

Policías municipales llegaron a un camino que conduce al Viaducto Diamante

[...]

El coche llegó a un camino y se paró inexplicablemente.

Dans certains contextes, nous pouvons observer des noms de passages en position de sujet, le cod appartenant, lui aussi, toujours, à la classe des passages, p.ex. *La A26 rejoint l'autoroute A4; Le chemin rejoint une route que l'on suit sur 100 m ; À gauche, le chemin se transforme en voie goudronnée puis rejoint, en descente, la route bordée de platanes. [AA]; La vereda llega a un camino más ancho.* Même si ce type de sujet n'introduit pas de changements dans la structure syntaxique du schéma présenté, il influe sur une différente traduction en polonais (*łączyć się z*). Blanco Escoda n'introduit pas en position de sujet les noms de véhicules pourtant possibles dans ce type d'emploi.

2) N0 : LOC : passage / VERBE / (à) N1 : LOC (: passage) (: embarquement, agglomération) (*desservir, conduire, mener, déboucher, relier*)

DESSERVIR

desservir / N0 : LOC : passage / N1 : LOC : embarquement, agglomération (Le Pesant, 2000 : 75)

Blanco Escoda ne présente pas ce verbe.

desservir / N0 : LOC : passage / N1 : LOC : embarquement, agglomération / ES : *comunicar* N1 : LOC : embarque, aglomeración (y N2 : LOC : embarque, aglomeración) / PL : *zapewniać komunikację między*
FR

La route nationale dessert les principales agglomérations. [AA]

La voie ferrée qui dessert les trois usines passe juste devant l'entrée. [AA]

Un gigantesque pont aérien a commencé à desservir le nord de Sumatra. [AA]

ES

La autopista comunica las dos ciudades.

La vía comunica los dos márgenes de la ría.

En espagnol, nous pouvons noter aussi l'existence d'une construction avec la préposition *con* p.ex. *La calle peatonal comunica con la alameda* qui résulte du caractère du verbe *comunicar* au sens de donner accès à quelque chose et ayant pour équivalent formel français le verbe *communiquer*, seul équivalent sémantique du verbe *desservir*.

CONDUIRE

conduire / N0 : LOC : passage / à N2 : LOC (Le Pesant, 2000 : 75)

conduire / N0 : voies / N1 : de NLOC / à N2 : LOC / ES : *conducir* de NLOC a NLOC (Blanco Escoda, 1999 : 51)

conduire / N0 : LOC : passage / (de N1 : LOC (: passage)) / à N2 : LOC (: passage) / ES : *conducir* (de N1 : LOC (: pasaje)) / a + *hacia* N2 : LOC (: pasaje) / PL : *prowadzić (z...) do*

FR

Cette route conduit à un cul-de-sac.

Le chemin conduisait droit à ce joli château. [AA]

Un sentier conduisit à la porte des Pèlerins. [AA]

Cette promenade conduit de la plage de Saint-Palais à la plage de Nauzan.

Le chemin conduit de la route 66 à Damas.

ES

Este canal conduce a la zona de riego.

Quando una vía conduce de una autopista/autovía a otro tipo de carretera [...]

Este paseo conduce a la salida.

El paseo conduce hacia el centro de la ciudad.

Le schéma proposé par Le Pesant (2000 : 75) ne prend pas en compte la possibilité d'introduction du lieu d'origine, ce qui est pourtant un argument supplémentaire possible dans les emplois avec le verbe *conduire* approprié aux passages. De plus, d'après les contextes cités, le lieu d'arrivée peut également être un passage.

MENER

mener / N0 : LOC : passage / à N1 : LOC (Le Pesant, 2000 : 75)

mener / N0 : voies / N1 : de NLOC / N2 : à NLOC / ES : llevar a NLOC (Blanco Escoda, 1999 : 52)

mener / N0 : LOC : passage / (de N1 : LOC) / à + jusqu'à N2 : LOC / ES : llevar (de N1 : LOC) a + hacia N2 : LOC / PL : prowadzić (z...) do

FR

[...] *les chemins qui menaient d'une section à l'autre.* [AA]

Émergeant de l'autre côté, devant la route menant au village, le véhicule s'immobilisa. [AA]

La dernière maison dépassée, un sentier herbeux nous mène jusqu'à notre première halte, le moulin du Verger. [AA]

Les allées menaient au verger de pommes. [AA]

ES

Esta carretera lleva a la ciudad. [DS]

Este paseo lleva a un sector de servicios gastronómicos.

El camino lleva hacia un pueblo.

Una modesta carretera lleva de San Ignacio a Santa María de Fe.

Le lieu d'origine N1 : LOC apparaît aussi bien dans les contextes français qu'espagnols, même s'il est relativement rare.

DÉBOUCHER

déboucher / N0 : LOC : passage / à N1 : LOC : passage (Le Pesant, 2000 : 75)

Blanco Escoda ne présente pas ce verbe.

déboucher / N0 : LOC : passage / sur N1 : LOC (: passage) / ES : desembocar en N2 : LOC (: pasaje) / PL : wychodzić na + prowadzić do

FR

Le chemin débouche sur une clairière.

Le couloir débouche sur une salle surchauffée. [AA]

Douze grandes avenues débouchent sur cette place. [AA]

Le sentier côtier débouche sur une route. [AA]

ES

La calle desemboca en la misma plaza. [DS]

Este paseo desemboca en un jardín público.
El camino vecinal desemboca en la carretera nacional.

Le verbe *déboucher* est défini dans le NPR comme ceci : (*voie, passage*) *aboutir à un lieu ouvert ou à une artère plus large* et se combine avec la préposition *sur*, tandis que la préposition *à* indiquée par Le Pesant (2000: 75) ne sert qu'à introduire, dans la plupart des emplois, des circonstanciels et des adverbes, p.ex. *le chemin débouche à nouveau sur une route* et très rarement un complément locatif, p.ex. *le chemin débouche à la maison forestière / à la ferme*. Nous observons en même temps la possibilité de changement de type du complément N1 qui peut être aussi un nom locatif (ex. FR : *place, clairière* ; ES : *sótano, plaza, jardín* etc.) et non pas obligatoirement un passage.

L'équivalent polonais le mieux adapté à la traduction serait conditionné par le caractère sémantique du sujet et du complément.

RELIER

relier / N0 : LOC : passage / N1 : LOC / à N2 : LOC (Le Pesant, 2000 : 75)
relier / N0 : voies / N1 : NLOC / N2 : (à + et) NLOC / unir NLOC con NLOC
 (Blanco Escoda, 1999 : 52)

relier / N0 : LOC : passage / N1 : LOC / (à N2 : LOC) / ES : unir N1 : LOC : pasaje (a (con) N2 : LOC) / PL : *łączyć coś / łączyć N1 i N2 / łączyć N1 z N2*
 FR

Route / voie ferrée qui relie deux villes.
Ligne de transport qui relie deux pays. [NPR]
Une grande allée relie la ville à une île.
L'autoroute relie la ville à la capitale.

ES

La carretera une la ciudad a la isla / con el campo.
El puente une la ciudad a esta costa.
Abren el primer túnel que une dos continentes por debajo del agua.

Parfois, les deux arguments N1 complément direct et N2 complément indirect, étant les mêmes noms locatifs, se trouvent réduits en une seule position de cod FR : *relier deux villes / deux pays* ; ES : *unir dos continentes* (entre eux).

En espagnol, nous pouvons observer une alternative dans le choix de la préposition *a / con* qui coordonne deux compléments.

Conclusions

La perception de l'espace à l'exemple des mots de la classe *passage / pasaje* se reflète dans la représentation syntaxique et sémantique des constructions dans lesquelles ils entrent.

Il est très difficile d'étudier d'une façon approfondie le problème des noms de passage au sein de ce court article. Plusieurs constructions que nous citons donnent lieu à des contextes qui échappent au schéma général et dans lesquels peut changer soit le caractère sémantique des arguments, soit la construction syntaxique. Parfois, les verbes appropriés aux passages qui prennent comme sujet N0 des humains, des moyens de transport, acceptent de plus, en cette même position, des noms de passages, ex. *le sentier rejoint le pont* ; *el camino de tierra llega a un camino asfaltado*, ce qui n'est pas signalé dans les travaux dont nous nous sommes servis. Par conséquent, le verbe se fait précéder et suivre par un nom de passage. Alors faudrait-il étendre les schémas présentés en espagnol en y incluant toute la construction syntaxique des verbes, y compris le sujet et la nature sémantique de leurs arguments qui peuvent différer d'un emploi à l'autre tout en gardant le même sens du verbe approprié.

Ensuite, l'analyse en schémas syntactico-sémantiques dépourvue des contextes de leur réalisation ne paraît pas exhaustive car les possibilités de leur extension sont multiples. Il faudrait donc prévoir une analyse détaillée de chaque schéma avec les verbes appropriés aux passages en prenant en compte leurs sous-variantes provenant des contextes donnés. Les contextes français et espagnols dévoilent également quelques problèmes liés à la traduction polonaise dépendant de la combinaison du verbe avec son sujet et ses compléments, qui ne peut pas s'en tenir aux limites d'une spécification parfois trop générale de la classe d'objets mais doit prévoir ses subdivisions supplémentaires.

Les travaux de base dont nous nous sommes servis dans ce travail constituent un apport significatif mais devant être revu et élargi, surtout en vue de leur traduction automatique en polonais, comme le montrent les résultats de cette communication.

Références

- Blanco Escoda Xavier, 1997 : «De las clases de objetos a las clases de predicados». *Verba*, 24 [Santiago de Compostella], 371—385.
- Blanco Escoda Xavier, 1999: *Lexicographie bilingue français-espagnol et classes d'objets*. Universitat Autònoma de Barcelona, Departament de Filologia Francesa i Romànica, Bellaterra: Servei de Publicacions.

- Gross Gaston, 1992 : « Forme d'un dictionnaire électronique ». In : *La station de traduction de l'an 2000*. Presses de l'Université du Québec.
- Gross Gaston, 1994 : « Classes d'objets et description des verbes ». *Langages*, **115**, 15—31.
- Gross Gaston, 1995 : « Une sémantique nouvelle pour la traduction automatique. Les classes d'objets ». *La Tribune des industries de la langue et de l'information électronique, Perspectives*, numéro spécial (n^{os} 17—18—19) : *Traduction et traduction avec outils, le renouveau pour demain*, 16—19.
- Gross Gaston, 1997 : « La grammaire, les dictionnaires et l'informatique ». In : *Les dictionnaires de langue française et l'informatique. Actes du Colloque « La Journée des dictionnaires »*. Université de Cergy-Pontoise, Centre de Recherche Texte/Histoire.
- Gross Gaston, 1999 : « Élaboration d'un dictionnaire électronique ». In : *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*. T. XCIV, fasc. 1. Leuven : Peeters, 113—138.
- Le Pesant Denis, 2000 : *Six études de sémantique lexicale sur les noms locatifs*. Mémoire d'habilitation à diriger des recherches, thèse.
- Le Pesant Denis, Mathieu-Colas Michel, 1998 : « Introduction aux classes d'objets ». *Langages*, **131**, 6—33.
- Mathieu-Colas Michel, 1998 : « Illustration d'une classe d'objets : les voies de communication ». *Langages*, **131**, 77—90.

Dictionnaires

- [AA] *Antidote Ardoise*, Version 1.4.7. Druide informatique inc.
- [CDEA] *Clave — diccionario del español actual*. Madrid: Ediciones SM 1997.
- [DS] *Diccionario Salamanca de la lengua española*. Dirección J. Gutiérrez Cuadrado. Madrid: Santillana Educación 2006.
- [GDFFP] Dobrzyński J., Kaczuba I., Frosztęga B. : *Grand dictionnaire français-polonais*. T. 1—2. Warszawa : WP 1991.
- [GDUES] *Gran diccionario de uso del Español Actual*. Dirección Dr. A. Sánchez Pérez. Madrid: SGEL, S.A. 2001.
- [NPR] *Le nouveau Petit Robert*. Paris : Dictionnaires Le Robert 1995.
- [NDELE] *Nuevo diccionario esencial de la lengua española*. Doral: Santillana USA Publishing Company 2000.
- [SIP] *Słownik internetowy PONS*. <http://pl.pons.com>.
- [PSHP] Wawrzakowicz S., Hiszpański K.: *Podręczny słownik hiszpańsko-polski*. Warszawa: WP 1982.

Redaktor
BARBARA MALSKA

Projektant okładki i strony tytułowej
TOMASZ JURA

Redaktor techniczny
BARBARA ARENHÖVEL

Korektor
WIESŁAWA PISKOR

Łamanie
ALICJA ZAŁĘCKA

Copyright © 2015 by
Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego
Wszelkie prawa zastrzeżone

ISSN 0208-5550

(wersja drukowana)

ISSN 2353-088X

(wersja elektroniczna)

Wydawca
WYDAWNICTWO UNIWERSYTETU ŚLĄSKIEGO
UL. BANKOWA 12B, 40-007 KATOWICE
www.wydawnictwo.us.edu.pl
e-mail: wydawus@us.edu.pl

Wydanie I. Nakład: 90 + 50 egz. Ark. druk. 19,75. Ark. wyd.
26,5. Papier offset. kl. III, 90 g Cena 30 zł (+ VAT)

Druk i oprawa: EXPOL, P. Rybiński, J. Dąbek, Spółka Jawna
ul. Brzeska 4, 87-800 Włocławek

Więcej o książce



CENA 30 ZŁ | ISSN 2353-088X
(+ VAT)

